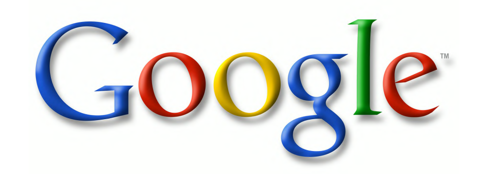
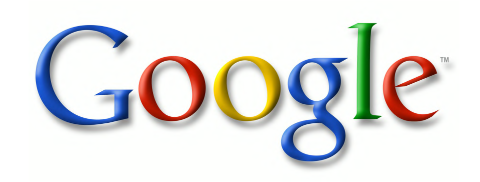
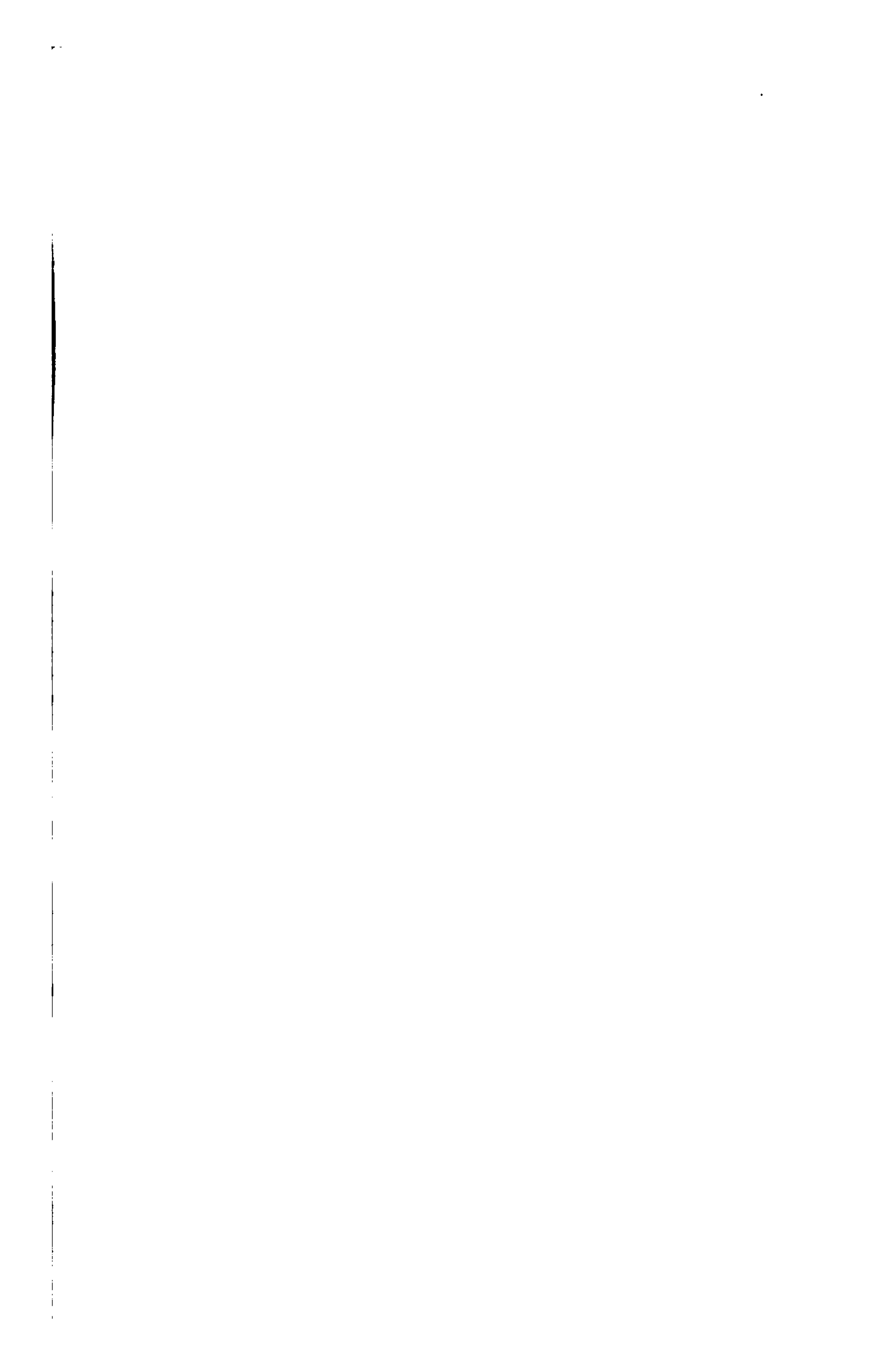










COLLECTION MICHEL LÉVY

LES SECRETS
DU DIABLE

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

LES SECRETS

DU DIABLE

PAR

LOUIS ULBACH

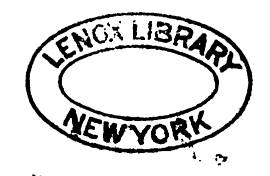


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES SECRETS DU DIABLE

ARGINE PICQUET

Si je ne craignais de paraître donner une forme paradoxale à l'expression d'un sentiment simple et vrai, je dirais que l'ennui est le plus grand bonheur de la province. J'entends cet ennui profond, irrémédiable, qui, par sa violence, dégage en nous la rêverie, et nous initie aux voluptés de la résignation, du martyre. A Paris, l'ennui ne peut être qu'un vice personnel, dont on devient responsable, et qui par cela même nous irrite contre nous-même. Mais en province, c'est une loi absolue, une influence atmosphérique; on n'est pas coupable de le subir, il est de bon goût de l'avouer. En s'y résignant, l'âme cherche en elle des compensations; elle veut réagir contre son malaise, par le souvenir ou par l'espérance, et elle arrive ainsi à se venger, en recueillant des plaisirs très-immatériels, très-quintessenciés, à coup sûr, mais dont on ne saurait nier la réalité.

C'est surtout quand on a le bonheur de s'ennuyer dans son pays natal que la mélancolie malicieuse dont je parle trouve son compte, et qu'au fond des grondements intérieurs de son esprit on entend distinctement ce rire sardonique, cette médisance vengeresse, dont il est difficile d'analyser les charmes.

La ville de Troyes, chef-lieu du département de l'Aube, ancienne capitale du comté de Champagne, satisfait à toutes les conditions nauséabondes qui font de la province un lieu d'exil. La trivialité de son aspect, l'activité qui absorbe ses habitants, tout convie à une somnolence sans rêves. Les jolies promenades ne manquent pas, mais elles ne sont ni assez fréquentées, pour aider à l'échange des pensées, ni assez désertes pour qu'on y puisse rêver seul et à l'aise.

Troyes était, il y a une quinzaine d'années, une ville obscure et sale, encombrée de constructions chancelantes et vermoulues. On a démoli les murs, élargi les rues, et, sous prétexte de canal, établi au centre une grenouillère qui donne l'illusion d'un port. Troyes n'est plus aussi laid, mais, en revanche, il est commun, et les constructions modernes viennent contrarier, par les couleurs criardes d'un badigeon récent, le ton vénérable des anciennes maisons.

Cette capitale de la Champagne paraît avoir eu, de tout temps, la réputation que je revendique aujourd'hui pour elle, et les anciens comtes, qui l'honoraient comme leur ville principale, se gardaient bien de l'habiter. Thibault, le faiseur de vers, s'y fût senti mal à l'aise, et

Provins, cette contrefaçon champenoise de Jérusalem, que les croisés saluaient, au retour de leurs expéditions, comme un souvenir de la ville sainte, Provins, avec ses roses, sa montagne et son aspect pittoresque, était la résidence préférée de ces spirituels suzerains.

Que penser, en effet, d'une capitale dont on a pu sérieusement et plausiblement contester l'authenticité? Troyes avait gardé si peu de trace de ses antiques destinées, que des savants ont pu prétendre que Reims, ou que Châlons, ou que Provins, avait été la capitale de la Champagne. Troyes a pulvérisé sous les in-folios les contradicteurs, mais sa victoire n'a servi qu'à faire ressortir davantage son indigence de souvenirs féodaux et d'évocations poétiques.

Troyes a un théâtre, mais on y va le moins possible, et un proverbe local assure que les acteurs y débarquent en escarpins, et s'en vont en sabots. Elle a aussi une société de belles-lettres et d'agriculture, fort décente, qui ne hait rien tant que de faire parler d'elle. Voilà pour la vie intellectuelle.

Quant aux Troyens, je ne vous en parlerai pas, par discrétion de Champenois. Il y aurait trop d'humilité à en dire du mal, trop de vanité à en dire du bien. Mon sarcasme ressemblerait à un suicide, mon éloge serait de l'égoïsme. Qu'il suffise de savoir que le plus grand nombre semble assez content de son sort, et que j'aurai, sans aucun doute, grand tort à ses yeux de confesser ainsi l'ennui du sol natal.

Pendant un séjour forcé de quatre années dans cette

température stupéfiante, je n'entretins en moi de chaleur et de mouvement que par des promenades fréquentes et que par une gymnastique, d'ailleurs obligée, de mon esprit. A Paris, le journalisme use l'imagination ; en province, au contraire, ce piétinement continuel de la réflexion garantit de l'ankylose.

Dans mes excursions quotidiennes sur le *mail,* la promenade par excellence, je m'étais habitué à compter les arbres, les bancs, tous les incidents du terrain; je crois que j'aurais fini par compter les grains de sable, tant il y a de force dans l'ennui. Les bonnes d'enfants, les vieux rentiers, les oisifs, en assez petit nombre, qui venaient animer la promenade, m'étaient connus. Je les retrouvais aux mêmes heures, accomplissant le même nombre de tours, s'arrêtant aux mêmes endroits, s'asseyant sur les mêmes bancs, s'acquittant enfin, avec une admirable régularité, des fonctions automatiques dont se compose la vie de province.

Une vieille femme surtout, par sa ponctualité, par une sorte de mystère répandu sur sa personne, par la préoccupation visible de son esprit, par son costume, avait fini par éveiller ma curiosité et par devenir nécessaire à mes promenades de chaque jour. Elle était l'indispensable accessoire des mornes allées. Je ne comprenais pas le mail sans cette apparition.

Cette respectable inconnue semblait être septuagénaire. Sa figure était jaune et creuse; ses yeux avaient de l'éclat; son nez long et crochu paraissait mordre sa bouche qui ne pouvait plus rien mordre; le menton était

carré; des cheveux blancs affectaient de chaque côté des tempes trois petites frisures qui s'échappaient de sa coiffure comme trois mèches de crin d'un coussin décousu. Un chapeau noir d'une soie impossible et d'une forme chimérique, abritait cette figure grimaçante, qu'un air de bonté et de sérénité parfaite empêchait d'être ridicule et rendait seulement singulière. Un châle de couleur saumâtre émoussait les angles aigus que devaient former les épaules, les coudes, les hanches; une robe de couleur puce, sans ampleur, mais garnie d'un petit volant, descendait jusqu'à trois pouces de ses pieds. Un grand sac vert, de ceux qu'on appelait autrefois ridicules, se balançait à ses côtés, et trahissait par son cliquetis, les clefs, la tabatière, l'étui de lunettes, qu'il renfermait. Cette vieille était fort alerte, et trottinait sur le mail d'un pas assuré et pimpant. Quelquefois, elle s'arrêtait, s'asseyait sur un des bancs de pierre, tirait de son ridicule une petite tabatière en écaille, ornée d'un portrait, bourrait avec vivacité son nez de tabac et tombait dans des méditations fort profondes.

Cette infatigable promeneuse, que je rencontrais tous les jours et toujours seule, m'intriguait. On devinait à la régularité de ses allures, à sa concentration, une manie. Mais il y avait dans son regard vif et net une rectitude qui excluait toute pensée de folie. Elle ne s'arrêtait jamais pour causer. On la saluait, mais à peine si une légère flexion des jarrets annonçait de sa part l'intention de répondre à cette politesse. Il y avait en elle quelque chose de la fierté, des dédains du génie méconnu. Cette

petite vieille misanthropique, avec une si bonne, une si tranquille figure, me semblait une énigme intéressante.

Je m'informai; j'appris qu'elle se nommait Argine Picquet. C'était une demoiselle; et lors des fêtes de la Vierge, elle réclamait toujours avec vivacité le droit de porter la bannière. Ces jours-là, le fourreau couleur puce cédait la place à une robe blanche, le chapeau noir à un voile, et rien n'était plus bizarre, mais en même temps plus touchant, que de voir cette vierge plus que septuagénaire, conduire avec orgueil le charmant cortége des jeunes confréries.

Les uns assuraient qu'il y avait une grande histoire d'amour dans le fait du célibat de mademoiselle Picquet, d'autres conjecturaient que c'était une joueuse repentie. On la surprenait quelquefois chez elle avec des jeux de cartes. Peut-être se livrait-elle tout simplement à des études de cartomancie, et n'était-elle qu'une diseuse de bonne aventure!

Peu satisfait des renseignements obtenus, mais excité plus que jamais, je fis en sorte de pénétrer par moi-même la vérité. Dans mes promenades, j'affectais de me reposer toutes les fois que mademoiselle Picquet se reposait; je venais m'asseoir sur le même banc; si bien qu'au bout de quelques jours, en dépit de ses préoccupations constantes, la petite vieille s'aperçut de mes assiduités. Elle me jeta de côté un regard railleur qui sembla me demander si j'étais aveugle; puis, voyant que je ne me décontenançais pas et que je paraissais déterminé à ne

point lâcher prise, mademoiselle Argine se tourna brusquement vers moi et me dit :

— Eh! eh! on dira que vous me faites la cour; vous vous compromettez!

Puis elle rit d'un petit rire sec et joyeux qui dansait dans son gosier comme un volant sur une raquette. Je me joignis franchement à cette hilarité, et, voyant une bonté si vraie, si spirituelle, dans les yeux fins et malicieux de la vieille demoiselle, je pris le parti de lui avouer ma curiosité, m'excusant sur la sympathie que ses habitudes de promenade et son isolement établissaient entre elle et moi.

Mademoiselle Argine devint sérieuse.

— Ah! ah! vous êtes curieux comme les autres. Vous voulez savoir qui je suis, pourquoi je me promène toujours ainsi toute seule, sans caniche ou sans vieilles gens à côté de moi? et, quand j'aurai tout dit, vous vous moquerez, n'est-ce pas?

Je fis des protestations.

— Après tout, que m'importe! continua-t-elle, si vous vous moquez de la vieillesse, vous n'ajouterez pas une désillusion bien nouvelle et bien inattendue à toutes celles qui m'ont frappée dans la vie, mais vous aurez fait une mauvaise action, que votre conscience vous reprochera sans doute et que Dieu punira peut-être.

Je fus surpris de la solennité avec laquelle ces paroles étaient prononcées. Mademoiselle Picquet remarqua mon étonnement.

— On a dû vous dire que j'étais folle, reprit-elle, et

l'on a dit vrai, car je ne comprends rien à la raison du monde. J'ai quatre-vingt-dix ans et je n'en parais que soixante-dix; eh bien! monsieur, c'est grâce à ma volonté que je ne vieillis pas plus vite. Oh! ne souriez pas et ne croyez pas que je m'imagine imposer aux années. J'entends par là que je commande à mes émotions et que j'ai réglé mes besoins. Je suis un grand mathématicien, telle que vous me voyez, et je ne veux pas mourir avant d'avoir trouvé la solution de mon problème.

— Quel est-il? demandai-je, persuadé que mademoiselle Picquet me parlait par métaphore.

— Vous êtes bien curieux, me répondit-elle ; et d'ailleurs, il faut avoir vécu, comme moi, d'algèbre et de calculs, pour entrer dans mes fantaisies et dans mon ambition.

Cette fois j'étais confondu. C'était bien décidément d'un problème de mathématiques que la vieille demoiselle voulait parler. J'eus une peur effroyable. J'étais en proie à quelque maniaque, et je m'étais exposé à des confidences doublement inintelligibles, les mathématiques ayant toujours été pour moi ce que les inscriptions sinaïtes sont pour les membres de l'Institut.

Mademoiselle Picquet avait tiré de son ridicule sa tabatière en écaille et se mettait sous le nez de volumineuses prises de tabac, qu'elle aspirait ensuite avec une sorte de reniflement sauvage.

— Monsieur, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, nous sommes fort mal ici pour causer, mais si vous n'avez pas trop peur d'un tête-à-tête dans la

chambre d'une vieille fille comme moi, je vous attendrai ce soir.

J'acceptai avec empressement le rendez-vous; et le soir même, je frappais à la porte de ma nouvelle connaissance. Pourquoi n'avouerais-je pas que le cœur me battait un peu? La curiosité produirait-elle donc la même émotion que l'amour? Hélas! dans bien des cas, celui-ci diffère-t-il beaucoup de celle-là?

Je trouvai mademoiselle Picquet assise dans un fauteuil de vieille tapisserie. Deux tourterelles de haute lisse, un peu fanées, se becquetaient derrière son dos. Un grand portrait d'un personnage du dix-septième siècle était suspendu vis-à-vis la cheminée, sur le mur. Des boîtes de jeu étaient rangées sur une commode. On remarquait un loto, un damier, une boîte d'échecs, et, dans un angle, une table de trictrac attestait les goûts variés de mademoiselle Picquet. Des livres de science étaient ouverts sur un petit guéridon à proximité du fauteuil. Du reste, tout dans cette chambre dénonçait l'ordre, la propreté, mais en même temps la bizarrerie de celle qui l'occupait, et la pensée que mon héroïne était tout simplement une tireuse de cartes me revint plus forte, plus persistante.

— Dites-moi donc un peu pourquoi vous tenez tant à me connaître? me demanda-t-elle, quand je fus installé à ses côtés. Eh bien! vous allez être attrapé, car je ne suis ni une vieille princesse déguisée, ni une fée, comme mon nez crochu pourrait vous le faire croire; je suis tout simplement une vieille fille un peu folle, Champe-

noise jusqu'au bout des ongles, Troyenne jusqu'à la moelle. Mais ce qui vous a étonné en moi, ne vient pas de moi. Il y a un grand homme dans la famille. Je lui ressemble, dit-on, par le visage ; j'ai voulu lui ressembler autrement. Sa mémoire m'a jetée dans des idées dont j'ai bien peur de ne pas sortir. Oui, monsieur, tenez, regardez ce portrait.

Et en parlant ainsi, avec un accent orgueilleux, mademoiselle Picquet m'avait pris la main, et me désignait le grand portrait que j'avais déjà remarqué.

— Cette belle tête souriante, sur une collerette, c'est la tête vénérable de mon trisaïeul, Jean Picquet, notaire et maire de Troyes, sous le bien-aimé roi Louis XIII, et l'un des plus grands mathématiciens de son temps. Il était en correspondance avec tous les géomètres ; et comme il n'y avait pas alors de vraie science sans qu'un peu d'infatuation égarât la pensée du savant jusque dans le domaine de l'impossible, mon trisaïeul quittait parfois la terre et s'élevait, à l'aide de ses équerres et de ses compas, jusqu'aux astres, qu'il prenait la peine de consulter sur les événements humains. Il participa à la publication de l'*Almanach avec grandes prédictions* que faisait paraître Pierre l'Arrivey, le jeune, mathématicien, astronome, astrologue et tireur d'horoscope, un autre Champenois de talent. Mais vous comprenez qu'un notaire n'est pas de sa nature essentiellement prédisposé aux divagations astrologiques, et si mon trisaïeul faisait des calculs sur les météores, c'était plutôt par jeu, par délassement, que pour en tirer des conséquences rigoureuses.

Un homme qui rédige des contrats et des testaments a du plomb au bout des ailes, et ne se noie pas dans le bleu. Maître Jean Picquet était donc un grand savant et un charmant esprit. Le cardinal de Richelieu le consulta pour la digue de La Rochelle, et dans plusieurs autres occasions. Mais le titre de mon trisaïeul à l'estime éternelle le voici.

Notre vieille ville de Troyes qu'on rajeunit trop, a été jusqu'à Colbert une grande fabrique de cartes ; elle partageait avec Rouen le privilége de fournir une grande partie des jeux du royaume. Les impôts qu'on établit depuis ont ruiné ce commerce ; mais du temps de mon trisaïeul, cette industrie était florissante, et Troyes en tirait plus d'un million.

Maître Jean Picquet était un notaire méditatif, que les études ne rendaient, d'ailleurs, ni bourru, ni brutal, et qui ne se croyait pas dispensé d'être aimable et bon compagnon parce qu'il était savant. Y a-t-il encore des notaires et des savants de cette espèce ? Vivant dans l'intimité de libraires, d'imprimeurs, de fabricants de cartes, il forma le projet d'utiliser quelques règles de mathématiques au profit des amusements du monde ; et, un soir, il s'enferma dans son cabinet avec un jeu de cartes, et passa la moitié de la nuit en grandes réflexions. Sa femme l'entendait marcher, compter sur ses doigts, puis avec des jetons, aller, venir, pousser des exclamations. Quand il vint rejoindre madame Jean Picquet dans son lit à baldaquin, il l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

— Réjouissez-vous, ma mie, votre époux vient de découvrir l'Amérique !

Gloriole d'inventeur, monsieur, mais qui avait quelque chose de juste !

C'était véritablement un monde qu'il venait d'inventer, un monde de calculs, de joie, d'émotions. Le lendemain au matin, maître Jean Picquet donna congé aux clercs de son étude. Il défendit qu'on ouvrît les paperasses ; les apprentis garde-notes furent attablés avec des jeux de cartes, et mon trisaïeul s'amusa à leur faire étudier la combinaison savante et profonde qu'il avait trouvée dans la veillée.

Jusqu'à lui, les cartes, inventées, ou plutôt importées en France pour amuser un pauvre roi en démence, servaient d'instrument au hasard. Les rapprochements fortuits auxquels elles donnaient lieu faisaient pencher la fortune tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mon trisaïeul fut le premier qui fit entrer véritablement le calcul, la combinaison, dans ces jeux incertains, et, grâce à lui, les cartes purent devenir, non plus seulement les distractions d'esprits fatigués ou étourdis, mais des sources sérieuses et toujours nouvelles de jouissances délicates pour les esprits graves et réfléchis. Grâce à maître Jean Picquet, on peut jouer pour le jeu et non plus seulement pour le gain. Ce fut ainsi que mon trisaïeul opéra une révolution, moralisa la passion la plus démoralisante, et dota la France et le monde du noble et difficile jeu qui lui doit son nom.

— Quoi ! le jeu de piquet ?

— Oui, monsieur, le jeu de piquet a été inventé à Troyes, sous le règne de Louis XIII, par maître Jean Picquet, maire et notaire, mon trisaïeul (1). Plus heureux que Christophe Colomb, auquel il se comparait plaisamment, l'inventeur donna son nom à son Amérique. Hélas! à quoi lui a servi de s'associer ainsi, pour toujours, au résultat de ses études? Qui connaît, de nos jours, l'origine d'un jeu si universellement joué? Les livres, eux-mêmes, les livres qui devraient s'inspirer de l'histoire et s'inquiéter des origines, les livres ne savent rien ou ne veulent rien savoir de l'inventeur. Croiriez-vous, monsieur, que, dans une vieille édition des règles du piquet, publiée chez Saugrain, libraire, grand'salle du Palais, et qui a paru du temps de mon trisaïeul, on lit que le nom de ce jeu lui vient d'un des coups qu'il comprend et qu'on nomme *pic?* Ne voilà-t-il pas une belle découverte! D'où vient le mot *pic* dans ce cas? C'est ce que le malicieux auteur ne dit pas. Un autre ne s'avise-t-il pas de prétendre que le nom de piquet, donné à ce jeu, vient de ce qu'il est très-piquant! Pourquoi donc alors ne l'aurait-on pas appelé piquant au lieu de piquet? Je n'ai trouvé nulle part la vérité sur l'origine de ce jeu illustre, et c'est là un de mes chagrins. Aussi, puisque la Providence m'a fait vous rencontrer, jurez-moi, monsieur, vous qui écrivez, qu'un jour vous pen-

(1) M. Paul Boiteau, dans son charmant livre, les *Cartes à jouer et la Cartomancie*, conteste cette origine; mais on sait que les érudits sont des sceptiques.

serez à notre conversation, à ma prière, et que vous rendrez justice à l'inventeur méconnu !

— Je le jure, répondis-je en souriant, mais d'un ton qui annonçait plus de condescendance pour la fantaisie de ma vieille interlocutrice que de foi dans ses paroles.

— Ah ! vous êtes un sceptique, me dit-elle, après avoir arrêté quelque temps ses petits yeux perçants sur les miens, et pourquoi doutez-vous ?

J'avouai à mademoiselle Argine que je croyais le jeu de piquet plus ancien et qu'autant que le souvenir de mes lectures me le permettait, je m'imaginais qu'il avait été inventé sous le règne de Charles VII, à la suite d'un ballet exécuté à Chinon.

Un éclat de rire moqueur m'interrompit.

— Nous y voilà, s'écria mademoiselle Picquet, lui aussi croit au ballet ! Eh bien ! je vous fais juge ; vous allez voir si cette complication si savante a pu résulter de ces arrangements de pirouettes.

S'élançant alors avec vivacité de son fauteuil, elle alla chercher un petit livre qui paraissait marqué à une page souvent lue, et, sans avoir besoin de ses lunettes, tant elle savait par cœur le passage en question, mademoiselle Argine lut ce qui suit dans le premier volume des *Essais historiques sur Paris* de Sainte-Foix :

« En 1676, on représenta sur le théâtre de l'hôtel
» de Guénégaud, une comédie de Thomas Corneille, en
» cinq actes, intitulée le *Triomphe des Dames*, qui n'a
» point été imprimée, et dont le ballet du jeu de piquet
» était un des intermèdes. Les quatre valets parurent

» d'abord, avec leurs hallebardes pour faire faire place;
» Ensuite, les rois arrivèrent successivement, donnant
» la main aux dames dont la queue était portée par
» quatre esclaves. Le premier de ces esclaves représen-
» tait la paume; le second, le billard; le troisième, le
» dé; le quatrième, le trictrac. Les rois, les dames, les
» valets, après avoir formé par leur danse, des tierces,
» des quatorze, après s'être rangés, tous les noirs d'un
» côté, tous les rouges de l'autre, finirent par une con-
» tredanse où toutes les couleurs étaient mêlées, confu-
» sément et sans suite. »

— Eh bien! me dit après cette lecture mademoiselle Picquet, ne voilà-t-il pas une belle objection! Que vous semble de ce ballet du jeu de piquet où figurent le billard, la paume, le dé, le trictrac? Mais je veux bien admettre un instant que ce ballet ait eu pour objet de glorifier cet admirable jeu, en quoi cela contrarie-t-il les prétentions de ma famille? mon trisaïeul mourut en 1680, à l'âge de soixante-huit ans, il fut inhumé dans l'église de Saint-Pantaléon. Est-ce que ce ballet, exécuté en 1676, précisément à l'époque où le jeu de piquet était inventé, n'était pas un hommage à l'inventeur? ou, du moins, ne profitait-on pas de la vogue attachée aux cartes par l'ingénieuse découverte du notaire troyen, pour exécuter un ballet dans lequel les principales combinaisons du piquet étaient représentées?

— Mais, repris-je, Sainte-Foix, que vous venez de citer, ne dit-il pas aussi que ce fameux ballet de 1676 n'é-

tait que la répétition de celui que Charles VII avait fait danser à Chinon

— Oh ! oh ! triple incrédule ! me dit avec une colère riante mademoiselle Argine, vous êtes bien l'enfant de ce siècle ! est-ce que vous croyez de bonne foi que du temps de Charles VII on avait songé à ce jeu si savant, si moderne, si calme dans sa vivacité ? La bataille, voilà le grand jeu de cette époque guerrière. Que l'on ait eu l'idée d'imaginer des danses avec les costumes des cartes, rien de plus admissible ; mais conclure de ces fantaisies l'invention du jeu de piquet, c'est pousser loin l'imagination. D'ailleurs, qu'avez-vous à objecter à une tradition de famille religieusement transmise, et au témoignage d'un Troyen qui fait autorité en matière d'histoire locale ?

Et l'invincible vierge alla chercher un volume de Grosley, *Mémoire sur les Troyens célèbres*, et me montra le nom et la biographie de son trisaïeul, à côté des noms de Pierre et François Pithou.

Je voulais bien, cette fois, consentir à passer pour convaincu. Il y avait d'ailleurs, dans l'assurance de mademoiselle Picquet, quelque chose d'émouvant qui se communiquait ; une sorte d'enthousiasme mettait des lueurs dans ses rides.

— Vous ne savez pas, reprit-elle, avec chaleur, tout ce qu'il y a de bienfaits réels, de services rendus dans la découverte de ce jeu illustre. Le père Daniel publia à ce sujet une dissertation que je devrais vous lire.

Je fis un soubresaut qui interrompit mademoiselle Argine.

— Oh! n'ayez pas peur, je ne vous la lirai pas. Qu'il vous suffise de savoir qu'en 1720 le père Daniel publia une dissertation dans laquelle il démontre clairement que ce jeu est symbolique, allégorique, politique, historique, et qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement.

— En vérité, que la philosophie est une belle chose! m'écriai-je en riant; comment, elle a vu tout cela dans le jeu de piquet?

— Nierez-vous donc, impitoyable railleur, reprit mon interlocutrice, qu'il y ait dans ce jeu une tactique dont on puisse appliquer les préceptes à bien des actions humaines? qu'est-ce que la vie, sinon un jeu?

— Oui, un jeu où l'on perd toujours, ajoutai-je.

— Qu'en savez-vous, jeune homme? répliqua la vieille fille avec gravité. Quand on règlera les parties en haut, qui vous dit que votre enjeu n'aura pas doublé? mais vous n'êtes pas venu pour un sermon. Quoi qu'il en soit, il y aurait une étude curieuse à faire, et qui aiderait à l'étude des passions humaines, ce serait l'étude des divers jeux de cartes en vogue aux différentes époques de l'histoire. Croyez-vous qu'on n'était pas plus calme, plus réfléchi quand on jouait le piquet, et que votre bouillote avec ses fièvres n'a pas répondu aux tourmentes de vos cœurs révolutionnaires? de nos jours, ce jeu n'était pas encore assez rapide, assez violent, assez fugitif; il fallait un jeu de chemin de fer, et vous avez ressuscité l'insolent lansquenet, cette débauche de corps de garde!

— Je suis fâché de contrarier vos théories, dis-je en

hochant la tête, mais le whist, si froid, si muet, si diplomatique, fait les délices de cette génération impatiente et folle dont vous parlez.

Mademoiselle Argine ne parut pas ébranlée de mon objection.

— Eh! parbleu! me dit-elle, les grandes passions vont-elles sans de grandes hypocrisies? Don Juan n'est pas toujours enivré et haletant; il a ses heures de mesure, de morgue. Les jeunes gens aiment le whist depuis qu'ils font de la politique. C'est un jeu diplomatique, vous l'avez dit. On joue au whist, comme on fait empeser ses faux-cols, pour se donner un air anglais, guindé, sévère, profond. Mais depuis quand la diplomatie n'est-elle pas un mensonge? le whist est un masque.

Votre objection me conduit à vous dire la part que j'ai prise dans l'héritage de ma famille.

La mémoire de mon trisaïeul fut toujours vénérée, et ce portrait a été transmis avec la religion qui s'attache à l'épée d'un héros. Mon père, dans sa piété filiale, voulut que mon nom indiquât doublement ma naissance, et l'on me donna le nom de la dame de trèfle, Argine, l'anagramme de Régina. Oui, je suis une reine; j'ai pour sujets les valets de cœur, de pique, de carreau, de trèfle. Voilà mon royaume; et quand je mourrai, ma dynastie s'éteindra.

Dès ma jeunesse, j'aimai les cartes; jeune fille, j'avais une aptitude étrange pour les sciences exactes, pour les calculs, et j'inventais des jeux de mathématiques qui faisaient rire mon père et ma mère. Quand vint l'âge de

la coquetterie et des amours, je fus assez rebelle aux zéphirs, et ma pauvre mère, en hochant la tête, me disait souvent :

— Argine, tu ne te marieras jamais ! nous te mettrons au couvent.

— Bah ! répondais-je, il y aura un malheureux de moins parmi les hommes !

Eh bien, je faillis pourtant trébucher, tout comme une autre. Il y avait un officier du régiment de Penthièvre qui venait à Troyes, dans sa famille. Il me parut beau, comme le dieu Mars, et il jouait au piquet, comme mon trisaïeul. Il se nommait Hector, comme le valet de carreau ; et jamais nom glorieux ne fut plus glorieusement porté. Je me trouvai un cœur en le voyant. Moi, qui n'avais jamais voulu apprendre à faire la révérence, je sentais mes jambes flageoler, et je m'asseyais presqu'à terre quand je l'entendais. Il avait une façon de relever sa moustache qui me ravissait. Je rêvais de son uniforme, de son sabre ; je me voyais affublée de son casque et galopant à ses côtés, comme Pallas qui a donné son nom à la dame de pique. C'était un fier gentilhomme que j'aurais pourtant contraint de déroger. Un jour...

Mademoiselle Argine s'arrêta. Son visage de cire avait pris une teinte blafarde qui trahissait une émotion violente ; sa main tremblait en cherchant sa tabatière sur ses genoux. J'eus pitié de cette douleur.

— Eh bien ! dis-je, voulant abréger le récit, qu'arriva-t-il ?

— Hélas ! il aimait le jeu, vous ai-je dit, il l'aimait trop,

il l'aimait mal. Un soir, à la suite d'une partie, un soufflet fut échangé entre celui que j'aimais et un rustre qui essayait de tricher. On tira les épées. Mon héros avait le bon droit pour lui. Le ciel ne manqua pas cette occasion de donner une rude épreuve à la vertu; mon bel officier fut tué. Oh! je le pleurai vraiment de toutes mes larmes, car, depuis, je n'ai jamais senti mes paupières humides. Voilà son portrait; n'est-ce pas que j'avais bon goût?

Et essayant de comprimer son émotion sous un petit rire, mademoiselle Argine me tendit sa tabatière. Le couvercle représentait un jeune et brillant officier; il me sembla que le verre fragile qui recouvrait cette image avait été aminci par les baisers.

— Depuis lui, continua ma vieille amie, je n'ai plus aimé, je me suis résignée au célibat; j'ai voulu porter en paix le deuil de son souvenir; j'ai vécu, j'ai vieilli, comme on vit, comme on vieillit en province. Seulement au lieu de tricoter, d'élever des chats ou des chiens, j'ai fait de l'algèbre. Je trouvais les femmes de mon âge si vieilles, si folles, si ridicules, que je me suis condamnée à la retraite. Depuis vingt ans, une idée me poursuit sans relâche et prolonge ma vie. Je me suis imposé un grand problème; j'ai résolu d'inventer un jeu simple et savant comme le piquet, mais qui soit en même temps plein de violence et de mouvement comme la bouillote. Si le bon Dieu me laisse vivre encore un an ou deux, je crois que je réussirai. Je voudrais supprimer complétement le hasard et combiner les cartes de façon à amener une lutte savante, comme aux échecs, avec des repos pendant

lesquels la fantaisie, le caprice, l'instinct, aurait sa part. Il me semble qu'un jeu pareil conviendrait à votre génération, si vieille et si jeune à la fois, et c'est un cadeau que je veux lui faire en mourant. Si vous avez encore quelques moments à me donner, je vous expliquerai les premiers éléments de ce jeu nouveau.

Je fis un geste d'assentiment, j'étais pris. J'allais expier enfin ma curiosité. Jusque-là, j'avais eu la part des souvenirs; je devais endurer aussi celle de la manie. Avalant un soupir, je me disposai à écouter.

Mademoiselle Argine attira à elle le petit guéridon; puis, avec des cartes et des jetons, elle entra dans une démonstration si confuse, si laborieuse, malgré ses efforts pour la simplifier, qu'au bout de quelques secondes je renonçai à comprendre et je pris le parti de hocher régulièrement la tête, à la façon chinoise, comme si je ne cessais d'être éclairé et émerveillé. Le supplice dura à peu près une heure. Heureusement que mademoiselle Picquet n'avait pas encore complété sa découverte, car je ne sais pendant combien de temps alors sa leçon eût pu se prolonger.

En me reconduisant, et sur le seuil de la chambre, ma vieille amie me serra la main et me dit avec solennité :

— N'oubliez pas, jeune homme, que je vous ai révélé ce soir le nom d'un bienfaiteur de l'humanité. Endormir les douleurs par l'attrait innocent d'un jeu honnête, donner une diversion aux calculs, bercer le cœur d'espérances sans cesse renaissantes, en un mot, faire oublier le

qu'elle arrivera quelque jour; quand le magnétisme sera tout à fait prouvé et démontré, c'est-à-dire (ce qui veut dire la même chose), quand il sera définitivement nié par les savants.

Nous tenons ce récit de la bouche d'un vieil Allemand de la vieille roche; et l'on sait que les Allemands sont incapables de mentir; à preuve qu'ils ont chanté un jour sur l'air de *traderi* qu'ils garderaient leur Rhin allemand, et qu'ils l'ont gardé. Or donc, voici ce que ce vieil Allemand m'a raconté; je ne change pas un mot, c'est pourquoi mon récit n'est pas en très-bon français; je supprime l'accent, voilà pourquoi il n'est pas en allemand.

La scène se passe sous Louis XV. A cause de Mesmer et de Cagliostro, je l'aurais mise volontiers sous Louis XVI, mais j'ai promis de ne rien changer au récit qui me fut fait, et j'affirme de confiance que la scène se passe sous Louis XV.

Voulez-vous le décor? Il a été peint, en Angleterre, par un moraliste de la palette. Hogarth dans une série de tableaux représentant les diverses phases de ce qu'il a appelé *le mariage à la mode* a laissé une toile, intitulée *le Salon*, qui paraît à peu de chose près le prototype du décor que nous avons à décrire.

Figurez-vous dans un appartement fastueux, mais un peu saccagé par une nuit de fête, aux deux angles de la cheminée, un homme et une femme brisés de fatigue, affaissés dans des fauteuils. Sur les parquets et sur les tapis on remarque les traces des piétinements de la foule, là des siéges sont renversés, plus loin des tables de jeu

maculées de poudre et de tabac, des cartes éparpillées, des violons et des cahiers de musique entassés dans les angles, les bougies brûlant encore dans les candélabres et dans les lustres, les glaces un peu ternies par la tiède vapeur d'une fête, voilà le tableau d'Hogarth, et voilà, à peu de chose près, celui qu'offrait le salon du marquis de Thurigny.

Nous supprimerons l'intendant venant présenter les comptes, qui dans l'idée du peintre anglais constitue la moralité de l'œuvre, et nous modifierons aussi légèrement les physionomies des deux personnages. Les héros d'Hogarth n'expriment pas seulement la fatigue : la femme tout en bâillant regarde avec dédain son mari qui dans une atonie stupide penche sa tête appesantie par les grossières vapeurs du vin. C'est l'image du désordre complétée par l'ennui et par l'ivrognerie.

Dans l'hôtel de Thurigny, au contraire, aucun dégoût, aucune flétrissure ne se mêlait à l'épuisement. La marquise s'affaissait avec abandon, et l'immobilité du marquis attestait seulement des fatigues et des préoccupations. Rien ne déshonorait, comme dans le tableau d'Hogarth, ce folâtre fantôme que le désordre de l'appartement semblait évoquer.

Le marquis et la marquise de Thurigny, jeunes, riches, ayant su résoudre le problème, difficile alors, de rester amants après une année de mariage, ouvraient leur hôtel au plaisir avec une fièvre folle, avec un vertige ; mais jusqu'à cette nuit là rien n'avait troublé l'insoucieux bonheur de ce couple. On l'admirait et on l'enviait, par

conséquent on le calomniait un peu. Chacun se demandait à Versailles derrière le paravent de madame de Pompadour, par quel renversement de la chronologie, les beaux jours d'Amadis et Galaor étaient revenus, et cette passion conjugale était si parfaite et surtout si étrange alors, qu'on l'accusait d'être feinte. Il semblait impossible qu'on s'aimât ainsi, naturellement, et quelques-uns voulaient voir dans cette fidélité rigoureuse, un parti pris, un rôle convenu et bien joué. Mais quel eût été le but de cette dissimulation ? Ce ne ne pouvait être la crainte du scandale, puisque le scandale, au contraire, c'était l'amour conjugal !

Quoi qu'il en fût de toutes les conjectures, M. et madame de Thurigny jouissaient, dans toute sa plénitude, de cette belle vie amoureuse dont leur jeunesse et leur fortune alimentaient l'ardent foyer. Depuis un an rien n'avait fait présager à ces amants que leur joie dût se sanctifier en passant à travers le ciel des émotions paternelles, et ils ne s'en plaignaient pas; leur ivresse leur suffisait.

Ce qui étonnait dans l'attachement du marquis et de la marquise de Thurigny, ce n'était pas son enthousiasme, mais seulement son objet, car, il faut le répéter, c'était là la faiblesse de cette époque expansive où l'on s'aimait ardemment, mais le plus souvent en raison même du peu de droits que l'on en avait, et où le devoir constituait plutôt un empêchement qu'une obligation. Ces deux parfaits amants avaient donc, à vrai dire, un seul tort aux yeux du monde, c'était d'être époux ; du reste,

ils satisfaisaient exactement au programme du siècle, et les bals, les festins, les fêtes de toutes sortes étaient l'accompagnement incessant de leur mélodie, de leur épithalame. Ils réalisaient cette existence idéale imaginée par les poëtes, et leurs journées se passaient comme celles des héros de Bocace et d'Arioste. Jusqu'où devait aller ce rêve! et la vie humaine pouvait-elle supporter jusqu'à la fin, sans vertige et sans malaise, cette ivresse des sens et de l'âme? — C'est ce que nous ne saurions dire, avant d'avoir achevé ce récit.

M. et madame de Thurigny étaient donc assis aux deux angles de la cheminée de leur salon, après une nuit dans laquelle tout leur luxe, toute leur gaieté, toute leur jeunesse avaient fait accueil à tout ce que Paris avait de plus riche, de plus gai, de plus jeune.

La marquise, nonchalante et fatiguée, comme une maîtresse de maison qui a été la reine par la beauté et par la grâce, mais une reine esclave de la politesse et des égards dûs aux conviés, la marquise roulait avec une paresse mutine sa charmante tête sur le dos de son fauteuil, et semblait, en la berçant ainsi, vouloir faire prendre patience à ses yeux bleus surchargés de langueur.

Mais le marquis ne songeait pas à se retirer: une préoccupation singulière pâlissait son visage. Les yeux démesurément ouverts, il regardait devant lui avec la fixité de la terreur. On eût dit qu'il suivait sur le parquet la marche de quelque hideux reptile. Il crispait parfois ses mains et se cramponnait aux bras de son fau-

teuil, comme un homme qui se retient au bord d'un abîme.

Ce beau jeune homme, torturé par une grande souffrance et se tordant sous l'ongle d'une pensée, formait un saisissant contraste avec sa belle et nonchalante compagne, qui se renversait sur le bois doré de son siége, secouait sa tête d'où s'exhalait un nuage de poudre, et d'où tombaient, comme des gouttes, les perles de sa coiffure, détirait ses bras mignons, dont elle faisait craquer les mitaines, balançait avec son pied chinois, paré de satin blanc, l'extrémité de sa robe, et achevait de savourer, à travers de petits rires et de petits bâillements, les dernières voluptés de la fête. La folle épouse n'avait pas encore remarqué la taciturnité du marquis. Un soupir profond et déchirant de celui-ci la fit tressaillir ; elle le regarda et pâlit, puis se dressant tout à coup, et courant à lui, elle lui prit la tête dans ses deux mains, la releva, par un geste amical et effaré, lui plongea, comme une lame ardente dans les yeux, un regard où toutes les flammes de son cœur étaient concentrées, et lui cria plutôt qu'elle ne lui dit, avec une voix strangulée :

— Qu'as-tu donc, Julien ?

Le marquis essaya de sourire, baisa convulsivement la main de sa femme et murmura :

— Je n'ai rien, Louise.

Un sanglot mal comprimé démentit ces paroles. La jeune marquise se sentit atteinte jusque dans les profondeurs de son être. Un frisson rapide lui secoua le corps : les serres affreuses du pressentiment se refermèrent sur

son cœur, qu'elles étreignirent à l'étouffer. Elle fit un geste de supplication adorable, chercha de nouveau à lire dans les yeux de son mari le secret qu'il lui cachait, mais ce fut vainement : la tristesse du marquis était impénétrable. La pauvre femme demeura quelques instants immobile à le contempler. Elle remuait en elle tous ses souvenirs, toutes ses impressions de la nuit, des jours précédents, de l'année entière, et elle ne trouvait rien qui pût lui servir à expliquer l'étrange accablement de M. de Thurigny. Les flots d'une angoisse amère montaient et lui emplissaient le sein. Le moindre mouvement l'eût fait tomber anéantie : la fièvre promenait ses premières lueurs sous ses orbites : c'était un accès effrayant, dont toutes les issues pouvaient être mortelles.

Julien le sentit. — Il eut pitié de ce long martyre d'une minute, et laissant venir à ses yeux les larmes qui le brûlaient en dedans, il tendit la main à sa femme en disant :

— Oh ! pourquoi nous aimons-nous tant ?

Louise tressaillit à ce mot et comprit que le secret lui appartenait. Par un coup d'œil rapide comme l'électricité, elle explora le salon et les alentours, vit que tout le monde s'était retiré, qu'elle était seule avec son mari : et alors ne se contenant plus, elle se rua sur le marquis qu'elle étouffa d'embrassements. Son émotion se répandait en caresses infinies : elle le serrait avec une rage d'épouse et de mère. Le sentiment d'une souffrance à partager, d'une blessure à guérir, élevait son amour à la hauteur de l'abnégation maternelle. Posant la tête de

Julien sur son épaule, comme celle d'un enfant qu'on endort, essuyant ses propres pleurs qui tombaient sur la joue de son bien-aimé, elle lui disait avec une voix douce faite pour dénouer toutes les cordes de son cœur :

— Julien, mon ami, pourquoi souffres-tu sans moi ?

Et sans laisser à Julien le temps de répondre, elle lui enlevait les paroles des lèvres par ses baisers. Quand ce premier torrent fut passé, quand le désir ferme et médité de prendre sa part des inquiétudes du marquis n'eut plus laissé dans l'âme de Louise que la résignation, elle s'assit aux genoux de Julien avec un enfantillage mélancolique, leva sur lui ses yeux suppliants qu'elle ne détourna plus, colla ses lèvres à la main tremblante de son époux, et attendit avec la soif extatique d'une Marie-Madeleine, la parole de son Dieu.

Julien, de la main qui lui restait libre, se mit à caresser doucement les cheveux dénoués de cet ange qui réclamait si tendrement sa part de douleur, et le front baigné de sueur, comme un agonisant, il commença ainsi :

II

— Tu veux savoir pourquoi je t'ai réservé un si triste lendemain de fête, mon amie ? Le ciel m'est témoin que j'eusse donné ma vie pour t'épargner cette heure douloureuse; mais elle était inévitable. Une voix m'a tiré de mon enivrement et cette voix jalouse est aussi impos-

sible à fuir qu'à oublier. Il me faut me soumettre et courber la tête. Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi. Moi, ton amant, je recule, j'ai peur!... Ecoute, Louise, n'as-tu jamais été superstitieuse? n'as-tu jamais songé à ces hasards qui viennent troubler l'ordre des choses, à ce monde obscur au seuil duquel la raison humaine prend les ailes des oiseaux nocturnes et va tourbillonner à travers les plus étranges rêveries? N'as-tu pas entendu raconter de surprenantes apparitions? N'as-tu pas entendu parler de ces hommes puissants qui enchaînent et surexcitent à leur gré les âmes? Oui, eh bien! rappelle-toi, pour me comprendre, tous tes contes d'enfant, toutes tes terreurs de jeune fille. Car ce monde des fantômes, je l'ai entrevu; ces effets irrésistibles d'une volonté, je les ai éprouvés. Louise, aussi vrai que tu es belle et que je t'aime, aussi vrai que je sens tes pleurs sur ma main, je te jure qu'un démon s'est emparé de ma vie, que moi, qui te parle aujourd'hui avec un reste chancelant de raison, moi qui puis encore, mais à peine, agir spontanément et penser, demain, si cet esprit le veut, s'il lui plaît que la dernière étincelle que j'ai là, vacille et s'éteigne, demain je serai fou!

Comme M. de Thurigny achevait ces mots, la marquise, dont le regard scrutait obstinément les yeux de son mari, se dressa tout à coup:

— Julien, lui dit-elle, reviens à toi! Garde ton secret, ne dis rien, je t'en conjure. Ta tête est en feu, ne cherche pas à te souvenir, je ne le veux plus! Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Oublie! oublie!

— Non, dit Julien, tu sauras tout. Va, ne crains rien, si troublée que soit ma pauvre tête, elle aura bien encore assez de force aujourd'hui pour résister à la fièvre.

— Pauvre ami! je t'aiderai à dissiper ces chimères.

— Toi, Louise, tu m'aideras à succomber sous la réalité, ce sera ton plus doux bienfait.

— Soit, répliqua la marquise avec une fermeté héroïque, parle donc, je t'écouterai. Je serai muette jusqu'à ce que tu m'interroges; mais j'exige en retour, qu'après ton récit, tu te soumettes aveuglément. Si ce sont de vains fantômes qui t'obsèdent, le souffle de la femme qui t'aime les dissipera; si des puissances occultes, d'une réalité sinistre, te poursuivent ou t'entraînent, moi qui suis ta compagne, je te suivrai, et dussions-nous tomber dans un abîme, si tu me gardes à tes côtés, que m'importe! Parle donc, j'attends!

Louise alla chercher un fauteuil, s'y accouda résolûment, puis, dévorant ses terreurs, buvant ses larmes, calme et impassible en apparence, elle écouta, statue de marbre et portant en elle un brasier, le récit bizarre que Julien reprit en ces termes:

— Si quelqu'un, Louise, cherchant à expliquer l'accablement où je suis, voulait te raconter les événements qui l'ont amené, il te dirait tout simplement:

« Cette nuit, dans son bal, M. le marquis de Thurigny
» a rencontré un baron allemand, un petit vieillard, mai-
» gre qui se nomme le baron de Rosenstein. Ce person-
» nage, inconnu de tous, a entretenu longuement et à voix
» basse le marquis, puis, il l'a entraîné dans le salon de

» jeu, s'est mis avec lui à une table, et chacun alors a pu
» remarquer que M. de Thurigny était très-pâle et le petit
» vieillard très-gai; celui-là perdait toujours et celui-ci
» ricanait sans cesse. A la fin du bal, le baron s'est
» éclipsé, les poches pleines d'or et les lèvres plissées par
» son plus diabolique sourire. En saluant les invités,
» M. de Thurigny chancelait, soit qu'il fût brisé de fa-
» tigue, soit qu'il fût plus sensible qu'on ne le croyait
» généralement à ses pertes de jeu. »

« Voilà ce qu'on te répondrait, Louise, si tu interrogeais la foule ; car la foule n'a vu que mon front pâle et que l'ironique visage du baron de Rosenstein ; mais moi, qui ai passé cette nuit épouvantable dans les tortures d'une agonie, moi qui ai senti à plusieurs reprises, comme un doigt de feu me percer le crâne et me remuer la cervelle, moi qui n'ai plus que cette heure peut-être à t'aimer en liberté et à pouvoir te le dire, voici le commentaire que je dois ajouter à cette réponse.

» Mon récit sera long, je suis forcé de retourner bien en arrière, mais aucun des détails que je te donnerai n'est indifférent à l'événement de cette nuit.

» Je ne t'ai jamais parlé du marquis Gaston de Thurigny mon père, et tandis que dans notre chambre, le doux et pieux portrait de ma mère semble veiller sur nous et nous bénir, rien ne nous rappelle, à côté de cet ange vénéré, l'homme qui m'a donné son nom et qui m'a imposé la vie avec l'héritage de ses malheurs.

» J'avais fait le serment de ne jamais parler devant toi de mon père, de ne m'exposer jamais à le juger, en es-

soyant de raconter sa vie ; l'oubli, c'est la seule malédiction qui soit permise à un fils.

» Cette nuit, hélas ! m'a si brusquement transporté dans le passé, et j'ai senti tellement remuer dans l'ombre l'implacable fantôme, que force m'est bien de rompre mon serment, et de regarder face à face cette terrible apparition.

» Le marquis Gaston de Thurigny était un de ces gentilshommes aventureux, pour qui le courage martial est la première, peut-être la seule vertu. Il ne marchandait pas sa vie, et l'exposait sans scrupule ; malheureusement cette insouciance le suivait partout, et il mettait l'honneur au niveau de la vie, non pas d'après cette idée qu'il fallait quitter celle-ci quand on avait perdu celui-là, mais parce qu'il pensait que l'un ne valait pas plus que l'autre, qu'on pouvait les jouer et les perdre indifféremment.

» Sa naissance ne l'avait pas placé selon ses instincts. Il avait le bras d'un héros et le cœur d'un pirate. Son élément, c'était la guerre ; mais on ne se battait pas toujours, et dans la paix, il regrettait le temps où les gentilshommes se faisaient larrons. Il regardait mélancoliquement son château, avec ses grandes avenues, modestement assis dans la plaine, au bord d'une rivière ; il l'eût voulu sur un roc, comme une citadelle, comme un nid de vautours.

» Ce n'était pas pourtant que mon père fût un de ces matamores farouches qui portent des moustaches formidables et sont taillés comme des colosses. M. de Thurigny

était mince, élancé, sa figure était douce, ses mains fines et blanches; il avait une beauté féminine en quelque sorte; son front s'ombrageait bien de ses cheveux blonds; rien n'eût fait deviner le fer sous ce velours, son regard seul, parfois, avait une fixité de faucon, et une légère contraction des sourcils trahissait seule ses orages intérieurs. Son enveloppe de gentilhomme était irréprochable, il avait une nonchalance asiatique qui allait à sa figure, les femmes se l'enviaient, et sa grâce extérieure plaida longtemps pour lui; on se refusait à croire au mensonge de sa bonne mine.

» Tel était, à vingt-cinq ans, avant son mariage, M. de Thurigny. Avec son immense fortune, ses aptitudes sensuelles, ses effrayantes passions, sa beauté, il eût joué merveilleusement son rôle dans le pays de Mahomet; il était de la race des sultans, mais ses caprices orientaux rencontraient ici trop d'obstacles; il se trouvait dépaysé, et ce jeune homme digne du sérail n'était en France qu'un débauché dangereux

» Pardonne-moi, Louise, d'insister sur ces tristes détails; encore une fois ils sont nécessaires, et cette raison est la seule assez puissante pour me faire surmonter la répugnance que m'inspire un pareil tableau. Je te parle sans colère, mais sans faiblesse; cette heure est solennelle. Pour la première fois de ma vie, je formule tout haut une opinion, un jugement sur mon père, mais je te jure que cette opinion dégagée de tout ressentiment peut monter, sans que j'en rougisse, jusqu'au trône de Dieu! On ne ment pas, on ne blasphème pas avec sa conscience, et

toi, tu es ma conscience visible, mon cœur détaché de moi-même.

» Tu ne t'étonneras pas si, avec le caractère que je viens de te décrire, M. de Thurigny cherchait le bruit et se livrait aux combinaisons les mieux faites pour accidenter tumultueusement sa vie privée.

» Chasseur féroce, convive ardent, joueur fiévreux, le jour dans les forêts à courir les daims, le soir, assis à quelque banquet joyeux, la nuit accoudé sur une table de jeu, il quittait les halliers pour les boudoirs, les boudoirs pour les tripots, portant partout ce besoin de voluptés violentes, cette soif d'acides qui le brûlait sans le consumer. Mais dans tous ses excès, dans toutes ses ivresses, même les plus honteuses, le beau marquis gardait son attitude souriante et hautaine, son luxe de toilette, son éclat juvénile. Il descendait dans toutes les fanges, sans rien gâter de son prestige extérieur ; les vices qui l'escortaient ne le touchaient pas, et la débauche parvenait à peine à décolorer un peu ses joues et à blêmir ses lèvres de femme.

» A vingt-cinq ans, M. de Thurigny n'avait pas encore songé au mariage. Ses amours désordonnées, ses dissipations ne paraissaient pas l'y conduire ; mais un beau jour, le bruit se répandit que Mademoiselle Thérèse de Morvan consentait à disjoindre ses mains pieuses, constamment unies sur son chapelet, pour en mettre une dans la main équivoque du marquis.

» Ce fut un grand scandale à la cour. Madame de Maintenon fit venir M. de Morvan et lui demanda s'il avait

perdu son enfant au lansquenet, pour la sacrifier ainsi. En effet, on avait dit à Versailles, qu'après une orgie avilissante pour les deux gentilshommes, ce trafic avait eu lieu, et qu'une carte décida de l'avenir de la pauvre Thérèse. Quelques-uns ont pensé que M. de Morvan, dont la noblesse était douteuse, avait cherché à enter son arbre héraldique sur une souche illustre, et que la beauté de sa fille, ainsi que son immense fortune avaient servi cet espoir ambitieux auprès du marquis de Thurigny.

» Mais qu'importent les causes de ce mariage! Pour mon malheur et pour ma honte éternelle, c'est assez que le ciel l'ait permis! Que ce soit par le jeu ou par l'ambition, ma mère fut une sainte et résignée victime. Elle, pure et sans tache, lis arrosé de foi sur les autels, cœur plein de l'encens des fortes et divines amours, elle vint ici traîner sa robe de vierge sur les traces mal effacées de l'orgie. Elle vint offrir inutilement l'intercession de sa vie pieuse, le baptême de son âme candide, pour purifier, pour racheter le cœur de son époux.

» Pendant les premiers mois, les désillusions l'épargnèrent, soit qu'elle fût réellement aimée du capricieux marquis, soit que celui-ci dont l'existence entière fut l'essai de toutes les folies, eût voulu se donner les douceurs de l'hypocrisie, soit enfin que son séjour en France et que le maintien de son rang à la cour, fortement mis en question par sa mauvaise renommée, exigeassent ce sacrifice à l'ordre public, il parut, pendant les premiers mois, respectueux et galant pour sa femme,

digne et convenable dans ses rapports avec le monde.

» Déjà l'on s'étonnait de ces six mois de calme et presque de bonheur, on commençait à croire à une conversion, et un jour, la princesse Palatine, qui avait son franc-parler à la cour, interpella ainsi, devant le roi, M. de Thurigny :

» — Ah çà, marquis, vous ne serez donc pas pendu ?

» — Pourquoi désespérer? Altesse, répondit en souriant le marquis.

» Quinze jours après cette réponse, à Versailles, au jeu du roi, il venait si impudemment en aide au hasard, il trichait avec tant d'effronterie, que les gentilshommes qui faisaient avec lui le brelan, lui jetaient les cartes au visage, et que Louis XIV lui envoyait dire de quitter au plus tôt le royaume, s'il n'aimait mieux y rester à la Bastille.

» M. de Thurigny, riant de cette indignation qu'il trouvait fort déplacée dans la bouche d'un petit-fils de Henri IV, rentra à son hôtel, où sa femme, tout heureuse, toute confuse, l'attendait pour lui annoncer que leur union était ratifiée au ciel, puisque le ciel lui donnait l'assurance qu'elle était mère. Le marquis lui fit ses compliments, en même temps que ses adieux, régla le soir même ses comptes avec les gentilshommes qui l'avaient insulté, et après les avoir étendus sur le pré, essuya son épée, se jeta nonchalamment dans sa voiture, fit prendre au postillon la route d'Allemagne, et partit, insoucieux, rayonnant, pour cet exil où il allait chercher de nouveaux plaisirs, de nouvelles amours, de

nouveaux compagnons, et peut-être de nouvelles dupes.

» Ma mère pleura longtemps. Elle voyait fuir, avec l'amour, l'honneur de sa maison, elle redoutait pour l'enfant qui agitait ses entrailles l'héritage d'un châtiment. Ah! vos lugubres pressentiments ne vous trompaient pas, ma mère, et la destinée que vous redoutiez pour votre enfant, après avoir paru m'oublier longtemps, s'est enfin souvenue!

» Louise, pardonne-moi d'interrompre mon récit; mais je ne puis te voir me regarder ainsi, sans me rappeler les deux beaux yeux qui se sont éteints dans les larmes; et je veux que par la pensée celle qui m'a si tendrement ouvert la vie descende pour cette nuit auprès de celle qui va si doucement m'ouvrir la mort.

III

» Après le départ de M. de Thurigny, ma mère, qui n'avait plus rien à faire à la cour, s'était retirée en province, dans un triste et vieux château de sa famille, où elle connut, après trois mois d'attente, les joies douloureuses de la maternité.

» Ma naissance, en éclairant l'obscurité désolée où vivait la marquise, transporta ses plus grandes tristesses du présent dans l'avenir; elle me reçut comme une consolation; mais elle me vit grandir avec effroi, comme une victime!

» Que te dirais-je de mes premières années? elles s'écoulèrent paisibles, recueillies, à l'ombre du vieux manoir. Je fus un enfant silencieux. Personne ne m'apprit à sourire; les baisers de ma mère, au lieu d'épanouir la vie en moi, semblaient la glacer et l'éteindre. Quittant de sombres et solennels appartements pour les hautes et noires allées d'un parc deux fois centenaire, initié avec une tendresse austère aux premiers éléments de la pensée, n'ayant aucun compagnon de mon âge qui pût me communiquer sa gaieté, son insouciance, je me développai rapidement, mais comme ces tristes fleurs qui, croissant dans les lieux humides, grandissent, sans éclat et sans parfum.

» Jamais on ne me parlait du marquis, et je l'aurais cru mort, si tous les soirs, avant de m'endormir, ma mère, après l'oraison dite en commun, ne m'avait recommandé de prier pour la vie et pour l'honneur de mon père, qui faisait un grand et périlleux voyage. Hors de là, jamais un mot sur cet homme auquel il ne m'était permis de penser qu'en face de Dieu.

» Dix années s'écoulèrent ainsi.

» Un soir, j'étais avec ma mère, sur une terrasse du château qui dominait un petit lac, et nous respirions, après les lourdes chaleurs d'une journée du mois d'août, les frais parfums qui nous montaient de la rive. Assis aux pieds de madame de Thurigny, ma tête sur ses genoux, j'attendais le sommeil, tandis que ma mère, passant lentement la main dans mes cheveux, regardait le ciel avec envie. — Je me rappelle cette soirée, comme

si la brise m'apportait encore les senteurs du vallon.

» C'était notre habitude après le dîner d'aller nous asseoir sur cette terrasse. Là, nous attendions la nuit ; et quand toutes les étoiles étaient allumées, quand la fraîcheur devenait trop pénétrante, ma mère m'apprenait à prier dans cet oratoire naturel et splendide, puis faisait une place pour son baiser entre les boucles de ma chevelure, et nous rentrions, silencieux, calmes, mais pleins de ce bonheur mélancolique que tout enfant je goûtais déjà sans m'en rendre compte.

» Or, ce soir-là, nous étions venus, selon la coutume, aspirer la bienfaisante haleine de la nuit. L'heure avançait et nous allions rentrer, quand tout à coup, au moment où la marquise se penchait sur moi pour m'embrasser, trois coups violents frappés à la porte principale du château réveillèrent en sursaut les échos de la vallée et nous firent pousser un cri.

» Quel était ce bruit ? quelle pouvait être l'indiscrète visite qui s'annonçait à pareille heure ? Je regardai ma mère, et, à la pâle clarté de la lune, je vis sur son visage les signes d'une grande épouvante. Elle était debout et tremblait si fort, qu'elle fut contrainte de s'appuyer à la balustrade. J'allais l'interroger, quand je sentis tomber sur mon front deux larmes brûlantes, et quand je l'entendis qui murmurait :

» — Serait-ce lui ? Mon Dieu, que votre volonté soit faite.

» Au même instant des pas se firent entendre, et la marquise m'attira convulsivement sur elle.

» Alors, en nous retournant, nous entrevîmes sur le seuil de la terrasse un homme d'une physionomie sépulcrale, maigre, osseux, voûté, dont les vêtements en désordre trahissaient la misère et les fatigues d'une longue course. Il s'avança vers nous, et je sentis redoubler le tressaillement de ma mère. Cependant, elle fit un effort, comprima son émotion, et me poussa légèrement vers l'étranger en disant :

» — Julien, saluez M. le marquis de Thurigny.

» Ce spectre était mon père.

» Je ne saurais te peindre l'impression sinistre que ces mots produisirent en moi ; cependant, courbé par le regard de ma mère, je fis un pas vers le marquis et lui baisai la main.

— Monsieur, dit la marquise en essayant de sourire, voilà bien longtemps que nous vous attendons. Quelle heureuse pensée vous ramène près de votre femme et de votre enfant ?

Cette voix douce qui lui faisait si simplement accueil parut étonner M. de Thurigny.

— Ah ! ah ! dit-il avec une certaine volubilité fébrile qui trahissait un désordre dans ses pensées, vous ne m'avez pas gardé rancune, Thérèse, et vous avez bien fait ; ce sera moins maussade. Je suis bien changé, n'est-ce pas ? et je m'étonne que vous m'ayez reconnu. C'est que j'ai bien souffert !... J'ai éprouvé... de grands, d'effroyables malheurs !... Je suis ruiné, et je viens vous demander l'hospitalité de Baucis pour Philémon repentant. L'Allemagne est un pays de sorciers ; on y fait la

contrebande des malices de l'enfer. N'y laissez jamais aller notre fils. J'arrive des griffes du diable. Frantz vous racontera cela. N'est-ce pas, Frantz ? Mais où est-il donc ? est-ce qu'il m'aurait abandonné ?... Frantz ! Frantz !

» — Quel est cet homme que vous demandez, dit ma mère ? Si c'est un serviteur, probablement il aide à tout préparer pour vous recevoir ; si c'est un ami...

» — Oh ! non ! Frantz n'est pas un valet ; ce n'est pas non plus un ami ; c'est... parbleu ! je n'en sais rien ; c'est Frantz. Voilà tout.

» Quelques instants après, nous vîmes paraître un petit homme d'une maigreur effrayante, vêtu fort simplement, mais d'habits de deuil. Il annonça au marquis que tout était prêt et qu'il pouvait aller se reposer.

» — Merci, répondit M. de Thurigny. Tenez, madame, ajouta-t-il en se tournant vers ma mère, voilà le compagnon dont je vous parlais. Il sent, comme moi, un peu le soufre, et je le crois cousin germain de l'architecte qui a bâti la cathédrale de Cologne ; mais si c'est un démon, ce n'est pas par la gaieté. Frantz, je te présente à ma femme ; seulement, dis-moi donc à quel titre : es-tu mon intendant ou mon ami ?

» Le singulier personnage s'inclina avec une humilité hypocrite, fit passer en se relevant la réverbération de sa prunelle étincelante sur les yeux de ma mère et sur les miens, puis dit à mon père, d'un ton où l'ironie dominait :

» — Marquis, vous me demandez mon secret, qui je suis pour vous? peut-être bien votre providence.

» — Dis plutôt ma fatalité!

» — Eh! n'est-ce pas la même chose!

» — Entrons, messieurs, dit madame de Thurigny qui ne pouvait plus maîtriser ses émotions.

» Telle fut, Louise, ma première entrevue avec mon père; tel fut le retour du marquis auprès de sa femme, après dix années d'abandon et d'oubli.

» Une terreur superstitieuse que je voyais partagée par ma mère, avait tari en moi toutes les aspirations filiales, et ce fantôme qui revenait dans la nuit, ce gentilhomme en guenilles dont les sorcelleries d'Allemagne avaient agité la raison, que suivait ce personnage sombre et énigmatique, ressemblait trop à un mauvais génie, pour que mon cœur l'adoptât. Avant de m'endormir, je demandai à la marquise tout en larmes, si je devais encore prier pour mon père de retour.

» — Plus que jamais, mon pauvre enfant, me dit-elle en m'entourant de ses bras; et changeant quelque chose à la formule de mes vœux, elle me fit invoquer Dieu pour la raison et pour le salut de l'âme du marquis.

» Le lendemain, M. de Thurigny me fit appeler dans sa chambre. J'y allai en tremblant; son compagnon mystérieux Frantz était près de lui.

» — Julien, me dit gravement mon père, je t'ai fait venir pour t'interroger. Qu'a-t-on fait de toi, mon fils? que sais-tu? que t'a-t-on appris?

» A cette question je sentis mon âme doucement remuée. Je crus à un symptôme de tendresse, à une velléité d'inquiétude paternelle. J'en fus reconnaissant. Persuadé que j'allais subir un examen, je repassai rapidement dans ma tête les quelques notions que j'avais acquises ; déjà même j'en commençais l'énumération ; quand un rire moqueur du marquis refoula avec mes paroles tous les sentiments pieux qui surgissaient en moi.

» — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Julien, me dit-il d'un air enjoué, est-ce que tu me prends pour un pédant ? Que m'importe à moi que tu parles comme un cuistre de philosophe, si tu n'as ni les goûts, ni les instincts d'un gentilhomme ! Voyons, mon fils, qu'est-ce que c'est que cela ?...

» Et il tira de sa poche un jeu de cartes qu'il étala sur ses genoux en m'en expliquant les figures et les signes.

» Elevé par ma mère que je n'avais jamais quittée, enfant triste et studieux, j'ignorais complétement la valeur et jusqu'au nom même des cartes. Aussi, je crus que j'avais à rougir de cette ignorance, et ce fut sur le ton d'un regret véritable que j'en parlai à mon père. Mais je compris bientôt mon erreur. Aux sarcasmes de M. de Thurigny, aux confidences dont il entremêlait ses rires, à je ne sais quel pressentiment qui me fit frissonner, je relevai la tête, et regardant fixement le marquis, je me sentis frappé tout à coup de cette idée, qu'il était fou.

» En effet, dans ce moment là, les rayons de ses yeux

s'égaraient dans d'imaginaires visions. Son rire avait une sonorité métallique, et tout en me parlant avec volubilité et incohérence, un mouvement machinal lui faisait battre les cartes. J'eus peur, et je me retournais pour fuir, quand mon regard se heurta au regard de Frantz. Ce fut une commotion, un choc qui m'arracha un cri. Comme les yeux de ces serpents qui enchaînent leurs victimes, ce coup d'œil impitoyable de l'Allemand me cloua au parquet, et la pointe enflammée de ses prunelles fouilla dans mes pensées. Quelque chose, comme l'ivresse ou la folie, me fit affluer le sang à la tête, et je restai là, muet, immobile, pétrifié, tenu pour ainsi dire par des liens de fer; il me semblait que mon front s'élargissait à se frapper des deux côtés aux parois de la chambre, et que des aiguilles enflammées me sortaient du crâne.

» Je ne sais combien de temps dura cette torture ; ce que je puis dire, c'est qu'elle fut épouvantable ; et tandis que j'essayais de crier et d'appeler, j'entendais distinctement des éclats de rire qui se répercutaient en moi, comme si mon sein eût renfermé un écho.

» La voix de ma mère, qui m'appelait du dehors, rompit le charme. Frantz détourna les yeux, je me sentis libre et je courus, en chancelant, à la porte de la chambre où je tombai, presqu'évanoui, dans les bras de la marquise.

» Depuis ce jour, le vertige et ses terreurs planèrent sur le château. Mon père, toujours accompagné de Frantz, qui le servait à table, qui le suivait dans ses

promenades, qui marchait dans ses pas, semblait se débattre sous un poids qui écrasait son intelligence. Sombre et ennuyé, il avait parfois des accès d'une gaieté fiévreuse et démoniaque pendant lesquels il demandait à grands cris des cartes.

» Je n'avais point parlé à madame de Thurigny de l'épreuve que l'Allemand m'avait fait subir. Toutes les fois que j'avais voulu m'en ouvrir à elle, une voix intérieure, une terreur à coup sûr suscitée par cet homme dangereux, glaçait les paroles sur mes lèvres. L'effrayante commotion ressentie au premier croisement de mon regard avec celui de Frantz, s'était renouvelée depuis à chaque nouvelle rencontre : aussi une épouvante indicible me faisait-elle demeurer constamment près de ma mère. Quant à elle, calme, triste et dévouée, elle cherchait à lutter contre l'influence pernicieuse qui tuait l'âme du marquis. Armée de sa foi et de sa conscience, elle voulut pénétrer ces ténèbres.

» Un jour, elle fit appeler Frantz, qui d'ordinaire évitait sa présence, et le somma de s'expliquer catégoriquement. Frantz fut respectueux et calme; il répondit qu'un secret terrible l'empêchait de rien révéler sur ses liaisons avec le marquis; qu'il avait une mission à accomplir; que nulle puissance au monde ne pouvait s'opposer à ce qu'elle fût remplie; mais qu'il hâterait son départ le plus possible.

» Ces derniers mots furent accompagnés d'un sourire équivoque qui glaça ma mère. Elle se tut et tenta auprès du marquis une démarche complétement inutile;

M. de Thurigny ne voulut pas entendre parler de congédier Frantz ; il se récria comme un enfant, et dit qu'il ne quitterait qu'à la mort ce seul et dernier ami.

» Ma mère résignée abandonna ces deux hommes maudits à leur destinée. Elle comprit qu'une intervention surhumaine pourrait seule rompre les liens qui unissaient Frantz au marquis, et elle attendit, recueillie dans sa piété, dans son amour pour moi...

» Or, le dénoûment approchait, nous le sentions. Chaque jour, les intervalles de raison diminuaient pour M. de Thurigny, et en même temps que sa folie, son étrange sympathie pour Frantz redoublait. C'était plus que l'amitié, c'était une attraction invincible et fatale ; c'était un de ces pactes scellés hors de ce monde, à la lueur d'évocations diaboliques.

» Tout ce que je te raconte là, Louise, te semble impossible : tu doutes ; tu te demandes si ce n'est pas moi dont la raison égarée suscite des chimères ; mais par le ciel qui m'entend, par notre amour, je t'adjure de me croire.

» Comme toi, j'ai douté ; je me suis demandé souvent s'il n'était pas possible de m'expliquer tout naturellement, tout simplement ces faits bizarres de mon enfance ; mais des preuves irrécusables, mais des souvenirs palpitants m'ont confirmé dans mes terreurs ; et d'ailleurs, eussé-je nié jusqu'à présent, cette nuit seule suffirait à me prouver que je ne m'étais pas trompé, et que Frantz était un de ces esprits trop puissants, devant qui tombent les barrières du réel et du possible ; pour qui la

mort n'a pas de secrets, la vie pas de refuge, et qui feraient douter de Dieu, si par bonheur ils ne faisaient croire au démon.

» L'humeur de M. de Thurigny s'assombrissait. Ses accès d'éclatante gaieté avaient entièrement disparu; une sorte de somnolence, de torpeur semblait l'envahir. Les perceptions devenaient moins distinctes; les objets extérieurs n'éveillaient plus que des idées confuses: de son imagination ardente, de sa soif de plaisirs, de son activité fougueuse, il ne restait plus rien, et personne n'eût reconnu dans cet homme languissant et maniaque le beau gentilhomme des dernières années du grand siècle.

» Trois mois s'étaient écoulés depuis son retour, trois mois d'appréhensions pour ma mère, trois mois d'agonie pour le marquis; quand un jour Frantz, en habit de voyage, son chapeau à la main, vint faire ses adieux à la marquise, lui annonçant que l'heure était arrivée, qu'il allait quitter le château; puis se tournant vers moi, il appuya pendant une minute son regard terrible sur le mien, et me saluant avec une gravité ironique:

» — Au revoir, monsieur le comte, me dit-il, avec son accent allemand qui communiquait d'étranges vibrations à sa voix. Nous le vîmes sortir, ma mère et moi dans un silence plein d'anxiété. Ce départ était aussi inintelligible que son arrivée et que son séjour.

» Nous montâmes à la chambre du marquis de Thurigny que nous trouvâmes étendu à terre, affreusement pâle, les cheveux hérissés, haletant, les lèvres pleines d'écume,

brisé, comme après une lutte, et le regard dilaté comme après une vision effroyable, il nous fut impossible d'en tirer une explication.

» La mesure était comblée ; le marquis était désormais, et pour toujours, complétement fou. En rentrant au salon, ma mère trouva sur sa cheminée, à son adresse, une volumineuse enveloppe ; elle l'ouvrit et lut dans les nombreuses pages qu'elle renfermait l'explication du mystère. Frantz, en partant, avait laissé comme une dernière menace, comme une dernière vengeance, ce commentaire de sa conduite.

» La marquise, à son lit de mort, m'a permis de lire ce récit étrange ; je n'en ai rien oublié et en voici les principaux faits.

» La nuit a encore deux heures de silence à nous donner ; laisse-moi donc, mon amie, prolonger cet entretien. Hélas ! il doit trop tôt finir.

IV

» Pendant les premiers temps de son séjour en Allemagne, M. de Thurigny, ne sachant que faire et se trouvant dans l'embarras pour employer d'une façon profitable à ses plaisirs les longues journées de l'exil, avait voulu goûter un peu de ces amours sérieuses, de ces affections graves et mystiques que la France ignore. Ne trouvant pas là-bas l'occasion de ces amitiés bruyantes et folles

qui l'aidaient si bien à dépenser sa fortune et sa vie, désœuvré au milieu de cette population studieuse, n'ayant qu'une médiocre sympathie pour la bière, M. de Thurigny, par un de ces caprices qui lui étaient familiers, voulut tâter de ce qu'il appelait sans doute l'amour à l'allemande. Quelque peu blasé d'ailleurs sur les tendresses gaies, il lui semblait à propos de se rafraîchir, ne fût-ce qu'une fois, à ce sentiment langoureux et mélancolique.

» Il choisit sa victime avec la patience, le calme et la sagacité d'un chasseur consommé. Il voulut pour l'expérience, ou plutôt pour le jeu de sa fantaisie, un de ces cœurs méditatifs, toujours entr'ouverts aux brises idéales. Il lui parut charmant de gaspiller les fleurs pures d'un de ces jardins célestes, de faire apostasier un de ces anges blonds toujours agenouillés au calvaire de la passion allemande. — Ce fut une pensée impie, nous en supportons le châtiment ; Louise, le sacrilége du père est expié par le fils !

» M. de Thurigny, jeune, beau, doué d'un prodigieux esprit, sachant adapter à sa physionomie tous les langages, tous les mensonges, était un irrésistible tentateur. Il avait la souplesse, l'éclat, la malice du serpent de la Bible, aussi, bien des regards curieux le guettaient-ils au passage, quand il se promenait dans les rues de Cologne, nonchalant et gracieux, affectant l'ennui poétique des âmes inoccupées, tandis qu'à travers le masque de sa mélancolie il scrutait autour de lui avec convoitise et mettait ses désirs à la piste de l'innocent gibier qu'il brûlait d'atteindre.

» Le choix du marquis fut bientôt fixé. Il avait remarqué dans les temples et sur les promenades une jeune fille de seize ans à peu près, dont la beauté rayonnait sur son front calme entre les rideaux de ses longs cheveux blonds. Quelque chose d'harmonieux et de pur qui s'exhalait d'elle révélait l'immaculée candeur de son âme. C'était un lis animé. M. de Thurigny la choisit comme l'holocauste de ses débauches. Chaque symptôme de vertu qui se révélait en elle était un nouvel appât offert à sa volupté. Plus la coupe étincelait, plus il avait hâte d'y boire.

» Cette jeune fille marchait toujours escortée de deux jeunes gens du même âge, graves et austères. Le marquis, d'abord un peu surpris de ces deux ombres masculines, pour une si transparente vision, apprit bientôt que de ces deux jeunes hommes l'un était le frère, l'autre le cousin, et que la paix la plus religieuse des sens et de l'âme maintenait ces trois êtres au niveau d'une vie paisible et douce.

» Surprendre l'amitié et la confiance de ces deux vigilants satellites de son étoile, ce fut la première idée qui lui vint et le premier acte qu'il accomplit. Il se fit rêveur avec un si séduisant abandon, il prit si bien le soin de se trouver partout au-devant des deux amis, avec son regard penché, que bientôt ces deux cœurs simples et francs s'imaginant trouver une blessure à fermer, un chagrin à consoler, s'approchèrent avec effusion du pâle inconnu. Le marquis resta longtemps morne et taciturne. Irritant la sympathie curieuse des deux Allemands, il paraissait

vouloir ensevelir, dans le silence et l'isolement, l'amertume de ses souvenirs. Mais les deux amis redoublèrent de tendresse, et quand il céda, ce fut comme vaincu par leurs instances.

» Alors, commencèrent des épanchements, sublimes en apparence, quoique imaginaires au fond pour le marquis, des étreintes, des causeries intimes, des projets d'avenir, tout l'échange de ces bonnes et chaudes paroles qui font, dans la jeunesse, des heures d'amitié autant d'heures d'inspiration et de génie.

» Carl et Walter, esprits droits et inflexibles, mais d'une naïveté de savants, étudiaient, le premier l'astronomie, le second la médecine.

» Carl était le frère d'Elisabeth, et Walter, comme nous l'avons dit, son cousin. Orphelins tous les trois, ils vivaient ensemble, abrités par leur affection d'enfance et par le souvenir des parents qui les avaient confondus dans leurs caresses. Elisabeth était la fée du logis. C'était elle dont la délicate prévoyance préparait la vie matérielle à ses deux compagnons. Son frère Carl était l'ambitieux ; il avait pris pour tâche d'approvisionner de gloire la communauté, et ses chères étoiles étaient le centre de ses aspirations ; il vivait plus dans le ciel que sur la terre ; Walter, que ses travaux anatomiques forçaient à envisager souvent la vérité dans ce qu'elle avait de plus matériel, rattachait la petite colonie au monde par les liens positifs. C'était lui qui réglait le budget et emplissait la caisse, mais il donnait sans affectation et on acceptait sans honte, tant il semblait impossible à ces trois

amis que tout, idées, affections, bien-être, ne fût pas en commun.

» Walter songeait tout bas à prendre quelque jour Élisabeth pour femme : mais si ce projet germait en lui, il le cachait soigneusement, ne voulant troubler d'aucune façon la sécurité, la quiétude de Carl et de sa sœur, et ne voulant pas qu'on attribuât son dévouement à des motifs d'intérêt.

» M. de Thurigny fut reçu par le trio, simplement et cordialement, comme si la famille, au lieu de trois membres, en comptait désormais quatre. On ne lui demanda même pas de raconter ses chagrins : il fut accepté sur la garantie de sa belle figure voilée par la mélancolie : son attitude touchante dispensa d'interrogatoire. Ce paradis de la naïveté allemande s'ouvrit sans hésitation à l'astucieuse candeur du démon : les pervenches et les fleurs symboliques sous lesquelles il rampait, cachèrent la tête du serpent.

» Carl lui montra son observatoire, lui expliqua ses entretiens mystérieux avec la nuit, et le prit pour confident de ses amours sidérales. Walter lui étreignit silencieusement la main, mais cette étreinte signifiait un dévouement immuable, profond. Élisabeth baigna le front du marquis des lueurs douces et tremblantes de ses yeux : elle l'accueillit sans défiance et se prit à l'aimer ingénûment : il ne fut donc pas difficile à M. de Thurigny de marquer son but et d'y atteindre : la victime s'offrait à lui. Grâce à sa merveilleuse hypocrisie, aux languissantes douceurs qu'il sut donner à son regard, aux

promenades solitaires, aux entretiens du clair de lune, au chaste cortége dont s'entoura sa passion, mon père eut bientôt attaché invisiblement à lui l'âme d'Élisabeth.

» Carl et Walter virent cet amour et s'en réjouirent. Il ne leur vint pas à l'idée de surveiller les deux amants. Naïfs et confiants, jugeant d'après leur cœur, ils craignirent de profaner, par une inspection indiscrète, le pieux sentiment dont le parfum leur était révélé. Walter seul fut quelques jours triste et soucieux. Il regrettait son rêve perdu : mais se résignant dans la pensée du bonheur d'Élisabeth, il attendit, ainsi que Carl, le moment de consacrer cette union. Ces deux braves et loyaux Allemands ne s'imaginèrent pas que de si purs serments cachaient une séduction. N'ayant jamais interrogé M. de Thurigny sur sa vie passée, ils ignoraient son mariage, et dans le plus profond de leur cœur, ils bénirent l'étranger qui apportait à leur sœur commune l'amour et ses extases, et à eux, dans l'avenir, l'ivresse et les doux soucis d'une famille.

V

» Pour le marquis, l'amour immatériel était le moyen ; aussi s'impatienta-t-il d'en être encore à ces délicieuses prémisses, et voulut-il achever son œuvre : mais le feu de ses sens n'atteignait pas la blanche et candide Alle-

mande. Élisabeth avait transporté son amour dans ces régions presque inaccessibles où l'on parvient en descendant du ciel, jamais en montant de la terre.

» Cette contenance séraphique, cette attitude, ne déconcerta pas mon père, mais l'irrita. Il résolut d'en finir par la ruse et par la violence, au besoin. D'ailleurs, cette comédie lui paraissait niaise et fatigante, et tout son passé de débauches et de roueries se révoltait contre ce temps perdu à débiter de vains propos.....

» Un soir, il fit boire à Élisabeth un terrible breuvage. Dès que la liqueur eut pénétré les veines tranquilles de la pauvre enfant, un effroyable incendie lui emplit le sein : sa tête échauffée de miasmes impurs s'égara : une ivresse désordonnée vint secouer tous ses membres engourdis jusque-là dans les liens d'une virginité sévère. Mon père, hélas ! put assouvir son crime dans les étouffements fiévreux d'une folle.

» En effet, la dose de poison avait été trop forte : Élisabeth eut le triste avantage de perdre la raison en même temps que l'honneur. Elle n'eut pas à rougir de sa souillure : et trois jours après cette heure d'amour sacrilége, elle mourut, torturée par la plus effrayante agonie, mais n'ayant plus conscience d'elle-même, brûlée par le feu de ses entrailles, hurlant sa douleur, et se débattant sur sa couche profanée, comme sur un brasier.

» Mon père n'avait voulu que la moitié du crime : mais il en accepta l'autre part avec audace. Le débauché ne renia pas l'assassin. Il attendit, calme et dédaigneux, seulement un peu pâle, que la vengeance se levât.

» Carl vint le premier. Le pauvre savant, les dents contractées, les yeux démesurément ouverts, se rua, une épée à la main, sur le marquis. Celui-ci n'eut qu'à étendre le bras : et le frère d'Élisabeth, percé au cœur dans son attaque insensée, tomba, en léguant sa vengeance à Walter. Mais Walter, par une inexplicable résolution, parut renoncer à l'héritage de son ami. Sans verser de pleurs, sans laisser échapper une plainte ou une injure, il ensevelit Élisabeth et Carl, mit dans leur cercueil une poignée de ces fleurs bleues d'Allemagne, qui veulent dire : *Ne m'oubliez pas*, rentra au logis, fit son paquet, mit ses livres sous son bras, ferma la porte de la maison en deuil, et partit de Cologne sans s'occuper du marquis, sans ramasser l'épée de Carl, sans charger la justice du soin de punir l'attentat commis sur Élisabeth.

» M. de Thurigny s'étonna de ce départ et sourit : mais, tu pressens, n'est-ce pas, Louise, que la vengeance de Walter n'était que suspendue : que cette retraite n'était qu'un piége, et, tu vas le voir, la colère contenue fut implacable dans sa férocité.

» Walter était un de ces hommes de bronze, qui n'ont qu'un sentiment dans leur vie, auquel ils se donnent tout entiers. Jusque-là, il avait aimé Carl et Élisabeth. Hors du cercle de ses travaux et de ses études, il ne donnait d'autre aliment à son esprit que cette pure affection. Après le crime du marquis, lorsque son âme ravagée eut perdu ces objets de sa tendresse, un désespoir terrible s'empara de lui. Avant cette catastrophe, son existence avait été dévouée à l'amour, elle le fut désor-

mais à la haine : mais il se mit à haïr comme il avait aimé, avec abnégation, avec une furie froide, avec une préoccupation de tous les instants. Il n'eut plus à respirer que pour atteindre un but : celui de sa vengeance : seulement, il avisa froidement au châtiment du marquis ; il ne voulut pas courir les chances d'un duel qui eut égalisé la partie. Il considéra M. de Thurigny comme un criminel, non pas comme un ennemi : et au fond de sa conscience il le jugea, mais il attendit pour appliquer l'arrêt : l'heure n'était pas venue.

» Des années se passèrent : le marquis était allé à Vienne où quelques gentilshommes français l'introduisirent à la cour. Son faste, ses grandes manières, sa gaieté licencieuse, lui firent bientôt un cortége de tout ce que la ville impériale avait de jeunes débauchés.

» Une nuit, pendant le carnaval, il s'aperçut qu'il était suivi depuis le commencement du bal par un homme masqué dont les yeux étincelants semblaient, par leur opiniâtre attention, ou bien veiller sur lui avec un zèle exagéré, ou bien l'espionner. Tout mystère qui ne cachait pas une femme ne valait pas pour lui la peine d'être sondé ; aussi ne s'en inquiéta-t-il pas autrement.

» Mais, le lendemain et les jours suivants, il retrouva derrière lui, à dix pas, cet homme masqué avec le même regard, la même persistance. C'était ou une gageure ou une manie, quelque écervelé qui cherchait un duel pour se mettre à la mode, quelque lourdaud d'Allemand qui se faisait le reflet du marquis pour calquer sa grâce. M. de Thurigny se demanda s'il prendrait la peine de

châtier cette ombre importune ; mais il pensa : — A quoi bon ! — et il attendit.

» Cependant, il commença à s'apercevoir que le regard étrange de ce domino ne se fixait pas impunément sur lui. D'abord, ce fut comme une vague inquiétude, comme une légère douleur, puis, peu à peu, il lui sembla qu'une chaleur sourde mais violente lui entrait par les yeux dans la tête à chaque nouvelle rencontre ; puis des symptômes de vertige, d'ivresse le saisissaient. Il ressentait, en cherchant à soutenir l'éclat des prunelles du masque, les contractions nerveuses qu'on éprouve devant une plaque de cuivre où tombe d'aplomb le soleil.

» Cela finissait par tourner à la torture ; aussi une nuit, M. de Thurigny aborda-t-il résolûment son muet compagnon, et le somma-t-il de s'expliquer sur son étrange obsession. L'œil du mystérieux personnage sembla redoubler d'étincelles. D'une voix creuse à laquelle il cherchait à donner de l'enjouement :

» — Marquis, lui dit-il, nous autres pauvres débauchés d'Allemagne, nous sommes si niais, si empêtrés dans notre désinvolture, que j'ai cru pouvoir me permettre de vous suivre et de vous étudier, vous le gentilhomme le plus intrépide dans ses plaisirs ; mais je commence à désespérer. Vous excellez dans tous les vices ; moi je n'en ai qu'un qui me fasse honneur.

» — Lequel ? demanda mon père surpris, mais au fond flatté de cette réponse.

» — Le jeu, reprit le masque.

» — Peste ! fit mon père avec un soupir, vous vous plaignez et vous aimez le jeu !...

» —Oui, je l'avoue, poursuivit l'étranger, le frottement des cartes est la plus douce des harmonies pour mes oreilles ; mais que je suis loin de leur faire parler le sublime langage qu'elles ont entre vos mains ! Si vous le vouliez, monsieur le marquis, vous me rendriez le plus heureux des hommes en acceptant une partie avec moi ! Ne me refusez pas, je vous en prie.

» Ces derniers mots furent dits avec un accent de commandement qui les démentait ; et l'étranger les accompagna d'un si énergique coup d'œil, que M. de Thurigny se sentit ébranlé. Il chancela presque, et il lui sembla qu'une force secrète et invincible le poussait à accepter.

» Il était homme à jouer avec Satan en personne, et le mystère qui enveloppait le masque n'était pas fait pour l'effrayer, bien au contraire !

» — Soit, dit-il, monsieur le ténébreux, j'accepte, à quel jeu nous mesurerons-nous ?

» — Au brelan, s'il vous plaît, marquis.

» — Va pour le brelan ! Mais ce noble jeu demande, pour être piquant, au moins trois rivaux, et nous ne sommes que deux ?

» — J'ai un mien ami, toujours prêt à me suivre dans ces entreprises, je l'amènerai.

» — J'y consens, dit mon père, à quand notre première entrevue ?

» — A demain, monsieur le marquis, mais, un mot avant de nous quitter. Des motifs puissants, des raisons

de politique me forcent à un déguisement. Je n'irai m'asseoir en face de vous qu'avec ce costume et ce masque. Plus tard, peut-être, serai-je libre de me faire entièrement connaître. Jusque-là puis-je espérer que vous respecterez mon incognito?

» M. de Thurigny s'inclina courtoisement. Quelque chose d'irrésistible le poussait à accéder à tout. L'heure et le lieu du premier rendez-vous furent convenus. La mise de chacun fut réglée, et le lendemain, dans la partie la moins bruyante d'une taverne, sous les nuages amassés au plafond par la fumée des pipes et des lampes, commença ce jeu étrange dont le prélude fut plein de mystère, le dénoûment plein d'épouvante.

» Les trois joueurs s'attablèrent en silence; le marquis, non pas précisément inquiet, mais aiguillonné par une curiosité superstitieuse. Il ne croyait à rien, mais s'il se fût converti, son premier acte de foi eût été pour le démon, de sorte qu'il n'était pas très-éloigné de la pensée que ce masque pouvait cacher le front sulfureux de quelque génie infernal. Il ne s'en effrayait pas; mais cette énigme pressentie lui occasionnait à l'endroit du cœur des tressaillements, des contractions dont il s'étonnait lui-même.

» Il se sentait de plus en plus fouillé et brûlé par le regard de l'inconnu, et toute son audace restait impuissante contre cette attraction douloureuse.

» L'homme masqué avait la tenue d'un spectre. On entendait seulement son souffle passer à travers les ouvertures du masque. Il battait lentement les cartes, et à part

le peu de mots exigés par le jeu, il conservait une immobilité lugubre. Le personnage amené par l'étranger faisait son rôle machinalement, comme un automate. Mon père voulut jeter d'abord quelques plaisanteries entre les deux compagnons, mais sa gaieté se glaça, et il n'apporta plus qu'une application sérieuse et exclusive au jeu.

» La mise, en commençant, n'était d'abord que d'un louis. Mais peu à peu on la tripla, et une heure après, les buveurs de la taverne s'éveillaient en sursaut, en entendant nommer des sommes dont la moindre ne descendait pas au-dessous de dix mille livres.

» M. de Thurigny perdait, mais son ardeur s'en augmentait. Toutefois, il ne gardait pas l'impassibilité qui lui était naturelle. Malgré lui, une sorte de terreur fiévreuse lui atteignait le cœur. Il avait beau se roidir contre cette émotion, il se sentait envahi, subjugué par une influence maligne, il comprenait instinctivement que le secret de cette partie était un abîme, mais il y allait.

» Le vertige lui dressait par instants les cheveux, et plusieurs fois il s'arrêta pour essuyer son front qui ruisselait. A chaque halte, l'homme masqué lui disait : — Vous reculez, monsieur le marquis ! — Et le marquis, à demi-fou, emporté par la furie, reprenait les cartes, voulait rire et ne trouvait dans son gosier qu'un son rauque. Plus il cherchait à saisir la chance, plus il la voyait fuir. Cette entrevue se prolongea jusqu'au matin.

» Aux premières lueurs qui glissèrent à travers les vitres

épaisses de la taverne, l'homme masqué se leva, jeta les cartes et dit :

» — Assez pour aujourd'hui !

» Mon père, lui si impatient et si fier d'habitude, qui commandait aux joueurs et n'obéissait jamais, n'osa pas résister ; il subit la volonté de l'inconnu qui le dépouillait et murmura : — A demain ! — Puis, chancelant comme un homme ivre, soutenant à peine le fardeau de sa tête, il rentra bouleversé, comme par le poison.

» A part la conduite de ses deux compagnons, un incident de la partie avait troublé mon père. Plusieurs fois dans la soirée il avait, avec un brelan de rois, risqué des sommes considérables qu'à chaque fois il avait perdues, son adversaire ayant en main un brelan supérieur ; soit que le hasard seul lui fît cette ironie, soit que les joueurs eussent un moyen secret et habile de forcer la fortune, le marquis, dont l'œil habitué à toutes les supercheries, ne découvrit rien de suspect, fut abasourdi de ces singulières combinaisons. Chose bizarre ! ce brelan de rois si fatal revenait toujours le même : roi de cœur, roi de trèfle, roi de carreau !

» Le marquis fut plus ému qu'il ne voulait le paraître de cette circonstance, et dans le court et fiévreux sommeil qu'il prit à la suite de cette séance, il vit, en songe, se promener sur le pied de son lit les trois rois des cartes qui passaient gravement dans leurs robes de lampas, lui souriaient à travers leurs barbes bleues, et laissaient tomber de leurs grandes manches une pluie de pièces d'or.

»Ce cauchemar acheva de le terrifier, et quand la nuit suivante, il se retrouva en face de ses mystérieux compagnons, son cœur, éteint par les débauches, se mit à battre violemment, comme s'il se fût trouvé tout jeune, plein d'illusion et d'ardeur, à son premier rendez-vous d'amour !

» Cette seconde entrevue se passa comme la première. Le marquis éprouva les mêmes pertes, les mêmes émotions, les mêmes fièvres, subit encore la fascination de l'inconnu et se sentit impuissant contre elle. Rien de ce qui l'avait bouleversé la veille ne lui manqua, pas même le cabalistique brelan qui reparut trois fois, toujours le même, et toujours aussi fatal.

C'était à égorger les deux joueurs auxquels il profitait ou à devenir fou. La raison du marquis s'ébranlait, son activité bouillante, son agilité dans les passions avait fait place à une torpeur insurmontable. Il se voyait écrasé par une pression mystérieuse, et il cédait lâchement. Il ne pouvait même pas vouloir. Sa pensée, dès qu'il l'éveillait dans sa tête, se rompait, son intelligence était déchiquetée par un vautour dont il sentait le battement des ailes de chaque côté de son front. Je ne te raconterai pas toutes les phases de ce supplice inouï ; qu'il te suffise de savoir que pendant un mois, M. de Thurigny vint dans ce tripot se livrer à l'infernale puissance de l'homme masqué. Pendant un mois, il vint défendre avec les cartes, pièce à pièce, toute sa fortune qui s'en allait avec sa raison ; pendant un mois, par un miracle de sorcellerie, l'immuable brelan de rois vint ten-

ter mon père, et, à chaque fois qu'il le jouait, vint hâter sa ruine.

» Enfin, quand épuisé par cette agonie, devenu sec et blême, les yeux dilatés par la terreur, poursuivi de superstitions bizarres, s'imaginant, par exemple, voir flotter partout au-devant de lui les fantômes railleurs du roi de cœur, du roi de trèfle, du roi de carreau, il vint s'asseoir à la table maudite où toute son âme avait été jouée, ce fut avec le tressaillement d'un homme lassé qui tombe dans le repos, avec le soupir d'un mourant qui se retourne pour dormir dans son suaire, qu'il jeta son dernier louis sur la table et se renversa sur son siége en murmurant :

» — C'est fini ! je n'ai plus rien ! maintenant, laissez-moi.

» Un silence suivit ce sanglot. Les paupières baissées, comme s'il réfléchissait, M. de Thurigny se laissait emporter par le tourbillon qui passait librement à travers sa tête. Replié sur lui-même, il attendait le dénoûment, la crise, quelle qu'elle fût, destinée à clore ce drame : et le plancher rugueux de la taverne se fût ouvert sous ses pieds pour laisser échapper le soufre et la flamme qu'il n'en eût pas été étonné. Évidemment, l'enfer avait été jusque-là trop de la partie pour que le démon ne se manifestât pas à la fin.

» L'homme masqué ramassa le dernier louis du marquis, congédia d'un geste son acolyte, le tiers amené par lui pour compléter le jeu, et devenu désormais inutile, puis il dénoua son masque qu'il jeta derrière lui.

» Alors, mon père que ces brusques mouvements avaient tiré de sa stupeur, redressa la tête et reconnut devant lui, dans les traits contractés de Walter, le visage étincelant de la vengeance que le masque avait abrité si longtemps. Une illumination soudaine, comme un coup de foudre qui éclaire un abîme, lui expliqua tout. Il comprit que c'était l'heure pour lui d'une expiation formidable. Quelque chose de l'irritabilité du gentilhomme lui fit d'abord crisper les poings et se redresser comme pour souffleter cette Némésis, et la provoquer ; mais un regard perçant de Walter le repoussa rudement sur son siége. Il y retomba anéanti et resta immobile, hébêté, les deux mains tendues en avant, pétrifié sous le regard imposant du dernier ami d'Elisabeth.

» Walter le contemplait avec cette fierté de l'archange qui tient son glaive de feu sur le front du démon. Debout, grandi par la colère, pâle, maigri par la fatigue de son œuvre, mais transfiguré par l'exaltation, les prunelles baignées de lueurs surnaturelles, il savourait avec une âpre volupté les angoisses du marquis ; il trempait avec une joie sinistre les pointes de son regard dans la sueur qui roulait sur le front plissé de mon père. Après quelques instants de ce triomphe, Walter fit un geste de commandement et dit :

» — Écoute ! je le veux !

» Et le marquis, obéissant à cette voix souveraine, se mit en mesure d'écouter.

» — Tu m'avais oublié, reprit Walter avec une voix éclatante. En me voyant fuir de la maison en deuil, tu

t'étais dit : Carl était un fou, celui-ci est un lâche ! — Et tu avais ri, n'est-ce pas ? Mais, par l'âme immortelle de la vierge que tu as immolée, je ne t'oubliais pas, et tu étais un insensé de le croire. Je n'ai pas ramassé l'épée de Carl, parce qu'elle eût pu se briser entre mes mains ; parce qu'en admettant même que je te l'eusse planté dans le cœur, cette expiation m'eût semblé insuffisante, frivole. Pour le crime que tu as commis, c'était peu de l'agonie d'un instant ; la mort serait venue trop tôt. Je me suis vengé avec mes armes. Je ne suis pas un gentilhomme, moi, mais un médecin ; je ne tue pas avec l'épée ; je dissèque avec le scalpel. J'ai attendu. Je t'ai laissé librement agir. Je tremblais que quelque nouvelle infamie de ta part ne détournât, au profit d'une autre vengeance, la punition de ta vie ; mais depuis Carl et Walter, tu n'as déshonoré que des lâches, et l'ignominie de tes victimes t'a gardé pour moi. Gentilhomme orgueilleux, débauché cynique, je te tiens ! tu ne peux pas fuir. Essaie ! mes deux yeux clouent ton front à ce dossier plus sûrement que des pointes de fer. Tu m'appartiens désormais et pour toujours. Partout où tu marcheras sous le soleil, moi, je marcherai dans ton ombre, jusqu'au jour où tu te courberas jusqu'à mes genoux pour entrer dans le tombeau. Je ne regrette plus les années laborieuses qui m'ont dévoré, puisqu'elles ont atteint ce résultat. Mes sueurs ont germé, et ma moisson commence !

» Au moment où ton caprice infâme ternissait la plus douce fleur qui se soit penchée sur le Rhin, je me con-

solais de l'amour d'Elisabeth pour toi, en étudiant, en étouffant mon cœur sous la science. Ma pensée avait troué le monde visible, et j'entrais en rampant dans ce monde, à côté du nôtre, où tous les fils qui font mouvoir notre machine sont étiquetés, numérotés et peuvent jouer au gré d'un audacieux comme moi. Je découvrais les rapports mystérieux des âmes entre elles. Mon initiation fut interrompue par le râle d'Elisabeth et par la mort de Carl. Tu me forças à me retourner dans ce monde-ci ; mais je jurai que ce ne serait pas impunément !

» J'entrevoyais un moyen d'utiliser mes travaux. Ce que j'avais reconnu de l'empire d'une volonté formidable sur les lois de notre être me détermina à te tuer lentement, à grands coups de mon âme sur la tienne. Mais avant de tenter cette épreuve qui pouvait user ma vie, je voulus ne pas douter, ne pas hésiter un seul instant, et faisant taire les mugissements de ma haine, j'allai loin de toi, lire, étudier, sonder de nouveau, forger dans le silence les armes terribles avec lesquelles je devais revenir.

» Ma vengeance me coûta cher : vingt fois je désespérai ; vingt fois je fus tenté de laisser là mes expériences, de courir sur toi avec un poignard ; mais quelque chose me soutenait. Je croyais trop à ma colère pour ne pas croire à la possibilité de ses effets.

» Dans le mystère de ma retraite, j'aiguisai mon esprit et mon regard, je payai des victimes dont je fis des automates, et quand après des années de labeurs ardents,

de veilles, d'angoisses, je fus convaincu de ma puissance, j'eus la certitude de faire bouillonner en toi à ma volonté les effluves de la pensée, je me mis sur ta trace, je te suivis, je me fis le chien vigilant de ton ombre, et à chaque fois que tu te détournais, je te plongeais, comme un fer rouge, l'œil dans le tien.

» Tu as compris, n'est-ce pas, que la haine m'a fidèlement servi et que je me venge enfin. Depuis notre première rencontre, ta raison chancelle, tu doutes, tu as en toi toutes les griffes de la peur, tu te sens maudit : Eh bien ! écoute, et sache quels flots amers tu as encore à boire avant que je te permette de mourir !

» Tu es à moi, et non-seulement tu ne peux pas te soustraire à ma puissance, mais tu ne peux pas même le vouloir. Je t'ai ruiné, je t'ai débarrassé de tout ce qui empêchait que tu fusses complétement mon jouet. Mon dessein sur toi, le voici : tu subiras la peine du talion. Dans les monstruosités de tes caprices, ton haleine empestée a soufflé la folie dans les veines d'Élisabeth ; eh bien ! beau gentilhomme à l'esprit vif et libre, tu sentiras à ton tour les étouffements de la déraison, tu seras fou ! Ta pensée, que je tiens comprimée sous la mienne, se débattra vainement, je te laisserai des intervalles lucides, pendant lesquels tu pourras observer et mesurer toi-même ton dépérissement, assister à ta chute ; tu seras le témoin de ton agonie ; tu auras jusqu'au bout la conscience de ta dégradation et tu la subiras par une loi fatale. Mais, sache-le, tu ne réfléchiras que sur mon ordre, tu ne te souviendras que quand j'y consentirai...

» — Peste ! fit mon père avec un soupir, vous vous plaignez et vous aimez le jeu !...

» —Oui, je l'avoue, poursuivit l'étranger, le frottement des cartes est la plus douce des harmonies pour mes oreilles ; mais que je suis loin de leur faire parler le sublime langage qu'elles ont entre vos mains ! Si vous le vouliez, monsieur le marquis, vous me rendriez le plus heureux des hommes en acceptant une partie avec moi ! Ne me refusez pas, je vous en prie.

» Ces derniers mots furent dits avec un accent de commandement qui les démentait; et l'étranger les accompagna d'un si énergique coup d'œil, que M. de Thurigny se sentit ébranlé. Il chancela presque, et il lui sembla qu'une force secrète et invincible le poussait à accepter.

» Il était homme à jouer avec Satan en personne, et le mystère qui enveloppait le masque n'était pas fait pour l'effrayer, bien au contraire !

» — Soit, dit-il, monsieur le ténébreux, j'accepte, à quel jeu nous mesurerons-nous ?

» — Au brelan, s'il vous plaît, marquis.

» — Va pour le brelan ! Mais ce noble jeu demande, pour être piquant, au moins trois rivaux, et nous ne sommes que deux ?

» — J'ai un mien ami, toujours prêt à me suivre dans ces entreprises, je l'amènerai.

» — J'y consens, dit mon père, à quand notre première entrevue ?

» — A demain, monsieur le marquis, mais, un mot avant de nous quitter. Des motifs puissants, des raisons

de politique me forcent à un déguisement. Je n'irai m'asseoir en face de vous qu'avec ce costume et ce masque. Plus tard, peut-être, serai-je libre de me faire entièrement connaître. Jusque-là puis-je espérer que vous respecterez mon incognito ?

» M. de Thurigny s'inclina courtoisement. Quelque chose d'irrésistible le poussait à accéder à tout. L'heure et le lieu du premier rendez-vous furent convenus. La mise de chacun fut réglée, et le lendemain, dans la partie la moins bruyante d'une taverne, sous les nuages amassés au plafond par la fumée des pipes et des lampes, commença ce jeu étrange dont le prélude fut plein de mystère, le dénoûment plein d'épouvante.

» Les trois joueurs s'attablèrent en silence ; le marquis, non pas précisément inquiet, mais aiguillonné par une curiosité superstitieuse. Il ne croyait à rien, mais s'il se fût converti, son premier acte de foi eût été pour le démon, de sorte qu'il n'était pas très-éloigné de la pensée que ce masque pouvait cacher le front sulfureux de quelque génie infernal. Il ne s'en effrayait pas ; mais cette énigme pressentie lui occasionnait à l'endroit du cœur des tressaillements, des contractions dont il s'étonnait lui-même.

» Il se sentait de plus en plus fouillé et brûlé par le regard de l'inconnu, et toute son audace restait impuissante contre cette attraction douloureuse.

» L'homme masqué avait la tenue d'un spectre. On entendait seulement son souffle passer à travers les ouvertures du masque. Il battait lentement les cartes, et à part

le peu de mots exigés par le jeu, il conservait une immobilité lugubre. Le personnage amené par l'étranger faisait son rôle machinalement, comme un automate. Mon père voulut jeter d'abord quelques plaisanteries entre les deux compagnons, mais sa gaieté se glaça, et il n'apporta plus qu'une application sérieuse et exclusive au jeu.

» La mise, en commençant, n'était d'abord que d'un louis. Mais peu à peu on la tripla, et une heure après, les buveurs de la taverne s'éveillaient en sursaut, en entendant nommer des sommes dont la moindre ne descendait pas au-dessous de dix mille livres.

» M. de Thurigny perdait, mais son ardeur s'en augmentait. Toutefois, il ne gardait pas l'impassibilité qui lui était naturelle. Malgré lui, une sorte de terreur fiévreuse lui atteignait le cœur. Il avait beau se roidir contre cette émotion, il se sentait envahi, subjugué par une influence maligne, il comprenait instinctivement que le secret de cette partie était un abîme, mais il y allait.

» Le vertige lui dressait par instants les cheveux, et plusieurs fois il s'arrêta pour essuyer son front qui ruisselait. A chaque halte, l'homme masqué lui disait : — Vous reculez, monsieur le marquis ! — Et le marquis, à demi-fou, emporté par la furie, reprenait les cartes, voulait rire et ne trouvait dans son gosier qu'un son rauque. Plus il cherchait à saisir la chance, plus il la voyait fuir. Cette entrevue se prolongea jusqu'au matin.

» Aux premières lueurs qui glissèrent à travers les vitres

épaisses de la taverne, l'homme masqué se leva, jeta les cartes et dit :

» — Assez pour aujourd'hui !

» Mon père, lui si impatient et si fier d'habitude, qui commandait aux joueurs et n'obéissait jamais, n'osa pas résister ; il subit la volonté de l'inconnu qui le dépouillait et murmura : — A demain ! — Puis, chancelant comme un homme ivre, soutenant à peine le fardeau de sa tête, il rentra bouleversé, comme par le poison.

» A part la conduite de ses deux compagnons, un incident de la partie avait troublé mon père. Plusieurs fois dans la soirée il avait, avec un brelan de rois, risqué des sommes considérables qu'à chaque fois il avait perdues, son adversaire ayant en main un brelan supérieur ; soit que le hasard seul lui fît cette ironie, soit que les joueurs eussent un moyen secret et habile de forcer la fortune, le marquis, dont l'œil habitué à toutes les supercheries, ne découvrit rien de suspect, fut abasourdi de ces singulières combinaisons. Chose bizarre ! ce brelan de rois si fatal revenait toujours le même : roi de cœur, roi de trèfle, roi de carreau !

» Le marquis fut plus ému qu'il ne voulait le paraître de cette circonstance, et dans le court et fiévreux sommeil qu'il prit à la suite de cette séance, il vit, en songe, se promener sur le pied de son lit les trois rois des cartes qui passaient gravement dans leurs robes de lampas, lui souriaient à travers leurs barbes bleues, et laissaient tomber de leurs grandes manches une pluie de pièces d'or.

briserai ton bonheur : — C'est bien, tu ne pouvais agir autrement.

» Maintenant, écoute l'arrêt de la fatalité.

» Cette nuit, on m'a présenté un gentilhomme allemand, le baron de Rorenstein. Le premier regard de cet homme m'est entré comme une flèche de feu dans les entrailles ; il m'a salué ironiquement, et je me suis senti trembler ; il m'a parlé de mon père qu'il avait beaucoup connu en Allemagne ; il m'a entretenu de sa folie, de ses passions, de sa mort, et je ne sais comment je me suis trouvé amené par cet hôte inconnu à m'asseoir en face de lui, à une table de brelan. Je croyais que j'allais défaillir. J'entendais dans ma tête les bruits de l'orchestre se répéter avec une vibration terrible, et de mon front à mes pieds je sentais rouler dans mes veines comme des gouttes de plomb fondu. Je me rappelai les impressions de mon enfance, et je murmurai à plusieurs reprises : — Frantz ! Frantz !

» M. de Rorenstein sourit et me fit jouer. Je perdis ; et je perdis constamment, non pas seulement de l'argent, de l'or, mais cet hôtel, ce château, des terres, que sais-je, moi ? tout ce que je songeais à proposer comme enjeu ; et, chose horrible ! trois fois je perdis avec le même brelan qui avait tué mon père ; trois fois, le roi de carreau, le roi de trèfle, le roi de cœur, vinrent s'offrir à moi, comme une raillerie, comme une menace !

» C'était une fatalité monstrueuse. Mes yeux ne voyaient plus ; ma cervelle soulevait mon crâne ; je crus que j'allais devenir fou ; et je poussai un rire si étrange que

ceux qui étaient avec nous, nous regardèrent avec un étonnement mêlé d'effroi.

» Le baron de Rorenstein se leva, m'attira dans une embrasure de fenêtre et me dit :

» — Marquis, je le vois, vous m'avez reconnu. Oui, je suis Frantz ; oui, je suis Walter ; oui, je suis le bourreau du marquis Gaston de Thurigny ; oui, je suis le vengeur d'Élisabeth et de Carl ; et je viens compléter l'holocauste dû à ces pieuses victimes ! Je n'ai pas enseveli ma haine avec votre père, elle s'est assise sur son tombeau et elle vous a attendu. Ma vie est dévouée à cette tâche. J'ai juré de poursuivre l'assassin de ma fiancée et de mon ami, jusque dans la dernière goutte de son sang. Vous étiez condamné en même temps que lui. J'ai différé jusqu'à l'occasion de frapper plus sûrement. La voici enfin ! Vous êtes au comble du bonheur ! Toutes les ivresses de l'époux, toutes les gloires du gentilhomme, vous les avez ou vous y touchez ; et cependant votre père a flétri mes joies d'amant, mes espoirs d'homme ! Il m'a empêché d'avoir un fils beau et fier comme vous, il a tué ma race ; je viens tuer la sienne. C'est juste, n'est-ce pas? Je vous punis comme Dieu nous a punis des fautes d'Adam. Vous donnez des fêtes étincelantes de femmes, de fleurs, de pierreries ; vous vivez dans une atmosphère de parfums ; et cependant mes chers trépassés dorment là bas dans un petit et froid cimetière d'Allemagne. Ils n'ont pas plus mérité leur cercueil, que vous, fils de leur assassin, vous n'avez mérité ces joies. Si je viens vous les prendre, c'est juste encore, n'est-ce pas? Votre père

a semé la folie, la honte et la mort; il n'est pas équitable que son fils recueille le bonheur, l'orgueil et tous les prestiges de la vie!..... Donc, Monsieur le marquis, sachez que je viens régler les comptes de la famille; et pourtant, voyez! — Depuis si longtemps que je porte ma vengeance, je sens qu'elle me pèse moins; depuis si longtemps que je pleure mes amis, mon cœur s'est un peu éteint dans les larmes; et si les serments faits aux morts n'étaient pas une chose impérieuse et sacrée, peut-être bien qu'en vous voyant si béni du ciel, je refoulerais mes pensées d'enfer! peut-être bien, que je ne voudrais pas torturer au nom de l'amour le couple si fraîchement épanoui dans l'amour! Mais, j'ai juré; et les morts, sous la terre, insensibles à tout le reste, s'éveillent pour pleurer quand on fait un parjure. Je ne puis donc entièrement pardonner. — Seulement, marquis, je vous laisse cette nuit; si vous aimez, si l'on vous aime, si vous n'êtes pas impunément gentilhomme, osez vous affranchir des terribles conséquences d'une seconde entrevue avec moi... adieu, monsieur de Thurigny! sinon au revoir!!.....

» Et le baron de Rorenstein me laissa étourdi, stupéfait, pénétré d'horreur. Maintenant, comprends-tu? Ce matin, dans une heure peut-être, il viendra, il va venir, si je n'ai pas mis entre son infernale puissance et moi une barrière insurmontable... Voilà tout mon secret, Louise! Qu'en dis-tu? »

Pendant tout ce long récit, Louise était restée comme la statue du silence, belle et calme. Elle n'avait fait aucun mouvement, aucun geste pour interrompre. Elle

était restée suspendue par son regard aux lèvres de Julien, et quand il eut fini, se levant dans ses bras :

— Ami, lui dit-elle, tu as raison ; il faut fuir, il faut partir, il ne faut pas que cet homme abominable te revoie.

Et Louise se collait à lui avec tremblement et le dévorait de baisers convulsifs. Mais Julien, pâle, avec une douceur terrible, défit le lien charmant qui l'enlaçait, retint les deux mains de la marquise dans les siennes et lui dit :

— Tu veux fuir ? mais où donc ? Tu ne sais pas que pour cet homme la nature n'a pas d'obstacles, les distances pas d'abîmes. Son regard pèse désormais sur nous ; nous sommes soudés l'un à l'autre, et partout où j'irais, par une attraction invincible, je l'attirerais partout à moi. Puisque son étrange pitié me laisse cette nuit, ne la perdons pas à chercher des défenses. Il n'est qu'un moyen pour moi de conjurer cette torture, cette agonie. Il n'est qu'un asile sûr et impénétrable... Je n'ai pas voulu y descendre sans être béni par toi... Pardonne ! j'avais juré de te faire la vie belle et heureuse. Dieu m'est témoin que j'aurais voulu tenir plus longtemps mon serment !...

La marquise, avec le rayonnement d'une martyre, interrompit Julien :

— As-tu songé à mourir sans moi ? lui dit-elle.

Puis elle ajouta en accentuant et en séparant chaque parole par un adorable sourire :

— Égoïste ! ingrat !

La réponse fut un de ces longs et énergiques baisers dont la muette éloquence est intraduisible.

Alors entre ces deux enfants, épouvantés de la vie, se passa une de ces scènes sublimes devant lesquelles on laisse tomber la plume et le pinceau pour s'agenouiller et admirer. Dieu seul qui mit tant d'amour dans le cœur de l'homme, tant de dévouement dans l'âme de la femme, pourrait dire ce qui se passa dans cette heure solennelle. Ce furent des serments, des larmes, des prières, des adieux, des hymnes de douleur dans un mot, dans un cri, des poëmes dans un regard, des extases infinies, des désespoirs mêlés de ravissements ! toute une lutte de ces deux anges aux bords du tombeau ! des battements de leurs ailes avant de s'envoler !...

Peu à peu, à mesure que la nuit descendait, et que le jour montait derrière les arbres de l'hôtel, le bruit qui se faisait, allait s'éloignant, comme une harmonie qui, partie de la terre, finit par se perdre dans les cieux ! Puis, à l'heure matinale où Roméo détachait la corde de soie du balcon de Juliette, au dernier murmure du rossignol, au premier chant de l'alouette, un long soupir s'exhala ; et tout fut dit...

Quand on entra dans les appartements du marquis et de la marquise de Thurigny, on les trouva tous deux sur le parquet, pâles et bleus du baiser de la mort, étroitement enlacés, et tombés à terre comme deux fleurs échappées d'une urne brisée. Le poison avait respecté leur dernier sourire ; ils étaient ensevelis dans les bras l'un de l'autre. On lisait sur leurs visages la joie de mourir

avant la fin de leur rêve ; et ces charmants suicidés ne semblaient qu'endormis. — Dieu seul sait encore quand et comment ils s'éveilleront.

On fit bien des conjectures sur cette catastrophe ; mais le baron de Rorenstein garda son secret. Il s'était présenté de bonne heure à l'hôtel, et comme s'il eût prévu l'événement, il était tout en noir.

Il suivit le convoi de ses deux victimes, les vit descendre dans la terre, et ne put s'empêcher de laisser tomber une larme sur leur cercueil.

Trois jours après il entrait en Allemagne, et allait cueillir des petites fleurs bleues sur la tombe de Carl et d'Elisabeth.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER

I

Où l'on prouve que quatre-vingt-dix-neuf Champenois et l'auteur font... cent Champenois.

Parmi les vérités *vraies* de ce monde (pour parler comme Figaro), il en est une dont l'authenticité banale me dispensera de commentaires, c'est celle-ci : le pays que l'on connaît le moins est presque toujours celui que l'on pouvait connaître le plus. En effet, nous ne nous inquiétons guère que des choses qui ne nous sont pas familières ; et la Chine, à ce titre, nous intéresse plus que la France.

Montaigne disait : *chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise*. A la place de métier, mettez *pays*, et l'observation ne perdra rien de sa justesse.

Dans cette époque de locomotion, la vie pour nous est partout, excepté où nous sommes; si bien qu'il faudrait peut-être voir un avertissement sérieux dans cette prédiction bizarre d'un visionnaire moderne, lequel annonçait, comme dernier terme du progrès, une génération d'hommes portant une queue de quinze pieds, avec un œil télescopique au bout.

Le télescope est en effet l'instrument symbolique des penseurs de notre époque. Tous observent un peu à la façon des astrologues; seulément ils ne se défient pas assez du puits, et plus d'un s'y laisse choir... mais ne faisons pas comme eux, en poursuivant nos théories, et pour plus de sûreté, venons à nos moutons; puisqu'aussi bien, il s'agit de la Champagne et des Champenois.

Je me promenais, à la clarté élégiaque d'une des plus éclatantes lunes d'un de ces étés derniers, autour des murs de la ville des *Tricasses*, de la capitale de l'ancien comté de Champagne, qui s'appelait *Augustobona* du temps de *Lutèce*, et qui se nomme Troyes, depuis que Lutèce se nomme Paris, quand les réflexions qui précèdent me vinrent à l'esprit avec la soudaineté de la révélation.

Ce n'était pas la première fois que j'errais ainsi dans ce lieu à pareille heure, et par un temps pareil; mais ce fut la première fois que j'y ressentis quelque velléité de cet amour du clocher. Jusque-là, je me reconnaissais bien, *in petto*, d'origine champenoise; mais Dieu sait que loin de me targuer de ce titre, je le subissais en toute humilité, ne reculant pas au besoin devant l'occasion de

porter quelque botte sournoise à ma prosaïque patrie, et de m'escrimer contre elle, à l'aide du fameux proverbe que chacun sait.

Je ne fus donc pas médiocrement surpris en côtoyant les remparts de Troyes, de sentir tout à coup sourdre en moi, comme un sentiment d'admiration tendre. C'est qu'aussi ce soir-là la lune baignait d'une lueur vraiment idéale les toits et les arbres; un brouillard bleu et argenté, comme les vapeurs qui accompagnent, dans les féeries, les apparitions des divinités comblait d'une façon fantastique les distances. Le chétif et le mesquin s'estompaient majestueusement; et les clochers des églises se découpant dans le vague, m'apparaissaient comme les bonnets monstrueux de magiciens cachés derrière les murs. Je les avais toujours comparés, hélas! aux triviales coiffures de coton qui constituent la grande industrie champenoise. La promenade du *Mail* que je parcourais, sous le dôme épais des tilleuls, formait une voûte obscure interrompue par des lames blanches; je pouvais m'imaginer une caverne enchantée, et en regardant à l'extrémité de l'avenue le jour élyséen produit par la nuit, je me rappelais les classiques voyages d'Énée et de Télémaque à travers le royaume des ombres. Le fils d'Ulysse et le fils d'Anchise étaient évoqués fort à propos, puisqu'il s'agissait d'une autre Ilion.

Ce fut toute une transfiguration. Troyes, la pauvre vieille ville, dont la banalité moderne m'avait laissé jusque-là enfant ingrat, se montrait sous une lueur rêvée, et ces manufactures de gilets de tricot prenaient pour

plaire à mon imagination attendrie, des allures fort héroïques. Ma conversion fut instantanée. Je ne saurais trop dire si son effet dure encore, mais je sais qu'à ce moment elle fut sincère et profonde. En rentrant dans la ville, je me découvris avec la componction d'un néophyte, je faillis adresser à l'humble fonctionnaire de l'octroi, qui regardait aussi la lune en guettant la contrebande, une invocation poétique qui me bourdonna tout à coup dans la tête, et j'allai me coucher, bien résolu de commencer, le lendemain, au matin, mon initiation.

Ce fut ainsi, qu'après les folles années d'une adolescence oublieuse, *per amica silentia lunæ,* je renaquis Troyen et Champenois fieffé, comme ces pages d'ailleurs vont le prouver suffisamment.

II

Où l'auteur est très-étonné de rencontrer un second Champenois en Champagne.

Mon réveil fut un hymne, si mon coucher avait été une adoration. J'ouvris ma fenêtre, et à travers mes giroflées, j'aspirai l'air natal qui me parut plein de senteurs nouvelles. Mon enthousiasme aigu se faisait chronique. La ville, si bien poétisée par la lune, résistait aux implacables clartés du jour ; et la gaucherie que j'avais jusque-là si discourtoisement reprochée aux constructions provinciales, se transformait en des airs charmants de naïveté. Descendu dans la rue, j'étreignis joyeusement du pied les pavés anguleux, me désistant ce jour-là de la comparaison injurieuse que j'en avais toujours faite, avec les dents mythologiques du Dragon, lesquelles, dit la fable, furent semées en terre et produisirent une effroyable moisson de guerriers ; seulement, à Troyes, les dents n'ont pas germé ; elles sont comme on les a plantées, confondues, pêle-mêle, canines et molaires, mais toutes longues et menaçantes. Ce jour-là, je n'y pris point

garde; ou plutôt, cette rugosité me parut une originalité de plus; comme les grossièretés de nos amis, quand nous tenons à les faire passer pour des excentricités.

Mais ce n'était pas assez de me sentir animé d'une foi nouvelle; je voulus immédiatement m'organiser un culte. J'avais beau crier intérieurement, dans de muets et lyriques transports « ô patrie! ô sol des aïeux! ô ville! » etc... je ne pouvais faire demeurer longtemps mon enthousiasme en équilibre sur la pointe de ces exclamations; il me fallait chercher des étais à cet élancement de ma pensée; et mon ignorance des chroniques et de l'histoire de ma ville me laissait dans un grand embarras. Je courus à la bibliothèque, comme à un sanctuaire où devait m'attendre la muse espérée, et il me souvient qu'en mettant la main sur la clef de la porte, j'éprouvais cette douce angoisse qui précède les entretiens charmants et décisifs.

Hélas! les bibliothèques en général, et celles des départements en particulier, sont de vastes catacombes où le silence est de plomb, où la vie se fige tout à coup. Les livres semblent vous souffler leur poussière aux yeux. La majorité des œuvres cataloguées de l'intelligence humaine ne représentant pas une somme prépondérante de gaieté, d'esprit et d'imagination, l'ennui s'exhale des in-folios, et le premier hommage rendu à la science, consiste dans une dilatation des os maxillaires.

Je fus héroïque, et je m'attaquai bravement à tous les historiens indigènes. Mais, à mesure que je feuilletais, je me sentais vaincu et désarmé. Ce fatras exhalait une

odeur de moisissure qui suffoquait mon enthousiasme; je ne gagnais rien en science et je perdais en foi. J'étendis les bras, je regardai les solives du plafond; il me sembla voir le fantôme de la légende s'évanouir entre les toiles d'araignées qui s'étalaient ironiquement le long des corniches de la bibliothèque. Je ressentis tout à coup une profonde horreur pour cette nécropole et j'eus hâte de regagner au plus tôt les rues et le grand jour, espérant rattraper par là mes illusions qui ne devaient pas avoir eu le temps de s'envoler bien loin.

Comme j'allais sortir, le garçon de la bibliothèque, génie familier de cette demeure sombre, me demanda en articulant son plus gracieux sourire, si je n'avais pas trouvé ce que je cherchais.

— Non, lui répondis-je assez brusquement, et j'ouvris la porte.

— Si monsieur voulait consulter M. Columbat, murmura le gardien des in-folios.

Je m'arrêtai surpris, et demandai quel historien c'était que ce M. Columbat, fort inconnu parmi les Troyens célèbres.

Pour toute réponse, le garçon me montra du doigt un vieillard studieusement penché sur une table et semblant absorbé dans un travail de traduction; puis, comme je me dirigeais, sans trop savoir pourquoi, vers ce studieux personnage, mon guide me dit en chemin.

— M. Columbat est à lui seul toute la bibliothèque. Il a tout lu, tout retenu; quand il mourra, il faudra l'ensevelir dans un manuscrit. Il n'écrit pas une page, il

prend de petites notes; c'est un bien brave homme, monsieur, mais bien original; il ne sait jamais dans quel mois, dans quelle année il vit. Il oublie quelquefois son propre nom, et quand on lui parle de lui à lui-même, il creuse ses souvenirs pour chercher à quelle légende du temps passé ce nom se rattache; mais il garde avec une prodigieuse fidélité le souvenir de ses immenses recherches. Il n'y a qu'une époque qu'il ignore, c'est la nôtre; cet homme-là ne vit pas, il se rappelle. Je ne sais pas s'il se nourrit, je crois que son estomac est dans sa cervelle, et qu'il ne digère que de la science. Si Monsieur a besoin de quelques renseignements, M. Columbat sera très-heureux de les lui donner.

Je ne répondis point; j'étais à six pas de l'inconnu et je le contemplais. Jamais je n'avais rencontré dans les rues ce petit homme si maigre, si jaune, si sérieux et si doux. Il avait d'ailleurs un de ces costumes participant de la douillette et de la robe de chambre, qui eussent provoqué les rires irrévérencieux des passants. Ce visiteur semblait l'hôte obligé et éternel de ce séjour vénérable; il était là, comme le mollusque dans sa coquille; ses mains avaient la couleur des livres qu'elles remuaient; il ne dérangeait pas l'harmonie triste et sévère de ce lieu. Une perruque de couleur roussâtre, qui avait eu autrefois la folle prétention d'imiter des cheveux blonds disparus, était posée naïvement sur la tête, sans paraître avoir de raison de pencher plutôt en avant qu'en arrière, à droite qu'à gauche; on voyait qu'elle était mobile; et en effet je remarquai plus tard qu'aux moments

d'enthousiasme, M. Columbat la remuait et la soulevait. C'était une coiffure plus encore qu'un objet de toilette.

Le visage avait à la fois cette bonhomie et cette finesse qu'on remarque dans la physionomie de quelques Champenois illustres, de La Fontaine par exemple. M. Columbat avait des yeux gris couverts, dont la flamme caressante promettait un peu de raillerie, sans méchanceté. Son nez assez semblable à un doigt osseux passé dans le pouce d'un gant, était toujours saturé de tabac et trahissait, par ses dimensions, une bonté native, qu'attestait encore sa bouche large, un peu tombante au milieu, et relevée aux extrémités.

Sa toilette, ainsi que je l'ai dit, consistait en une sorte de tégument indescriptible, fort luisant et râpé. Je ne mentionne que par supposition, un gilet qui échappait à la critique, et le simulacre plaisant de cravate qui se cachait dans son collet, sous sa houppelande. De ses deux bras, M. Columbat entourait un livre dans lequel il lisait en remuant les lèvres. Le mouchoir, la tabatière et le chapeau, espacés sur la table à leur place accoutumée, semblaient des sentinelles posées là pour tenir en respect les voisins trop envahisseurs; soin superflu ! précaution d'avare que M. Columbat prenait par habitude, beaucoup plus que par nécessité !

Ce vieillard à la physionomie grave et paterne, cet homme costumé comme un donneur d'eau bénite, mais dont le calme visage avait des reflets intérieurs qui le réhabilitaient ; ce prêtre obscur d'une religion touchante, ce dernier vestige d'une race disparue (celle des savants

naïfs qui circonscrivaient leur ambition à l'étude de l'histoire de leur province), ce spectre mélancolique du patriotisme de clocher, m'émut profondément; et ce fut avec un respect religieux que je l'abordai.

— Ainsi, me disais-je tout bas, il y a encore un Troyen dans Troyes, un Champenois en Champagne. Je ne suis pas le seul ! qui sait si la Providence ne m'a pas choisi pour continuer le culte solitaire dont M. Columbat est à la fois le grand-prêtre, l'autel et l'assistance !...

Cette dernière suggestion était une reprise de ma vanité qui souffrait un peu d'avoir à demander à un autre vivant qu'à moi-même, les secrets et les notions préliminaires de l'histoire de mon pays.

Tout en faisant décrire à mon chapeau ce quart de cercle majestueux qui est la plus grande preuve d'estime dans nos sociétés modernes, je murmurai ce vers des *Burgraves* :

« Il est en Allemagne encor deux Allemands. »

M. Columbat n'entendit pas. Eût-il entendu d'ailleurs, il n'aurait pas compris : les *Burgraves* étant une épopée contemporaine, qu'il devait par conséquent ignorer, et Victor Hugo qui n'a pas le bonheur d'être Champenois, devant lui rester probablement inconnu.

III

Où l'auteur prouve que les moutons ne sont pas des bêtes.

M. Columbat, absorbé dans son travail, ne m'avait pas aperçu. Le garçon de la bibliothèque lui toucha légèrement l'épaule et le fit se retourner. Je lus alors distinctement dans le regard agrandi du vieux savant une stupéfaction profonde, et une sorte de défiance.

Ses petits yeux qui se plongeaient depuis plusieurs heures dans les lignes confuses des bouquins, avaient été comme éblouis du jour inopiné qu'ils retrouvaient, et à mesure qu'il me regardait plus nettement, il se demandait comme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui* : « Que diable ! à qui en veulent ces gens là ? » Ses mains se refermaient et resserraient le livre, comme le bûcheron cachait la bouteille.

J'exposai en deux mots l'objet de ma démarche, mon désir, mon désappointement. Un éclair jaillit aussitôt des yeux du vieux savant et déposa le long des cils une grosse larme ; ses lèvres tremblèrent comme pour arti-

culer des mots imprévus. Une rougeur toute pudique colora d'une teinte orangée la peau jaune et flétrie de son visage.

Je devinai sa joie, son orgueil, sa confusion. C'était la première fois qu'on lui rendait hommage. Il se redressa par un geste de Sixte-Quint voulant faire preuve de jeunesse et de verdeur; et ramassant sa tabatière, son mouchoir et son chapeau qu'il distribua aux divers étages de sa chétive personne, il me dit avec un soupir qui exhalait quarante années de souffrances contenues et saintement endurées :

— Vous n'êtes pas Troyen, n'est-ce pas? monsieur, puisque vous vous inquiétez de cette ville.

Je déclinai mon nom, et j'affirmai ma nationalité champenoise.

— C'est bien alors, reprit M. Columbat, en fêtant sa découverte par une large prise de tabac. La jeunesse maintenant n'a plus de patrie. Autrefois, monsieur, de mon temps, on aimait tout de même la France ; on allait la défendre ou la venger à la frontière ; mais on se rappelait toujours avec joie ces coteaux gris, ces mornes vallées de la vieille province. On lisait les livres champenois et on en faisait. Mais aujourd'hui, tous nos enfants partent, avant leurs vingt ans, pour je ne sais quelle éternelle expédition qui ne finit jamais. On dirait qu'il faut à chacun d'eux une Amérique pour lui tout seul. Pas un ne revient au pays.

— Au bercail, murmurai-je doucement.

— Ah ! ah ! reprit M. Columbat en me regardant d'un

air narquois, est-ce que vous aussi vous auriez peur du proverbe des moutons?

— Ma foi, répliquai-je en riant, je vous avoue qu'il me paraît d'une impertinence rare, et puisque vous voulez bien me servir d'introducteur dans l'histoire inconnue de mon pays natal, il me semble logique de vous demander votre avis sur ce dicton féroce.

M. Columbat haussa les épaules, souleva son chapeau pour remuer sa perruque, glissa sa main droite dans le parement de sa manche gauche, m'attira de l'œil dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres de la bibliothèque, et me parla ainsi :

— Je vous avoue, monsieur, que j'ai passé plus de vingt années de patientes études à chercher le nom du mauvais plaisant qui nous a gratifiés de cet insolent proverbe. Je l'ai bien haï cet homme, je crois que si je l'avais découvert, il y a vingt ans, j'aurais imaginé quelque vengeance féroce et rétrospective. Mais aujourd'hui, je me suis vaincu. Cet Erostrate inconnu ne m'inspire plus que la pitié. Ce calomniateur de tant de générations d'hommes suscite même en moi une sorte d'intérêt. Je lui pardonne, hélas! J'ai d'autant plus de raison, selon mon cœur, que, d'après toutes les vraisemblances, ce criminel est un Champenois. Il n'y a qu'un fils dénaturé pour arriver du premier coup à cette perfection machiavélique. On n'est jamais plus cruellement frappé que par ses enfants, et le butor qui osa dire des hommes de son pays que *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes*, devait avoir beaucoup souffert

de ses contemporains pour arriver à ce blasphème : que Dieu lui ait fait miséricorde!

Je regardai M. Columbat en souriant; mais je constatai avec étonnement que lui ne riait pas. C'était du fond du cœur qu'il prononçait avec componction ces paroles. Il remettait chrétiennement les offenses faites à son pays, comme il eût remis des offenses personnelles. J'admirai cette candeur, et voulant lui venir en aide :

— Après tout, dis-je d'un ton dégagé, il y a une légende avec ce proverbe qui en détruit l'intention malveillante.

— L'histoire du péage, n'est-ce pas? répliqua M. Columbat avec mélancolie. Oui, c'est vrai, une ordonnance, c'était sous César, assure-t-on, avait déclaré que tout troupeau de cent bêtes paierait un droit à l'entrée de la ville. Un berger (ô l'imprudent, si l'histoire est vraie!) voulut se soustraire au tarif, il amena quatre-vingt-dix-neuf moutons; c'était bien fin. Mais il paraît que, dans ce temps-là, l'octroi avait beaucoup d'esprit. Le péager objecta que les quatre-vingt-dix-neuf têtes de bétail et le berger faisaient cent bêtes, que le compte y était, et qu'il fallait payer.

— Le berger paya-t-il? toute la question est là! répliquai-je, si le Champenois s'est rendu au raisonnement, il méritait le proverbe.

— Il le méritait certes pour son imprudence, qu'il ait ou qu'il n'ait pas payé! mais nous, monsieur, le méritons-nous ce châtiment qui pèse sur cette province? au surplus, je veux croire que ce métayer, s'il a existé, fut

un Normand, un Lorrain, un Picard, mais ne fût pas un Champenois. Dans notre pays, depuis un temps immémorial, on paie quoi que ce soit, et l'on ne cherche jamais à frauder; d'ailleurs, à moins de supposer les fonctionnaires de César fort différents de ceux d'aujourd'hui, une raillerie si cruellement spirituelle est bien invraisemblable dans la bouche de l'un d'eux. Ce douanier là se fût fait destituer.

— Espérons qu'il le fut, m'écriai-je.

— Ah! monsieur, reprit en clignant de l'œil M. Columbat, nous avons d'autres consolations à chercher. D'abord, il n'est pas certain que ce dicton implique nécessairement l'idée de bêtise accolée à l'idée de Champenois.

Si l'on avait dit : « un mouton et un Champenois font deux bêtes, » nous n'aurions qu'à nous incliner et qu'à gémir. Mais le proverbe dit : quatre-vingt-dix-neuf moutons! c'est-à-dire qu'il ne faut rien moins que quatre-vingt-dix-neuf moutons pour entrer en balance avec un Champenois. Celui-ci est donc quatre-vingt-dix-neuf fois plus fort qu'une bête. Rabelais dans son *Pantagruel* met Panurge aux prises avec un marchand de moutons de Taillebourg, et ce dernier dit à l'acheteur : « Vous qui estes robin mouton, serez en ceste coupe de balance; le mien mouton robin sera en l'austre. Je gage un cent de huitres de Buch que en poids, en valeur, en estimation, il vous emportera hault et court. » A la bonne heure! de cette façon l'impertinence est complète. Panurge vaut un mouton. Mais l'auteur du proverbe n'agit

point ainsi. Il ne faut rien moins que tout un troupeau pour servir à la comparaison.

— Mais à ce compte là, répondis-je, le proverbe est cent fois plus injurieux. Panurge n'est bête que comme un mouton. Un Champenois l'est quatre-vingt-dix-huit fois plus !

M. Columbat ne fut point ébranlé par mon objection. Le bonhomme avait tant de fois retourné dans sa pensée le fatal proverbe qu'il s'était approvisionné la tête d'une merveilleuse collection d'arguments, tous plus singuliers les uns que les autres. Il reculait bravement dans l'absurde, plutôt que de franchir la limite d'une concession résignée. Il s'emplit le nez de tabac, comme s'il se fût agi de bourrer un canon à mitraille, releva sa perruque et son chapeau de la façon dont il aurait remis un casque en posture héroïque, croisa sa douillette à la manière des avocats qui préparent une période entraînante, et me regardant en face avec une physionomie animée qu'il voulait rendre très-irrésistible et très-malicieuse :

— Qui vous assure d'ailleurs, monsieur, que les moutons soient des bêtes ?

J'avoue que je restai un peu étourdi de la violence de l'objection. Je regardai mon interlocuteur, la bouche ouverte, comme un homme qui n'ose refermer les lèvres sur une cuillerée trop forte qu'on lui présente. Mais M. Columbat, cambré, casqué, armé, me contemplait dans l'attitude d'un paladin.

— Ainsi les moutons ne sont pas des bêtes ?

— Non, monsieur, ou bien, ils le sont si peu que la

comparaison devient une sorte de flatterie. Suivez d'ailleurs mon raisonnement ; et après une petite toux préparatoire, M. Columbat reprit en ces termes :

— Un être animé est-il une bête parce qu'il ne jouit pas du singulier et fatigant privilége de marcher comme l'homme, sur ses pattes de derrière ? A ce compte là, l'ours, le plus obtus, le plus féroce des animaux, serait une espèce d'homme ; et combien de gens sont d'aplomb sur deux pieds qui mériteraient de galoper à quatre pattes ! est-ce la toison, la fourrure qui constitue la bête ? je sais qu'un évêque de Ptolémaïs (1), Synésius, assure qu'un animal est bête, à proportion du poil qu'il porte, et qu'à ce sujet, il cite le mouton. Mais c'est là une induction perfide, et il me suffira d'appeler en parallèle le porc dont la toison est fort clair-semée, et le cède à plus d'une enveloppe humaine, pour que vous adjugiez aux moutons le bénéfice de la supériorité intellectuelle.

Rabelais qui n'a rien respecté dit, d'après Aristote, que le mouton « *est le plus sot et inepte animant du monde*, » ce témoignage est grave contre les Champenois. Mais Rabelais n'a-t-il pas mis cette aigreur dans sa critique, précisément en raison de la supériorité qu'il sentait dans le mouton ? On n'attaque ainsi que ce qui peut résister à l'offense. Ah ! que je préfère cent fois l'opinion de Plutarque. Celui-là était un esprit sage, mesuré, qui n'avançait rien à la légère. Il dit en parlant de Fabius

(1) Grosley. *Mémoires de l'académie de Troyes*. M. Columbat avait beaucoup lu Grosley, et nous l'avons lu un peu.

Maximus qu'il était si brave, si circonspect dans sa jeunesse, qu'on l'avait surnommé *Ovicula* (brebis).

Mais laissons les livres qui sont faits par les hommes, et voyons le mouton, ce feuillet vivant du livre éternel. Quoi de plus doux, de plus inoffensif, de meilleur, et par conséquent de plus rapproché de l'humanité ? Le mouton est peut-être le seul animal qui ne sache pas se défendre, qui ne résiste pas. Dans sa faiblesse même, dans son innocence, la nature a mis le secret de son intimité avec l'homme. Il ne peut se passer de nous, il doit vivre avec nous, chez nous ; il est en quelque sorte un troisième sexe dans l'humanité, Chéri des enfants et des femmes, aimé, estimé des hommes, que ne donne-t-il pas en retour de cette protection ? il nous revêt, nous réchauffe, nous abrite du vent, comme nous l'abritons du loup, et on ne saurait pas plus se passer de sa laine, qu'il ne saurait se passer du berger. Direz-vous qu'un animal si étroitement lié à l'homme, ne participe pas un peu de ses priviléges et de sa dignité ? on peut se passer de chiens ; on remplace les chevaux ; les volatiles sont du superflu ; mais le mouton, qui osera jamais songer à le remplacer ?

— Les côtelettes, murmurai-je, me semblent, en effet, un élément constitutionnel de l'existence.

— Vous voilà bien, s'écria mon interlocuteur d'un air si animé que je ne sus pas, en vérité, s'il plaisantait. Cannibal ! vous diriez volontiers du mouton ce que l'anthropophage disait du missionnaire : qu'il était tendre, parce qu'il en avait mangé.

— Parbleu, interrompis-je, vous me rappelez que, dans ses confidences, M. de Lamartine proteste contre le préjugé qui veut que l'homme continue à se nourrir de chair. Il déclare que ces habitudes sanguinaires sont faites pour brutaliser et pour endurcir les instincts du cœur; et il affirme que jusqu'à son entrée au collége il n'avait point profané ses lèvres de ces affreuses libations. Il raconte même en termes fort touchants ses amours pour un pauvre petit mouton qu'il défendit par ses prières des menaces du boucher.

— Ah! M. de Lamartine a dit cela, reprit d'un air de triomphe M. Columbat, heureux de mettre en passant cette flèche dans son carquois; puis, après un instant de silence et de réflexion, le pauvre homme me dit en rougissant :

— Qu'est-ce que c'est que ce M. de Lamartine qui a tant de logique et de raison?

Je ne fus pas trop surpris de la question, et je ne me livrai à aucun dithyrambe sur l'inutilité de la gloire; mais je m'empressai de donner à M. Columbat les détails qu'il me demandait.

— M. de Lamartine, lui dis-je, est un des plus grands poëtes de la France, c'est un des génies les plus essentiellement lyriques; c'est.....

— Et il ne mange pas de viande? interrompit M. Columbat.

— Je crois, à vrai dire, qu'il en a mangé depuis, dans des banquets.

Mon interlocuteur ne fit aucune attention à cette re-

marque que je croyais cependant fort ironique, il était tout entier à une réflexion qui finit par lui venir aux lèvres :

— Quel malheur, dit-il en soupirant, qu'un pareil homme ne soit pas Champenois !

— Il est Bourguignon, repartis-je.

— Bourgogne et Champagne ont confondu souvent leurs blasons ; leurs vins sont unis; leurs verres doivent se choquer. Vous me donnerez par écrit le nom de ce grand poëte ; je le lirai, et je l'aime dejà.

C'est ainsi que M. Columbat ouvrit son cœur et sa mémoire à M. de Lamartine, non par amour de la poésie lyrique, mais par amour des moutons. A quoi tiennent les renommées !

IV

Où l'on démontre que les hommes sont des moutons.

Cette discussion dans laquelle mon interlocuteur mêlait, avec une bonhomie si parfaite, une raillerie toute humoristique au désir de venger son pays par des arguments qu'il voulait croire sérieux, cette discussion m'amusait trop pour que je songeasse à l'interrompre.

— Ainsi, dis-je en rouvrant la lice, le mouton est pour vous un animal supérieur à la bête.

— Sans contredit, mais voulez-vous savoir mon opinion toute entière ?

Et en me parlant ainsi, à voix plus basse, M. Columbat me tirait doucement par le revers de mon habit pour que je ne pusse pas échapper au foudroiement de sa démonstration.

— L'homme n'a dit tant de mal des moutons que par une haine de plagiaire, que parce qu'il leur doit tout, non-seulement ses aliments, ses habits, la chandelle qui l'éclaire, les cordes de la lyre ou des violons qui le font

rêver; mais ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes, ses institutions!

— Oh! oh! voilà une proposition bien hardie, monsieur Columbat.

— Il n'y a rien de plus audacieux que la vérité, mon cher monsieur, dans un siècle d'hypocrisie. Oui, l'homme, je l'affirme, n'est qu'un mouton sans laine. Quel est en effet le caractère distinctif des hommes au premier aspect? la sociabilité. Ils vivent en réunion, en groupes, en troupeaux, en un mot; et vous conviendrez que sous ce rapport la supériorité reste aux moutons. Ils sont logiques, et ne s'avisent jamais de se tuer ou de se blesser entre eux, sous prétexte qu'ils sont faits pour vivre ensemble.

Comment Homère appelle-t-il les chefs des peuples? Des pasteurs d'hommes. Ne faisons-nous pas comme les moutons, quand nous nous précipitons tous par le sentier frayé! D'où vient cette expression « se laisser tondre » sinon de la similitude parfaite qui existe entre l'homme et le mouton? et vous avouerez que si la brebis se soumet humblement aux ciseaux, elle est plus excusable de les subir que cet autre animal orgueilleux qui prétend à la supériorité, à la finesse, et qui se laisse enlever sa laine par le premier tondeur venu qui sait un peu le flatter. Que veut dire le symbole antique de Jason allant chercher une dépouille de brebis à Cholcos? Et pourquoi Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituait-il, en 1430, l'ordre de la Toison-d'Or, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, si vous ne voulez pas admettre que l'homme a besoin d'emprunter ses compa-

raisons, ses hyperboles, ses distinctions même aux troupeaux qu'il imite, qu'il s'assimile par la nourriture, par l'habillement? Quel est le premier cri d'un enfant, sinon un bêlement? Bé! bé! Nous autres moutons, nous répétons, d'après tout le monde, que la voix du sang, que le sentiment de la famille est un de nos plus glorieux apanages. Ouvrez M. de Buffon et vous y lirez « que le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve et saisit les mamelles de sa mère, sans jamais se méprendre? » Est-ce là le fait d'un idiot, et ne vit-on jamais, au contraire, mouton à deux pattes, dédaigner, oublier le sein qui l'avait nourri? Jean-Jacques Rousseau, qui ne méprisait pas les humbles créatures du bon Dieu, a fait des pages éloquentes pour persuader aux femelles des hommes que c'était un devoir sacré d'allaiter leurs enfants! Les moutons eurent-ils jamais besoin qu'on leur prêchât cette vertu, et les agneaux ne sont-ils pas des élèves, comme Rousseau voulait Émile, tendres et reconnaissants pour leurs nourrices?

Mais le mouton n'est pas seulement un être passif, il aime et il comprend les arts. Pourquoi les bergers sont-ils musiciens pour la plupart? Pourquoi ces flûtes, ces pipeaux, ces chalumeaux, ces cornemuses tant célébrées, sinon parce que les moutons sont sensibles à la musique? N'est-ce pas à la nécessité de faire paître les troupeaux au son de l'harmonie qu'est due l'invention, le perfectionnement de cet art sublime; et dites-moi si les moutons qui parlent ont de ces délicatesses, de ces

raffinements, et s'il conviendrait au plus grand nombre de n'engraisser et de ne se conduire qu'aux accents de la flûte? Les hommes se satisfont du seul plaisir de manger, les moutons veulent paître en mesure. De quel côté est le matérialisme?

Je ne vous parle pas de l'innocence reconnue des mœurs pastorales. Il s'exhale des brebis un parfum de bonté, d'aménité. Les bouviers sont grossiers, les maquignons féroces, les gardeurs de volatiles niais et ridicules. Les bergers sont doux, humains, rêveurs, contemplatifs. Quand Dieu daigne se manifester à des créatures, il va souvent les chercher au milieu des troupeaux. Les deux grandes héroïnes de la France, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, gardaient et aimaient les moutons; elles en recevaient de patriotiques inspirations. Aussi Jeanne d'Arc vint-elle s'agenouiller à Troyes, dans notre cathédrale, et le principal objet de sa mission fut-il de déblayer la Champagne jusqu'à Reims pour le sacre de son roi. Elle devait bien cela au pays des moutons! pauvre Jeanne d'Arc, quand elle mourut, ce fut en face d'un mouton, qui constitue les armoiries de Rouen!

Pourquoi s'imaginait-on au moyen âge, et pourquoi pense-t-on encore dans certaines provinces que les bergers sont des sorciers, sinon par la conviction intime que les moutons ont un esprit vraiment supérieur à l'homme qui leur permet d'inspirer celui-ci. Clément XI croyait que les faux prophètes devaient emprunter de préférence la forme des brebis, pour gagner plus facilement notre confiance, tant il trouvait d'affinité entre les troupeaux

bêlants et les troupeaux pérorants. Pourquoi dit-on d'un homme méchant que c'est « une brebis galeuse? » N'est-ce pas encore là un aveu échappé, en dépit de nous, à notre orgueil? Oui, nous sommes des moutons, la seule différence, c'est que nous mangeons parfois le berger. Pourtant nous ne saurions non plus nous en passer; comme nos confrères, nous nous jetons par instants, tête baissée, dans un gouffre. Nous avons tour à tour leur confiance et leurs folles craintes; mais ils nous dépassent en ceci : qu'ils nous nourrissent, nous vêtissent, nous éclairent, nous chauffent, nous inspirent; tandis que nous nous bornons à les tuer, à les manger, à les exploiter. Quant à leurs rapports entre eux et avec le berger, quelle différence, grand Dieu! quelle supériorité de soumission patiente, de fraternité simple! Les vit-on jamais se révolter, et n'est-il pas inouï d'entendre parler d'un berger tyran? Tous les moutons ont l'art de désarmer leurs dominateurs et de leur imposer. L'homme sait si peu se faire aimer de ses bergers, qu'il s'en défie perpétuellement, et qu'il croit avoir besoin de leur faire peur de temps en temps par des ruades, qu'il expie ensuite. En vérité, je vous le dis, les plus bêtes ne sont pas ceux qu'on pense, et le proverbe champenois aurait quelque chance d'être exact, s'il s'appliquait à l'humanité en général. Vous comprendrez en tout cas que ce n'est pas à l'homme à dire du mal des moutons, à les dénigrer, à s'en servir comme d'une comparaison injurieuse, quand il a besoin de satisfaire ses instincts jaloux contre une portion de ses concitoyens.

— Vous raisonnez comme Pythagore, dis-je à M. Columbat qui s'essuyait le front, et puisait dans sa tabatière un formidable renfort d'arguments pour amener ma déroute.

— Oui, je vous ai parlé en philosophe, en rationaliste, comme on dit aujourd'hui, reprit M. Columbat avec une figure si sérieuse et si solennelle, que je faillis manquer de courage et lui rire au nez; mais ne pouvais-je pas vous opposer des autorités respectables qui vous eussent courbé sans examen? Que dit Moïse, au livre XXIX de l'Exode : Immolez par jour deux agneaux au Seigneur, c'est l'offrande la plus agréable! » Offre-t-on à Dieu le dernier des animaux? et l'agneau n'est-il pas là comme la prémisse des holocaustes, digne de la souveraine intelligence. Comment s'appellent nos prêtres? Des pasteurs? Comment nous traitent-ils? de troupeaux; et n'y a-t-il pas dans nos temples des images sublimes qui représentent le Rédempteur portant une brebis sur les épaules.

Je n'osai faire remarquer à mon chaleureux interlocuteur que son zèle devenait sacrilége et qu'il faisait intervenir un peu inutilement des autorités trop formidables pour la défense de sa cause. Il y avait une si malicieuse et si franche candeur dans ce brave homme, que Dieu lui-même eût pu sourire à ses innocents blasphêmes.

Je parus entièrement convaincu; je m'inclinai, et M. Columbat ravi de ce premier succès continua en ces termes :

V

De la feste aux fols.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles, la calomnie qui fait dire à Diderot dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses Contes, le roi Louis XI dans ses Nouvelles, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers* ; mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

En me parlant, M. Columbat me regardait de ses petits yeux questionneurs ; j'attestai de nouveau ma conversion et le visage du vieux savant s'illumina du plus aimable sourire.

— La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. Dreux du Radier, affirme dans ses *Récréations historiques* que l'on voyait dans les archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce

prince marquait au maire et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé, je le regrette presque; les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une bonne vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 27 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des fous.

— Parbleu, m'écriai-je, en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses, permettez-moi d'en ouvrir une, et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées qui travestissaient les églises en lieux de spectacles.

— Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait à certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois, ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens, mais n'y a-t-il pas pour le philosophe matière à réflexion dans ces coutumes qui imposaient à certains

jours les extravagances de la folie aux maisons du Seigneur, et qui faisaient rire et s'esbattre toute une population ecclésiastique, dont la mission était d'ordinaire de prier et de se mortifier? Je ne demande pas qu'on rétablisse ces usages étranges; mais il est curieux de les étudier dans le passé. Troyes paraît avoir été tout particulièrement disposé à ces fêtes. Il existait dans la cathédrale une cérémonie qui fut abrogée en 1543, et qui consistait en une sorte de représentation scénique de la recherche de notre Seigneur par les trois Maries. Ces trois saintes femmes étaient figurées par trois chantres, et je vous laisse à juger la gaieté que ces travestissements répandaient dans l'auditoire. Pourtant cette parodie des plus solennelles émotions de l'Évangile n'éveillait aucune impiété. En 1566, le chapitre de l'église Saint-Urbain accordait aux chantres la permission de s'habiller en bergers et de faire quelques réjouissances aux matines de Noël, mais à la condition qu'il n'y eût point de scandale. Au jour des Saints-Innocents, on prenait à vêpres un enfant qu'on sacrait évêque. La veille de la Saint-Martin d'hiver, le curé était tenu, par obligation précise, de faire chez lui du feu pour les chanoines, de leur donner à chacun trois coups à boire: le premier de rouge, le deuxième de blanc, le troisième de clairet; de livrer six chandelles de cire à chacun des officiers, et de distribuer aux enfants de chœur du pain, de la viande et des oignons, ou des harengs avec la moutarde.

Le jour de Pâques, on voulait consacrer, par des réjouissances insolites, la joie d'une résurrection bienheu-

reuse. Aussi, après les premières vêpres, tout le chapitre venait s'installer sous de beaux arbres, ou s'il pleuvait, dans le chœur de la cathédrale, et là, le doyen apportait une balle et une toupie; et toute l'assistance de jouer à la balle et à la toupie, en entremêlant ce jeu bruyant, mais fort innocent, de collations. Quelquefois une poésie touchante se mêlait à ce singulier usage. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on faisait descendre dans le chœur une figure ornée de guirlandes de fleurs, on lâchait dans l'église des bandes d'oiseaux qu'on poursuivait avec des poignées de fleurs; et l'on symbolisait ainsi avec une sorte de grâce naïve la diffusion des langues. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, monsieur, à l'époque la plus grave, la plus digne, on jouait encore des mystères dans l'intérieur de la cathédrale : au 1er mai on représentait *la Diablerie ou Vengeance de Jésus-Christ*; au 28 août, on *donnait* le jeu de Saint-Loup. Quant à cette fête des fous si célèbre au moyen âge, elle était à la fois très-discutée et très-désirée, on la supprimait, on la condamnait; et puis tout à coup, elle reparaissait plus joyeuse, plus bruyante, plus folle que jamais. Elle commençait avant Noël, continuait pendant les fêtes des Innocents, de la Circoncision, des Rois. Les vicaires de la cathédrale faisaient choix de l'un d'entre eux comme archevêque des fous. L'élu était porté sur l'autel des reliques, au chant du *Te Deum*, orné de sa mitre, de sa crosse, et donnait la bénédiction.

En sonnant les cloches, les enfants de chœur chantaient l'office. L'archevêque des fous devait recevoir

comme salaire un jambon et une pinte de vin : en 1415 les religieux de Saint-Loup ayant refusé d'acquitter ce singulier tribut furent condamnés bien et dûment à le payer : le concile de Bâle proscrivit en 1435 ces coutumes sacriléges ; mais le préjugé populaire, plus fort que la foi, les rétablit, et, en 1445, la fête des Fous était célébrée avec un tel excès de gaieté, avec une licence si franche que l'évêque rendait une ordonnance sanctionnée par l'autorité royale. Sans doute, monsieur, que ces farces étranges vous semblent impies, cependant elles étaient jouées par des hommes naïfs qui n'y voyaient rien de scandaleux. Nous ne séparons plus aujourd'hui l'idée de prière et de respect de l'idée de Dieu ; mais nos pères avaient besoin de prendre à certains moments leur revanche de leur soumission. Le lendemain de ces saturnales, ils étaient dévots et pleins de componction ; mais, ce jour là, ils se croyaient obligés à un dévergondage qui symbolisait l'infatuation de la raison humaine. Ce n'était pas une satire de la religion, c'était la satire de l'intelligence usurpant le domaine de Dieu ; voilà pourquoi, il faut, tout en se félicitant de la fin de ces usages grossiers, ne point trop s'en moquer, ni s'en scandaliser. Nous sommes plus graves ; sommes-nous plus fervents ? sans doute, on offensait alors la morale par ces jeux puérils ; mais où fait-on aujourd'hui les grandes choses religieuses qu'on entreprenait alors ?

— Vous savez expliquer les événements à un point de vue édifiant, repartis-je en serrant les mains de M. Columbat, et je sens qu'il y a un merveilleux profit

à fouiller les légendes en compagnie d'une âme droite et lumineuse comme la vôtre. Mais puisque nous sommes sur le chapitre des aberrations réelles ou feintes des peuples, ne pourriez-vous me donner quelques détails relativement à cette célèbre légende locale, *la chair salée?*

— De grand cœur! répondit en riant M. Columbat. Je me sens tout rajeuni par vos questions, ah! monsieur, nous n'épuiserons pas aujourd'hui tout le trésor de nos légendes, et vous me promettez bien des joies par votre curiosité. Depuis tant d'années, j'étudie, je lis, je réfléchis pour moi seul, que j'ai comme une démangeaison de ne pas m'arrêter : quand j'aurai fini, quand vous serez parti; qui donc viendra m'interroger? Je retournerai m'asseoir à cette place, je reprendrai mon travail, je retomberai dans ce silence qui est pour moi comme un premier suaire : vous m'avez ressuscité pour quelques jours ; peut-être ne sentirai-je que plus vivement la froideur de mon tombeau quand votre curiosité bienveillante m'aura retiré la chaleur de son rayon.

En achevant ces mots, M. Columbat faisait des efforts inouïs pour retenir entre ses paupières de vraies et belles larmes qui se tordaient et voulaient tomber. Je me sentais pris d'une sympathie toute filiale pour ce brave homme, je le rassurai et lui promis une de ces amitiés vivantes et continues qui ne laissent jamais chômer le cœur; et après avoir rajusté sa perruque, recroisé sa douillette, il reprit de cette façon.

VI

Qui traite de la charcuterie comme élément poétique.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette chair salée, dont on a découpé l'image en girouettes, et qui n'existe plus que sur nos toits pour attester la variabilité des saisons et des engouements humains. Soyez satisfait. Je vous dois d'abord une description du monstre, ou plutôt rappelez-vous les vers de M. Racine dans le fameux récit de Théramène. C'est là une poésie vivante et colorée ! Je ne puis sans frémir, me répéter à moi-même ces hémistiches tout-puissants, je me suis demandé quelquefois si M. Racine qui avait dû venir en Champagne, n'avait pas copié sur quelque image représentant *la chair salée*, cet horrible portrait de son monstre : on ne décrit, ainsi qu'en présence d'un modèle.

Imaginez donc une bête hideuse, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux,* un dragon ailé ayant le *dos couvert d'écailles jaunissantes,* porté, le jour des Rogations, sur les épaules des religieux de Saint-Loup. Tenez,

monsieur, me dit M. Columbat, avec un geste effaré, en me montrant par la fenêtre le jardin de la bibliothèque, nous sommes ici même dans le cloître de Saint-Loup; c'est peut-être dans cette salle paisible qu'on cachait pendant les autres mois de l'année ce monstre terrible ; c'était par ce jardin que la procession commençait ; le voyez-vous qui passe là-bas ; il est en bronze : à chaque pas le porteur qui le soulève *recule épouvanté*. Un ingénieux mécanisme fait mouvoir ses yeux, sa langue et ses ailes, et quand il ouvre sa gueule ornée de dents menaçantes, on ne voit pas sortir de flammes ; mais de jeunes enfants jettent dans ce gouffre des échaudés, des gâteaux de toutes sortes.

Le dragon troyen n'a pas la structure intérieure que Vaucanson donna depuis à ses automates; si bien que la nourriture engloutie est reçue intacte par les porteurs du monstre et leur tient lieu de gratification. Le premier jour le dragon se fiançait : on lui mettait des couronnes de fleurs; le second jour, il se mariait et, pour cette solennité, on l'ajustait avec des rubans et des pompons : rien de plus bizarre et de plus sinistrement joyeux que ces colifichets servant de parure à la bête infernale ! Le troisième jour le dragon ne survivait pas à ses noces ; en marié bien appris, il mourait, et on le reportait, la queue en avant, les yeux, les ailes immobiles, sans fleurs ni pompons, comme il convient à un être qui prend la route du tombeau.

Un jour le dragon faillit devenir un hydre d'anarchie ; comme on le portait à l'église Saint-Pantaléon, c'était

en 1727, le second jour des Rogations, le curé de cette paroisse ne voulut pas recevoir dans l'enceinte sacrée ce symbole d'hérésie, il le fit mettre dans un charnier, estimant que c'était une retraite suffisante ; mais les religieux de Saint-Loup résistèrent ; une lutte parut imminente, et il ne fallut rien moins que l'autorité de l'évêque pour étouffer ce symptôme de discorde. L'année suivante le dragon fut officiellement condamné à la destruction. Il n'y eut là ni paladin, ni chevalier pour le pourfendre, mais on fit venir un chaudronnier, et on lui vendit en détail les débris du monstre ; la tête horrifique, la queue gigantesque, les yeux fascinateurs servirent à des marmites et à la fabrication des huguenotes ; c'est ainsi que finit ce personnage qui a joué un grand rôle dans les légendes champenoises. La tradition voulait que ce fût la figure d'un dragon véritable dont saint Loup avait délivré le pays, et dont on avait salé la carcasse ; d'où lui serait venu le surnom de *chair salée* ; mais ce n'est ici qu'un *on-dit* et le monstre n'était pas plus, je crois, la portraicture d'un monstre véritable et authentique, que celle d'Attila chassé de Troyes par saint Loup. Il représentait à coup sûr l'hérésie, vaincue par saint Loup, et si on disait qu'il était salé, c'est qu'à Troyes la salaison est en grand honneur ; et que quand on allait l'enfermer, le peuple sans doute qui se souvient de l'industrie locale, disait : il va être salé jusqu'à l'année prochaine ; c'est-à-dire, précieusement conservé, comme on l'est généralement dans le sel. Voilà, monsieur, tout ce qu'on sait de cet emblème. C'est peut-être bien à quelque chose

d'analogue à ce monstre qu'on doit la locution si pittoresque et si usitée de l'hydre de l'anarchie ; les journaux, qui ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air, auront pris ce terme figuré aux processions des Champenois ; et si je ne craignais de vous paraître un peu caustique, je vous dirais que l'hydre de l'anarchie me semble aussi de la chair salée. On ne tue jamais suffisamment le monstre en France : mais quand on le croit bien mort et bien enfermé dans son tombeau, il n'est pour la plupart du temps que salé, et un beau jour, on le voit ressortir frétillant, remuant la queue, les yeux, tirant une horrible langue rouge et porté, Dieu me pardonne, par des gamins !

En achevant cette raillerie fort apprêtée, M. Columbat me regarda d'un air profond ; je m'inclinai pour lui cacher mon sourire, et je lui demandai s'il ne pensait pas que cette chair salée fût simplement un étendard de confrérie. Les charcutiers ayant toujours été en grand honneur à Troyes, il me semblait naturel qu'ils eussent institué une fête dans laquelle le dragon eût joué le rôle innocent de la charcuterie savante et perfectionnée.

Mais mon interlocuteur accueillit dédaigneusement cette conjecture.

— La chair salée, me dit-il, emprunta son nom aux charcutiers mais ne leur servit jamais d'enseigne. On l'appela ainsi par suite de cette tendance locale à tout parfumer des émanations nutritives de la chair à saucisse. En cherchant au fond des habitudes et des noms champenois, vous retrouverez toujours un peu de viande.

Nos plus jolies promenades, vous le savez, s'appellent tout simplement le *Pied-de-Cochon*, la *Vacherie;* la rue principale est la rue de l'*Épicerie*. A Provins, le pays des roses, on eût nommé ces sentiers si verts et si couverts de noms charmants, comme la *Voulzie, Fontaine-Riante, Saint-Brice;* à Troyes on appelle les choses de la façon qu'on aime ; et la poésie locale n'est point de la poésie creuse, elle est bien nourrie et sait digérer les aliments robustes. Philippe le Bel et sa femme, Jeanne de Navarre, voulurent accorder des priviléges au chapitre de Saint-Urbain. Voici ce que les notables de la paroisse demandèrent, ce fut *que chaque personne ayant personnage en ladite église et ses successeurs pût faire amener deux tonneaux de vin en la maison, sans en payer portage ou entrée, ou aucune redevance*. Philippe le Bel trouva la demande raisonnable et sensée et l'accorda. Charles IV confirma ce privilége en 1327. On aime le solide et on en jouit. Si l'on n'est pas mouton par l'esprit ; on l'est par le goût du bon pâturage.

M. Columbat se permit un petit rire à la fin de cette tirade humoristique; j'en pris texte pour lui offrir de se reposer et de venir consacrer notre jeune amitié par un déjeuner simple et franc, comme ceux devant lesquels s'attablaient probablement nos pères. Le brave homme y consentit, et une heure après, nous étions assis côte à côte devisant toujours de la Champagne et nous congratulant réciproquement des fibres champenoises que nous faisions si harmonieusement résonner en nous.

Je dois ajouter que M. Columbat, par une contradiction

heureuse, ne parut point scandalisé des côtelettes de mouton que je fis passer sur son assiette, il donna un éclatant démenti à ses théories, et je ne l'en estimai que davantage. Je trouvais en lui une candeur qui me ravissait. Ce n'était pas un de ces savants qui visent à la logique par l'arrangement arbitraire de leurs habitudes, et qui trompent leur nature pour la mettre d'accord avec leurs théories. M. Columbat philosophait à propos, et il ne considéra point comme un repas d'Atrides, le petit déjeuner que je lui offris.

On verra, par la suite de ce récit, les surprenantes excursions qui advinrent de ce tête-à-tête, et comment, M. Columbat faisant de sa perruque ce que le Diable boiteux faisait de son manteau, nous pûmes voyager sans danger à travers les régions les plus ardues et les plus charmantes, du rêve, de la fantaisie et de l'histoire. Puissent nos lecteurs avoir conçu le désir de nous y suivre !

VII

M. Columbat s'en va-t-en guerre.

Le lendemain, je trouvai M. Columbat au rendez-vous fixé. Je fus étonné du changement opéré dans sa physionomie : le brave homme était en pleine résurrection. Sa perruque me parut mieux frisée, sa douillette moins râpée. Il m'attendait, brossé, ciré, rasé, martialement appuyé sur un de ces énormes parapluies de coton bleu à large bordure. Je fus un peu surpris de cette précaution, car le ciel, pour n'être pas d'un azur aussi profond que celui du parapluie, était cependant d'une couleur parfaitement rassurante; mais j'eus de nombreuses occasions de comprendre depuis que ce meuble n'avait dans la main de M. Columbat d'autre intention que celle de servir en quelque sorte de bâton augural. C'était l'instrument magique avec lequel il frappait les ruines, désignait les monuments; naïf et touchant emblème qui nous avertissait de nous défier de notre présomption autant que de la sérénité du ciel.

. Aussi, après les premières vêpres, tout le chapi-
...ait s'installer sous de beaux arbres, ou s'il pleu-
...ns le chœur de la cathédrale, et là, le doyen
... une balle et une toupie ; et toute l'assistance de
... balle et à la toupie, en entremêlant ce jeu
...ais fort innocent, de collations. Quelquefois
touchante se mêlait à ce singulier usage. Le
...ntecôte, par exemple, on faisait descendre
... une figure ornée de guirlandes de fleurs,
l'église des bandes d'oiseaux qu'on pour-
poignées de fleurs ; et l'on symbolisait
...rte de grâce naïve la diffusion des lan-
du dix-septième siècle, c'est-à-dire,
...que la plus grave, la plus digne, on
...ystères dans l'intérieur de la cathé-
on représentait *la Diablerie* ou
Christ ; au 28 août, on donnait le
...uant à cette fête des fous si célè-
était à la fois très-discutée et très-
...it, on la condamnait ; et puis
...ait plus joyeuse, plus bruyante,
... commençait avant Noël, con-
... Innocents, de la Circoncision,
... cathédrale faisaient choix de
...ême des fous. L'élu était
...

de
rez
erai
l, je
ne un
elques
la froi-
enveil-

les efforts
ies et bel-
ber. Je me
ur ce brave
s amitiés vi-
s chômer le
e, recroisé sa

comme salaire un jambon et une pinte de vin : en 1415 les religieux de Saint-Loup ayant refusé d'acquitter ce singulier tribut furent condamnés bien et dûment à le payer : le concile de Bâle proscrivit en 1435 ces coutumes sacriléges ; mais le préjugé populaire, plus fort que la foi, les rétablit, et, en 1445, la fête des Fous était célébrée avec un tel excès de gaieté, avec une licence si franche que l'évêque rendait une ordonnance sanctionnée par l'autorité royale. Sans doute, monsieur, que ces farces étranges vous semblent impies, cependant elles étaient jouées par des hommes naïfs qui n'y voyaient rien de scandaleux. Nous ne séparons plus aujourd'hui l'idée de prière et de respect de l'idée de Dieu ; mais nos pères avaient besoin de prendre à certains moments leur revanche de leur soumission. Le lendemain de ces saturnales, ils étaient dévots et pleins de componction ; mais, ce jour là, ils se croyaient obligés à un dévergondage qui symbolisait l'infatuation de la raison humaine. Ce n'était pas une satire de la religion, c'était la satire de l'intelligence usurpant le domaine de Dieu ; voilà pourquoi, il faut, tout en se félicitant de la fin de ces usages grossiers, ne point trop s'en moquer, ni s'en scandaliser. Nous sommes plus graves ; sommes-nous plus fervents ? sans doute, on offensait alors la morale par ces jeux puérils ; mais où fait-on aujourd'hui les grandes choses religieuses qu'on entreprenait alors ?

— Vous savez expliquer les événements à un point de vue édifiant, repartis-je en serrant les mains de M. Columbat, et je sens qu'il y a un merveilleux profit

à fouiller les légendes en compagnie d'une âme droite et lumineuse comme la vôtre. Mais puisque nous sommes sur le chapitre des aberrations réelles ou feintes des peuples, ne pourriez-vous me donner quelques détails relativement à cette célèbre légende locale, *la chair salée?*

— De grand cœur! répondit en riant M. Columbat. Je me sens tout rajeuni par vos questions, ah! monsieur, nous n'épuiserons pas aujourd'hui tout le trésor de nos légendes, et vous me promettez bien des joies par votre curiosité. Depuis tant d'années, j'étudie, je lis, je réfléchis pour moi seul, que j'ai comme une démangeaison de ne pas m'arrêter : quand j'aurai fini, quand vous serez parti; qui donc viendra m'interroger? Je retournerai m'asseoir à cette place, je reprendrai mon travail, je retomberai dans ce silence qui est pour moi comme un premier suaire : vous m'avez ressuscité pour quelques jours ; peut-être ne sentirai-je que plus vivement la froideur de mon tombeau quand votre curiosité bienveillante m'aura retiré la chaleur de son rayon.

En achevant ces mots, M. Columbat faisait des efforts inouïs pour retenir entre ses paupières de vraies et belles larmes qui se tordaient et voulaient tomber. Je me sentais pris d'une sympathie toute filiale pour ce brave homme, je le rassurai et lui promis une de ces amitiés vivantes et continues qui ne laissent jamais chômer le cœur; et après avoir rajusté sa perruque, recroisé sa douillette, il reprit de cette façon.

VI

Qui traite de la charcuterie comme élément poétique.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette chair salée, dont on a découpé l'image en girouettes, et qui n'existe plus que sur nos toits pour attester la variabilité des saisons et des engouements humains. Soyez satisfait. Je vous dois d'abord une description du monstre, ou plutôt rappelez-vous les vers de M. Racine dans le fameux récit de Théramène. C'est là une poésie vivante et colorée ! Je ne puis sans frémir, me répéter à moi-même ces hémistiches tout-puissants, je me suis demandé quelquefois si M. Racine qui avait dû venir en Champagne, n'avait pas copié sur quelque image représentant *la chair salée*, cet horrible portrait de son monstre : on ne décrit, ainsi qu'en présence d'un modèle.

Imaginez donc une bête hideuse, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux,* un dragon ailé ayant le *dos couvert d'écailles jaunissantes,* porté, le jour des Rogations, sur les épaules des religieux de Saint-Loup. Tenez,

monsieur, me dit M. Columbat, avec un geste effaré, en me montrant par la fenêtre le jardin de la bibliothèque, nous sommes ici même dans le cloître de Saint-Loup; c'est peut-être dans cette salle paisible qu'on cachait pendant les autres mois de l'année ce monstre terrible ; c'était par ce jardin que la procession commençait ; le voyez-vous qui passe là-bas ; il est en bronze : à chaque pas le porteur qui le soulève *recule épouvanté*. Un ingénieux mécanisme fait mouvoir ses yeux, sa langue et ses ailes, et quand il ouvre sa gueule ornée de dents menaçantes, on ne voit pas sortir de flammes ; mais de jeunes enfants jettent dans ce gouffre des échaudés, des gâteaux de toutes sortes.

Le dragon troyen n'a pas la structure intérieure que Vaucanson donna depuis à ses automates; si bien que la nourriture engloutie est reçue intacte par les porteurs du monstre et leur tient lieu de gratification. Le premier jour le dragon se fiançait : on lui mettait des couronnes de fleurs; le second jour, il se mariait et, pour cette solennité, on l'ajustait avec des rubans et des pompons : rien de plus bizarre et de plus sinistrement joyeux que ces colifichets servant de parure à la bête infernale ! Le troisième jour le dragon ne survivait pas à ses noces ; en marié bien appris, il mourait, et on le reportait, la queue en avant, les yeux, les ailes immobiles, sans fleurs ni pompons, comme il convient à un être qui prend la route du tombeau.

Un jour le dragon faillit devenir un hydre d'anarchie ; comme on le portait à l'église Saint-Pantaléon, c'était

V

De la feste aux fols.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles, la calomnie qui fait dire à Diderot dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses Contes, le roi Louis XI dans ses Nouvelles, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers*; mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

En me parlant, M. Columbat me regardait de ses petits yeux questionneurs; j'attestai de nouveau ma conversion et le visage du vieux savant s'illumina du plus aimable sourire.

— La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. Dreux du Radier, affirme dans ses *Récréations historiques* que l'on voyait dans les archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce

prince marquait au maire et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé, je le regrette presque; les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une bonne vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 27 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des fous.

— Parbleu, m'écriai-je, en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses, permettez-moi d'en ouvrir une, et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées qui travestissaient les églises en lieux de spectacles.

— Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait à certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois, ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens, mais n'y a-t-il pas pour le philosophe matière à réflexion dans ces coutumes qui imposaient à certains

l'église était si fière, trop fière peut-être! attira la colère du ciel. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1700, à une heure après minuit, la foudre gronda; on vit un trait de feu toucher à l'extrémité de la flèche. Pendant plus d'une heure, il sembla qu'une lumière, qu'un flambeau brûlait sans se communiquer. Quelques-uns criaient au miracle, quelques sceptiques criaient au feu! Les sceptiques eurent raison. On ne connaissait point alors les pompes; mais, à l'extrémité de longues perches, on élevait des éponges imbibées d'eau, ou bien l'on avait recours à d'énormes instruments qui étaient inventés avant M. de Pourceaugnac. Près de trois heures s'écoulèrent ainsi, et le follet ironique brillait, se balançait, sautillait à l'extrémité de la flèche narguant les éteigneurs. Peu à peu, cependant, et à l'intérieur, il descendait, sans qu'on le vît. Tout à coup il éclata formidable, insensé; il brisait son couvercle et léchait avec une large et affreuse langue la pauvre tour voisine, que la réverbération vacillante semblait faire trembler de peur. Le plomb fondit, les cloches elles-mêmes se liquéfièrent, et alors une pluie, qui écrasait des hommes, déborda et se répandit sur la foule. Ce fut horrible. Ce beau coq qui déployait ses ailes à 324 pieds au-dessus du sol, tomba et disparut dans le brasier. Ce désastre fut réparé promptement par les secours de Louis XIV et par le zèle des paroissiens; mais l'on ne s'avisa plus de relever le clocher; il attirait trop souvent le tonnerre; et l'on ne prévoyait pas alors l'aiguille aimantée de Franklin. Un poëte champenois, Maugard, inspiré par un si grand

événement, conçut, après une laborieuse méditation, ces deux vers qu'il adressa à Louis XIV, et qu'il voulait faire graver sur le marbre, au front de l'église réparée ;

> Ce temple à qui le feu causa de grands dégâts,
> A trouvé dans Louis un second Josias.

Il paraît que les Troyens n'apprécièrent pas ce distique, car il ne fut jamais inscrit que dans l'histoire locale. Maugard fut désespéré, toute sa vie, d'une si poignante ingratitude.

Le lendemain de l'incendie, des ouvriers, appelés pour les travaux les plus urgents, prenaient leur repas de midi dans la cathédrale. Ils n'avaient pas pour ce lieu tout le respect qu'il exige, et, tout en buvant le petit vin du pays, ils s'égayaient outre mesure, se moquant du clocher incendié comme d'un nigaud ; ils apostrophèrent même à ce sujet une statue colossale de saint Michel, élevée sur le pignon de l'église, et qui, sans faire un geste, avait laissé brûler sous ses yeux le plus beau clocher qu'il y eût en France. N'était-il pas aussi facile d'éteindre le feu que de tuer un dragon ? Nos hommes rirent beaucoup de l'impuissance de ce gros saint immobile ; mais voilà que leur rire fut répété par un écho si formidable, qu'il leur sembla que c'était saint Michel lui-même qui riait sur son pignon. Quelques-uns tremblèrent et parlèrent de se retirer ou de causer avec plus de dévotion. Mais, trois ouvriers, trois impies, excités par le vin, raillèrent les peureux, emplirent leurs tasses et, les élevant

au-dessus de leur tête, défièrent saint Michel de descendre et de venir boire un coup de vin de Sillery, pour se guérir de la grande peur qu'il avait eue dans la nuit précédente.

On entendit alors comme un grondement.

— Saint Michel consent, s'écria l'un des sacriléges.

— Le voici qui se chausse pour descendre, ajouta un second.

— Mais il frappe un peu trop fort de son talon, murmura le troisième.

En effet, on entendait dans la voûte des craquements terribles. Tout à coup, avant qu'aucun des trois ouvriers eût eu le temps ou seulement la pensée de fuir, la gigantesque statue, perçant, déchirant, broyant tout sous sa masse, était descendue et tombée sur eux, qu'elle écrasa. Et saint Michel les tua si bien qu'il les enterra du même coup, et que, quand on voulut retrouver les cadavres des trois imprudents, il fallut creuser le sol dans lequel ils étaient enfouis sous la masse énorme qui les avait accablés.

— Que dites-vous de la légende?

Et M. Columbat s'appuyait, d'un air triomphant sur son parapluie, en me regardant du coin de l'œil.

— Je dis qu'elle ressemble au *festin de Pierre* et que Molière l'a racontée.

— J'en ai une autre à vous confier qui, pour appartenir, selon la tradition, à notre cathédrale, n'en est pas moins assez répandue dans le monde. Vous voyez cette belle rosace; elle fut la cause d'un drame touchant. Elle

est due au talent d'un artiste de génie inconnu, qui possédait une fille aussi gracieuse, aussi svelte que ces ogives, aussi vénérée que ce sanctuaire. Un jeune ouvrier de son père demanda sa main.

— Je consens au mariage, dit l'artiste, mais à une condition : c'est que l'époux de ma fille pourra prétendre à l'honneur de continuer ma tâche. Qu'il s'essaye dans une œuvre difficile, je lui promets la récompense. J'ai fait ma rosace, qu'il fasse la sienne.

Le pauvre jeune homme ne se le fit pas répéter. Il attendrit la pierre, il l'anima du feu de ses rêves, il pâlit, maigrit sur son échafaudage; et, quand enfin il crut avoir accompli sa tâche, c'est-à-dire, avoir vaincu, il descendit tout tremblant de son échelle, alla chercher son maître et sa fille et les amena en présence de sa rosace. Le maître sourit, la jeune fille rougit; mais, après un examen sérieux :

— Il y a là un défaut, dit le père, on s'est trop pressé.

Et de son doigt il fit voir une infraction aux règles du métier. La faute était peu visible, mais elle était réelle. Le jeune artiste pleura.

— Après tout, reprit le père, tu as du génie et je te donne ma fille! Tu étudieras et tu feras mieux : pour cette fois je te pardonne.

— Je ne veux point de pitié! s'écria le jeune homme: je suis vaincu, je n'ai pas droit à la récompense!

Et s'élançant au sommet de ses échafaudages, il se précipita, tête baissée, sur le pavé de l'église.

— Pauvre fou! murmurai-je.

V

De la feste aux fols.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles, la calomnie qui fait dire à Diderot dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses Contes, le roi Louis XI dans ses Nouvelles, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers* ; mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

En me parlant, M. Columbat me regardait de ses petits yeux questionneurs; j'attestai de nouveau ma conversion et le visage du vieux savant s'illumina du plus aimable sourire.

— La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. Dreux du Radier, affirme dans ses *Récréations historiques* que l'on voyait dans les archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce

prince marquait au maire et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé, je le regrette presque; les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une bonne vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 27 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des fous.

— Parbleu, m'écriai-je, en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses, permettez-moi d'en ouvrir une, et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées qui travestissaient les églises en lieux de spectacles.

— Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait à certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois, ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens, mais n'y a-t-il pas pour le philosophe matière à réflexion dans ces coutumes qui imposaient à certains

» de la terre et seigneurie de Fay, des bois de Pompée
» et Sainte-Colombe, près Nogent-sur-Seine, lequel dé-
» céda en cette ville de Troyes, le dernier jour d'octo-
» bre, l'an 1602, et qui, de son vivant, avoit donné
» tous ses biens à son fils, réservant les usufruits pour
» lui, sa vie durant. Il prie tous ceux qui liront cette
» mémoire de prier Dieu pour lui, et qu'ils ne fassent
» pas comme lui, car il s'en est mal trouvé. »

Cette raillerie posthume, cette vengeance paternelle me fit sourire; j'y reconnus bien la malice naïve des Champenois, et ce me fut un trait de plus pour graver leur physionomie dans mon esprit.

Le couvent de Saint-Loup qui sert de bibliothèque et de musée, n'avait non plus, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de curieux à nous offrir. M. Columbat se r appela seulement que le roi Charles le Chauve, dont le vestiaire n'était pas abondamment pourvu, se trouva, un jour qu'il passait par Troyes, dans une position bien délicate. Son haut de chausse faisait défaut à sa majesté, et lui manquait de respect, en s'éraillant, en se déchirant. Le monarque désespéré, n'avait pas même la ressource de Dagobert; car l'envers ne valait pas mieux que l'endroit.

Alors il convoqua les savetiers troyens, et, grâce à leur fil le plus serré, à leur alène la plus fine, sa majesté put continuer sa route dans un appareil beaucoup plus décent. Cette reprise ne fut pas perdue; car elle valut aux savetiers une belle page sur parchemin, dans laquelle le bon roi déclarait qu'en mémoire de cet événement il

autorisait la confrérie à célébrer la fête patronale dans l'église de Saint-Loup.

L'église Saint-Remi est une masure sans style, sans caractère; elle est coiffée d'un immense clocher, et, si l'on veut absolument s'émouvoir, il faut accorder une admiration très-complaisante à ce gigantesque éteignoir. Au pied de la tour qui supporte cette pyramide, on lit cette inscription, que M. Columbat déchiffra sans la regarder :

L'an de grâce mille trois cens
Quatre-vingt-six, de léal cens,
Dix jour d'avril fut commencée
Cette jolie tour carrée
Par les marguilliers de l'église
Dieu leur doint grâce et franchise.

Un Christ en bronze, de Girardon, et une plaque de marbre sur laquelle le célèbre sculpteur a gravé les titres d'une fondation pieuse, tels sont les seuls ornements de cette pauvre église. Elle avait autrefois de beaux vitraux, des tableaux renommés, tout a disparu. Une anecdote se rattache à une statue autrefois célèbre, et depuis longtemps émiettée. Voici en quels termes M. Columbat me transmit cette légende.

— Vous avez sans doute entendu plaisanter les Troyens sur leur façon toute particulière de parler et de changer les terminaisons des mots. Autrefois surtout, cette manie était poussée à un point extrême. C'était ainsi qu'au lieu de dire : « *Le chemin de Saint-Remi* »

on disait, et on dit encore dans quelques campagnes des environs : « *Le chemi de Saint-Remin.* » Depuis qu'on met moins de cinq jours pour faire les quarante lieues qui nous séparent de Paris, on a perdu ces marques touchantes d'originalité, et je ne désespère pas, monsieur, d'entendre nos compatriotes parler aussi bien qu'à l'Académie, s'il est vrai que l'on parle à l'Académie..... Eh bien ! vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il y avait autrefois à l'extérieur de l'église une grosse et robuste statue qu'on appelait le *Gros Dieu de Saint-Remin.* On y faisait des dévotions perpétuelles, et les tisserands du quartier ne manquaient jamais de dire bonjour au *Gros Dieu.* Un jour, le bruit se répandit que, dans la nuit, le *Gros Dieu* s'était retourné et qu'il ne présentait plus exclusivement son visage aux passants. On cria au miracle, et un marchand de vin dont la boutique était précisément située vis-à-vis de la statue, cria plus fort que les autres. On accourut, placer des cierges autour du piédestal, et chacun de se demander quel avertissement se cachait dans ce prodige. Le clergé seul ne crut pas au miracle; il avertit la justice. On manda le cabaretier fanatique, et, en acculant un peu sa dévotion, on finit par lui faire avouer que c'était lui qui avait opéré le prodige, pour faciliter le débit de deux muids de vin qui étaient sur le point de se gâter; et il ajoutait en pleurant qu'il était d'autant plus contrit et repentant, que sa ruse avait eu un plein succès, et qu'il avait vendu trois muids au lieu de deux, tant son miracle avait attiré de visiteurs et altéré de gosiers. On rit de la supercherie, et

on remit le Gros Dieu en place. Depuis il n'a plus bougé.

Comme nous allions quitter Saint-Remi, je saluai devant l'entrée de l'église une porte croulante, au-dessus de laquelle se lit une inscription grecque.

— Ne me parlez pas de ce monument, dis-je à M. Columbat, je le connais.

C'est le collége. Fondé par les frères Pithou, dont l'un fut l'illustre collaborateur de la satire Ménippée, et qui dotèrent la jeunesse studieuse des *fables de Phèdre*, ce collége, autrefois dirigé par des oratoriens, est aujourd'hui un établissement laïque important; mais il n'offre rien de remarquable à la meilleure volonté.

Nous allâmes faire une station à la ravissante église de Saint-Urbain. Là, nous fûmes saisis de ce transport religieux que les chefs-d'œuvre de l'art gothique sont si puissants à évoquer. Rien de plus léger que ces flèches, ces clochetons en dentelles, ces arcs élancés, qui sont des prières visibles et des pétrifications de l'extase. Je fus de l'avis de M. Columbat, quand ce dernier m'assura que l'église de Saint-Urbain l'emportait sur ce délicieux bijou de Paris qu'on nomme la Sainte-Chapelle. Par malheur, ce monument sublime n'est pas achevé et le goût des marguilliers a déshonoré l'intérieur par un autel en carton-plâtre dû au talent d'un décorateur de cafés parisiens. C'est l'anachronisme le plus honteux et le plus prétentieux qu'il soit possible d'imaginer.

Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, fils d'un cordonnier de Troyes, devint pape en 1262. Il se souvint

alors de l'échoppe paternelle, et, sur son emplacement, voulut faire construire un temple au Seigneur qui l'avait appelé à lui.

L'œuvre, inspirée par une double piété, fut entreprise avec vigueur; aussi est-elle remarquable par l'unité de style; on sent qu'aucune préoccupation n'est venue distraire l'artiste. Quand achèvera-t-on l'œuvre laissée incomplète par la mort du pape Urbain?

De Saint-Urbain M. Columbat me dirigea vers l'église de Saint-Jean au Marché.

Nous n'avions plus cette fois à admirer l'unité de l'architecture. Saint-Jean a deux parties : l'une pesante, lourde, massive; l'autre fière, imposante et ornée. Cette vieille église a beaucoup souffert; il ne lui reste, comme richesse artistique, que deux tableaux de Mignard, le *Baptême du Christ* et le *Père éternel;* une fort belle verrière, reproduisant le sacre de Louis le Bègue, couronné roi d'Aquitaine, le 7 septembre 878, au concile de Troyes, par le pape Jean VIII; quelques médaillons de Girardon, des débris de vitraux assez curieux.

Saint-Jean a joué un grand rôle dans l'histoire locale. Ce fut là que s'accomplit, le 2 juin 1420, le mariage d'Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Ce mariage complétait le triste traité de Troyes qui promettait le trône de France au roi d'Angleterre. Une couronne de plomb fut placée autour du clocher, pour consacrer le souvenir de cet événement. Henri V laissa sa couronne, dont on fit un reliquaire, et son manteau de brocard dont on fit

une chappe. Ces différentes marques de munificence ont disparu.

L'église Sainte-Madeleine est la seule qui ait conservé des échantillons complets du style romano-bysantin. Elle ne mériterait pas un regard, sans un magnifique jubé qui s'épanouit entre les piliers massifs de ces constructions épaisses. Ce jubé est une merveille de grâce, de fantaisie, et c'est aussi un tour de force; les deux faces présentent chacune trois archivoltes dont les festons se nouent à des pommes de pin. La double retombée des arcs s'attache à des culs de lampe supportant des statues, qui ont disparu.

La rampe est composée de fleurs de lis et de trèfles découpés. L'auteur de ce monument incomparable est enterré dessous; il se nommait *Jean Gualdo, maçon*. Son épitaphe, pleine d'un légitime orgueil, disait qu'il *attendait la résurrection bienheureuse, sans crainte d'être écrasé*.

Sainte-Madeleine possède aussi de belles verrières. Une statue de sainte Marthe due au ciseau de Dominique et de Gentil, fut élevée contre un pilier, aux frais des servantes de la paroisse. Le temps, qui a ébréché, mutilé, détruit les tombeaux des puissants, les offrandes des superbes, a respecté ces offrandes de la piété des pauvres servantes.

Il ne nous restait plus que deux églises à visiter, Saint-Pantaléon et Saint-Nicolas. La première est remarquable par sa multitude de statues plus ou moins heureuses, dues au ciseau de Gentil et de Dominique, et par les ta-

bleaux médiocres que l'admiration locale inflige à tous les visiteurs.

L'église Saint-Nicolas est adossée au rempart; si bien qu'une des portes d'entrée est à la hauteur d'une rosace, et qu'on descend dans l'église par un grand escalier, à la moitié duquel on rencontre une tribune arrangée en calvaire. La tradition raconte qu'en 1551, un riche paroissien, nommé Michel Oudin, fit établir à ses frais ce calvaire, ainsi qu'un sépulcre placé au-dessous, sur des plans rapportés par lui de Jérusalem. Le manteau et le chapeau portés en pèlerinage furent suspendus en offrande par le donateur lui-même à un des piliers du calvaire, et, quand le sonneur s'avisait de déplacer ces objets, leur ancien propriétaire revenait la nuit le frapper de coups de bâton. M. Columbat ne sut me dire dans quel siècle le chapeau et le manteau disparurent définitivement; mais il paraît qu'un sonneur un peu plus déterminé anéantit le dangereux *ex-voto* pour couper court aux bastonnades.

— Nous avons visité toutes les églises, me dit, en sortant, M. Columbat. Vous avez vu tout ce que Troyes possède de reliques, de vestiges des temps d'inspiration et de foi. Il ne reste plus un monument complet; et, depuis vingt ans, on s'est bien exercé à démolir. Demain, nous parcourrons les rues, et, au hasard des découvertes, nous interrogerons l'histoire, la chronique, la légende; mais la plus belle page, vous l'avez vue, c'est celle qui porte une croix. Combien de temps la garderons-nous encore, cette page bénie? mon cœur, ma reli-

gion me disent : Toujours ! L'homme se lassera de détruire des croyances et des chefs-d'œuvre, pour y substituer des doutes et des masures. Mais d'un autre côté, ma vieille expérience s'alarme ; j'ai peur que l'activité moderne ne s'offusque, un beau matin, de ces vieilles maisons du Seigneur, immobiles et silencieuses, et qu'on ne donne un coup de marteau à ces fleurons illustres de la vieille couronne, pour ménager un emplacement de débarcadère, ou faciliter l'établissement des rails. Oh ! le progrès ! le progrès ! Quelle terrible maladie de croissance ; elle donne la fièvre et quelquefois le délire !

M. Columbat était dans un accès de mélancolie que je respectai. Nous sortîmes de la ville, et nous allâmes par les promenades faire une visite au cimetière. Là, nous ne demandâmes pas au fossoyeur de nous donner, comme à Hamlet, l'occasion de débiter quelque amère et touchante boutade, mais nous saluâmes avec tendresse cette terre imprégnée des aïeux. En sortant de ce jardin céleste, où l'on dort d'un si merveilleux sommeil, M. Columbat me rappela l'inscription bizarre qui surmontait autrefois la porte. On lisait en effet, il y a quelques arnnées, cette allocution de la mort :

« Passant, par où tu passes, j'ai passé.
Par où j'ai passé, tu passeras.
Comme toi vivant j'ai été,
Comme moi mort bientôt tu seras. »

— Le bon goût moderne, me dit, en souriant de son sourire le plus fin, mon aimable compagnon, s'offusqua

de cette inscription naïve, on l'effaça. Depuis, on ne sut jamais en trouver une autre, et la porte reste nue. Mais, après tout, ajouta le vieillard avec un hochement de tête, ce lieu n'a pas besoin d'enseigne ; les morts y vont sans s'informer, et quand on frappe, le portier ouvre toujours, certain qu'on ne demandera pas à s'en aller.

Nous nous quittâmes sur ce propos humoristique et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

X

Les maisons de pierre et les maisons de bois

Il est bien convenu que je ne donne ici qu'un résumé de mes courses avec M. Columbat. Aussi, je ne songe point à entrer dans le détail des visites et des explorations prolongées auxquelles nous nous livrâmes les jours suivants.

Quand on a vu les églises, on a vu Troyes monumental. A part l'hôtel de ville, le reste ne vaut pas un regard. Sur l'emplacement du palais des comtes, on a creusé un bassin pour le canal.

— Ah! me dit au milieu de sa narration l'excellent M. Columbat, on ne fera jamais passer assez d'eau sur cette place pour effacer le sang qu'on y a versé. Ce fut là, dans des prisons démolies depuis, que l'on massacra les huguenots, vers la Saint-Barthélemy. Les cachots regorgeaient; le sang baignait les pieds des travailleurs: on creusa une rigole qui allait à la rivière, et qui mêla, pendant toute une journée, des flots rouges à l'eau ver-

dâtre. Ce crime que la politique essaya de prêter à la religion, fut d'autant plus odieux à Troyes que Charles IX, mû par une sorte de remords, avait écrit qu'il faisait grâce, et que la ville de Troyes ne devait pas suivre l'exemple de Paris. Malheureusement le bailli de Troyes, Anne de Vaudrey était un de ces monstres pour qui toute bonne action à faire est un désappointement : il dissimula la lettre, et ne feignit de l'ouvrir qu'après le massacre. Ce fut dans le château des comtes qu'en 1629 le roi Louis XIII, allant rejoindre son armée dans le Dauphiné, reçut une hospitalité splendide. Le récit en est imprimé, et vous avez pu voir, sur des vitraux enlevés autrefois à l'établissement de l'arquebuse, et transportés dans la bibliothèque, le tableau exact et naïf des somptuosités troyennes. Les maisons étaient pavoisées. Louis XIII vit venir au-devant de lui *un chariot enrichi de peintures et de dorures, qui paraissait flotter sur la mer, d'ou sortaient des sirènes, des tritons et des dauphins.* Il paraît que sa majesté fut émerveillée ; elle partageait le préjugé commun, et ne croyait pas les Champenois susceptibles de cette imagination. Sur ce char une magnifique jeune fille se tenait debout, offrant au roi *un cœur d'or pur, qu'un ressort faisait ouvrir, et à l'ouverture duquel on apercevait une fleur de lis du même métal, couronnée, émaillée et portée sur une double L, qu'entouraient deux branches de laurier en or émaillé.* Le château des comtes, poursuivit M. Columbat, communiquait avec l'hospice dont vous avez pu admirer la grille. La maison des princes a disparu, la maison des

pauvres est restée ; c'est la seule dynastie qui ne périsse pas. L'hospice de Troyes est un grand et vaste édifice bien aéré, bien distribué, riche de donations successives, possédant de belles fermes, d'excellentes prairies, mais n'ayant à offrir sous le rapport artistique, que sa grille armoriée, qui est un merveilleux échantillon de la serrurerie la plus délicate et la plus savante du dix-huitième siècle. Il ne reste rien de la célèbre abbaye de Notre-Dame aux Nonnains. Sur son emplacement, on a élevé une très-lourde, très-vilaine, et très-triste caserne qu'on a appelée l'hôtel de la préfecture, sous le prétexte qu'on y loge le préfet. Ce monument, dressé presque en face de la flamboyante église du pape Urbain, semblait tout honteux, tout penaud ; la commisération municipale lui vint en aide d'une étrange façon. Au lieu de le démolir, on lui donna un compagnon : on bâtit à côté de lui une effroyable halle aux grains, qui a l'incontestable avantage de remplir la seule belle place de la ville, de barrer la seule belle rue, et de former le plus choquant contraste avec la plus belle église gothique. Mais, à ceux qui se plaignent de ce manque de goût, on raconte que le conseil municipal faisait jadis de l'opposition, et qu'en posant cette halle sur le pied de la préfecture, on voulait jouer un bon tour à M. le préfet. Le préfet est parti, le monument est resté : qui donc est attrapé ?

A quelque distance de l'hôtel de ville, M. Columbat m'arrêta sur une place, et, évoquant les souvenirs de mon enfance, me rappela que j'avais vu autrefois dans

ce lieu d'ignobles et puantes masures, à la vieillesse desquelles le marteau vint un jour en aide, et qu'on démolit parce qu'elles ne finissaient pas de crouler : c'étaient les boucheries de Troyes. Elles furent célèbres par le précieux privilége dont elles jouissaient, de n'être jamais obsédées par les mouches. Le peuple attribuait cet avantage à un buste de saint Loup qui dominait l'édifice. Les savants hochaient la tête, et alléguaient l'essence du bois qui avait servi à la construction des étaux. Quoi qu'il en fût, maintenant les bouchers débitent la viande chez eux.

L'évocation des vieilles boucheries amena la conversation sur les maisons de bois. Troyes possédait, il y a quelques années encore, dans ce genre, d'assez nombreux échantillons de l'architecture du seizième siècle. On a démoli, modernisé, ces vieux abris de nos pères, et il en reste tout au plus deux ou trois qui peuvent offrir un spécimen de quelque importance. Çà et là, à l'angle des rues, on rencontre pourtant des pignons sculptés, historiés; mais l'affreux badigeon et les soi-disant embellissements modernes, font gémir ces vestiges égarés. La maison de l'Élection est la seule qui n'ait pas trop perdu sa physionomie ancienne. Des pilastres cannelés encadrent le rez-de-chaussée, au-devant duquel est un entresol avec corniche. Une fausse galerie, à plein cintre, appliquée sert d'appui aux fenêtres du premier étage. Une tourelle située en retraite accompagne la maison. Une belle girouette en plomb, formée de figures de salamandres et de couronnes combinées, termine la toiture.

Après avoir salué encore l'hôpital de la Trinité, grande et vieille maison du seizième siècle; l'hôtel des Chapelaines où Louis XIII coucha en 1629 et où, en 1814, après l'affaire de Montereau, l'empereur de Russie et le roi de Prusse décidèrent avec l'empereur d'Autriche, qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon; l'hôtel de Juvénal des Ursins, qui reçut Isabeau de Bavière, lors du fatal mariage célébré à Saint-Jean; et enfin l'hôtel de Vauluisant, l'échantillon le plus remarquable de l'architecture civile de Troyes au seizième siècle, il ne nous restait plus qu'à visiter l'hôtel de ville.

L'hôtel de ville : c'est là le centre, le cœur de la cité; c'est là que les artères battent violemment et se rompent quelquefois aux jours de crise. C'est là qu'on vient à la naissance, à la mort, et que s'accomplissent tous les actes importants : le mariage qui fait l'homme, l'élection qui fait le citoyen. L'hôtel de ville de Troyes n'aurait besoin que de quelques réparations intelligentes pour être un charmant et coquet édifice.

Une statue de Louis XIV occupait la niche de la façade principale. En 1793 on changea la tête et le sexe de la statue, on en fit une Liberté. La Restauration lui mit un casque et un bouclier, ce qui la convertit en Minerve. Espérons qu'on en restera là!

Au premier étage, la grande salle est ornée d'un grand médaillon de Girardon, représentant Louis XIV. Le sculpteur troyen fit de ce délicieux morceau une offrande à la patrie.

Des bustes des principaux Troyens célèbres sont ran-

gés au fond de la salle et ont pour principal usage, de servir à placer les chapeaux de MM. les musiciens, quand la ville de Troyes se donne des concerts dans son hôtel de ville.

Un petit beffroi domine l'édifice; sa cloche sonne le tocsin dans les incendies et les révolutions; et hélas! elle ne chôme pas souvent.

Enfin, nous avions à peu près tout visité. Je connaissais maintenant ma ville natale. Je remerciai avec effusion mon cicérone, qui semblait triste de l'achèvement de sa tâche. Mais je répétai si souvent que Troyes s'était transfigurée à mes yeux, grâce aux évocations puissantes de M. Columbat; je parus si vivement pénétré des beautés du sol troyen, que le brave savant s'épanouit, et fut d'une vivacité presque enfantine dans ses dernières paroles.

XI

Où l'on démontre que Voltaire n'était qu'un sot.

— Ah! mon ami, me dit-il, ne perdez pas cette foi précieuse que vous paraissez avoir désormais dans la beauté de la muse champenoise! Vous avez vu des débris illustres; ouvrez l'histoire, vous verrez des faits éclatants. Les Champenois sont fidèles et leur placidité fait la constance de leurs opinions. Soyez Champenois, vous méritez bien de l'être!

— J'ai vu des monuments, répondis-je avec un sourire; vous m'avez expliqué les légendes; mais les hommes, les vivants me paraissent, en dépit de vos illusions, prendre à tâche d'oublier leurs traditions et de démolir leurs monuments.

— Ah! vous voilà retombé dans vos défiances, répliqua avec un peu d'aigreur mon aimable compagnon, vous pensez encore à la Béotie. Mais songez donc que la Béotie eut Pindare, et que la Champagne eut La Fontaine.

— Oui, celui que madame de la Sablière appelait *sa bête*, comme si elle eût dit son Champenois, La Fontaine, le Pindare des animaux!

— Hélas! vous avez le mal de votre temps, me dit avec une effusion douloureuse l'excellent M. Columbat, vous aussi, vous êtes atteint de Voltaire.

Je souris encore.

— Est-ce que vous en voulez au philosophe de Ferney d'un mot qui lui échappa un jour? « La preuve que les Troyens descendent des guerriers de l'ancienne Troie, dit-il, c'est qu'ils n'aiment pas le grec. »

— Voltaire est un impie et un sot, s'écria M. Columbat avec une généreuse colère.

— Permettez-moi, répliquai-je, de trouver votre second terme au moins exagéré.

— Je le maintiens pourtant! Est-on forcément bête parce qu'on n'aime pas le grec! Qu'est-ce donc d'ailleurs que la bêtise? Si c'est la conscience, l'honnêteté, la douceur, la bonté, en un mot, les Champenois sont bêtes, j'en conviens; et tous les méchants, les traîtres, les intrigants sont gens d'esprit. Mais n'est-il pas plus conforme aux destinées humaines, n'est-il pas plus naturel de trouver l'esprit, le véritable esprit, l'inspiration saine et droite dans le dévouement, dans l'égalité d'humeur, dans la bonhomie? Être méchant, c'est nuire aux autres et à soi-même. Je ne vois pas pour ma part que ce soit si spirituel!

— Ainsi, interrompis-je, vous persistez à conclure que Voltaire, ce chef-d'œuvre de malice, est un sot?

— Pourquoi pas? continua M. Columbat. Il y a des sots de génie, et beaucoup de grands hommes n'ont jamais eu le sens commun. Au surplus, je dis cela sans colère; j'ai pardonné au démon de Ferney.

— C'est fort heureux, murmurai-je, et vous mettez ma conscience bien à l'aise.

— Oui, je lui pardonne; car il a dû faire au delà du tombeau, une pitoyable grimace en voyant les singuliers honneurs rendus à sa mémoire. Il semble que la bonhomie champenoise, dont il avait pu se moquer, ait été chargée de quelque sublime vengeance. Voltaire meurt le 30 mai 1778. Où va-t-on l'enterrer, ce dieu défunt de l'esprit, de la malice et de la satire? On prendra, n'est-ce pas, la terre la plus chaude, la plus imprégnée de vie, pour lui faire un tiède oreiller, qui l'inspire encore? Point; et remarquez bien ceci : c'est en Champagne, dans cette pauvre et froide argile sur laquelle paissent les moutons, qu'il vient chercher le repos; c'est à l'abbaye de Scellières, près de Nogent, qu'il va demander aux innocents Champenois le gîte, l'abri qu'il ne peut trouver ailleurs. Voltaire enterré en Champagne! n'est-ce pas un enseignement, un triomphe de la justice, une réparation éclatante? L'auteur de *Candide* se délassant de son sourire sarcastique à l'ombre du fameux proverbe des quatre-vingt-dix-neuf moutons, n'est-ce pas le comble du sublime dans l'ironie? Eh bien! ce n'est pas tout encore. J'ai vu, monsieur, moi qui vous parle, j'ai vu en 1791 (j'étais un enfant), j'ai vu paraître au soleil ce masque grimaçant et à jamais refroidi; on le retirait de sa re-

traite pour le ramener en triomphe à Paris. Mais la Champagne avait des droits qu'elle ne voulait pas perdre entièrement. Voltaire était son ôtage. Comme on l'exhumait, ce vieux cadavre tomba en lambeaux, et des Champenois gardèrent comme des témoignages, comme des trophées, l'un, un calcanéum, qui est resté dans la possession d'une famille troyenne; un autre, deux dents de cette mâchoire qui avait tant mordu. On avait déjà expédié son cœur à Ferney et M. Mitouart, pharmacien à Paris, gardait son cervelet dans de l'esprit-de-vin; si bien que ce pauvre grand génie fut dépecé et débité en reliques. Mais il y avait encore tant de malice dans une seule de ses dents, que le possesseur de ce débris, Antoine-François Lemaire, depuis rédacteur du journal *le Citoyen Français*, ayant commis l'imprudence de porter toujours sur lui cette dent incrustée dans un médaillon, finit par mourir fou à Bicêtre. Depuis, cette dent glorieuse et dangereuse est tombée entre les mains d'un dentiste. Mais le supplice de cet homme qui a osé s'attaquer à la plus sublime bergère et aux moutons, dure encore pour l'enseignement de l'avenir, et Voltaire, l'auteur du poëme que vous savez, n'a quitté la Champagne que pour être enterré dans les caveaux de Sainte-Geneviève, d'une église consacrée à une humble gardeuse de moutons! C'est ainsi que les Champenois sont vengés!

En achevant cette triomphante démonstration, M. Columbat souleva son chapeau auquel sa perruque adhérait, et un rayon de soleil enveloppa d'une chaude auréole le crâne dénudé de ce naïf savant; une sorte de

rire béat éclairait ses lèvres; j'admirai ce patriotisme, ingénieux jusqu'au paradoxe le plus insensé, et ardent jusqu'à la superstition la plus comique. Hélas! combien de gens encore en France sont susceptibles d'éprouver ces infirmités sublimes! Pour moi, je prenais un grand plaisir à ce dialogue; et, craignant qu'il ne fût épuisé, je m'empressai de lui susciter un nouvel aliment.

XII

Qui traite de la métamorphose des moutons en hippogriffes.

— Ainsi donc, mon cher monsieur Columbat, les Champenois sont des gens d'esprit?

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, répondit le Troyen modeste en rougissant (comme si sa réponse affirmative eût pu constituer une fatuité personnelle); mais il y a esprit et esprit. Sans doute, nous ne brillons pas par cette fine fleur d'éloquence, par cette vive repartie, qui n'est que l'épanouissement de la frivolité. Une de nos illustrations les plus sérieuses, un grand homme véritable, qu'on ne connaît pas à Paris, et qui a été dans son genre une sorte de petit Voltaire provincial, M. Grosley, a tracé en ces termes, dans l'une de ses excellentes études sur son pays, le caractère du Troyen : « Le vrai Troyen est franc, peu souple, arrêté dans ses sentiments, opiniâtre dans ses desseins et dans ses goûts. Son esprit plus ingénu que délié, moins brillant que solide, est capable de tout ce qui demande une certaine application. Naïf, aisé,

sans apprêt dans le commerce de la société, il aime la plaisanterie, la raillerie et les plaisirs bruyants... Économe, attentif à ses intérêts, il sait allier le faste même avec l'économie... L'ambition, des vues de fortune l'ont-elles dépouillé de son caractère, il devient laborieux, actif, infatigable; il sait flatter, s'insinuer, s'impatroniser; on le prendrait pour un Gascon s'il n'ouvrait jamais la bouche. Au reste, il est rare qu'un Troyen ait quitté son pays avec le ferme propos de parvenir et qu'il ne soit pas parvenu.... Par la force de ce même caractère, un Troyen qui a le malheur d'être un sot, l'est plus qu'un autre, il l'est à perpétuité. » Voilà au vrai notre caractère.

Le dernier trait est le plus dangereux, c'est celui qui a pu nous faire soupçonner de sottise. Il ne faudrait pas vous imaginer que luttant avec tant d'âpreté contre le fameux proverbe, j'aie voulu ériger notre province en Académie de bel esprit. Ce n'est point une quintessence; et je vous avouerai, monsieur, qu'on y fait et qu'on y débite des sottises, comme partout ailleurs et aussi bien que partout. Mais cette denrée pour ne pas nous être étrangère ne nous est cependant pas exclusivement réservée. Seulement, quand on est bête en Champagne, on l'est naïvement; et j'ai entendu dire qu'à Paris on l'était avec outrecuidance et prétention.

Le révérend père Binet, dans la vie de *saint Aldérald*, fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine *de beaux esprits et de langues bien pendues;* et Amadis

Jamyn, défendant nos compatriotes du reproche de douceur excessive, disait, dans un sonnet :

> S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
> C'est faute de malice et non d'entendement.

Bref, monsieur, si vous voulez étudier l'histoire de Troyes, vous trouverez partout des traces d'une naïveté parfois ingénieuse, qui rachète bien des balourdises. La Fontaine est un Champenois assez complet ; il aimait les moutons, celui-là, et les moutons ne furent pas ingrats. C'est grâce à eux, à leurs inspirations, que l'on a pu le comparer à Pindare !

— Sans compter, repris-je, que la Béotie n'a pas seulement produit Pindare, elle eut aussi Épaminondas ; et, à ce compte, la Champagne sut évoquer de ses sillons toute une légion d'Épaminondas, quand l'ennemi eut passé nos frontières.

— C'est vrai, s'écria M. Columbat, ravi de mon élan patriotique ; cette pauvre vieille province si ridicule, si dénigrée, si bafouée, se fit prendre au sérieux en combattant à chaque étape de l'invasion. S'il n'eût dépendu que d'elle d'empêcher l'ennemi d'arriver à Paris, Paris était sauf. Mais les temps étaient venus, et nos laboureurs n'eurent plus qu'à se coucher tout sanglants au seuil de leurs cabanes incendiées par les Cosaques. Ah ! ce fut une terrible épopée. J'ai vu passer l'Empereur ; il était bien pâle, monsieur, en traversant les rues de Troyes. Il venait de Brienne, son second berceau. Il pleurait en de-

dans; et nous pleurions tous nos plus grosses larmes; car il nous aimait et nous l'aimions. Il était un peu Champenois par les premières années; il savait qu'on élève autre chose que des moutons dans nos plaines, et il gémissait sur les tas de héros qu'il laissait amoncelés aux revers des routes.

M. Columbat, absorbé dans ses souvenirs, s'interrompit tout à coup. En regardant son front, il me semblait voir défiler dans sa pensée ce cortége sinistre, cette cohue effarée, qui poussait Napoléon à la déroute, à l'exil. Je compris sa douleur, et j'essayai, non de l'apaiser, mais de lui ouvrir une issue. Je lui dis en lui prenant les mains :

— Je vous ai parlé d'un grand poëte qui ne mangeait pas de mouton et qui ne voulait pas en voir tuer. Il y en a encore un autre qui mérite une place dans votre estime littéraire. Celui-là a tout particulièrement vengé la Champagne. Il lui a consacré de nobles pages; il a très-bien établi que la patrie de Danton avait une énergie formidable au besoin, et qu'en l'appliquant à cette province, le mot de *bête* changeait de sens : « Il signifie alors seulement, dit-il, naïf, simple, rude, primitif; au besoin, redoutable. La bête peut fort bien être aigle ou lion; c'est ce que la Champagne a été en 1814. »

— Bravo! bravo! s'écria M. Columbat, en ôtant d'une main son chapeau et de l'autre sa perruque dans un paroxysme d'enthousiasme. Cela est bien dit! se peut-il qu'il y ait des poëtes qui s'occupent de la Champagne et que je les ignore? Le nom de celui-là, monsieur, s'il vous plaît?

LE DÉMON DU LAC

I

Le tombeau et le berceau.

Vers le milieu du mois de décembre 1542, le château de Falkland, en Ecosse, était rempli de tumulte. Une partie de la noblesse s'y trouvait réunie, dans l'attente d'un grand malheur et d'une heureuse nouvelle. Le malheur allait s'accomplir dans le château même où le roi Jacques V s'était retiré après la défaite de son armée par les Anglais, à Solway-Moos; l'heureuse nouvelle devait être apportée du château de Linlithgow, où résidait la reine d'Ecosse, Marie de Lorraine, fille de Claude de Lorraine, premier duc de Guise.

L'Ecosse entrait tout à la fois en deuil et en espérance. Un règne finissait, un autre s'annonçait. Pendant que le pauvre Jacques V se débattait entre les fantômes qui en-

touraient son agonie, la reine, bien dolente de ne pouvoir soutenir le front mouillé de sueur de son époux bien-aimé, attendait, loin de là, le premier vagissement de l'enfant qui devait lui remplacer ses deux fils morts au berceau. Enfin, le 8 décembre, un écuyer partit à toute bride du château de Linlithgow pour la résidence de Falkland, et répandit sur sa route l'heureuse nouvelle de la naissance d'une petite fille qui devait porter le nom de sa mère, Marie.

Ce jour-là même, le roi Jacques était en proie à un ardent délire. On attendit une lueur de raison pour l'informer de l'événement; mais la raison semblait avoir fui pour toujours.

L'Ecosse était un rude pays alors, plein d'ignorance et de brutalité. Les seigneurs y faisaient au besoin le métier d'assassins et de larrons. Le meurtre était la dernière raison de la politique. Jacques V, esprit poétique et délicat, n'était pas fait pour ce pays sauvage et pour cette sauvage époque; il lui avait fallu bientôt renoncer à ses illusions, à ses promenades aventureuses, à sa vie de galanterie. Catholique fervent, d'ailleurs, et justicier implacable, sacrifiant les intérêts de sa dynastie aux principes de sa foi, il avait combattu à outrance le presbytérianisme de son oncle Henri VIII. Mais en vain il avait étouffé ses instincts généreux; en vain il avait fait appel à l'épée, à la hache, au bûcher; abandonné par la cupidité de ses nobles et par l'indifférence de son peuple, deux fois vaincu par Henri VIII, pleurant sur la honte de ses armes et sur l'inutilité de ses rigueurs, dévoré

se refermait ; l'horizon si triste, si désenchanté, si assombri, s'illuminait, et, de loin, à travers les brumes, il voyait une blonde figure d'enfant qui lui souriait. Tout ce poëme inénarrable des joies, des caresses, des mutineries, des gentillesses de l'enfance, lui apparut comme dans un éclair. Une bouffée de vie et d'espérance lui entra au cœur, tandis que l'air vif entrait par la fenêtre restée ouverte.

Hélas ! la trêve fut courte, le mirage disparut bien vite ; la conscience de sa mort prochaine revint au roi, avec la sueur qu'il sentit monter à son front. Le frisson le saisit ; on referma la fenêtre, on ranima le foyer ; mais le vent du tombeau ne cessa plus d'agiter ce spectre royal.

— Une fille, murmura Jacques ; pauvre enfant qui va porter le deuil de son père et le deuil de l'Ecosse !

Et cette pensée rappelant tous les fantômes, le roi leva les mains à ses yeux, comme pour les fermer devant d'effroyables tableaux : — « Ceux, dit-il, qui n'ont pas » respecté le chardon royal et qui ont flétri la couronne » d'Ecosse, ceux qui ont profané cette couronne sur mon » front, l'arracheront du sien. Par fille elle est venue, » et par fille elle s'en ira. »

Après avoir prononcé ces paroles prophétiques, le moribond épuisé se retourna dans son lit, et poussant un grand cri, expira.

Les gentilshommes s'approchèrent alors l'un après l'autre du lit funèbre, donnèrent un dernier adieu à la majesté morte, puis descendirent silencieux dans la cour du château, montèrent sur leurs chevaux, et partirent

pour le château de Linlithgow. Ils allaient saluer leur reine de six jours, Marie Stuart.

La prophétie du roi semblait précéder ce sombre cortége, et, malgré leur rudesse, ces lords comprenaient que la tombe ouverte était trop large pour une seule victime, et que l'Ecosse allait entrer dans un long et sanglant veuvage.

François. Bien que l'idée de voyager, de changer de climat, de quitter ce monastère, qui avait été pour elle un sombre berceau, fît battre le cœur de Marie, elle n'en regrettait pas moins son beau lac, ses vertes bruyères, ses tristes campagnes, qu'elle avait animées de sa gaieté.

Elle allait voir le pays de sa mère, ses oncles de Guise, qui lui envoyaient de si beaux présents et de si douces paroles ; elle allait, habillée de riches atours, prendre rang à la cour de Saint-Germain ; mais il lui fallait renoncer à sa liberté. La petite paysanne allait devenir une vraie reine, c'est-à-dire qu'elle ne pourrait plus sortir, courir à l'aise ; et ce compagnon de jeux qu'on lui promettait, le dauphin François, l'effrayait par la pensée qu'il deviendrait un jour son mari, c'est-à-dire son maître. Aussi Marie voulut-elle faire une dernière promenade d'adieu sur son beau lac, et les quatre compagnes ordinaires de sa vie, Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livington, Marie Breatoun, la conduisirent vers la barque qui l'attendait.

Ce jour-là, le ciel était gros et plein de larmes, comme le cœur de la petite reine. L'Ecosse semblait s'attrister ; le lac s'agitait, comme pour parler et murmurer une plainte ; les pêcheurs, accourus sur la rive pour assister à la dernière promenade de leur fée, regardaient silencieusement les cinq Maries s'installer dans la barque, et ne songeaient pas à pousser les hurras accoutumés. La petite reine, sur la tristesse de laquelle toute cette tristesse extérieure venait peser, essaya de rire, excita ses compagnes, et, ne pouvant parvenir à les distraire, en-

tama une ballade ; mais sa voix était moins pure, moins nette que d'ordinaire ; elle n'osa continuer, et s'interrompit au premier refrain ; puis, comme Marie Fleming était près d'elle et semblait la plus désolée, elle lui jeta les deux bras autour du cou, l'embrassa et lui dit :

— Allons, mignonne, n'essaye pas de me faire pleurer, et pensons au beau pays que nous allons voir !

— Hélas ! répondit Marie Fleming, est-il de beaux pays sans lacs ?

— Pauvre lac ! interrompit la petite reine, je voudrais l'emporter avec moi ?... Et, se penchant en dehors de la barque, elle plongea sa petite main rose dans l'eau verte, l'emplit, et la porta vivement à ses lèvres, d'où ruisselèrent des gouttes.

— Prenez garde, ma reine, dit une des petites Maries, ne vous penchez pas tant, le Kelpy vous prendrait ?

— Le Kelpy, répliqua Marie Stuart, est un bon démon qui m'a toujours souri et qui m'aime ; il ne voudrait pas me nuire.

— S'il vous aime, raison de plus pour vous garder !

— Mes amies, dit la jeune reine, en se dressant sur ses petits pieds, disons adieu au démon du lac, à ce vieux compagnon qui ne peut pas nous suivre, et auquel personne ne viendra plus chanter nos chansons.

Alors Marie Stuart se tint debout dans la barque, que les vagues tumultueuses commençaient à agiter, et la jeune enchanteresse parla ainsi :

« Vieux Kelpy, toi qui es noir comme la nuit, et qui as de longs bras toujours remplis d'herbes, démon du lac

de Monteith, dont les pieds de cheval galopent sur les flots, dont la tête humaine se montre aux noyés, et dont les mains froides s'attachent aux barques condamnées; démon qui m'as toujours caressée, je te dis adieu, et je te donne, comme souvenir de ta bien-aimée Marie, cette agrafe aux armes d'Ecosse et de Lorraine, qui a touché mon cœur et qui va toucher le tien! »

Et arrachant vivement de son plaid l'agrafe qui le retenait, Marie la jeta dans les flots; puis elle s'agenouilla, chercha à plonger du regard dans les profondeurs de l'eau, comme pour y voir le Kelpy! Toutes ses compagnes l'imitèrent, et les cinq Maries s'inclinèrent et se penchèrent tellement, que les vagues, soulevées par le vent, montaient jusqu'à leurs fronts et semblaient les baiser.

Tout à coup, soit que les bateliers épouvantés de ce jeu imprudent et désespérés de ne pouvoir le faire cesser par leurs remontrances, eussent voulu forcer ces jeunes étourdies à l'interrompre, soit que la tempête s'élevât alors, soit enfin, comme les ballades l'assurent, que le Kelpy, le démon du lac, eût voulu rendre à Marie une prophétie en échange de son adieu, un grand tumulte se fit aux flancs de la barque, une trombe d'eau jaillit et inonda les promeneuses; Marie Stuart poussa un grand cri, et se rejeta pâle et à demi morte d'effroi sur son banc, en murmurant qu'elle avait vu le démon du lac, que le Centaure humide l'avait saisie de ses deux bras et avait voulu l'attirer à lui.

Les jeunes compagnes de la reine cherchaient à la ras-

surer, sans se sentir elles-mêmes prémunies contre la terrible vision. Elles n'osaient regarder le lac, de peur de se heurter aux deux grands yeux glauques du monstre, ces yeux qui portent infailliblement malheur et qui annoncent la mort à celui qui les rencontre.

Quant à Marie Stuart, elle tremblait, passait, en frémissant, sa main autour de sa ceinture, comme pour effacer l'empreinte qu'elle disait avoir sentie. Elle avait vu bien distinctement le démon se cramponner à la barque, la secouer ; et elle affirmait qu'au moment où elle avait poussé un grand cri, en se recommandant à la Vierge, sa patronne, le monstre, qui avait grand'peur de la Mère de Dieu, s'était plongé dans le lac, en lui envoyant un coup d'œil épouvantable.

La barque aborda bientôt au seuil du monastère. Les jeunes filles n'osèrent raconter l'incident de leur promenade. Quant à la petite Marie, son cœur s'était resserré plus étroitement encore. Le pressentiment acheva d'assombrir ce voyage de France, dont on essayait vainement de l'éblouir. On la coucha avec la fièvre, et pendant toute la nuit, qui fut remplie par une tempête horrible, elle crut distinguer dans le sifflement du vent, dans le mugissement du lac, les plaintes du Kelpy qui l'appelait, et qui réclamait sa jeune et royale fiancée.

Sa nourrice, que cette agitation rendait inquiète, resta près de son lit et l'entendit plusieurs fois murmurer :
— Mon bon Dieu, qui m'avez destiné pour mari le gentil dauphin François, ne permettez pas que je reste ici la femme du démon de Monteith !

Vers le matin, le sommeil calma ces terreurs; mais le départ pour la France devait avoir lieu le jour même, et, quand l'heure sonna, Marie se laissa conduire en tremblant, et ferma les yeux tant qu'elle fut en vue du lac.

III

Les deux traversées.

On s'embarqua à Dumbarton; mais à peine la flotte qui servait de cortége à la reine d'Écosse fut-elle éloignée des côtes, que le vent souffla avec violence, et que les navires, secoués sur les vagues, craquèrent et menacèrent de se briser.

La petite reine pensa plus que jamais alors à la sinistre vision. Evidemment le démon du lac la poursuivait, et les flots devaient lui être funestes. Joignant les mains et priant avec ferveur, la fille de Jacques V supplia le mauvais génie de Monteith d'épargner ses compagnons et de ne frapper que sur elle. Cette prière, qui partait d'un cœur pur, monta au ciel à travers les nuées amoncelées. Un vent rapide poussa la flotte vers les rives de France, et, le lundi 20 août 1548, le vaisseau qui portait Marie Stuart aborda, ou plutôt vint échouer à la pointe de la baie de Morlaix, dans un repaire de contrebandiers et de corsaires, au port de Roscoff.

Ce n'était pas assez de présages. L'influence du Kelpy semblait poursuivre Marie jusque dans le pays où elle devait régner. Comme elle sortait en grande pompe de l'église Notre-Dame de Morlaix, où le *Te Deum* avait été chanté; et comme elle franchissait la porte de la ville appelée *porte de la Prison*, le pont-levis creva et tomba dans la rivière. Les Ecossais crièrent à la trahison. Mais ainsi que dit le chroniqueur, « le seigneur de Rohan, » qui marchait à pied près de la litière de Sa Majesté, » leur cria à pleine teste: — Jamais Breton ne fist tra- » hison! Et les deux jours que la royne demoura pour se » deslasser de la fatigue de la mer, il fit desgonder toutes » les portes de la ville et rompre les chaînes des ponts. »

Marie Stuart oublia bientôt à Saint-Germain en Laye les adieux du démon de Monteith et les augures de son voyage. Elle passa là quelques années heureuses, dans un tourbillon continuel de chasses, de fêtes, de danses, de concerts. Ardente comme elle l'était déjà au monastère d'Inch-Mahome, la petite reine se livrait au plaisir avec un entraînement inouï. Toute cette cour étincelante des Valois, dont Catherine de Médicis était l'ombre, enivrait Marie et rayonnait de sa jeunesse, de sa beauté précoce, de son esprit.

Ronsard, Joachim du Bellay, Amadis Jamyn, tous les poëtes ravageaient pour elle le Parnasse et lui faisaient une litière de roses et de lis, qu'elle foulait en riant. L'Ecosse, froide et brumeuse, était bien oubliée parfois; et quand, du haut de la terrasse de Saint-Germain, elle regardait la Seine dérouler son écharpe, ou bien quand

elle parcourait, dans une barque dorée et pavoisée, l'étang de Fontainebleau, la fille de Jacques V ne songeait guère au lugubre Kelpy. Les Naïades de France faisaient étinceler tant de perles dans leurs ébats joyeux, qu'on ne pouvait se rappeler, en présence de ces flots charmants, les eaux profondes de Monteith. C'était toujours une divinité jeune et belle, assise dans une conque nacrée, que l'on cherchait sous les nappes argentées des rivières, et non plus le Centaure hideux qui avait reçu l'agrafe d'or de Marie.

Hélas! on oublie le Centaure, mais le Centaure n'oublie pas. La fille de Jacques V avait été bénie par son père dans une agonie sanglante; des bûchers avaient éclairé son berceau; le bonheur ne pouvait être pour elle qu'un intermède ironique entre deux drames. A peine avait-elle dix-neuf ans, à peine était-elle enivrée de tous les parfums qu'on répandait sur ses pas, que la mort lui prit son époux bien-aimé, François II, et qu'un cortège illustre et brillant, mais plein de deuil et de tristesse, s'acheminait vers la mer, pour reconduire à ses vaisseaux Marie Stuart désolée, qui exhalait sa plainte en tendres prières et en vers harmonieux.

Le 15 août 1561, deux galères et deux vaisseaux de transport quittaient Calais. Sur l'un de ces navires, Marie Stuart, tristement accoudée, regardait les côtes de France s'amoindrir et blanchir à l'horizon. L'histoire a conservé le costume de la reine en cette circonstance : elle avait la robe de velours blanc qui servait pour le grand deuil des reines de France; une guimpe découpée à

pointes de dentelle enveloppait son cou; son voile empesé se recourbait au-dessus de chaque épaule; les manches de toile d'argent étaient étroites en bas, bouffantes en haut; sa chevelure, lisse sur la tête, était crêpée au-dessus des tempes et se rattachait par derrière avec des nœuds de ruban; un bonnet léger lui descendait en cœur sur le front et couvrait, sans les cacher, trois rangs de perles de la plus belle eau; un collier d'autres perles, qu'elle préférait à tous ses joyaux, ruisselait de son cou (1).

Pauvre Marie! A mesure qu'elle voyait s'éloigner le rivage, d'inexprimables angoisses s'éveillaient dans son âme; elle laissait en France un tombeau dans lequel dormaient, avec son jeune époux, tous ses rêves, toutes ses illusions, et elle allait trouver en Ecosse des bûchers à peine éteints, des gibets encore sanglants; elle quittait une cour charmante, des cœurs embrasés de son souvenir; elle allait se heurter à des sujets sombres et défiants, à une noblesse hautaine et jalouse. On l'aimait en France. Hélas! on ne la connaissait plus en Ecosse, peut-être bien allait-on l'y haïr!

Les traversées étaient funestes à Marie. Depuis le jour où le démon du lac de Monteith lui était apparu, elle n'avait pu poser le pied sur un navire sans que quelque malheur survînt. Le Kelpy ne manqua pas cette occasion. Comme on était à quelque distance de terre, deux barques, qui amenaient aux vaisseaux les gens de l'es-

(1) *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

corte de Marie, chavirèrent; six hommes disparurent dans les flots, l'écume jaillit jusqu'au front de la reine; elle appela à l'aide, mais ce fut vainement; la mer ne rendit pas l'holocauste, et, après des efforts inutiles, on vint annoncer à Marie Stuart que l'équipage avait perdu six hommes.

La royale veuve laissa tomber deux grosses larmes de ses beaux yeux, et comme ses dames d'honneur l'entouraient et essayaient de la consoler, elle dit à Marie Fleming sa favorite :

— Ma foi me défend de croire aux sortiléges, mon cœur me reproche des folles terreurs; mais, en dépit de mon cœur et de ma foi, j'ai vu le démon du lac enrouler ses bras autour de ces barques et les attirer au fond de l'eau.

— Ma reine, dit Marie, chassez ces illusions; il n'y a pas de démon de Monteith, il n'y a que la colère de l'Océan et la miséricorde de Dieu qui permettent la mort.

— Oh! je crois en Dieu, répliqua Marie avec exaltation, mais je ne puis chasser cette autre croyance de ma jeunesse.

Et quittant sa compagne fidèle, la jeune reine alla, dans une partie retirée du navire, méditer et pleurer à son aise. On l'entendait parfois jeter des adieux mélancoliques à la France; elle lui envoyait, sur l'aile des vents, ses plus ardentes caresses, puis elle gémissait sur les morts que son vaisseau entraînait dans le sillage; et quand l'idée du démon du lac revenait à son esprit, elle

évoquait tous les souvenirs de son enfance et comparait la triste reine qui retournait veuve en Écosse à la petite fille qui était allée chercher en France des joies fugitives, avec des regrets éternels.

La reine croyait du moins à l'éternité de sa douleur; mais Marie Stuart était de ces natures altérées qui absorbent les larmes comme le sable brûlant du désert absorbe la rosée, et qui n'ont jamais fini avec les tentations de la terre et les enivrements du cœur; elle était sincère dans son désespoir. Lors de cette traversée, en présence de ce rivage bien-aimé qu'elle quittait pour toujours, après cette scène de deuil qui l'avait profondément remuée, elle croyait de bonne foi à l'impossibilité de retrouver son sourire de reine et sa gaieté d'enfant; mais elle devait passer bien des fois encore par ces violentes alternatives de joies insensées, de désespoirs terribles.

Donc la traversée fut triste; Marie pleura beaucoup. Elle avait dit au timonier de l'éveiller au point du jour, si l'on apercevait toujours les côtes de France. Le vieux marin n'oublia pas cet ordre, et Marie salua une dernière fois, aux lueurs du matin, les rivages de sa patrie adoptive; puis tout disparut, l'horizon devint infini, et la reine se trouva seule avec ses regrets, entre le ciel et la mer. On arriva un dimanche matin; mais un brouillard épais empêcha le débarquement, et ce ne fut que le lendemain, 19 août 1561, que Marie Stuart posa le pied sur la terre d'Écosse.

IV

Le lac de Loch-Leven.

Des années se sont passées. La jeune fille insoucieuse du monastère d'Inch-Mahome est devenue une femme énergique et violente. La passion a remplacé sur son front et dans ses yeux les flammes limpides de sa première innocence. La fée du lac de Monteith a perdu son auréole. On l'aime encore, on l'aimera toujours, mais d'un amour fatal, plein de frénésie et de remords, d'un amour qui flétrit et qui tue; on l'aime, parce qu'elle est belle, que son regard est irrésistible, que sa bouche sait des paroles magiques; mais on n'a plus pour elle cette vénération suprême, ce culte religieux qui la faisait adorer des montagnards et des pêcheurs. C'est que Marie Stuart n'est plus seulement la veuve de François II, c'est qu'elle est aussi la veuve de Darnley, immolé pour elle et par elle; c'est que le sang de Riccio, le chanteur italien, poignardé dans sa chambre, a rejailli sur sa robe; c'est que Chastelard est mort sur un échafaud pour l'a-

voir aimée et s'être cru aimé d'elle; c'est qu'après tant de sang répandu, elle s'est librement donnée à Bothwel le pirate, à Bothwel son troisième mari, assassin de son second mari Darnley; c'est que la fille de Jacques V n'a pas seulement été impitoyable comme son père pour l'hérésie, c'est qu'elle a mérité d'être maudite et méprisée de John Knox, l'invincible apôtre du presbytérianisme, le seul homme qu'elle ait vainement voulu séduire et fasciner; c'est que James Murray, son frère, qu'elle a comblé d'honneurs et de biens, trouve sa gloire et sa vertu dans l'ingratitude; c'est que le malheur et la honte suivent partout cette reine infortunée, pleine de génie, resplendissante de beauté; c'est qu'à force de caprices étranges, de désordres et de crimes, elle serait devenue odieuse à l'histoire, si Dieu n'avait voulu qu'elle commençât sur la terre son expiation. Épouse oublieuse, elle sera mère oubliée; reine imprudente, elle sera délaissée et trahie; puis enfin elle rachètera par son immolation tout le sang précieux qu'elle a fait verser.

A l'heure où nous la retrouvons, Marie Stuart, vaincue mais infatigable, s'échappe du château de Loch-Leven, où sa noblesse révoltée l'a renfermée, pour recommencer sa vie de lutte, de guerre, de violence et de passion.

C'était le 2 mai 1568; la reine attendait impatiemment, depuis plusieurs jours, le signal de délivrance que lui avaient fait annoncer Georges Douglas et John Beatoun, deux de ses fidèles et derniers amis.

Georges, parent du laird de Loch-Leven, n'avait pu

voir Marie sans subir, comme tout le monde, sa fascination. Chargé de la garder, il avait voulu favoriser son évasion; mais découvert et contraint de fuir, il avait rassemblé au dehors quelques partisans de la reine, et laissé à un de ses plus jeunes parents, enfant de seize ans, surnommé le *Petit Douglas*, le soin d'ouvrir les portes de la prison à cette séduisante et fatale beauté.

Le petit Douglas s'était acquitté avec d'autant plus d'ardeur de la mission qu'il avait reçue, que lui aussi s'était senti ému d'une tendre pitié pour l'enchanteresse. Or, le 2 mai, après le souper, comme Marie s'était retirée dans sa chambre, on frappa à la porte. Le petit Douglas parut, et, posant un genou en terre, annonça à la reine qu'elle allait être libre et qu'il avait dérobé les clefs du château.

— Libre! murmura la reine; soyez béni, vous qui avez pris en pitié celle que son peuple abandonne!

— Madame, le temps presse... interrompit Douglas, que les témoignages de cette reconnaissance embarrassaient.

— Je suis prête, répondit Marie Stuart en se levant, et quelques instants après, posant son bras sur le bras tremblant de son jeune libérateur, elle franchissait, sous un déguisement, les portes du château. Une barque était amarrée au rivage. Le lac de Loch-Leven, sombre et silencieux, balançait l'esquif. La lune, complice de la fuite, s'était voilée. C'était une admirable nuit pour une évasion.

Avant de mettre le pied sur la barque, la fée d'Inch-

Mahome se souvint du lac de Monteith, de ses promenades d'enfant, peut-être aussi du Kelpy, et retenant le petit Douglas, qui s'apprêtait au départ.

— Hélas! dit-elle, toutes les fois que je me suis embarquée, ce fut pour un malheur, et les eaux que j'ai parcourues ont toutes reçu mes larmes.

— Les eaux de Loch-Leven recevront mon sang plutôt que vos pleurs, reprit avec énergie le petit Douglas. Si je ne parviens à vous rendre libre, je me tuerai.

— Taisez-vous, enfant, et priez Dieu!

Alors, se retournant vers les sombres murailles qui avaient été confidentes de ses douleurs, la reine d'Écosse adressa une ardente prière au Ciel. Chose étrange! plus son cœur se calcinait au feu des passions humaines, plus il s'ouvrait aussi aux effusions divines. La fille du catholique Jacques V éprouvait au fond de toutes ses voluptés une soif inextinguible qui ne se satisfaisait réellement que par la prière.

Quand elle eut fini, Marie sauta dans la barque, et celle-ci, emportée par les rames, vola sur le lac comme un alcyon.

A quelques brasses de la rive, la reine regarda le fanal qu'elle avait laissé sur sa fenêtre pour avertir, du moment précis de sa fuite, ses amis cachés dans les environs. Le petit Douglas distingua un soupir.

— Que regrettez-vous? madame, demanda timidement l'enfant.

— Je ne regrette rien : j'ai peur, dit Marie Stuart.

Cette lumière rouge est une triste étoile ; on dirait une lueur sanglante.

— C'est la liberté qui rayonne, ô ma reine !

— Oui, la liberté de combattre, la liberté de punir des rebelles ! Du sang ! toujours du sang ! Douglas, Douglas ! je n'étais pas faite pour cette vie terrible.

Douglas abandonna les rames, et voyant Marie Stuart rêveuse, se prit à la contempler tristement.

Il semblait que cette heure était toute de méditation. Loch-Leven était oublié, les dangers avaient fui ; on eût dit une promenade paisible et douce. Marie regardait les flots, Douglas regardait Marie, et le silence n'était interrompu que par le glissement de l'eau sur les flancs de la barque.

Dans cette nuit paisible, la reine fugitive dégonflait son cœur et aspirait les parfums de sa vie passée dans les parfums du printemps. Elle songeait au beau séjour de France, à son triste retour, à ses fautes, à ses crimes, et ses remords s'épurant dans cette sérénité immense, elle sentait son âme se dégager peu à peu de ses angoisses.

— Douglas, dit-elle enfin, comme si elle résumait sa méditation, n'aimez jamais ! conservez votre cœur pur, comme l'éclair de vos regards. C'est le seul conseil que je puisse vous donner en retour de la liberté.

— Il est trop tard, madame, répondit Douglas avec une voix tremblante, et en se mettant à ses genoux ; je vous ai vue pleurer, et quand j'ai juré de vous sauver, j'ai juré de vous aimer jusqu'à la mort.

— Vous aussi, pauvre enfant !

Il y eut un long silence que nul n'osait rompre. La lune, jusque-là voilée par les nuages, se montra tout à coup et son pâle rayon enveloppa la barque. Le petit Douglas aperçut alors au fil de l'eau un lis qui penchait sa tête, touchant emblème pour une reine de France! Il sortit à moitié de l'esquif, à l'aide de la rame atteignit la fleur et l'offrit à Marie Stuart. Une perle brillait sur le bord du calice; c'était une goutte d'eau, ou une goutte de larmes.

— Madame, dit Douglas, vous avez fait fleurir le lac, et le démon de Loch-Leven s'est paré pour vous voir passer.

— Quoi! ce lac aussi a ses démons?

— Sans doute, et les ballades rapportent...

— Oh! ne me parlez pas de ballades, Douglas, je les ai trop aimées et trop chantées. Le démon de Loch-Leven ne vaut pas mieux que celui de Monteith, et il ne rendrait pas à la triste reine des augures meilleurs que ceux que le Kelpy a rendus à l'enfant.

Et Marie Stuart souriant avec amertume, raillant doucement la superstition dont elle n'osait pourtant se déclarer affranchie, raconta sa promenade sur le lac de Monteith, ses fiançailles avec le démon, et les tristes voyages qu'elle avait faits depuis sur les eaux.

Quand elle eut fini, Douglas s'écria : — Je sais, moi, une offrande agréable au Kelpy de Loch-Leven, et tirant de son sein les clefs du château qu'il avait emportées dans sa fuite, il les jeta dans le lac.

A peine l'eau était-elle refermée, qu'un coup de feu

retentit. On s'était aperçu de l'évasion de la reine, et on tirait sur l'esquif !

Douglas pâlit, Marie Stuart poussa un cri et la barque reprit sa course, ou plutôt son vol, vers la rive opposée. Le trajet se fit en silence. Mais, en touchant le rivage, la reine dit à son guide :

— Vous le voyez, Douglas, les lacs d'Écosse ne veulent pas de moi ; la mort m'y poursuit.

A quelque distance du bord, le petit Douglas cueillit un chardon, et l'offrant à la reine, qui portait déjà un lis : — Reine de France et d'Écosse, lui dit-il, faisant allusion à ces deux emblêmes, vos sujets vous attendent !

Puis il souffla dans un cor suspendu à sa ceinture. Georges Douglas, John Beatoun, Claude Hamilton, qui attendaient cachés dans les herbes, accoururent saluer la fugitive.

Marie se vit bientôt entourée d'une noblesse fidèle et dévouée. L'espoir rentra dans son âme ; elle se crut maîtresse enfin du sort et s'écria, en embrassant ses amis :

— Je suis sauvée !

Hélas ! elle était perdue. Sa promenade sur le lac de Loch-Leven ne fit que précéder de peu de temps une longue et cruelle captivité ; et le 8 février 1587, la fille de Jacques V, la veuve de François II, la reine de France et d'Écosse, après dix-huit années de tortures et de prison, réalisant la prophétie paternelle, posa sa tête, toujours jeune et belle, sur le billot d'Élisabeth.

Le bourreau trembla quand il fallut frapper, et s'y prit à deux fois. L'âme de Marie s'échappa réconciliée

Il y eut un long silence que nul n'osait rompre. La lune, jusque-là voilée par les nuages, se montra tout à coup et son pâle rayon enveloppa la barque. Le petit Douglas aperçut alors au fil de l'eau un lis qui penchait sa tête, touchant emblème pour une reine de France! Il sortit à moitié de l'esquif, à l'aide de la rame atteignit la fleur et l'offrit à Marie Stuart. Une perle brillait sur le bord du calice; c'était une goutte d'eau, ou une goutte de larmes.

— Madame, dit Douglas, vous avez fait fleurir le lac, et le démon de Loch-Leven s'est paré pour vous voir passer.

— Quoi! ce lac aussi a ses démons?

— Sans doute, et les ballades rapportent...

— Oh! ne me parlez pas de ballades, Douglas, je les ai trop aimées et trop chantées. Le démon de Loch-Leven ne vaut pas mieux que celui de Monteith, et il ne rendrait pas à la triste reine des augures meilleurs que ceux que le Kelpy a rendus à l'enfant.

Et Marie Stuart souriant avec amertume, raillant doucement la superstition dont elle n'osait pourtant se déclarer affranchie, raconta sa promenade sur le lac de Monteith, ses fiançailles avec le démon, et les tristes voyages qu'elle avait faits depuis sur les eaux.

Quand elle eut fini, Douglas s'écria : — Je sais, moi, une offrande agréable au Kelpy de Loch-Leven, et tirant de son sein les clefs du château qu'il avait emportées dans sa fuite, il les jeta dans le lac.

A peine l'eau était-elle refermée, qu'un coup de feu

retentit. On s'était aperçu de l'évasion de la reine, et on tirait sur l'esquif!

Douglas pâlit, Marie Stuart poussa un cri et la barque reprit sa course, ou plutôt son vol, vers la rive opposée. Le trajet se fit en silence. Mais, en touchant le rivage, la reine dit à son guide :

— Vous le voyez, Douglas, les lacs d'Écosse ne veulent pas de moi ; la mort m'y poursuit.

A quelque distance du bord, le petit Douglas cueillit un chardon, et l'offrant à la reine, qui portait déjà un lis : — Reine de France et d'Écosse, lui dit-il, faisant allusion à ces deux emblêmes, vos sujets vous attendent!

Puis il souffla dans un cor suspendu à sa ceinture. Georges Douglas, John Beatoun, Claude Hamilton, qui attendaient cachés dans les herbes, accoururent saluer la fugitive.

Marie se vit bientôt entourée d'une noblesse fidèle et dévouée. L'espoir rentra dans son âme; elle se crut maîtresse enfin du sort et s'écria, en embrassant ses amis :

— Je suis sauvée!

Hélas! elle était perdue. Sa promenade sur le lac de Loch-Leven ne fit que précéder de peu de temps une longue et cruelle captivité ; et le 8 février 1587, la fille de Jacques V, la veuve de François II, la reine de France et d'Écosse, après dix-huit années de tortures et de prison, réalisant la prophétie paternelle, posa sa tête, toujours jeune et belle, sur le billot d'Élisabeth.

Le bourreau trembla quand il fallut frapper, et s'y prit à deux fois. L'âme de Marie s'échappa réconciliée

avec Dieu par le repentir et la prière. Tous nos lecteurs connaissent les détails de cette horrible et sublime agonie.

Peut-être qu'avant de monter sur l'échafaud de Fotheringay, dans les heures douloureuses qu'elle consacra à repasser et à offrir à Dieu sa vie, Marie Stuart se souvint des superstitions de son enfance et des prédictions sinistres du démon du lac.

Quoi qu'il en soit, le génie des eaux s'est emparé de son souvenir et porte son deuil. Sur les bords du Men, qui coule au pied de Fotheringay, on cueille de petites fleurs rouges qui sont nées, dit la légende, des gouttes du sang de l'infortunée Marie.

LE PETIT HOMME ROUGE

I

Au mois d'octobre de l'année 1773, toute la cour était à Versailles, lorsqu'un matin trois jeunes dames qui avaient fait le projet, sans doute, de respirer les derniers parfums de l'automne, avant que personne fût descendu, s'avançaient dans le parc, se tenant toutes les trois par la main, causant de mille choses, s'interrompant parfois pour jeter au visage de marbre de quelque vieux Faune étonné, des éclats de rire et des phrases de chansons, puis reprenant leur route au hasard, sans laisser paraître d'autre but que d'aspirer le plus d'air de liberté possible, et que de fouler avec leurs petits pieds humides de rosée les feuilles qui commençaient à tomber.

Toutes trois étaient belles de cette première beauté de la jeunesse qui tient autant à la pureté de l'âme qu'à la pureté des lignes du visage, et ces trois fronts limpides,

chacune se laissant aller à sa rêverie. Enfin celle qui s'était interrompue continua :

— Pourtant, si Louis l'avait voulu !

— Espérez, mon amie, espérez !

— Hélas ! je n'espère plus, je regrette.

— Eh bien ! méchante, essayez au moins de regretter patiemment !

— C'est cela ! attendre ! toujours attendre ! Et qui sait si cette froideur d'un époux, que j'aime, moi, ne durera pas toujours ? Croyez-vous qu'en devenant moins jeune, on devienne plus épris ? Vous ne comprenez pas cela, vous êtes heureuses, vous êtes aimées ! mais moi, depuis que je suis en France, j'ai fait bien des réflexions, et j'ai plus d'expérience que vous, Mesdames : quand on souffre on peut être bien vieille à dix-sept ans !

En disant cela, elle passait la plus jolie main du monde sur ses tempes rosées et transparentes, comme pour y chercher des rides et pour y constater des souffrances ! Un sourire d'incrédulité fut le commentaire muet des deux amies ; quant à la jeune délaissée, elle parut retombée pour quelques instants dans sa méditation.

Cependant, la promenade que nulle n'avait encore eu l'idée d'abréger, tant il leur paraissait doux d'errer ainsi seules et à leur aise, même en devisant, ou plutôt, surtout en devisant de leurs petits chagrins, la promenade s'était prolongée ; et l'on était déjà bien avant dans le parc, quand, au détour d'une avenue, les trois jeunes femmes entendirent du bruit. Elles s'arrêtent aussitôt, levant leurs jolies têtes surprises, puis se tiennent immo-

biles, écoutant avec de grandes palpitations, et aspirant l'air à la façon charmante de trois biches effarées.

— Si l'on nous voyait! dit l'une à voix basse.

— Si l'on nous reconnaissait! reprend une autre.

— Si le roi le savait! ajoute la troisième; et toutes de se retourner, de s'avancer, de se hausser sur la pointe des pieds pour reconnaître l'ennemi, et pour le prévenir.

— Chut! dit enfin la plus hardie des trois qui venait d'aller explorer un bosquet suspect, c'est là!

Elles se concertèrent alors à voix basse; et marchant ensuite avec les plus grandes précautions, attendant pour faire un pas que le bruit causé par le frôlement du pas précédent sur les feuilles se fût apaisé, elles parvinrent, en écartant les charmilles, jusqu'à l'endroit d'où sortait cette mystérieuse rumeur; puis en montant sur un banc qui se trouvait là, et en dérangeant quelques branches avec la curiosité pleine de réticences de trois jeunes femmes, partagées entre le désir de savoir et la crainte d'en trop apprendre, elles s'excitèrent mutuellement à regarder. Une première mit fin aux irrésolutions et tendit le cou; une seconde enhardie s'appuya sur l'épaule de sa compagne pour l'imiter; la troisième alors ne voulant pas paraître avoir plus de scrupules que ses deux amies, glissa sa tête inquiète entre les deux têtes curieuses qui l'avaient précédée; et toutes trois s'enlaçant de leurs bras pour se soutenir, se penchèrent par un même mouvement, et purent voir alors tout à leur aise.

Quatre jeunes filles, assises au milieu du bosquet, et

ayant chacune un cahier ouvert à la main, prêtaient une attention quelque peu mutine aux conseils mélangés de reproches d'un beau jeune homme qui se tenait debout devant elles. Il grondait et elles discutaient; il cherchait à donner à sa voix les tons exagérés d'une fausse colère, et elles l'interrompaient en riant aux éclats. Alors le harangueur déconcerté plongeait dramatiquement sa main droite dans l'entrebâillement de son gilet, tout en froissant de sa main gauche un manuscrit cousu de faveurs roses qu'il regardait avec désespoir, et prenait instamment à témoin.

Modestement vêtu d'un habit brun de bouracan, portant ses cheveux noirs longs et flottants, sans poudre, contrairement aux usages de l'époque, pâle, avec de grands yeux bleus, le front haut, les veines saillantes, l'orateur du bosquet trahissait dans sa figure et dans son maintien cette animation fébrile qui fait rêver tant de belles choses, et dire tant de folies de seize à vingt ans. On devinait à cette sueur, lumineuse en quelque sorte, qui baigne les visages inspirés, que chez lui l'âme tourmentait le corps. Ce devait être un ambitieux en herbe, ou un fou, ou un poëte! Comme nous l'apprendrons, en nous tenant avec les trois jeunes dames derrière les charmilles, c'était un poëte. — Ce qui veut dire, au reste, un ambitieux et un fou.

Adrien, car c'était ainsi que venait de le nommer une de ses compagnes, Adrien quittait le collége; et il confiait dans ce moment à des oreilles trop frivoles, selon lui, pour le comprendre, le précieux fruit d'une année de

divagation et d'enthousiasme. De tout temps, les écoliers de tous les pays ont été travaillés, à l'âge où les passions s'éveillent et où l'amour s'entrevoit, de cette ardeur d'expansion qui se trahit le plus communément par des vers. La poésie est la rosée des premières années ; le soleil de midi l'enlève ensuite et la boit toute. De cette odorante transpiration de l'âme, il ne reste plus qu'un souvenir ; de cette robe pleine de rayons, dont chacun s'est dépouillé à son tour, l'homme sort quelquefois triste et positif, le regard circonscrit dans une froide réalité ; mais tous, même les plus exacts, même les plus positifs, ont passé par cette fièvre d'extase, par ce jour, par cette heure, par cette minute d'élan sublime et de génie. Ce fut l'étincelle qui se dégagea des heurts de l'âme contre les passions ; ce fut le rayon qui éclaira l'hymen du cœur et des sens.

On ne doit donc rien préjuger pour l'avenir de cette disposition poétique commune à toutes les âmes qui n'aiment pas encore, mais qui veulent aimer ; et faisant l'application de ce principe à Adrien, nous ne prétendrons pas qu'il y eût dans ses premiers essais la révélation d'un poëte ; seulement, nous constaterons qu'il faisait des vers et qu'il en faisait parfois de bons.

À l'époque où se passe notre histoire, la jeunesse ne songeait pas encore à tourner son enthousiasme vers les abstractions et les désespoirs. On ne débutait point par une plainte contre le siècle. Les maladies de poitrine respectaient assez généralement les poëtes. C'était le beau temps de l'idylle, mais de l'idylle en falbalas. La première muse

était jeune, frisée, poudrée, portant chapeau de fleurs; quelquefois, elle chassait devant elle avec une houlette élégante des petits moutons blancs comme neige; les désespoirs se modulaient sur une musette; pas de vilains pistolets, ni de gaz pesant pour aider aux suffocations d'un amour incompris! Mais dans des petites cages de roseau des oiseaux emblématiques; mais des nœuds de ruban à des bouquets de rose; mais tout l'attirail coquet et frivole qui rendait l'olympe impossible sans une habilleuse et un coiffeur! Le dix-huitième siècle s'attifait des rognures du dix-septième. Le joli et le mignon remplaçaient le beau et le sévère. Marivaux et Florian devenaient chefs d'école comme Watteau et Boucher.

Adrien avait dû satisfaire nécessairement à ce goût dominant de l'époque. Dans ses longues rêveries, le long des corridors obscurs des oratoriens où il avait étudié, ce qui faisait fermenter sa jeune tête, c'était une vision qui lui était restée d'une fête de Versailles dans laquelle il avait entrevu des petits pieds chaussés de satin blanc, de belles têtes de duchesse dans une auréole de poudre; de beaux marquis en habits de velours. Son père, qui remplissait à la cour un emploi modeste, lui avait fait de merveilleux récits de ce qu'il pouvait voir des antichambres; et tous ces souvenirs, tous ces tableaux s'étaient revêtus d'une forme lumineuse en se fixant dans une imagination de dix-huit ans. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre qu'Adrien, au moment où nous faisons sa connaissance, est en train de procéder à la répétition d'une pastorale en trois actes et en vers, dans laquelle il

à répandu toutes les ardeurs de son âme, et toutes les richesses de sa fantaisie. A ce propos, je doute que Corneille, qui se dispensait de la modestie parce que le génie lui suffisait, et qui était grand avec franchise ; je doute que l'auteur du *Cid* eût la poitrine gonflée de plus d'orgueil, en entendant parler son Rodrigue que notre jeune poëte ne l'avait, en relisant ses innocentes déclamations. Il eût mis volontiers sur son chapeau : — C'est moi qui suis Adrien, l'auteur d'*Agénor et Chloé!* — Mais, forcé de renoncer à ce mode insolite de publicité, Adrien avait eu recours à quatre jeunes filles de son âge ; et il était convenu que pour la fête d'un de ses grands parents, notre poëte aurait la satisfaction de voir son œuvre jouée, tant bien que mal, mais enfin représentée par ses compagnes d'enfance.

D'après une disposition de la pièce, très-savante, quoique très-naturelle en apparence, il n'y avait qu'un rôle d'homme ; ce qui levait bien des difficultés. D'abord, aucun autre adolescent ne se trouvait admis dans l'intimité de ces demoiselles, et Adrien tenait à son isolement qui n'était pas sans charmes ; et puis l'admission de personnages mâles eût en outre produit des rivalités sur la valeur des emplois. Aussi, pour éviter d'avoir à défendre ou à céder les premiers rôles, Adrien s'était dit : Il n'y aura qu'un rôle d'homme et je le jouerai. Par-là, point de dispute ! Il ne mécontentait personne, restait chef de la troupe, et pouvait agir en maître. Ce dernier privilége cependant était très-contesté ; et, comme nous le verrons, il éprouvait dans son autocratie tous les inconvé-

Il y eut un long silence que nul n'osait rompre. La lune, jusque-là voilée par les nuages, se montra tout à coup et son pâle rayon enveloppa la barque. Le petit Douglas aperçut alors au fil de l'eau un lis qui penchait sa tête, touchant emblème pour une reine de France! Il sortit à moitié de l'esquif, à l'aide de la rame atteignit la fleur et l'offrit à Marie Stuart. Une perle brillait sur le bord du calice; c'était une goutte d'eau, ou une goutte de larmes.

— Madame, dit Douglas, vous avez fait fleurir le lac, et le démon de Loch-Leven s'est paré pour vous voir passer.

— Quoi! ce lac aussi a ses démons?

— Sans doute, et les ballades rapportent...

— Oh! ne me parlez pas de ballades, Douglas, je les ai trop aimées et trop chantées. Le démon de Loch-Leven ne vaut pas mieux que celui de Monteith, et il ne rendrait pas à la triste reine des augures meilleurs que ceux que le Kelpy a rendus à l'enfant.

Et Marie Stuart souriant avec amertume, raillant doucement la superstition dont elle n'osait pourtant se déclarer affranchie, raconta sa promenade sur le lac de Monteith, ses fiançailles avec le démon, et les tristes voyages qu'elle avait faits depuis sur les eaux.

Quand elle eut fini, Douglas s'écria : — Je sais, moi, une offrande agréable au Kelpy de Loch-Leven, et tirant de son sein les clefs du château qu'il avait emportées dans sa fuite, il les jeta dans le lac.

A peine l'eau était-elle refermée, qu'un coup de feu

retentit. On s'était aperçu de l'évasion de la reine, et on tirait sur l'esquif!

Douglas pâlit, Marie Stuart poussa un cri et la barque reprit sa course, ou plutôt son vol, vers la rive opposée. Le trajet se fit en silence. Mais, en touchant le rivage, la reine dit à son guide :

— Vous le voyez, Douglas, les lacs d'Écosse ne veulent pas de moi; la mort m'y poursuit.

A quelque distance du bord, le petit Douglas cueillit un chardon, et l'offrant à la reine, qui portait déjà un lis : — Reine de France et d'Écosse, lui dit-il, faisant allusion à ces deux emblêmes, vos sujets vous attendent!

Puis il souffla dans un cor suspendu à sa ceinture. Georges Douglas, John Beatoun, Claude Hamilton, qui attendaient cachés dans les herbes, accoururent saluer la fugitive.

Marie se vit bientôt entourée d'une noblesse fidèle et dévouée. L'espoir rentra dans son âme; elle se crut maîtresse enfin du sort et s'écria, en embrassant ses amis :

— Je suis sauvée!

Hélas! elle était perdue. Sa promenade sur le lac de Loch-Leven ne fit que précéder de peu de temps une longue et cruelle captivité; et le 8 février 1587, la fille de Jacques V, la veuve de François II, la reine de France et d'Écosse, après dix-huit années de tortures et de prison, réalisant la prophétie paternelle, posa sa tête, toujours jeune et belle, sur le billot d'Élisabeth.

Le bourreau trembla quand il fallut frapper, et s'y prit à deux fois. L'âme de Marie s'échappa réconciliée

avec Dieu par le repentir et la prière. Tous nos lecteurs connaissent les détails de cette horrible et sublime agonie.

Peut-être qu'avant de monter sur l'échafaud de Fotheringay, dans les heures douloureuses qu'elle consacra à repasser et à offrir à Dieu sa vie, Marie Stuart se souvint des superstitions de son enfance et des prédictions sinistres du démon du lac.

Quoi qu'il en soit, le génie des eaux s'est emparé de son souvenir et porte son deuil. Sur les bords du Men, qui coule au pied de Fotheringay, on cueille de petites fleurs rouges qui sont nées, dit la légende, des gouttes du sang de l'infortunée Marie.

LE PETIT HOMME ROUGE

I

Au mois d'octobre de l'année 1773, toute la cour était à Versailles, lorsqu'un matin trois jeunes dames qui avaient fait le projet, sans doute, de respirer les derniers parfums de l'automne, avant que personne fût descendu, s'avançaient dans le parc, se tenant toutes les trois par la main, causant de mille choses, s'interrompant parfois pour jeter au visage de marbre de quelque vieux Faune étonné, des éclats de rire et des phrases de chansons, puis reprenant leur route au hasard, sans laisser paraître d'autre but que d'aspirer le plus d'air de liberté possible, et que de fouler avec leurs petits pieds humides de rosée les feuilles qui commençaient à tomber.

Toutes trois étaient belles de cette première beauté de la jeunesse qui tient autant à la pureté de l'âme qu'à la pureté des lignes du visage, et ces trois fronts limpides,

venait, fée, ange ou magicienne, l'assister et le tirer d'embarras. Le feuillage s'écartait doucement devant lui, et une figure toute rayonnante se montrait au milieu des branches, lui jetant un regard humide de compassion et de sympathie. A cette douce apparition, notre poëte, les yeux fixes, les mains tendues, était près de crier au prodige, quand la vue de deux autres belles têtes encadrant la première, et de je ne sais quels détails de toilette peu familiers sans doute aux providences célestes, le fit retomber des hauteurs de l'extase, et lui donna à penser que ce pouvaient bien être tout simplement trois jeunes curieuses, écoutant ce qui se disait et assistant à son humiliation. De leur côté, les trois dames se voyant découvertes, franchirent bravement le feuillage qui ne pouvait plus servir à les cacher, et sautèrent au milieu du bosquet. Après une révérence profonde à l'assemblée stupéfaite, celle des trois qui avait un peignoir et qui paraissait la plus déterminée, prit la parole et dit :

— Monsieur et mesdemoiselles, pardon de vous avoir dérangés! Mes amies et moi nous nous promenions dans le parc : le bruit de votre dispute nous a attirées de ce côté, et depuis une demi-heure nous vous écoutons. Maintenant que nous sommes au courant de l'affaire, voulez-vous de nous pour arbitres? Ne craignez rien, mesdemoiselles, nous apprécierons vos puissantes raisons; et vous, monsieur le poëte, croyez que nous comprenons tout ce que valent de beaux vers!

A cette proposition faite d'un ton légèrement railleur, les insurgées baissèrent la tête sans répondre : elles

étaient honteuses d'avoir été surprises en flagrant délit de taquinerie et de vanité. En général, si les femmes redoutent les jugements des autres femmes, c'est qu'elles savent bien que leurs juges prononcent d'après les délations de leur propre conscience, et qu'il n'y a pas de réplique possible à des conclusions qui commencent par un aveu. Adrien se trouvait donc heureux d'une si gracieuse intervention, tandis que ses quatre compagnes, humiliées et interdites, commençaient à regretter leurs disputes et à tourner vers lui des regards plus conciliants. Aussi fallut-il peu de raisons de la part des trois inconnues pour déterminer les mutines débutantes à reconnaître leurs torts et à revenir sur leurs prétentions. Chloé ne demanda pas mieux que de dormir pendant la première scène ; la devineresse consentit à l'affublement en question ; celle qui remplissait l'aïeule souscrivit, dans toute leur rigueur, aux conditions de son emploi, et la prêtresse, exagérant cette fois son zèle, proposa, si ses amies croyaient qu'elle en eût trop à débiter, d'en supprimer la moitié; c'est-à-dire deux vers sur quatre. Adrien refusa ce sacrifice, mais ne se sentit pas d'aise de la bonne volonté de sa troupe. Il s'avança, temblant d'une délicieuse émotion, vers la jeune dame au peignoir gris, lui exprima avec des balbutiements sa reconnaissance, et finit, à l'aide de respectueuses circonlocutions, par la prier de vouloir bien assister elle-même, avec ses deux amies, à la représentation solennelle de sa pastorale.

Cette invitation, adressée les mains jointes et le regard

[illegible] qui devait porter le lendemain [illegible] Chloé, et qui était [illegible] avec [illegible]

[illegible]



en prie, ô mon Dieu, permettez que l'ange qui doit m'aimer un jour, que celle qui viendra réclamer sa part de mon fardeau et que je nommerai ma femme, soit douce, bonne et belle, comme son altesse madame la dauphine Marie-Antoinette.

Cette prière faite, il se coucha et ne dormit pas de la nuit.

II

Tous les ennuis qu'avait éprouvés Adrien pour mettre sa pastorale à l'étude, toutes les anxiétés par lesquelles la coquetterie et les caprices de sa troupe l'avaient fait passer, se trouvaient oubliés. Son œuvre, si longtemps caressée dans l'ombre de son âme, allait enfin se produire u grand jour de la publicité, et les gracieux enfants de on imagination, dont l'innocent caquetage remplissait epuis si longtemps tous les échos de sa tête et de son œur, allaient recevoir le baptême des applaudissements e sa famille. Certes, au défaut d'un nombreux audioire, c'était déjà un grand bonheur pour notre poëte ue d'amener des pleurs dans les yeux de cent persones, même en pays de connaissance; nous pouvons donc ffirmer qu'Adrien éprouvait ce débordement de joie êlé de trouble que cause toujours une première repréntation. Les chances de succès étaient belles, la symathie de l'auditoire lui était acquise, et nous ne saurions

nous expliquer d'où provenait le léger nuage qui voilait de temps en temps le rayonnement de son front, si nous n'étions dans la confidence de son espoir ambitieux.

Il attachait une idée superstitieuse à la venue peu probable d'ailleurs des trois princesses. Il lui semblait que triompher aux yeux des petites-filles du roi, c'était triompher aux yeux de la cour entière, et un sourire approbateur de ces trois divinités paraissait à notre présomptueux poëte devoir transporter son Parnasse dans l'Olympe. Peut-être l'idée de gloire n'agitait-elle pas seulement son cœur, et de plus téméraires espérances germaient-elles, sans qu'il osât se l'avouer à lui-même, dans le plus profond repli de sa pensée. Toujours est-il que dès le matin il avait la fièvre, et que dans les instants où son délire pouvait s'exhaler sans témoin, il se surprenait à appeler à haute voix les nobles visiteuses du bosquet, à lancer de côté et d'autre les regards enivrés et extatiques d'un triomphateur qui veut plaire, et à passer violemment la main dans ses cheveux en les dressant sur sa tête, comme un insensé qui tenterait de s'enlever ainsi lui-même et de se poser sur un piédestal.

Aussi, les heures qui s'écoulèrent jusqu'au moment de la représentation, lui parurent-elles bien longues; il crut avoir vécu une semaine dans un jour; et quand le soleil, contre lequel il avait vingt fois, depuis le matin, retourné le vœu de Josué, se fut couché lentement derrière les arbres jaunis du parc, il courut, en frémissant de bonheur, présider à l'installation de son théâtre.

La partie matérielle de sa tâche n'offrait pas de moin-

dres difficultés que la partie spéculative; et les embarras du machiniste équivalaient aux soucis du directeur. Le problème que le poëte avait à résoudre pour entourer sa pastorale du plus de magnificence possible, devenait celui-ci : — Une chambre étant donnée, construire, à l'aide de deux fauteuils, d'un rideau, d'un paravent et d'un tapis, un paysage où de beaux arbres verts ombragent mélancoliquement une bergère endormie, où le ciel bleu, tamisant les rayons d'un soleil comme on n'en voit que dans les églogues, se mirent dans des flots de cristal; où des prairies émaillées de fleurs servent de tendre pâture à de petits moutons blancs. Nous savons déjà comment le troupeau ne devait plus paraître que dans le dialogue; mais il était impossible, à moins de se priver de toute espèce d'illusion, que les décors et les autres accessoires se passassent également en conversation. Force était donc d'utiliser les ressources du magasin. Le tapis employé comme toile de fond était déjà une heureuse trouvaille. A part les oiseaux magnifiques, les paons aux larges queues, les faisans et les cygnes qui y étaient fort inutilement répandus, les arbres de haute lisse satisfaisaient des yeux complaisants. Il est certain que pour cela on ne devait pas chicaner la bordure de fleurs et de fruits qui encadrait la forêt. Le paravent pouvait servir également à dissimuler les acteurs et à compléter l'horizon. Un grand ciel couleur tourterelle, des jolis arbres bien peignés, des allées finement dessinées, des cascades d'argent, et, sur des ponts hardiment jetés, des pêcheurs habillés de lampas et tenant au bout de leurs lignes de

gros poissons dorés : c'était là un luxe d'ornement dont Adrien fit son profit. Il est vrai que le paysage avec ses kiosques garnis de clochettes, avec ses pêcheurs aux longues moustaches, avait un petit air chinois qu'on ne pouvait méconnaître ; mais, le soir, et grâce à une complaisance de l'imagination qui ne défendait pas de transporter l'action dans les environs de Pékin, tout pouvait s'arranger ; et tout s'arrangea en effet.

La bergère Chloé s'installa de son mieux dans un fauteuil qui dut passer pour un banc de gazon ; et les trois coups solennellement frappés, Adrien tira lui-même un grand rideau qui dérobait au public les splendeurs du théâtre ; puis, ce dernier devoir de machiniste rempli, il passa derrière le paravent et fit son entrée au milieu des applaudissements de tous les spectateurs. Heureusement pour notre poëte qu'il lui était presque impossible de ne pas se rappeler son rôle, car il fut quelques instants étourdi, ébloui, oppressé, ne sachant où il était, débitant machinalement, et sans en avoir conscience, les premiers vers de sa pastorale. Une seule idée tourbillonnait dans sa tête et confondait tout : ses yeux errants de côté et d'autre ne cherchaient à reconnaître qu'une seule personne ; et son oreille tendue n'aspirait les sons que dans le but chimérique de s'assurer si, parmi les applaudissements, il distinguerait le bruit de deux petites mains qu'il avait entrevues la veille.

Le premier acte s'acheva dans les trépignements de l'assistance. Les grands parents pleuraient. C'était un concert de louanges à impatienter le poëte le moins mo-

deste; mais Adrien n'entendait pas. Il s'était retiré derrière le paravent, pâle et les yeux gonflés de larmes. Que lui faisaient tous ces témoignages d'auditeurs indulgents par vanité et par ignorance! Les embrassements et les bénédictions dont il était menacé lui semblaient un odieux désappointement à côté de l'ineffable sourire qu'il avait espéré des lèvres royales. L'infortuné poëte, il en était à son désenchantement! La gloire, qu'il personnifiait dans l'une des trois princesses, s'était déjà jouée de lui. Aussi fut-ce avec un profond découragement et un serrement de cœur inexprimable qu'il reparut dans le second acte.

Peu après, cependant, les vers qu'il récitait sans y prendre garde échauffèrent ses lèvres en les effleurant; peu à peu, cette poésie à laquelle il ne pouvait toucher sans que quelque chose tressaillit en lui, releva sa tête et ralluma ses yeux. Alors il se hasarda, par un effort désespéré, à regarder dans la salle; et que devint-il, bon Dieu, quand il aperçut, à dix pas de lui, trois mantelets et trois cornettes de marchandes, sous lesquelles il reconnut sa trinité gracieuse du bosquetet de ses songes! Il s'arrêta au milieu de sa période; la joie qui affluait vers son cœur l'empêcha de parler; puis, par un geste qui dût sembler au moins étrange à l'actrice en scène, il joignit les mains comme on fait dans une extase et se laissa aller à une contemplation dont Chloé eut beaucoup de peine à le tirer. Jusqu'au dernier vers de la pièce, il y eut désormais deux hommes en lui : l'un qui donnait la réplique et déclamait, l'autre, indifférent à tout, con-

centrant toute son âme dans ses yeux, et ses yeux sur un seul point. Malgré ces distractions, tout alla bien, et le dénoûment d'une simplicité touchante, produisit un effet irrésistible.

Adrien eut donc à subir des félicitations qui furent pour lui tout un supplice. Enfin, quand le tumulte des conversations et des commentaires se fut assez bien établi pour qu'il pût s'échapper, il courut vers l'endroit où devaient se trouver les trois princesses ; il avait peur que, dans la crainte d'être reconnues, elles ne se fussent déjà retirées ; mais il vit, au contraire, qu'on l'attendait.

Interdit et tremblant, il s'avança, voulut parler et ne put que s'incliner profondément en murmurant : Altesses ! A ce mot, une rougeur de dépit et de désappointement passa sur les trois augustes visages ; et Marie-Antoinette, qui dans toute circonstance semblait prendre sur elle la responsabilité des démarches, posa un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à Adrien, et lui dit en souriant :

— Je vois, monsieur, qu'il nous faut renoncer à notre rôle de providence inconnue : c'est dommage ; mais j'espère bien que les princesses n'ont pas démérité de la confiance que vous accordiez hier aux trois indiscrètes du bosquet.

— Ah ! que n'ai-je su !

— Vous eussiez récusé notre intervention, n'est-ce pas ! C'eût été mal à vous. Mais pendant que nous perdions ce prestige de l'anonyme qui nous rendait si

puissantes, de notre côté, monsieur, comme décidément nous sommes très curieuses, nous avons voulu savoir quel était le jeune poëte méconnu dont nous avions adouci les angoisses. Votre père, à qui par hasard nous nous sommes adressées pour cela, nous a parfaitement instruites. C'est lui qui s'est chargé de nous conduire ici; et c'est lui que nous avons prié de vous amener au château. Maintenant écoutez-moi, monsieur Adrien, vous êtes franc et loyal, et ce ne serait pas vainement qu'on ferait appel à votre dévouement et à votre discrétion.

— Altesse, on m'arracherait la vie plutôt qu'un secret !

— Oh ! il ne s'agit pas de mettre votre vie en danger. Mon Dieu que ces poëtes sont exaltés ! Le complot auquel nous voulons vous initier (car il y a un complot), est tout pacifique. Ce que nous songeons à renverser, c'est l'ennui qui règne à la cour, et nous ne conspirons que pour nous amuser. Ne rêvez donc pas de périlleux sacrifices : seulement présentez-vous demain matin au château; ayez votre manuscrit d'*Agénor et Chloé* sous le bras, et vous saurez alors ce que nous exigeons de vous. Au revoir donc, monsieur, à demain : soyez exact. Surtout n'oubliez pas la pastorale.

Et avant que notre poëte, confus et troublé, eût pu trouver une réponse, les trois princesses avaient disparu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'Adrien ne dormit pas plus cette nuit là que la nuit précédente.

III

Le lendemain, paré, frisé, resplendissant, portant haut la tête, cherchant à donner à sa démarche la solennité d'un conquérant, et se surprenant à sauter de joie, tourmentant d'une main fiévreuse un jabot de dentelle fraîchement empesé, son chapeau sous le bras, des rayons dans les yeux, pâle comme un ambitieux qui touche au bonheur, à jeun comme un amoureux qui ne vit plus que dans le ciel, notre poëte se présenta au château. Le mot d'ordre avait été donné : il fut introduit dans un petit salon d'entresol où se trouvaient réunies les trois princesses, et, derrière leurs fauteuils, les trois princes, leurs époux.

Adrien eût mieux aimé ne rencontrer que ses augustes protectrices. Lui qui ne s'arrêtait pas dans ses suppositions hardies et qui s'était intérieurement flatté d'avoir un secret en commun avec les petites-filles du roi, fut un moment assez désappointé de la présence des maris, mais il eut bientôt de quoi se consoler.

Marie-Antoinette expliqua à notre ami, stupéfait et ébloui, comment elle avait conçu le projet d'organiser un théâtre dans les petits appartements, et comment c'était son œuvre qui avait été jugée digne d'ouvrir la série des représentations. On alla même jusqu'à laisser entendre, comme la veille, que la cour avait de très-grands ennuis,

et que c'était pour s'y soustraire que la jeune dauphine avait eu l'idée de jouer la comédie.

Adrien fut bien un peu surpris d'apprendre qu'on s'ennuyait à la cour, mais il se disait, *in petto*, que ces plaintes étaient peut-être un prétexte imaginé pour couvrir l'empressement que l'on mettait à applaudir son œuvre. — Les poëtes ont toujours de ces façons d'expliquer les événements; et pourtant rien n'était plus vrai.

La cour, vers la fin de 1773, semblait frappée de cette paralysie qui quelquefois précède de peu d'instants la mort. On n'y parlait plus, on y chuchotait. La corruption des courtisans était la même, mais elle avait perdu cette sorte de cynisme qui pouvait l'excuser sous la régence et les premières années du règne. La débauche devenait hypocrite, ce qui la laissait hideuse; le roi, vieux, souffrant, dégoûté des plaisirs et y courant encore çà et là par un reste d'habitude ; le roi, dans ses intervalles de raison, sentant que le trône craquait sous lui et que la tâche serait lourde pour son successeur, soupirait et baissait le front devant la pensée de l'avenir. — Pauvre France ! — avait-il dit quelques années auparavant : un roi âgé de cinquante ans, et un dauphin de onze ! — Le dauphin avait grandi, mais les embarras de la couronne s'étaient accrus ; et Louis XV, qui, lors de cette exclamation, comprenait déjà sur quelle pente inévitable roulait la monarchie, fermait les yeux maintenant pour cacher ses larmes et ne pas voir l'abîme.

C'est un fait surprenant et presque providentiel à remarquer que cet abattement et que ce dégoût qui sai-

sissent à son déclin l'homme dont toute la vie a été donnée à la dissipation. Quand le voluptueux sent que le monde terrestre lui échappe, il s'effraie du monde céleste et inconnu auquel il commence à croire. Les âmes dévastées par les passions, ont peur de la nuit du tombeau, comme les enfants de l'obscurité du soir. L'imagination qui s'est nourrie de caprices et de fantaisies, trouve la réalité monstrueuse, et ceux qui ont abusé des émotions, finissent par devenir d'une impressionnabilité étrange. Ils étaient fous dans leur joie, ils sont exagérés dans leur tristesse. Louis XIV, au coin de l'austère foyer de madame de Maintenon, priait piteusement pour la rédemption de ses péchés, et Louis XV, au milieu de Versailles dépeuplé d'amours, se complaisait aux idées funèbres (1).

On conçoit donc comment la dauphine et les deux jeunes princesses de Savoie, toutes les trois jeunes et jolies, toutes les trois gaies et insoucieuses, devaient souffrir dans cette cour morne et déchue. A une époque où Louis XV passait des heures entières à regarder courir les nuages au-dessus du parc et jaunir les feuilles, c'eût été un crime de lèse-majesté que de laisser paraître l'intention de s'amuser ; aussi les trois jeunes rebelles avaient-elles pris les plus grandes précautions pour que le silence fût gardé sur leurs projets. Marie-Antoinette

(1) Le roi Louis XV était fort mélancolique, et aimait toutes les choses qui rappelaient l'idée de la mort, en la craignant beaucoup.

(Mémoires de la marquise du Hausset.)

s'était montrée la plus impatiente à s'affranchir de l'ennui ; elle était l'âme du complot, car c'était elle qui souffrait surtout. Vive, sémillante, sans fausse coquetterie, habituée par sa mère, Marie-Thérèse, à une vie simple et modeste, comprenant que la dignité tient moins à de vaines précautions qu'au respect de soi-même, elle s'était sentie glacée, en entrant à Versailles, du cérémonial qui présidait aux moindres mouvements. Alors, elle avait éprouvé comme des regrets ou des pressentiments, et s'était jetée dans les bras de la duchesse de Noailles, sa dame d'honneur, en la suppliant de l'aimer et de la diriger. Mais madame de Noailles, que sa rigidité à observer les traditions et les usages fit surnommer madame l'*Étiquette*, était précisément la personne qui devait le moins sympathiser avec la jeune et indépendante dauphine. Celle-ci fut donc obligée de tourner ses regards d'un autre côté. Le dauphin, à qui revenaient de droit les tendresses, montrait envers sa jeune épouse une inexplicable indifférence, une froideur qui dégénérait souvent en brusquerie. Ce dédain de tant de jeunesse et de tant de beauté, soit qu'il provînt d'intrigues de la part des courtisans, soit qu'il fût le résultat de l'apathie naturelle du prince, avait froissé l'âme fière et aimante de la dauphine : restaient donc pour confidentes et pour amies, les deux comtesses de Provence et d'Artois. Celles-là accueillirent à bras ouverts leur désolée belle-sœur. Les trois jeunes étrangères s'unirent d'une vive amitié, et trouvèrent un grand charme, comme nous l'avons vu au commencement de cette histoire, à s'isoler de la foule

des courtisans, pour causer, à leur aise, de la patrie absente et de leurs chagrins.

Cependant, la rencontre d'Adrien dans le parc, et la représentation à laquelle un déguisement leur avait permis d'assister, leur avaient révélé tout à coup un moyen de passer gaeiment l'hiver, qui paraissait devoir être lugubre à Versailles. Les trois époux furent mis aussitôt dans la confidence. Outre qu'il n'était guère possible de leur cacher ces projets, il fallait bien des acteurs et un public. Le comte de Provence et le comte d'Artois souscrivirent galamment à tout ce que l'on exigea d'eux. Le premier s'engagea pour les rôles sévères, le second pour les amoureux. Le dauphin se récusa, et dit qu'il représenterait le parterre. Ses deux belles-sœurs voulaient insister pour qu'il apportât une coopération plus active ; mais Marie-Antoinette, qui avait une secrète raison sans doute pour qu'il fût témoin de ses succès, décida que la troupe était assez nombreuse, et que son mari avait toute l'impartialité désirable, elle n'osa pas dire l'indifférence, pour faire un excellent public ; et comme elle jugeait ordinairement en dernier ressort, la question parut vidée ; et il fut convenu que ce serait pour le plus grand amusement de Mgr le dauphin que leurs Altesses allaient se composer un répertoire.

Le but de ces comédies n'étant pas purement littéraire, et la fantaisie des costumes entrant pour beaucoup dans le plaisir que l'on se promettait, la future fermière de Trianon se demanda, en se lorgnant dans une glace, si un élégant corsage de bergère, un chapeau de paille

orné de grands rubans, et une houlette ne lui siéraient pas. Ce fut sur la réponse affirmative du miroir qu'Adrien fut invité à venir au château avec sa pastorale; et quelques jours après, tout fut disposé dans un cabinet d'entresol pour le début de la nouvelle troupe et une seconde représentation d'*Agénor et Chloé.*

Nous l'avons dit, toutes les mesures avaient été prises pour que rien de cet important projet ne transpirât au dehors. Ce fut même cette certitude que ni le roi, qui pourrait s'en fâcher, ni Mesdames, tantes des princes, qui s'en scandaliseraient, ni le public, qui s'en moquerait, n'apprendraient jamais ces distractions scéniques, qui fit donner le rôle d'Agénor à notre jeune poëte. Puisque l'étiquette extérieure ne devait pas en souffrir, et que nul regard curieux ne pouvait pénétrer jusqu'aux illustres comédiens, on pensa qu'il serait fort maladroit de se priver bénévolement d'un intelligent acteur qu'on avait vu à l'œuvre, et qui serait d'une grande ressource. — Et puis, on regarda comme un délicieux enfantillage d'admettre un jeune homme du peuple à participer aux amusements des princes. A la fin d'un règne où toute la noblesse s'était fait gloire de chercher parfois le plaisir dans la foule, en descendant aussi bas qu'il le fallait pour l'y rencontrer, on n'était pas fâché d'essayer un peu, dans une limite honnête, d'une fantaisie de roué, et on voulait *s'encanailler* avec un charmant et loyal garçon : c'était là un innocent caprice auquel on satisfaisait sans se l'avouer, peut-être, mais qui pouvait coûter cher à un exalté comme Adrien.

Qui pourrait dire tous les enivrants espoirs qui traversèrent alors sa jeune tête ? Lui, le roturier, le pauvre poëte, vivre dans l'intimité des plus grands personnages du royaume, jouer la comédie avec des altesses, et, en qualité de berger, se mettre aux genoux d'une future reine de France, prendre sa main divinement belle, lui parler pendant des heures entières, et la voir lui sourire, l'entendre enfin, échanger avec lui de doux propos d'amour qui, bien qu'il les eût tirés d'avance de son propre fonds, ne lui en paraissaient pas moins, à de certains moments, de part et d'autre, improvisés. Il y avait là de quoi devenir fou ; mais Adrien se fit bientôt à ce rêve magnifique. A son âge, on se met facilement à la hauteur des exagérations du sort. Peu à peu même il lui sembla que les distances se rapprochaient. Sa timidité disparut. Il se donna les allures d'un marquis; et quand il se rendait aux répétitions, il entrait fièrement, le poing sur la hanche, feignant d'oublier que son père l'introduisait clandestinement, et franchissant un escalier dérobé qui conduisait au lieu des réunions, avec la légèreté triomphante d'un élégant seigneur content de lui-même et de ses aïeux, qui monterait, par un jour de gala, le grand escalier du château.

Cependant la fameuse pastorale avait été jouée avec un grand succès. Le public, c'est-à-dire monseigneur le dauphin, assisté de son altesse le comte d'Artois, qu'on n'avait pas trouvé moyen d'employer cette fois là, couvrit d'applaudissements, l'auteur, les actrices et les acteurs. Nous disons les acteurs avec intention, car, si dans

l'origine notre poëte avait cru prudent de ne mettre dans sa pièce qu'un rôle d'homme, l'impossibilité où l'on était au château d'avoir quatre dames, lui fit changer ensuite la sémillante prêtresse du dénoûment, qui mariait les amants avec une couronne de roses, en un prêtre majestueux, décoré d'une barbe vénérable et de cheveux *blanchis par la neige des ans*. Monsieur le comte de Provence s'était chargé de la métamorphose, et s'en acquitta d'une façon digne des plus grands éloges.

Monsieur eut des poses que pouvaient envier les premiers modèles de l'Académie de peinture, et son geste pour bénir fut du dernier sublime. La mise en scène ressemblait beaucoup à celle qu'avait déployée Adrien pour sa première représentation, si ce n'est que sur le côté une grande armoire, toujours béante, semblait prête à engloutir au moindre bruit les paravents qui, seuls, formaient tout le matériel du théâtre. C'était une mesure de précaution dans le cas, peu probable d'ailleurs, où quelqu'un du château aurait eu affaire par là. Des raquettes et des volants étaient jetés diplomatiquement sur un fauteuil pour servir également, en cas de surprise, à donner le change sur les véritables récréations de leurs altesses. Une large ligne tracée à la craie indiquait les limites de la scène et tenait lieu de barrière aux indiscrètes excursions de M. le public.

Nous avons constaté le légitime succès qu'obtint la pastorale ; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est l'impression toute particulière qu'elle produisit sur monseigneur le dauphin. Ce jour-là il remarqua pour la pre-

mière fois que madame la dauphine avait de beaux yeux bleus et une jolie taille; que toute sa démarche était pleine de grâce; qu'elle débitait les vers avec talent; qu'elle avait bien profité des leçons d'Aufresnes et de Sainville, deux comédiens français qui avaient été ses professeurs de déclamation à Vienne; et qu'en somme cette petite Autrichienne, dont on lui avait dit tant de mal, pourrait fort bien être une femme supérieure par l'esprit comme par la beauté. Il observa qu'en un certain endroit de sa pièce où Agénor la pressait vivement de son amour, une larme roula dans ses yeux, et qu'elle sembla le regarder. Ce reproche muet lui alla droit au cœur, et si un reste de honte l'empêcha, à la fin de la représentation, de venir demander franchement et humblement son pardon, toujours est-il qu'il se mit dès lors à applaudir à outrance; son enthousiasme devint même si bruyant, que les acteurs furent obligés de s'interrompre pour lui recommander la modération, bien plus, on profita de cette interruption pour défendre les applaudissements au public, — c'était peut-être un moyen d'interdire les sifflets. — Quoi qu'il en fût, le dauphin dut se contenter de frapper légèrement sur la forme de son chapeau; mais cette tolérance devint bientôt une grave infraction, quand son altesse, qui exécutait d'une façon très-remarquable la marche des gardes-françaises sur les vitres, se laissa aller dans un moment d'entraînement à l'essayer et à la jouer entièrement sur la partie la plus sonore de son feutre. On se récria, on rappela les termes du décret contre les marques d'approbation; mais

le prince, de son côté, prétendit qu'il fournissait ainsi d'agréables intermèdes, et tenait lieu d'orchestre. Marie-Antoinette, qui sentait qu'elle était pour quelque chose dans l'expression de ce tumultueux contentement, l'excusa un peu : elle avait parlé, on passa outre, en déclarant toutefois à l'unanimité le public incorrigible.

La réussite d'une première tentative avait engagé les augustes comédiens à poursuivre leurs essais. On mit d'autres pièces à l'étude, dans lesquelles Adrien eut naturellement son rôle. Le pauvre enfant n'appartenait plus que rarement à la terre ; ses jours se passaient dans d'ineffables extases, et ses nuits dans de folles invocations. L'image des trois princesses et de Marie-Antoinette surtout flottait incessamment devant ses yeux. Il n'osait regarder l'abîme qui le séparait de la dauphine et se surprenait parfois, l'insensé! à vouloir lui révéler son agitation. Il se disait qu'elle comprendrait tout ce qu'il y avait d'ardeur et de poésie dans son âme ; et il rêvait une sublime et chaste communion d'idées entre celle qui devait être un jour reine de France et de Navarre, et lui, le poëte qui aurait sa royauté aussi et sa couronne.

L'hiver s'était passé au milieu de ces amusements. L'exaltation d'Adrien n'avait fait que s'accroître, et nous ne saurions dire ce qui serait advenu du flot impétueux d'amour qui battait si violemment le sein de notre jeune ami, et menaçait à chaque instant de s'en élancer, si un événement inattendu n'avait jeté tout à coup le trouble parmi ces charmants, mais dangereux plaisirs.

IV

On était au mois d'avril. Sa majesté Louis XV, qu'une promenade dans le parc avait fatiguée, rentrait au château et se retournait pour contempler les derniers rayons du soleil sur le vert tendre des arbres. Les oiseaux, qui s'inquiétaient peu de l'humeur du roi, passaient et repassaient dans les airs, en lui jetant leurs notes joyeuses et insolentes comme des rires d'enfants. Un souffle caressant et embaumé circulait dans le feuillage ; les dieux de marbre, sur lesquels la brise agitait la silhouette des branches, semblaient tressaillir d'aise et sourire au printemps ; les bosquets prenaient des teintes mystérieuses et invitaient à la causerie sur les bancs. Tout resplendissait enfin d'une joie douce et calme. On eût dit la nature en extase ; et le ciel était si transparent, que l'œil cherchait à voir Dieu à travers. Mais toute cette joie de la terre en éveil navrait l'âme du roi ; ce jour-là des pressentiments funestes l'agitaient, et, par un contraste assez ordinaire, il voyait voltiger, au milieu de ses idées lugubres, le fantôme de ses belles amours perdues et de ses félicités évanouies. Les allées qu'il venait de parcourir, les bosquets touffus dans lesquels il n'osait plus entrer, et qu'il vénérait comme les sanctuaires de ses premières illusions, avaient évoqué en lui de nombreux souvenirs ; et il montait l'escalier des grands apparte-

ments en hochant tristement la tête, comme un homme qui vient de faire des pénibles et derniers adieux.

Quand la nuit descendit, il eut peur. L'obscurité en augmentant autour de lui semblait un drap funéraire, et sa chambre un tombeau. Il sonna vivement pour faire allumer. L'éclat des bougies ramena un léger sourire sur ses lèvres ; mais il retomba bientôt dans sa mélancolie, et alors de grosses larmes soulevèrent ses paupières, et glissèrent le long de ses joues. Le pauvre roi se sentait à son déclin, et il repassait sa vie. Dans les parfums du printemps il avait retrouvé les parfums de sa jeunesse, et la comparaison des jours présents aux jours écoulés l'avait atterré. Pendant plus d'une heure il alla de son fauteuil à la fenêtre, regardant les étoiles qui brillaient comme des larmes d'argent sur une tenture de deuil, et frissonnant à la pensée qu'il avait peut-être vu le soleil pour la dernière fois. Cette disposition d'esprit n'étonnera pas dans un prince qui avait toujours vécu d'une vie sensuelle et frivole, et qui ne savait pas recevoir les impressions sérieuses. Une idée grave, en s'emparant de lui, l'accablait au lieu de le fortifier ; il ne comprenait pas la douceur des larmes ; il n'en connaissait que l'amertume.

Ce soir-là, plus abattu qu'à l'ordinaire et n'étant interrompu par personne dans ses douloureuses rêveries, il en était arrivé à d'étranges hallucinations. Il s'était rappelé cette bizarre tradition de sa famille, suivant laquelle un petit homme rouge, génie fantastique et infernal, apparait toutes les fois qu'une catastrophe menace un Bourbon ; et au moindre bruit, au moindre

craquement du parquet, il relevait la tête avec effroi, s'attendant à rencontrer le regard perçant et fatal du terrible fantôme. Cependant, l'heure à laquelle il avait coutume de se rendre chaque soir chez Mesdames étant sonnée, il fit un effort sur lui-même, se leva résolûment, sembla refouler ses préoccupations lugubres, et ouvrit la porte d'un couloir secret par lequel il communiquait avec ses filles, sans traverser les grands appartements. Mais le fardeau dont il avait résolu de se débarrasser, retombait pesamment sur son cœur ; si bien qu'au lieu de se diriger à droite, du côté qu'habitaient Mesdames, il se trompa, absorbé qu'il était dans ses méditations, prit à gauche et se dirigea du côté où demeurait madame la dauphine.

A peine avait-il fait quelques pas, que le bruit d'une porte qu'on refermait brusquement devant lui se fit entendre. Il leva les yeux, et aperçut, à la lueur rapide d'une bougie qu'on éteignait, une étrange et fantastique figure. — C'était un homme d'une petite taille, dont le visage était fortement enluminé. — Il portait un manteau à raies rouges, une toque de même couleur, et avait sous le bras une longue épée. — Cette apparition dans l'obscurité et au moment où son esprit était livré à des craintes superstitieuses, lui donna le vertige. Il voulut parler, mais les mots expirèrent sur ses lèvres, et ce fut à peine si, en réunissant tous ses efforts, il parvint à murmurer : — Qui va là ? Le personnage mystérieux s'arrêta un instant ; puis, le bruit égal de ses deux pieds sur le parquet se fit de nouveau entendre ; puis le roi l'entre-

vit vaguement dans l'ombre qui s'avançait toujours et qui était près de le toucher. Alors une épouvante indicible s'empara de lui. Il voulut fuir, et resta cloué au parquet ; il étendit les bras par un mouvement instinctif pour repousser cette effroyable vision, et sa main rencontra l'épée ; alors il n'y tint plus, et, poussant un cri terrible, il tomba sur ses genoux, persuadé qu'il avait vu le petit homme rouge, et qu'un grand malheur allait arriver. Après quelques instants d'angoisse, il entendit les pas de son infernal messager décroître dans le lointain, puis une porte se refermer, puis rien ! et le pâle et superstitieux monarque qui avait essayé de prier, se releva, et, s'appuyant au mur, regagna sa chambre où il se jeta, à demi mort, sur un fauteuil.

Comme on peut l'avoir déjà deviné, le théâtre de madame la dauphine était pour quelque chose dans cette malencontreuse fantasmagorie ; et cette vision surnaturelle qui avait agi si violemment sur l'âme tourmentée du roi, pouvait s'expliquer très-naturellement. Voici ce qui s'était passé. La jeune troupe avait voulu se donner, ce soir-là, le plaisir de jouer les *Folies amoureuses*. A la scène de travestissement en militaire, l'épée d'Agathe ne se trouva pas. On fit de grandes excuses au public, augmenté de madame la comtesse de Provence qui n'avait pas de rôle dans la pièce ; on demanda à monseigneur le dauphin de vouloir bien exécuter sur son chapeau un de ces intermèdes qu'il exécutait si bien, et on pria M. Adrien d'être assez bon pour aller dans un cabinet qu'on lui indiqua chercher l'épée en question.

Adrien, malgré la tendance séraphique de ses pensées, avait été contraint, pour cette représentation, à s'affubler du rôle et du costume de Crispin. — Disons, en passant, que le costume de Crispin, pour être exact, devait être entièrement noir, mais que la jeune troupe, peu sévère à l'endroit des traditions, avait jugé à propos pour plus de gaieté, d'adopter l'affublement bariolé de rouge de Sganarelle. Ce changement fut peut-être la cause de tout le mal qui arriva. — Notre jeune ami, sans rien déranger de sa toilette, était donc allé prendre, dans l'endroit désigné, le complément indispensable de la toilette guerrière d'Agathe. Comme il sortait du cabinet, il entendit du bruit; et, pour ne pas être vu dans un accoutrement qui pouvait compromettre le secret jusque-là si scrupuleusement gardé, il éteignit sa bougie et chercha à regagner à tâtons la salle où se trouvaient ses augustes camarades.

Il sentit bien qu'il avait heurté quelqu'un, mais comment s'imaginer que ce pouvait être le roi? Aussi s'inquiéta-t-il peu du cri qu'il avait entendu jeter, et rentra-t-il en scène en riant beaucoup de la frayeur qu'il venait de causer sans doute à quelque pauvre valet de chambre; cependant il crut devoir raconter ce qui lui était arrivé. On en rit avec lui, l'intermède de monseigneur le dauphin fut interrompu, et la comédie s'acheva sans encombre.

Mais, le lendemain, le bruit se répandit dans Versailles que le roi était très-malade, et que le petit homme rouge avait paru dans les appartements; et quand

Adrien se présenta au château, il fut introduit auprès de madame la dauphine, qui, les yeux pleins de larmes, lui dit :

— Vous ne devez pas ignorer, monsieur, combien cet incident que nous regardions hier comme une chose frivole, est devenu une chose grave aujourd'hui. Le roi, que nous avons cherché vainement à rassurer, est persuadé qu'un esprit fatal à sa famille lui est apparu. Il a le délire. Cet accident vient de hâter une maladie dont les symptômes l'agitaient déjà depuis longtemps. Sa majesté n'a peut-être plus que quelques jours à vivre, et c'est nous qui sommes la cause innocente de cet affreux malheur. Vous comprenez que c'en est fait pour toujours de nos spectacles ; mais je ne veux pas qu'en nous quittant vous emportiez de moi l'idée que je puisse être ingrate. Non, j'ai désiré vous voir, pour vous dire combien j'ai appris à vous connaître ; combien vous m'avez paru bon et dévoué ; nous autres nous avons peu d'amis, moi surtout, moi qu'on appelle l'*Etrangère, l'Autrichienne.*

— Ah ! madame, est-ce qu'il est possible de ne pas vous aimer !

— Je vous dis, monsieur, que dans cette cour on me calomnie ; devant vous, je puis tout avouer, parce que vous n'êtes pas un homme ingrat et perfide comme les autres, et que vous ne me trahirez pas. — Eh bien ! ces courtisans auxquels je n'ai pourtant fait aucun mal ont mis tout en œuvre pour me dérober la tendresse du dauphin. Mais, grâce à vous et à nos comédies, oh ! je suis bien heureuse maintenant !

— Comment, altesse, grâce à moi!...

— Oui, vous ne comprenez pas cela, c'est un mystère de coquetterie!

Adrien comprenait fort bien, au contraire, que ces représentations dont il avait été la cause, et où la dauphine se réservait les rôles attrayants, avaient pu faire revenir le dauphin de ses injustes préventions sur l'esprit et sur la beauté de son épouse; mais il ne se félicitait pas intérieurement d'avoir contribué à ce résultat. Marie-Antoinette continua : — Ce sont vos adieux que je vais recevoir, monsieur Adrien, mais permettez-moi auparavant de vous demander comment je puis m'acquitter envers vous ; si un emploi à la cour...

— A la cour? non, j'y ai aussi des ennemis de mon bonheur ; j'y souffrirais trop, altesse, je vous remercie. Une seule de vos paroles a plus de prix pour moi que toutes les faveurs du monde. J'étais ambitieux il y a quelques mois, mais maintenant je n'ai plus d'ambition, j'ai autre chose dans le cœur qui remplira ma vie. Soyez heureuse et aimée, Madame! si le ciel permet que vous deveniez bientôt reine de France, soyez vengée par l'amour de vos sujets des honteuses calomnies des courtisans.

Adrien suffoquait. Des sanglots soulevaient sa poitrine, et tous ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif. Il y eut quelques minutes de silence ; puis avec un grand effort sur lui-même, notre poëte reprit :

— J'ai refusé vos offres, mais avant de rentrer dans

ma nuit, permettez-moi, madame, d'emporter un souvenir de vous, qui me soit comme une douce lumière, comme une ineffable consolation.

— Que voulez-vous dire ?

Au lieu de répondre, Adrien fléchit le genou, et leva sur Marie-Antoinette des regards si suppliants, que celle-ci, comprenant tout ce qu'il y avait d'ardeur contenue et de religieux respect dans ce jeune homme, sourit et lui tendit la main. Adrien y posa sa lèvre et y laissa, avec un baiser, une larme brûlante qui fit tressaillir la dauphine; puis il se leva et sortit en chancelant. Marie-Antoinette le vit sortir avec compassion et murmura tout bas : — Pauvre enfant! — Quant à lui, il alla se réfugier dans un endroit écarté du parc, où il pût pleurer à son aise ; et quand son âme se fut un peu soulagée, il revint chez lui en se disant à chaque pas :

— Mon Dieu, je faisais un beau rêve, pourquoi m'avez-vous réveillé ?

Quelque temps après, le 10 mai 1774, une lumière posée sur une fenêtre des grands appartements, apprenait à la France que Louis XV avait cessé de vivre, et que son altesse monseigneur le dauphin devenait sa majesté Louis XVI.

On n'entendit plus parler d'Adrien ; et quand Marie-Antoinette organisa plus tard un théâtre à Trianon, on remarqua pendant la première soirée qu'elle fut préoccupée et distraite ; elle pensait à Agénor et Chloé.

Hélas! on voudrait s'arrêter ici, mais on ne peut toucher à l'histoire de Marie-Antoinette sans arriver à cet

épouvantable dénoûment. — Un jour, une misérable charrette conduisit à l'échafaud la fille de Marie-Thérèse, et dans la foule, derrière le hideux cortége, marchait un homme pâle, maigri par la souffrance, les yeux fixés sur le front décoloré de la pauvre reine. Quand la voiture s'arrêta, la veuve de Louis XVI promena son regard miséricordieux sur ses bourreaux, et s'apprêta à monter courageusement à la guillotine, pour monter au ciel. Ce fut alors que cet homme à demi-mort écarta la foule autour de lui, et se mit à crier par un effort suprême :— *Vive la Reine!* — A cette voix, Marie-Antoinette tressaillit, chercha l'ami qui bravait la mort pour elle, et l'ayant vu, dit avec une expression déchirante : Pauvre Adrien! Puis elle murmura en fermant les yeux : L'homme rouge! l'homme rouge!

On s'empara du poëte, qui, fier d'avoir été reconnu, mourut en souriant sur l'échafaud où devait monter, plus tard, André Chénier.

Et toutes les pastorales commencées sous Louis XV se terminèrent alors ainsi.

LA DAME BLANCHE DE BADEN

I

Vers la fin du mois de janvier de l'année 1852, le grand-duc de Bade Léopold ressentit une attaque de goutte et se mit au lit. Les médecins déclarèrent que la maladie n'était pas dangereuse ; que Son Altesse, à peine âgée de soixante-un ans, d'une constitution robuste, était de force à lutter contre cette indisposition ; et après avoir prescrit les remèdes nécessaires, ils se retirèrent, parfaitement tranquilles, défendant qu'on fît circuler aucun bulletin de la santé du prince, ne jugeant pas à propos d'alarmer la cour et la population de Carlsrühe.

Mais, chose étrange, à peine le bruit se fut-il répandu que le duc Léopold était alité, qu'aussitôt des pressentiments funèbres semblèrent agiter le château et la ville ; les visages trahirent l'inquiétude, et, en dépit de

l'oracle d'Epidaure, on s'alarma et on se prit à trembler pour les jours de Son Altesse. Les médecins affirmaient une guérison, mais on les écoutait en hochant la tête ; ils précisaient presque le jour qui verrait le duc rétabli et ingambe, mais on soupirait en regardant le ciel, et, dans le milieu du mois de mars, plus d'une dame de la cour préparait en secret ses vêtements de deuil, comme si la mort du prince eût été irrévocable.

Un jeune Français, témoin de ces pressentiments singuliers, qui insultaient avec tant de force aux pronostics de la faculté, exprima un jour son étonnement à madame la baronne de B...., respectable douairière, en qui l'âge n'avait pas éteint l'esprit, et qui avait tout juste assez de dévotion pour n'être pas une athée.

Mais, au premier mot, la baronne devint pensive, laissa tomber sur ses deux genoux le tricot qu'elle entreprenait avec une ardeur toute nationale, et arrêtant sur son interlocuteur un regard allangui par la tristesse et l'effroi :

— Hélas ! monsieur, répondit-elle enfin, nos craintes ne sont que trop justifiées. Voilà trois fois que la *Dame blanche* apparaît dans le château.

— La Dame blanche ?

— Oui, vous ne connaissez pas la légende ?

— Je ne connais d'autre Dame blanche que celle de Boïeldieu, répliqua en souriant le jeune Français.

— Eh bien, écoutez donc, dit la douairière de B..., en remettant ses aiguilles en mouvement. Il y avait une fois.....

Mais, avant de commencer, la baronne regarda avec finesse son interlocuteur; elle remarqua sur ses lèvres un sourire plein de moquerie.

— Vous n'êtes qu'un Français, lui dit-elle en grondant et en lui frappant les doigts de ses aiguilles, vous riez de tout; allez-vous-en ! je ne vous conterai pas la légende.

En descendant l'escalier, le jeune Français se disait :

— Je l'ai échappé belle! C'est singulier comme le préjugé national nuit au libre essor de l'esprit ! Cette vieille baronne est une des plus jeunes, des plus charmantes imaginations, et pourtant elle allait m'assassiner de quelque ténébreuse légende locale. Cette femme-là est une élève du dix-huitième siècle ; elle croit à peine en Dieu, mais elle croit au diable; elle m'eût crevé les yeux avec ses aiguilles à tricoter, si, après son récit, j'avais conservé quelque doute. Pourquoi aussi m'aviser de prendre des renseignements sur une superstition, auprès d'une vieille douairière, qui est trop Allemande pour ne pas être superstitieuse ?

Et le jeune Français continua sa route en fredonnant le fameux refrain de l'opéra :

Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde.

Il se heurta, à l'angle d'une rue, contre un de ses amis, jeune Badois, étudiant la diplomatie.

— Parbleu ! se dit-il, voilà mon affaire ! celui-là doit être au-dessus du préjugé.

Et après les étreintes ordinaires en pareille rencontre :

— Avez-vous vu la Dame blanche ? demanda-t-il au nouveau venu.

Le jeune Allemand répondit avec un grand sérieux :

— Je ne l'ai pas vue ; mais un de mes oncles, chambellan du duc, l'a rencontrée dans une galerie du château.

Notre Français était confondu.

— Comment ! se disait-il tout bas, et lui aussi croit à la légende ! C'est bien la peine d'être apprenti diplomate ! — Quel air avait-elle, cette redoutable apparition ? ajouta-t-il en souriant.

— Vous n'avez pas vu son portrait ?

— Quoi ! la dame mystérieuse a eu la précaution de se faire peindre ?

— Sans doute, et le duc, qui va mourir, avait eu soin de faire enlever ce portrait du château de Baden-Baden, tant il avait peur, l'été, quand il habitait cette résidence, de rencontrer ce visage sinistre. Il l'a fait apporter ici dans le garde-meuble de la couronne. Hélas ! la Dame blanche se venge.

— Au revoir, mon cher, interrompit le Français, en serrant fortement les mains de son interlocuteur.

Le Badois se trompa à cette démonstration, qui voulait dire, selon lui : pauvre duc ! pauvre duché ! pauvre Dame blanche ! tandis qu'en réalité cette pression était une raillerie qui signifiait : pauvre garçon !

— Décidément, murmurait notre jeune sceptique, le grand-duc manquera à tous les égards qu'il doit aux légendes de son pays, s'il guérit de son mal.

La pensée de visiter un médecin du château qu'il connaissait un peu, sembla piquante au voyageur français. Il trouva le docteur sombre et préoccupé.

— Comment va le duc? lui demanda-t-il.

— Assez bien, répondit le médecin, et cependant!...

— Est-ce que par hasard, docteur, vous croiriez aussi à la Dame blanche?

— Je n'y crois pas, mais cela n'empêche pas les autres d'y croire, et le prince finira par deviner le secret de ces sympathies alarmantes qui l'entourent. Dans sa disposition d'esprit, il n'en faut pas davantage pour troubler le cerveau. Ah! je voudrais envoyer au diable tous ces inventeurs de diableries, de sortiléges, et la première fois que je me trouverai en face du portrait de la Dame blanche, je lui passerai ma canne à travers les yeux. Ce serait dommage, pourtant, car cette femme est belle!

— Vraiment! fit le Français, que le dépit du docteur affriandait plus que la foi naïve qu'il avait rencontrée jusque-là.

— Comment! vous n'avez pas encore vu le portrait de la Dame blanche, et il n'est question que d'elle depuis deux mois bientôt?

— Je crois, docteur, que je ne pourrai guère me dispenser d'aller rendre visite à ce tableau, en attendant que je me fasse raconter la légende.

— Oh ! la légende est absurde, dit le médecin, avec le geste et le sourire d'un esprit fort ; mais le portrait est superbe ! Quels yeux ! quel teint ! Je vais au château ; si vous voulez, je vous conduirai, et nous irons présenter nos hommages à la Dame blanche de la maison de Baden.

— J'accepte, dit le Français.

Pendant la route, le médecin s'étendit longuement sur la maladie du duc Léopold. Il démontra d'une façon péremptoire la pusillanimité des Badois ; il déchira avec des arguments furieux les voiles lugubres dont on enveloppait l'horizon ; il se moqua avec tant d'acharnement de la légende et de ceux qui y croyaient, que le jeune Français finit par conclure qu'en dépit de sa raison et du témoignage de la science, le savant avait un peu peur de la vision populaire.

Au château, ils se séparèrent pour une heure. Le docteur alla visiter son illustre malade qu'il trouva aux mains de plusieurs de ses collègues ; une consultation des plus rassurantes fut rédigée et signée. Avant huit jours, le grand-duc Léopold devait pouvoir sortir et voyager.

En rejoignant le jeune Français, le docteur affectait une grande gaieté.

— Tout va bien ! s'écria-t-il ; en dépit des fantômes, nous triompherons. Je puis voir maintenant sans peur le portrait diabolique.

— N'emportez pas pourtant votre canne, ce sera plus prudent.

— Ne craignez rien ; je défie toutes les Dames blanches du monde.

On arriva au garde-meuble. Il ne fut pas facile à nos deux curieux de se faire montrer le portrait en question. Le grand-duc avait manifesté une si vive répugnance pour cette image, la dernière fois qu'il l'avait aperçue, qu'on l'avait fait immédiatement disparaître, l'enfermant sous une triple serrure. Mais à Bade, comme à Paris, il n'y a pas de serrures sans clef, de clef sans gardien, de gardien sans entrailles, et la curiosité du jeune Français sut faire luire des arguments qui triomphèrent de toutes les répugnances. La mystérieuse armoire fut ouverte, on en sortit un portrait qui avait près de quatre pieds de hauteur.

Le jeune Français poussa une exclamation et se prit à admirer. Sur un fond obscur, que le temps avait encore assombri, se détachait une figure d'une beauté sinistre; elle était pâle, et ses lèvres, d'une grâce enchanteresse, s'entr'ouvraient, comme une fleur de pourpre au milieu d'un bouquet de lis. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés et noués dans une coiffure du quinzième siècle.

Ses deux mains, sur lesquelles on voyait courir des veines bleues, étaient croisées sur le dossier d'un fauteuil; sa robe était noire, bordée de fourrures. Un écusson, au-dessus duquel deux ours soutenaient une couronne de comte, brillait dans un coin du tableau. Rien de plus simple, de plus sévère que ce portrait; mais tout son charme, je devrais dire toute son horreur, consistait dans les yeux fixes et pénétrants avec lesquels la dame inconnue regardait. On eût dit que le peintre avait troué la toile

et mis une flamme véritable à l'endroit de la prunelle.

Sous d'épais sourcils décrivant un arc irréprochable, une clarté singulière et inflexible semblait lancer horizontalement des rayons qu'on ne pouvait éviter. Une force magnétique ramenait toujours l'attention vers ce front de marbre abritant ces deux lampes funèbres. Il y a au Musée du Louvre un sombre portrait de Raphaël qui exerce la même fascination. Les yeux attirent, et de quelque part qu'on regarde, on est inquiété, tourmenté par ces deux étincelles immobiles et pénétrantes.

Le portrait de la Dame blanche de Baden, dû à quelque inconnu de génie, peut-être bien à un de ces peintres médiocres qui ont une heure d'inspiration sublime dans leur vie, était un chef-d'œuvre de fierté, de tristesse, de beauté ; mais, à mesure qu'on étudiait cette physionomie fatale, l'énigme se déchiffrait. Cette lèvre, si admirable dans son dessin, semblait frémir au souffle des passions terrestres ; cet œil sans larmes, s'il brillait comme l'acier, était dur comme lui ; cette pâleur était un suaire et non pas un voile.

Le jeune Français était plongé dans une extase mêlée d'effroi. Il sentait son cœur battre à l'aspect de cette triste et royale beauté. Il la trouvait, idéale comme Ophélie, terrible comme lady Macbeth ; il flottait entre l'amour et la terreur.

Le médecin, qui, de son côté, avait regardé avec une attention non moins profonde, quoique un peu railleuse, le portrait de la Dame blanche, frappa sur l'épaule du Français et lui dit :

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?
jeune homme tressaillit, et cherchant à dissimuler
notion :
Je pense, répondit-il, que voilà une admirable
e, un peu pâle, mais dont les yeux et la bouche an-
nt qu'elle avait l'esprit fier èt le cœur ardent. Que
ssions sur ces lèvres ! quel infini dans ces regards !
docteur hocha la tête.
De belles phrases à propos d'une exécrable femme !
nt d'entraînement, mon jeune ami ! Ce que vous
ans ces yeux, c'est le meurtre ; ce que vous admi-
r ces lèvres écarlates, c'est le sang répandu. Votre
ie est un monstre. Je sais bien que vous autres Fran-
quand vous ne guillotinez pas ces êtres-là, vous leur
z un piédestal et leur décernez l'auréole du génie.
l vous serait difficile pourtant de poétiser la Dame
ie.
ons-nous besoin de dire que le jeune Français écou-
docteur avec impatience ? Il désirait maintenant,
utant d'ardeur qu'il avait montré jusque-là de dé-
, le récit de cette fameuse légende qui secouait tant
ssentiments sur le château du duc de Bade.
entait palpiter un intérêt vague au fond de cette
e lugubre, et nous sommes contraint d'avouer que
ne même dont la Dame blanche avait pu se rendre
ble était un excitant énergique pour sa curiosité ;
est vrai que nous avons tous, plus ou moins, la
n de l'horrible, et que certaines épouvantes sont
ce des plus vives jouissances de l'esprit.

Le docteur vit le désir de son compagnon, et passant son bras sous le sien :

— Ne vous échauffez pas trop l'imagination, mon jeune ami, lui dit-il, il n'y a rien de bien intéressant. En deux mots, voilà l'histoire.

— En deux mots ! s'écria le Français. Merci, docteur, vous êtes trop bref ; vous n'êtes pas d'ailleurs assez désintéressé dans la question pour parler de la Dame blanche en conteur impartial ; je me défie de vous.

Et dégageant son bras de celui du médecin, il courut chez la baronne de B...

Il la retrouva dans le même fauteuil, sous le même rayon de soleil, travaillant au même tricot. Dès qu'elle l'aperçut :

— Qui vous ramène, monsieur l'incrédule ?

— C'est le repentir et la foi, répondit le jeune Français, en envoyant du seuil de la chambre un salut plein d'humilité et de supplication.

La vieille baronne sourit, regarda de côté son pénitent, fut assez satisfaite de sa componction, et dégageant un petit tabouret de tapisserie, enfoui sous les plis de sa douillette :

— Venez vous agenouiller là, dit-elle, et confessez-vous ; si vous faites preuve de contrition, je vous absous.

— Et vous me raconterez la légende ?

— Parbleu !

Le jeune homme vint se précipiter aux genoux de la douairière, avec une vivacité dont elle s'amusa.

— C'était ainsi autrefois, murmura-t-elle avec un sou-

; on s'agenouillait là, mais pour faire des contes, et
pour en entendre! Bah ! ce passé est aussi une lé-
de, et vous n'êtes pas ici pour écouter mes soupirs.
.e jeune Français fit part de sa visite au portrait, de
mpressions et de son ardente curiosité.
a baronne enroula gravement son tricot, tira d'une
:e bonbonnière en ivoire, ornée d'un magnifique por-
, quelques morceaux de réglisse qu'elle glissa entre
èvres, se renversa dans son fauteuil, toussa un peu,
ena ses mitaines sur ses doigts et commença ainsi :

II

y avait une fois un jeune margrave de Bade, très-
, très-savant et très-bon. Ce jeune prince, comme
n voit guère, n'avait qu'un défaut : il était d'une
sse insurmontable, d'une mélancolie que rien ne
oait. Son père et sa mère, qui contemplaient avec or-
cet unique rejeton de leur race, se demandaient
s désirs creusaient des abîmes dans le cœur de leur
it.
ais le margrave ne souhaitait rien et n'aimait per-
e. J'entends qu'il n'aimait pas autrement qu'avec sa
filiale ; car jamais fils ne fut plus soumis aux volon-
e ses parents, dont il recevait les conseils avec une
ilité parfaite. Vous voyez que le prince était décidé-
: un prince fort extraordinaire.

Un jour le margrave fut conduit par les deux vénérables auteurs de ses jours dans une charmille du parc, et là, sous l'œil du bon Dieu, loin des courtisans importuns et des valets curieux, on voulut sonder la plaie mystérieuse qui saignait au cœur du jeune homme. Il se prêta avec docilité à cet examen; mais il lui fut impossible de confesser le moindre secret. A chaque question, le margrave répondait qu'il n'avait rien, qu'il ne désirait rien, que l'ennui pesant dont il souffrait se dissiperait sans doute, et qu'il n'avait autre chose à demander au Ciel que la continuation des jours calmes et sereins de ses parents. Un baiser respectueux compléta cette réponse, et les deux augustes vieillards, après avoir béni leur fils, rentrèrent au château, bien embarrassés, mais bien émus d'une tendresse si exemplaire, d'une innocence si parfaite.

Cependant la nuit inspira aux vieillards la pensée d'une guérison, et, dès qu'il fut jour, on appela de nouveau le mélancolique margrave.

— Mon fils, lui dit son père, nous avons décidé que vous voyageriez. J'ignore les desseins de Dieu sur nous; mais il se peut que nous allions bientôt rejoindre nos aïeux sur l'oreiller de marbre des caveaux de la famille. Vous pouvez être tout à coup appelé à régner. Il est donc essentiel que vous soyez préparé à ce grand événement. Or, la tristesse dont vous êtes la proie est une mauvaise disposition pour gouverner. Que sera-ce donc, mon fils, quand vous verrez l'envers de la nature humaine et l'intérieur des consciences? Je ne veux pas que vous soyez

ıanthrope, j'aime trop mes sujets pour leur léguer un
ın ou un incrédule; il faut songer à vous guérir. Je
se que les voyages vous seront l'occasion de vous dis-
re, en achevant de vous instruire. On se connaît mal
nd on ne s'est pas vu dans plusieurs miroirs; de même,
ı'entend rien à l'humanité quand on n'est pas sorti
oi-même. Allez donc, mon fils, étudier les hommes
; leurs divers pays. Vous êtes prudent; je n'ai pas de
ıeil à vous donner, je vous bénis...

e vieux prince ne raisonnait pas trop mal pour un
ıle prince allemand. Le remède était bon. Le mar-
e consentit à en essayer. Il fit ses paquets avec doci-
n'oublia pas d'emporter un Plutarque et un Sénè-
dont il lisait parfois, pour s'entretenir l'esprit en
tit du bien, dérouilla son épée qu'il suspendit à son
embrassa tendrement son père, sa mère, s'inclina
leur bénédiction, et partit.

ır le seuil du château, la mère, qui avait suivi son
le serra encore une fois dans ses bras, et le retenant
ıstant sur son cœur, lui murmura aux oreilles ces
ırtations suprêmes qui jaillissent toujours du sein
rnel, multipliées par les angoisses de la sépara-

· Mon fils, lui dit-elle à voix basse, rapportez votre
' de vos voyages; quelle que soit l'occasion qui vous
, rappelez-vous qu'un fils respectueux doit faire
: son hymen par sa mère et par son père, et qu'un
;e de la maison de Baden ne doit point offrir son bla-
lans un bouquet.

Le margrave sourit, rougit, embrassa trois fois encore sa mère attendrie, monta à cheval et partit au galop pour son tour d'Europe.

Il alla en France, en Italie, en Espagne, dans tous les pays du soleil, de la poésie et de l'amour; mais la gaieté de ces régions privilégiées, loin de dissiper la mélancolie du jeune voyageur, épaississait au contraire le voile lugubre qui l'enveloppait. Son cœur repassait les frontières, libre et insensible comme il les avait franchies d'abord; quant à son esprit, il s'enrichissait à chaque excursion nouvelle d'un désenchantement de plus.

Le nord convenait mieux au caractère rêveur du margrave. Il se dirigea vers ces contrées mélancoliques, et ce pâle soleil semblait plutôt le vivifier et l'épanouir que les chauds rayons de Naples, de Venise, de Madrid, de Paris.

Un jour, en Danemark, le jeune prince se promenant seul, à cheval, dans la campagne, s'égara. Après des efforts infructueux pour retrouver son chemin, comme la nuit s'avançait, il se hasarda à demander l'hospitalité dans un château dont il avait admiré, quelques instants auparavant, la position merveilleuse au bord d'un lac.

Un vieux majordome vint prendre la bride du cheval du margrave et apprit à ce dernier qu'il était chez la comtesse Olamünde, jeune veuve, qui, depuis la mort de son époux, vivait dans une retraite absolue, et n'allait plus à la cour. Le margrave sollicita l'honneur d'être présenté à la comtesse, et le vieux domestique le con-

sit sur une terrasse où celle-ci respirait la fraîcheur
soir, assise entre ses deux enfants.

amais le margrave n'avait vu de femme aussi belle
la comtesse Olamünde ; jamais dans ses rêves, il n'a-
imaginé un front aussi pur, des yeux aussi péné-
its, des cheveux aussi noirs ; il voyait combinées dans
seule ces deux beautés si différentes : la blancheur
ée des femmes du nord, l'éclat du regard et les che-
c d'ébène des femmes du midi ; tout cela harmonié
une langueur, par une tristesse charmante qui enle-
aux prunelles ce qu'elles auraient eu de trop vif, et
donnait à la pâleur un sens énergique plein de pen-
mystérieuses.

e ne veux pas vous ménager de surprises, ni me lan-
lans des analyses de sentiment fort inutiles pour ce
vous voulez savoir. Vous devinez, sans avoir la
tration d'Œdipe, que le margrave devint amou-
de la comtesse Olamünde : en pouvait-il être autre-
; ?

ous qui avez vu son merveilleux portrait, ne com-
ez-vous pas avec quelle violence le cœur de ce
e contemplateur allemand dut tout à coup s'épanouir
regards de cette femme étrange, en répandant des
ms sévèrement enfermés !

jamais passion fut rapide, foudroyante, ce fut celle-
En posant le pied sur la terrasse et en apercevant
derniers reflets du soleil couchant la comtesse as-
t fouillant du regard les espaces infinis, le jeune
rave sentit une source jaillir en lui. Une voix se-

crète lui dit : « C'est elle que tu cherchais ! » Par une révélation instantanée, il comprit que le secret de sa tristesse était là, et que toute sa mélancolie était le désœuvrement de son cœur. Désormais il allait vivre.

Il s'approcha lentement et avec respect, n'osant interrompre la méditation profonde qui absorbait la pensée de la comtesse. — Hélas ! se disait le jeune margrave, elle songe peut-être à son époux !

Et le prince se sentait jaloux de ce souvenir donné à un mort.

Mes priviléges de conteuse me permettent de vous avouer que la comtesse songeait bien plutôt à l'époux inconnu que lui réservait l'avenir ; et c'est ici l'occasion de vous dire, sans réticence, quelle était l'âme qui se consumait dans ce transparent albâtre, et dont on voyait la lueur monter jusqu'aux plus beaux yeux du monde.

La comtesse Olamünde était ambitieuse. Descendante d'une famille royale, que les révolutions avaient transplantée loin du trône, elle vivait avec la pensée incessante de relever sa race, de remonter les échelons descendus, et de mêler un jour l'or de quelque couronne princière à l'ébène de ses cheveux.

Le comte Olamünde, son premier époux, était un fort modeste gentilhomme, incapable de comprendre l'immense ambition de sa femme, et ayant la simplicité de croire qu'une fortune suffisante, avec deux beaux enfants et une conscience tranquille, était une part assez belle, en Danemark comme ailleurs, pour qu'on s'en contentât.

près avoir souffert pendant dix ans des mécomptes
ités par un époux si peu fait pour l'aider dans son
re, la comtesse Olamünde était devenue veuve. Je
irme pas que le défunt ait été pleuré ; il mourut même
propos, que des esprits méfiants auraient pu accu-
le cette coïncidence quelqu'un de plus responsable
le hasard. Mais, la réputation de vertu de la comtesse
santé depuis longtemps chancelante du comte pa-
nt, en Danemark, des raisons plausibles qui dérou-
ıt les soupçons, si l'on peut admettre que des soup-
se soient élevés au sujet de cet événement. Quoi qu'il
ıt, pleuré ou non, le comte Olamünde eut des obsè-
; grandioses, un cénotaphe de marbre gigantesque,
une inscription latine ; et s'il est vrai que la mort
ɔit que la vie humaine vue à l'envers, le défunt dut
'enir, en jouissant d'un monument si magnifique,
l y avait pourtant quelque chose d'assez agréable dans
'isées ambitieuses de son épouse.

a comtesse Olamünde considérait le veuvage comme
transition entre les désappointements de son pre-
: hymen et les espérances d'un second.

ussi, le soir que le margrave vint demander l'hospita-
la belle veuve était-elle plongée dans une contem-
ion ardente, et cherchait-elle son étoile à travers les
ɜ. Ramenée vers la terre par l'arrivée de l'étranger,
ıt sans désappointement, ou plutôt, ce fut avec un
saillement de joie et d'orgueil qu'elle vit ce beau
ıe homme respectueusement incliné, et qu'elle l'en-
lit énoncer son nom et ses qualités. La comtesse enve-

loppa le margrave d'un regard rapide, et satisfaite de cet examen, amena sur ses lèvres le plus éblouissant sourire qui ait jamais fait rêver un poëte.

Ce serait ici l'occasion de vous jouer un de ces beaux airs que la jeunesse joue si bien ; mais mes vieux doigts se sont roidis à tricoter, et pinceraient mal cette corde enchanteresse. Que votre imagination vienne donc en aide à mon cœur stérilisé. Représentez-vous cette belle soirée, cette terrasse, la comtesse Olamünde avec les deux yeux que vous lui connaissez et les ambitions qui l'agitent, le jeune margrave avec sa candeur, sa naïveté; songez aux entretiens sublunaires de Roméo et de Juliette; invoquez, évoquez tous les gracieux fantômes que le souffle des nuits promène sur les terrasses des châteaux, au bord des lacs, et vous suppléerez sans peine à l'élégie dont je me dispense.

Qu'il vous suffise de savoir que le margrave fut si bien reçu au château de la comtesse Olamünde qu'il revint le lendemain et les jours suivants; et, quinze jours après leur première entrevue, le margrave et la belle veuve s'élançaient par la pensée, dans les mêmes régions idéales sur le même char ailé. Mais, à mesure que cette intimité développait dans le cœur du jeune prince un de ces sentiments éternels qui ne s'éteignent qu'à la mort, la gaieté allumait ses regards, l'esprit allégeait son front ; il souriait à la nature et à la vie, et allait avec une merveilleuse candeur au-devant de toutes les illusions. L'amour de la comtesse Olamünde, au contraire, était une flamme qui lui creusait le visage et promenait des

ırbérations sinistres sous les arcades de ses grands
x.
'n soir qu'ils étaient tous deux sur la terrasse, le
grave laissa déborder son émotion, et, annonçant à
›mtesse son prochain départ pour Carlsrühe, lui pei-
en termes touchants ses regrets et ses espérances.
– J'ai fait un beau rêve, madame, dit-il en termi-
; s'il dépendait de moi de le changer en réalité, Dieu
it témoin que le plus beau jour de ma vie serait celui
vous ramènerais margrave de Bade dans le château
ıes pères.
es yeux de la comtesse Olamünde lancèrent des
elles, sa lèvre frémit.
– Et qui peut donc empêcher la réalisation de ce
rêve? répondit-elle avec une sombre énergie.
– Hélas ! reprit le margrave, *il y a quatre yeux qui*
posent à ce bonheur. Tant que ces quatre prunelles
chiront l'azur du ciel, notre union est impossible.
– Et si ces yeux importuns s'éteignaient ? demanda
›mtesse avec un tremblement terrible et d'une voix
nglée.
– Si ces quatre yeux étaient clos, reprit avec tristesse
argrave, vous seriez ma femme.
– Je serai duchesse de Bade ! s'écria la comtesse
nünde avec un éclat sauvage.
e prince la regarda avec étonnement, chercha à
prendre ce qui se passait dans ce cœur ténébreux;
trouvant sans doute en lui-même une explication
n ses désirs :

— Oui, comtesse, lui dit-il, avec une voix émue et en lui baisant la main, oui, vous serez margrave! Adieu, je reviendrai... J'emporte la foi et du courage.

Le margrave partit; et la comtesse, penchée sur sa terrasse, le suivit de loin avec de sombres regards. Quand il eut disparu entièrement dans les brumes du chemin, madame Olamünde se leva, aussi blanche qu'un spectre.

— Je serai duchesse de Bade, répétait-elle avec fierté, en croisant ses bras sur sa poitrine; mais avant cette joie...

Comme on lui amenait alors ses deux enfants pour le baiser du soir, la comtesse repoussa avec effroi ces deux innocentes créatures.

— Pourquoi ne dorment-ils pas déjà ? dit-elle avec violence. Pourquoi ces quatre prunelles sont-elles si brillantes, si éveillées à cette heure! Qu'elles se voilent! qu'elles s'éteignent! je ne veux plus les voir.

Et, agitant ses bras, comme si elle eût voulu se débarrasser de serpents qui les mordaient, la comtesse s'enfuit de la terrasse; elle ne se coucha pas de la nuit, et erra dans le château. Il est probable qu'elle n'alla pas rendre visite, dans toutes ses courses, au lit de marbre du comte Olamünde.

III

ɘux mois se passèrent. Le margrave de Bade revint
anemark ; il se hâtait. Il apportait une bonne nou-
, et son cheval n'allait pas au gré de son impatience.
transformation complète s'était opérée en lui : le
ır débile s'était épanoui en cavalier charmant et
ıte ; le bonheur avait relevé son front, éclairci son
ɘ ; et l'espérance débordait de son regard.
la dernière ville qui précédait le château de la com-
, le jeune voyageur fit halte et se recueillit. Il por-
ınt de joie, qu'au moment d'arriver, le fardeau lui
lait pesant ; il avait tant de choses à dire à la com-
qu'il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses
Il quitta ses poudreux habits de voyage, et se pa-
comme pour des fiançailles, il se remit en route
ın tel battement de cœur, qu'il était obligé de s'ar-
souvent, craignant de suffoquer.
une lieue du château, le margrave rencontra le
majordome qui lui avait tenu la bride lors de sa
ère visite ; il était en deuil, marchait le front baissé
tait un paquet sous le bras.
Eh ! mon brave homme, où allez-vous ainsi ? de-
a le voyageur, qui s'alarma des habits et de la mine
res du vieux serviteur.
majordome releva la tête, reconnut le margrave et

pâlit, mais il ne répondit rien ; le jeune homme insistant et demandant des nouvelles de la comtesse, il murmura :

— Monseigneur, la comtesse vous attend.

Et, sans vouloir ajouter un mot, poussant un profond soupir, il continua sa route.

— C'est étrange, se dit le margrave, saisi d'un pressentiment lugubre, serait-il arrivé quelque malheur au château ?

Comme il apercevait une auberge, il s'arrêta, fit donner une mesure d'avoine à son cheval devant la porte, et voulut interroger l'aubergiste.

Au premier mot, l'hôte tressaillit, regarda fixement le voyageur et répondit :

— Vous êtes celui qu'on attend au château ; vous n'avez pas besoin alors de vous arrêter si près du but !

Et, avec une vivacité empreinte d'une sorte de terreur superstitieuse, l'aubergiste alla retirer le cheval de la mangeoire, lui remit la bride et ferma sa porte, ne voulant pas répondre au margrave qui l'appelait pour le payer.

Cette fois, le jeune prince se sentit pris d'épouvante ; il partit au galop. Bientôt il aperçut le château de la comtesse. La grille était ouverte ; deux enfants du village étaient assis sur le bord du fossé ; au bruit du cheval, ils se levèrent et prirent leur course, en poussant des clameurs, comme à l'approche d'une vision sinistre.

Le margrave franchit la porte d'un bond : les quatre fers de sa monture firent jaillir quatre étincelles du pavé. Il appela, mais personne ne vint ; il attacha alors son che-

à un anneau de la porte. La cour, les vestibules, tout
: désert. Le margrave monta l'escalier qui conduisait
ppartement de la comtesse. Il avait peur de se heur-
à un cercueil. La mort planait si visiblement sur
: maison, changée en sépulcre, que le jeune prince
endait à trouver celle qu'il aimait dans les plis du
ul. Au sommet de l'escalier, il s'arrêta, appuya ses
: mains sur son cœur pour en comprimer les batte-
ts, adressa une courte oraison au Dieu qui bénit les
sentiments, puis il pénétra dans l'appartement de la
e.

près avoir traversé plusieurs chambres aussi aban-
ées que le reste de la maison, il parvint à une pièce
ée, et un gémissement qui le fit tressaillir l'avertit
n'était plus seul. La comtesse Olamünde, accroupie
it qu'assise dans un grand fauteuil, les mains dans
heveux, les regards attachés devant elle, semblait
entrée dans une de ces douleurs insensées et farou-
qui ne trahissent que des sentiments surhumains ou
remords. Une obscurité presque complète régnait
cette chambre ; les rideaux étaient baissés, les volets
ai fermés.

itendant des pas sur le plancher, la comtesse dressa
e.

· Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix si troublée
e margrave eut peine à la reconnaître.

: prince s'avança alors jusqu'à la comtesse, et, pre-
ses mains inondées d'une sueur froide, il fléchit le
u avec une piété recueillie, et dit doucement :

— Salut à la margrave de Bade !

La comtesse poussa un cri, se jeta sur les rideaux qu'elle fit voler sur la tringle, écarta brusquement les volets, et reconnaissant dans un flot de lumière celui qu'elle attendait depuis si longtemps, se précipita sur lui, comme sur une proie, et l'étreignit à l'étouffer, en murmurant :

— C'est toi, tu viens bien tard !

Le prince fut frappé du changement opéré dans le visage de la comtesse. Ses orbites s'étaient creusées; elle était d'une pâleur de spectre, et une flamme sinistre vacillait dans son regard.

— Qu'avez-vous, madame, s'écria-t-il, vous souffrez ?

— Ce n'est rien, dit-elle, avec un éclat de rire qui retentit dans les chambres désertes ; je t'attendais, et je ne t'espérais plus ; mais, te voilà ! Oh ! je vais oublier !

— Vous êtes bien seule, madame ?

— Tu crois? Ah ! j'avais peur pourtant d'entendre *revenir* quelqu'un.

— Que s'est-il donc passé? pourquoi cet abandon ?

— Ce qui s'est passé ? ne le sais-tu pas ? Ah ! je te le dirai en route... Mais fuyons, fuyons ! Tu viens me chercher, n'est-ce pas ? Je suis ta fiancée ; rien ne s'oppose plus à ce que je sois ta femme : les yeux jaloux qui te faisaient peur sont éteints.

— Dieu soit loué ! comtesse, interrompit vivement le margrave, ces quatre prunelles réfléchissent toujours le ciel ; mais elles m'ont souri en accédant à mon vœu le plus cher.

— Que dis-tu là ? ces yeux, ces flambeaux, ces quatre
ıpières vivent encore ? tu les as vues ?

— Pourquoi ce trouble, cet égarement ?

— Oh ! je suis bien certaine pourtant de les avoir
s se fermer pour jamais !

— Que dites-vous ? mon Dieu !

— Rien, partons ! Tu le vois, margrave, on savait que
ais partir et l'on m'a abandonnée. Viens, viens ; ton
ral est en bas, il piaffe d'impatience ; tu m'emporte-
ɜn croupe.

t la comtesse, avec une violence qui trahissait de
s terreurs, entraînait le margrave. Ce dernier, ébloui,
né, mais cédant avec une sorte d'effroi qui rempla-
la confiance, se laissait conduire ; il retrouva le che-
ous la porte, prit la comtesse dans ses bras et se mit
ılle.

ı moment de secouer la bride, une idée lui vint :

· Nous oublions vos enfants, madame, où sont-ils?

ı comtesse se tordit dans les bras du margrave,
ne un serpent jeté sur un brasier ; elle le regarda
des yeux effarés, en posant sa main frémissante sur
paule. Il renouvela sa question ; elle répondit, les
serrées, avec un sifflement :

Tu demandes mes fils ! mais ne m'as-tu pas dit que
yeux ne pouvaient contempler notre bonheur ?

C'étaient les yeux de mon père et ceux de ma
que je redoutais pour vous, non ceux de vos en-
madame... Et mon père et ma mère ayant con-
à notre mariage...

La comtesse l'interrompit en poussant un cri effroyable.

— Tu mens! dit-elle avec délire; tu mens, c'est impossible! je n'aurais pas été en vain mère sacrilége et dénaturée!...

Le margrave comprit tout.

Il écarta les bras avec horreur. La comtesse glissa à terre; mais se redressant aussitôt, elle se cramponna à la selle, aux étriers, aux mains du prince, en poussant des gémissements entrecoupés.

Quant à lui, glacial, terrible, ne trouvant aucun mot, aucun cri pour l'effroyable déchirement de son âme; inflexible comme la malédiction de Dieu, pâle comme un fantôme, il repoussa du pied l'infanticide, qui s'élança en rugissant dans le château; puis, faisant jaillir le sang de son cheval sous ses deux éperons, il franchit la grille ventre à terre...

Le chemin tournait autour du manoir; en passant au galop près du lac, le margrave aperçut la comtesse penchée en dehors de la terrasse, une brise lui apporta ces paroles lancées avec toute l'énergie du désespoir :

— Margrave de Bade, il y a malgré toi un pacte de sang entre ta race et la mienne! je suis à toi pour l'éternité!

Puis on vit la comtesse étendre les bras et s'élancer; les eaux du lac s'agitèrent; le prince poussa un cri et voulut courir au secours; mais il pensa qu'il ne devait pas disputer cette criminelle au jugement d'en haut.

Le margrave revint dans le duché de Bade, pour y

urir après quelques mois de langueur. Le remords du
ne dont il était innocent l'écrasait et le conduisit au
ıbeau. Par une fantaisie singulière, il voulut avoir
s sa chambre, près de son lit, le portrait de la com-
e Olamünde. On envoya chercher en Danemark ce
eau magnifique que vous avez admiré. Quelques
's avant sa mort, le jeune margrave affirma avoir vu
omtesse. Ses parents en larmes voulurent lui persua-
que c'était une hallucination de la fièvre, mais il
ista, et dit à son vieux père qui cherchait à le ras-
r :

- Vous la verrez, vous aussi, mon père!

n effet, quand le vieux duc mourut, quelques années
s son fils, il affirma également avoir rencontré dans
ıâteau le fantôme de la comtesse Olamünde. Depuis,
une tradition de la maison de Baden que quand un
e de la famille va mourir, la Dame blanche lui ap-
lt; et vous ne douterez plus désormais de la réalité
os pressentiments, ajouta la douairière, quand vous
ez que la comtesse Olamünde a été aperçue trois fois
is la maladie de son altesse Léopold...

IV

achevant son récit, la baronne de B... déroula
'icot, remit les aiguilles en mouvement, et attendit
ıpressions du jeune Français. Comme celui-ci ne

disait rien, la douairière lui demanda à quoi il pensait.

— Je cherche la moralité de ce conte, répondit-il.

— Voyez-vous le sceptique ! dit-elle en riant, il prend notre histoire nationale pour une imitation de la Barbe-Bleue.

— Non pas, madame ; je sais que tous les châteaux royaux ont de ces hiboux dans leurs corniches, et que par certaines nuits ces oiseaux lugubres agitent leurs ailes dans les grandes salles. En France, c'est le petit homme rouge des Tuileries ; en Prusse, c'est la balayeuse ; en Norwége…

— Assez ! assez ! dit la douairière, dont le patriotisme était choqué, et qui tenait trop à l'originalité des légendes badoises pour consentir à les voir confondues avec toutes les superstitions du même genre.

Le jeune Français se tut, et après quelques remercîments, parla d'autre chose. Cependant, au moment de prendre congé de la baronne, il s'approcha d'elle et lui dit en lui baisant la main :

— J'ai trouvé la moralité de votre légende.

La douairière de B… haussa les épaules.

— Voyons la découverte !

— Votre récit démontre clairement que les jeunes gens s'exposent aux plus grands dangers quand ils veulent épouser des veuves qui ont des enfants.

La baronne lui tourna le dos, et lui garda rancune pendant trois jours. Au bout de ce temps, elle consentit à lui pardonner, sur son attestation solennelle qu'il croyait fermement à l'apparition de la comtesse Ola-

inde. Cette réponse n'était qu'une politesse faite à ıospitalité, et nous devons déclarer que le Français re- nt en France aussi peu superstitieux qu'au départ.

Quant au grand duc Léopold, il était trop parfait Al- mand pour donner tort à la légende nationale ; aussi ıourut-il ponctuellement à la fin d'avril 1852, en dé- ıt de l'assurance des médecins, et pour la plus grande loire de la Dame blanche.

FRANÇOIS GIRARDON

I

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des

heures entières en contemplation devant la nature; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, peut-être d'anti-

pathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose: il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur presentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon

père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtems contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

FRANÇOIS GIRARDON

I

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des

heures entières en contemplation devant la nature; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et près une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quele temps la vocation; Girardon faisait sa besogne, maître offroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'air, tant il le trouvait éblouissant! Cependant, peu à , le jeune clerc laissa échapper des signes non équiues de distraction, d'indifférence, peut-être d'anti-

pathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose: il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur presentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon

père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtemps contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte, à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes; chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que nous aurions voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour de son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire les contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées: mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors il lui arriva souvent de quitter l'atelier et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait si magnifiquement les artistes, et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les

rs l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi ! » qui
urs été la révélation des grands hommes.

II

es possédait dans ce temps-là, en plus grand nom-
'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs
s, François Gentil et Domenico. François Gentil
'oyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-
'rimatice, auquel François Ier avait donné à Troyes
e de Saint-Martin-ès-Aires. Girardon développa ses
ses dispositions par l'analyse des œuvres de ces
aîtres : œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui,
ment de Pierre Mignard ; œuvres si belles et si
ntes, au dire des contemporains, que le chevalier
passa deux mois à les copier, et avoua en partant
oyes était une petite Rome. Hélas ! qu'est-elle
e cette Rome ?...
rdon, nous l'avons dit, se servit utilement de ces
modèles, et quand son âme se fut assez échauffée,
il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit
; de pierre et en tira une Vierge, empreinte de
; et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce
isait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en
nt de joie, comme un pieux hommage à sa sœur.
nier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait
'à continuer, lorsqu'une occasion comme la Pro-

vidence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes; Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui

a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu.

Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais disons-le en passant, et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou, s'il ne donne pas le génie! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait

plus besoin de la mélancolie, de l'extase dans les temples et de la vue du ciel, que de l'analyse des chefs-d'œuvre antiques.

Quoi qu'il en fût, quand il revint en 1652, il était digne de se joindre au cortége qui commençait à rayonner autour du jeune roi Louis XIV; mais il consacra une année aux amis du pays. Avant d'aller prendre sa place parmi les demi-dieux de la cour de France, Girardon passa une année tout entière à travailler humblement pour ses concitoyens. Ceci est, par dessus tout, digne d'éloges. Il n'a pas cette impatiente ambition de la jeunesse. Lui, qui revient de Rome, tout brûlant d'inspiration, il n'est pas désireux d'un plus grand théâtre que sa vieille ville; il donne une première offrande de son talent à ses compatriotes, il fait des bustes pour un M. Quinot, des statues pour des cheminées; il n'est pas pressé de briller autre part; on dirait qu'il a le sentiment de sa force et le pressentiment de sa longue carrière, et que, certain d'arriver toujours, il juge inutile de se hâter. Il se repose dans sa famille, et il attend. Cependant ses amis, ambitieux pour lui, l'excitent, on lui donne des lettres pour Colbert et pour Mignard, qui venait d'achever les peintures du Val-de-Grâce, et on l'envoie à Paris. Une fois à Paris, dans cette atmosphère glorieuse qui dilatait alors les poitrines, quand il a serré la main de Mignard, coudoyé Molière et rencontré Pujet, il comprend que c'est là son terrain, qu'il a aussi de grandes choses à accomplir, et il se met à l'œuvre. En 1660, il remporte un prix de trois cents louis d'or. Ce succès l'enhardit;

Mignard se sert de son crédit pour le pousser avec éclat ; les faveurs du roi viennent le trouver; des amitiés illustres remplissent sa demeure; La Fontaine et Boileau le nomment leur Phidias, Santeul le chante en latin ; Versailles, qu'il a vu commencer et finir, le demande pour peupler ses solitudes, et, en 1687, l'Académie lui ouvre ses portes.

Maintenant, jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1715, toute sa vie fut une longue suite de triomphes. Aimé du roi, aux volontés duquel il fut constamment dévoué, estimé de tous ses rivaux, il garda au front pendant tout le cours de son existence patriarcale, sans aucun nuage, cette précieuse auréole dont il n'était fier qu'en pensant à son pays !

Ah ! l'amour de son pays, ce fut, après la sculpture, la grande passion de Girardon. Au milieu des innombrables travaux qu'il accomplissait ; dans cette grande quantité de statues, de fontaines, de vases et de bas-reliefs qu'il répandait dans les jardins royaux, et notamment à Versailles, il gardait toujours dans un coin de son atelier un bloc de marbre choisi dont il faisait, en cachette et avec dévotion, un chef-d'œuvre pour son pays. En 1687, il vint à Troyes avec un grand médaillon de marbre blanc représentant Louis XIV, que le maire et les échevins allèrent, à la tête de toutes les compagnies, recevoir de ses mains. Ce jour-là, Girardon se sentit bien heureux. En entendant les acclamations et les applaudissements du peuple, il se prit à pleurer en souriant. Ce fut, dit-il, le plus beau jour de sa vie ; l'amitié du grand roi lui donna moins

d'orgueil. Ce médaillon fut placé, en 1690, dans la grande salle de l'hôtel de ville, où il est encore maintenant.

L'année suivante il fit fermer d'une grille de fer, faite à ses frais et sur ses dessins, le devant du chœur de l'église de Saint-Rémy, où il avait été baptisé, et le 30 mars 1690 il vint lui-même placer au-dessus de cette grille un Christ en bronze, qui est regardé comme un de ses plus beaux ouvrages. Ces voyages à Troyes et ces surprises étaient les distractions du grand artiste. Environ dans le même temps, il exécuta de grands travaux au maître-autel de l'église Saint-Jean ; et là, remarquons encore un trait caractérisque de cette âme pieuse et reconnaissante. Il avait fait ses premières études sur les dessins de François Gentil, il ne l'oublia pas, et trouva moyen de placer dans son œuvre deux statues de son premier maître. C'était une façon d'acquitter sa dette et d'associer l'avenir au passé.

III

Les églises n'étaient pas seules à jouir de sa munificence. Il avait conçu, avant la mort de Colbert, un projet qu'il ne put réaliser. Il voulait se servir de la protection du ministre pour faire bâtir devant l'hôtel de ville de Troyes une place au milieu de laquelle il aurait mis une statue équestre de Louis XIV (1). En 1692, il eut

(1) Pourquoi n'élèverait-on pas un monument de reconnaissance au grand sculpteur, dans l'endroit même que le grand sculpteur avait choisi pour le monument de son patriotisme?

l'intention d'orner la bibliothèque publique des bustes des grands hommes de Troyes. Il avait déjà fait ceux de Passerat et d'Urbain IV, mais ses ouvrages pour le roi l'empêchèrent d'achever cette entreprise. Ses amis particuliers recevaient aussi des marques glorieuses de son souvenir. Il avait exécuté pour le château de Villacerf, appartenant aux Colbert, ses premiers protecteurs, des bas-reliefs et des bustes, parmi lesquels on remarquait ceux de Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse (maintenant au musée de Troyes). Ils sont en marbre blanc, d'une ravissante délicatesse et d'une incroyable perfection de détails.

Girardon épousa, en 1670, Catherine Duchemin, célèbre par sa beauté et par la vérité avec laquelle elle peignait les fleurs et les fruits. Ce fut là une touchante et sainte union ! Ces deux âmes d'artistes se fondirent en une seule. Du jour où elle épousa Girardon, Catherine Duchemin se dit que c'était assez de lui pour glorifier la maison ; et, sacrifiant ses grands talents à ses devoirs, elle laissa les pinceaux, se fit épouse économe, mère dévouée, se contenta d'admirer son mari, de lui donner parfois des conseils, et ne se laissa jamais surprendre par un regret, par un soupir sur cet art, auquel elle avait irrévocablement renoncé.

Il me semble voir d'ici ces deux figures calmes et souriantes dans l'atelier du sculpteur. On cause de la chère province, des vendanges qu'on ira y faire au mois de septembre et que Girardon ne manque jamais d'aller surveiller. On emmènera La Fontaine pour rire un peu ;

M. Simon, l'intendant de M. de La Feuillade, a promis que le P. Bouhours et Fontenelle y seraient; on fera de ravissantes promenades à Rosières, qui rappellera un peu Versailles, comme un bosquet rappelle une forêt; on ira revoir tous les vieux amis; les amis de chair et d'os, qui peuvent mourir, et les amis de pierre et de marbre, que la mort a plus de peine à emporter. Girardon accomplira, comme tous les ans, son pèlerinage aux fresques de Sainte-Jules, qu'il cherche à défendre contre les douces railleries de sa femme; et l'entretien se prolonge longtemps ainsi, et les larmes viennent aux yeux des deux époux, qui se quittent à grand'peine, l'un pour aller où l'appellent les devoirs de chancelier de l'Académie et d'inspecteur-général des ouvrages de sculpture; et l'autre, qui a été autrefois aussi de l'Académie, pour porter, heureuse mère, heureuse épouse, le surplus de ses caresses à ses enfants. Sur le seuil de l'atelier on se retourne, on jette un long regard à tous les hôtes qui sont là attendant le dernier coup de ciseau qui doit les détacher du tronc et leur donner la vie, on ne peut, en se séparant, s'empêcher d'adresser un salut respectueux à Louis XIV, à cheval, dépassant de la moitié de son corps tout un peuple de dieux et de déesses qui forment sa cour. Oui, ces deux êtres privilégiés, ces deux cœurs d'élite, ont dû avoir ensemble de saintes et ravissantes causeries, commençant par l'art et finissant par la famille, deux religions pour ces deux anges!

Girardon survécut à sa femme, morte en 1698. Il la pleura chrétiennement, et, après l'avoir cousue dans son

linceul, il se recueillit gravement, comme Tintoret devant sa fille morte, songeant à lui donner un cercueil de marbre qui fût digne de sa gloire et de son amour pour elle.

Comme notre sculpteur se faisait vieux alors, et que sa main tremblait, il a confié l'exécution de sa tâche sacrée à deux de ses élèves, Nourrisson et Le Lorrain ; mais c'est lui-même qui a fait le dessin ; c'est lui qui a présidé au travail ; c'est lui qui d'avance, et avec ses larmes, amollissait pour le ciseau le sarcophage où reposait l'autre moitié de lui-même ! Ce tombeau, élevé dans l'église de Saint-Landry, représentait Jésus-Christ descendu de la croix et la Sainte Vierge offrant son fils au Père Eternel. Touchante image, qui allait bien au tombeau de la femme chrétienne.

Il semble que Girardon, comme La Fontaine, son candide ami, et comme tous les profanes honnêtes de ce temps-là, demandait pardon à Dieu, dans ses derniers ouvrages, d'avoir si longtemps consacré son ciseau aux dieux païens. Il n'avait pas assez fait de Christs pour toutes les Vénus et pour tous les amours qu'il avait fait sourire et s'embrasser dans les bosquets de Versailles ! L'approche de ces bords glacés et sinistres, où chacun vient aborder à son tour, éteignait en lui cette chaude inspiration qui s'était répandue si longtemps sur les pas de Le Nôtre. A la fin de sa vie, on le voit préoccupé de travaux d'églises ; sainte expiation de la faute innocente d'avoir donné des chefs-d'œuvre à la France !

Il vécut encore dix ans après sa femme, toujours le même, plus triste, seulement, mais toujours affable, tou-

jours simple, malgré l'immense renommée dont il jouissait; et quand il sentit qu'il avait fini son magnifique pèlerinage; quand le patriarche qui avait vu naître et mourir tous les sculpteurs du dix-septième siècle comprit qu'il n'avait plus qu'à refermer sur lui la porte, il rassembla ses dernières forces pour accomplir un voyage à Troyes; et là, comme ses jambes ne voulaient plus le soutenir, il se fit porter dans un fauteuil en face du portail de l'église Saint-Nicolas, et se mit à le contempler tout à son aise. C'était son adieu à l'art et à son berceau, c'était son salut à sa tombe. Il revint ensuite auprès de son roi bien-aimé, qui semblait l'avoir attendu, et, la même année, le même mois, le même jour, peut-être à la même heure, le 1er septembre 1715, ces deux augustes vieillards, ces deux fronts couronnés, le roi Louis XIV et le sculpteur Girardon, partirent ensemble, appuyés l'un sur l'autre, pour se faire juger par l'autre roi du ciel, qui avait donné à chacun sa mission et son génie!

IV

Si maintenant nous examinons les nombreux ouvrages que Girardon a laissés, l'influence incontestable qu'il a exercée sur son époque par sa renommée et par la charge d'inspecteur-général des travaux de sculpture, dont il fut revêtu à la mort de Lebrun; la paix profonde dont il a joui, le silence admirable qui régna au dedans et au dehors de sa demeure; si nous considérons

que soixante années de cette glorieuse vie furent employées sans relâche à façonner le marbre, à consacrer les fontaines des jardins royaux, à mettre toujours son nom à côté de celui de Louis XIV, qui a mis le sien partout, on conviendra que jamais existence ne fut plus digne d'envie !

Aussi voyez comme les contemporains l'admirent ! Tous les sculpteurs, ses rivaux, se proclament ses élèves, et abaissent respectueusement devant lui leur ciseau, ne reconnaissant d'autres ordres que les siens, d'autre inspiration que la sienne. Tous, excepté Pujet, trop d'un seul bloc pour obéir à quelqu'un, tous défilent silencieusement devant lui : Auguier, Coysevox, Renaudin, Coustou, sont ses courtisans, et, soit par déférence, soit par conviction, s'emparent de sa manière, multiplient ses formes, et n'ont pas d'autre originalité.

Le tombeau de Richelieu, qu'on voit encore à la Sorbonne, passe généralement pour son chef-d'œuvre. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait exécuté ce mausolée sur les dessins de Lebrun ; mais cette opinion est sans fondement ; et s'il était vrai que Lebrun y fût pour quelque chose, Girardon était trop loyal pour mettre au bas du monument l'inscription *F G T, invenit et fecit*, et Lebrun trop jaloux pour la souffrir. Il avait fait fondre en bronze et d'un seul jet une statue équestre de Louis XIV, qui décorait la place des Victoires. Cette statue fut détruite en 1793, et avec tant d'autres choses, qui n'étaient pas de bronze et qu'on croyait plus solides encore.

FRANÇOIS GIRARDON

I

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des

heures entières en contemplation devant la nature; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, peut-être d'anti-

pathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose: il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur presentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon

père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtems contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte, à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes; chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que nous aurions voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour de son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire les contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées: mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors il lui arriva souvent de quitter l'atelier et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait si magnifiquement les artistes, et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les

bras vers l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi ! » qui a toujours été la révélation des grands hommes.

II

Troyes possédait dans ce temps-là, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs célèbres, François Gentil et Domenico. François Gentil était Troyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-on du Primatice, auquel François I[er] avait donné à Troyes l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires. Girardon développa ses heureuses dispositions par l'analyse des œuvres de ces deux maîtres : œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui, le sentiment de Pierre Mignard ; œuvres si belles et si abondantes, au dire des contemporains, que le chevalier Bernin passa deux mois à les copier, et avoua en partant que Troyes était une petite Rome. Hélas ! qu'est-elle devenue cette Rome ?...

Girardon, nous l'avons dit, se servit utilement de ces grands modèles, et quand son âme se fut assez échauffée, quand il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit un bloc de pierre et en tira une Vierge, empreinte de timidité et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce naïve faisait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en tremblant de joie, comme un pieux hommage à sa sœur. Le premier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait plus qu'à continuer, lorsqu'une occasion comme la Pro-

vidence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes; Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui

a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu.

Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais disons-le en passant, et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou, s'il ne donne pas le génie! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait

plus besoin de la mélancolie, de l'extase dans les temples et de la vue du ciel, que de l'analyse des chefs-d'œuvre antiques.

Quoi qu'il en fût, quand il revint en 1652, il était digne de se joindre au cortége qui commençait à rayonner autour du jeune roi Louis XIV ; mais il consacra une année aux amis du pays. Avant d'aller prendre sa place parmi les demi-dieux de la cour de France, Girardon passa une année tout entière à travailler humblement pour ses concitoyens. Ceci est, par dessus tout, digne d'éloges. Il n'a pas cette impatiente ambition de la jeunesse. Lui, qui revient de Rome, tout brûlant d'inspiration, il n'est pas désireux d'un plus grand théâtre que sa vieille ville ; il donne une première offrande de son talent à ses compatriotes, il fait des bustes pour un M. Quinot, des statues pour des cheminées ; il n'est pas pressé de briller autre part ; on dirait qu'il a le sentiment de sa force et le pressentiment de sa longue carrière, et que, certain d'arriver toujours, il juge inutile de se hâter. Il se repose dans sa famille, et il attend. Cependant ses amis, ambitieux pour lui, l'excitent, on lui donne des lettres pour Colbert et pour Mignard, qui venait d'achever les peintures du Val-de-Grâce, et on l'envoie à Paris. Une fois à Paris, dans cette atmosphère glorieuse qui dilatait alors les poitrines, quand il a serré la main de Mignard, coudoyé Molière et rencontré Pujet, il comprend que c'est là son terrain, qu'il a aussi de grandes choses à accomplir, et il se met à l'œuvre. En 1660, il remporte un prix de trois cents louis d'or. Ce succès l'enhardit;

Mignard se sert de son crédit pour le pousser avec éclat ; les faveurs du roi viennent le trouver; des amitiés illustres remplissent sa demeure; La Fontaine et Boileau le nomment leur Phidias, Santeul le chante en latin ; Versailles, qu'il a vu commencer et finir, le demande pour peupler ses solitudes, et, en 1687, l'Académie lui ouvre ses portes.

Maintenant, jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1715, toute sa vie fut une longue suite de triomphes. Aimé du roi, aux volontés duquel il fut constamment dévoué, estimé de tous ses rivaux, il garda au front pendant tout le cours de son existence patriarcale, sans aucun nuage, cette précieuse auréole dont il n'était fier qu'en pensant à son pays !

Ah ! l'amour de son pays, ce fut, après la sculpture, la grande passion de Girardon. Au milieu des innombrables travaux qu'il accomplissait; dans cette grande quantité de statues, de fontaines, de vases et de bas-reliefs qu'il répandait dans les jardins royaux, et notamment à Versailles, il gardait toujours dans un coin de son atelier un bloc de marbre choisi dont il faisait, en cachette et avec dévotion, un chef-d'œuvre pour son pays. En 1687, il vint à Troyes avec un grand médaillon de marbre blanc representant Louis XIV, que le maire et les échevins allèrent, à la tête de toutes les compagnies, recevoir de ses mains. Ce jour-là, Girardon se sentit bien heureux. En entendant les acclamations et les applaudissements du peuple, il se prit à pleurer en souriant. Ce fut, dit-il, le plus beau jour de sa vie; l'amitié du grand roi lui donna moins

FRANÇOIS GIRARDON

I

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des

heures entières en contemplation devant la nature ; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée ; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation ; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant ! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, peut-être d'anti-

pathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose: il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur presentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon

père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtems contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte, à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes; chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que nous aurions voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour de son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire les contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées: mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors il lui arriva souvent de quitter l'atelier et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait si magnifiquement les artistes, et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les

bras vers l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi ! » qui a toujours été la révélation des grands hommes.

II

Troyes possédait dans ce temps-là, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs célèbres, François Gentil et Domenico. François Gentil était Troyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-on du Primatice, auquel François Ier avait donné à Troyes l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires. Girardon développa ses heureuses dispositions par l'analyse des œuvres de ces deux maîtres : œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui, le sentiment de Pierre Mignard ; œuvres si belles et si abondantes, au dire des contemporains, que le chevalier Bernin passa deux mois à les copier, et avoua en partant que Troyes était une petite Rome. Hélas ! qu'est-elle devenue cette Rome ?...

Girardon, nous l'avons dit, se servit utilement de ces grands modèles, et quand son âme se fut assez échauffée, quand il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit un bloc de pierre et en tira une Vierge, empreinte de timidité et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce naïve faisait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en tremblant de joie, comme un pieux hommage à sa sœur. Le premier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait plus qu'à continuer, lorsqu'une occasion comme la Pro-

vidence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes; Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui

a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu.

Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais disons-le en passant, et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou, s'il ne donne pas le génie! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait

La comtesse l'interrompit en poussant un cri effroyable.

— Tu mens! dit-elle avec délire; tu mens, c'est impossible! je n'aurais pas été en vain mère sacrilége et dénaturée!...

Le margrave comprit tout.

Il écarta les bras avec horreur. La comtesse glissa à terre; mais se redressant aussitôt, elle se cramponna à la selle, aux étriers, aux mains du prince, en poussant des gémissements entrecoupés.

Quant à lui, glacial, terrible, ne trouvant aucun mot, aucun cri pour l'effroyable déchirement de son âme; inflexible comme la malédiction de Dieu, pâle comme un fantôme, il repoussa du pied l'infanticide, qui s'élança en rugissant dans le château; puis, faisant jaillir le sang de son cheval sous ses deux éperons, il franchit la grille ventre à terre...

Le chemin tournait autour du manoir; en passant au galop près du lac, le margrave aperçut la comtesse penchée en dehors de la terrasse, une brise lui apporta ces paroles lancées avec toute l'énergie du désespoir :

— Margrave de Bade, il y a malgré toi un pacte de sang entre ta race et la mienne! je suis à toi pour l'éternité!

Puis on vit la comtesse étendre les bras et s'élancer; les eaux du lac s'agitèrent; le prince poussa un cri et voulut courir au secours; mais il pensa qu'il ne devait pas disputer cette criminelle au jugement d'en haut.

Le margrave revint dans le duché de Bade, pour y

mourir après quelques mois de langueur. Le remords du crime dont il était innocent l'écrasait et le conduisit au tombeau. Par une fantaisie singulière, il voulut avoir dans sa chambre, près de son lit, le portrait de la comtesse Olamünde. On envoya chercher en Danemark ce tableau magnifique que vous avez admiré. Quelques jours avant sa mort, le jeune margrave affirma avoir vu la comtesse. Ses parents en larmes voulurent lui persuader que c'était une hallucination de la fièvre, mais il persista, et dit à son vieux père qui cherchait à le rassurer :

— Vous la verrez, vous aussi, mon père!

En effet, quand le vieux duc mourut, quelques années après son fils, il affirma également avoir rencontré dans le château le fantôme de la comtesse Olamünde. Depuis, c'est une tradition de la maison de Baden que quand un prince de la famille va mourir, la Dame blanche lui apparaît; et vous ne douterez plus désormais de la réalité de nos pressentiments, ajouta la douairière, quand vous saurez que la comtesse Olamünde a été aperçue trois fois depuis la maladie de son altesse Léopold...

IV

En achevant son récit, la baronne de B... déroula son tricot, remit les aiguilles en mouvement, et attendit les impressions du jeune Français. Comme celui-ci ne

disait rien, la douairière lui demanda à quoi il pensait.

— Je cherche la moralité de ce conte, répondit-il.

— Voyez-vous le sceptique ! dit-elle en riant, il prend notre histoire nationale pour une imitation de la Barbe-Bleue.

— Non pas, madame ; je sais que tous les châteaux royaux ont de ces hiboux dans leurs corniches, et que par certaines nuits ces oiseaux lugubres agitent leurs ailes dans les grandes salles. En France, c'est le petit homme rouge des Tuileries ; en Prusse, c'est la balayeuse ; en Norwége...

— Assez ! assez ! dit la douairière, dont le patriotisme était choqué, et qui tenait trop à l'originalité des légendes badoises pour consentir à les voir confondues avec toutes les superstitions du même genre.

Le jeune Français se tut, et après quelques remercîments, parla d'autre chose. Cependant, au moment de prendre congé de la baronne, il s'approcha d'elle et lui dit en lui baisant la main :

— J'ai trouvé la moralité de votre légende.

La douairière de B... haussa les épaules.

— Voyons la découverte !

— Votre récit démontre clairement que les jeunes gens s'exposent aux plus grands dangers quand ils veulent épouser des veuves qui ont des enfants.

La baronne lui tourna le dos, et lui garda rancune pendant trois jours. Au bout de ce temps, elle consentit à lui pardonner, sur son attestation solennelle qu'il croyait fermement à l'apparition de la comtesse Ola-

münde. Cette réponse n'était qu'une politesse faite à l'hospitalité, et nous devons déclarer que le Français revint en France aussi peu superstitieux qu'au départ.

Quant au grand duc Léopold, il était trop parfait Allemand pour donner tort à la légende nationale ; aussi mourut-il ponctuellement à la fin d'avril 1852, en dépit de l'assurance des médecins, et pour la plus grande gloire de la Dame blanche.

FRANÇOIS GIRARDON

I

L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des

heures entières en contemplation devant la nature; puis, une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation, et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne. Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, peut-être d'anti-

pathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême, de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose: il fouilla lui-même le jeune prévenu, et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible; qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur presentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon

père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination; il était inutile de lutter plus longtems contre le démon intérieur qui le tourmentait; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte, à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes; chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que nous aurions voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour de son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire les contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées; mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors il lui arriva souvent de quitter l'atelier et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait si magnifiquement les artistes, et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les

bras vers l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi ! » qui a toujours été la révélation des grands hommes.

II

Troyes possédait dans ce temps-là, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs célèbres, François Gentil et Domenico. François Gentil était Troyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-on du Primatice, auquel François Ier avait donné à Troyes l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires. Girardon développa ses heureuses dispositions par l'analyse des œuvres de ces deux maîtres : œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui, le sentiment de Pierre Mignard ; œuvres si belles et si abondantes, au dire des contemporains, que le chevalier Bernin passa deux mois à les copier, et avoua en partant que Troyes était une petite Rome. Hélas ! qu'est-elle devenue cette Rome ?...

Girardon, nous l'avons dit, se servit utilement de ces grands modèles, et quand son âme se fut assez échauffée, quand il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit un bloc de pierre et en tira une Vierge, empreinte de timidité et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce naïve faisait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en tremblant de joie, comme un pieux hommage à sa sœur. Le premier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait plus qu'à continuer, lorsqu'une occasion comme la Pro-

vidence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes; Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui

a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu.

Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais disons-le en passant, et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou, s'il ne donne pas le génie! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait

plus besoin de la mélancolie, de l'extase dans les temples et de la vue du ciel, que de l'analyse des chefs-d'œuvre antiques.

Quoi qu'il en fût, quand il revint en 1652, il était digne de se joindre au cortége qui commençait à rayonner autour du jeune roi Louis XIV ; mais il consacra une année aux amis du pays. Avant d'aller prendre sa place parmi les demi-dieux de la cour de France, Girardon passa une année tout entière à travailler humblement pour ses concitoyens. Ceci est, par dessus tout, digne d'éloges. Il n'a pas cette impatiente ambition de la jeunesse. Lui, qui revient de Rome, tout brûlant d'inspiration, il n'est pas désireux d'un plus grand théâtre que sa vieille ville ; il donne une première offrande de son talent à ses compatriotes, il fait des bustes pour un M. Quinot, des statues pour des cheminées ; il n'est pas pressé de briller autre part ; on dirait qu'il a le sentiment de sa force et le pressentiment de sa longue carrière, et que, certain d'arriver toujours, il juge inutile de se hâter. Il se repose dans sa famille, et il attend. Cependant ses amis, ambitieux pour lui, l'excitent, on lui donne des lettres pour Colbert et pour Mignard, qui venait d'achever les peintures du Val-de-Grâce, et on l'envoie à Paris. Une fois à Paris, dans cette atmosphère glorieuse qui dilatait alors les poitrines, quand il a serré la main de Mignard, coudoyé Molière et rencontré Pujet, il comprend que c'est là son terrain, qu'il a aussi de grandes choses à accomplir, et il se met à l'œuvre. En 1660, il remporte un prix de trois cents louis d'or. Ce succès l'enhardit;

ıard se sert de son crédit pour le pousser avec éclat ; aveurs du roi viennent le trouver; des amitiés illus- remplissent sa demeure; La Fontaine et Boileau le ment leur Phidias, Santeul le chante en latin ; Ver- 3s, qu'il a vu commencer et finir, le demande pour ıler ses solitudes, et, en 1687, l'Académie lui ouvre ›ortes.

aintenant, jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1715, ɔ sa vie fut une longue suite de triomphes. Aimé du aux volontés duquel il fut constamment dévoué, ıé de tous ses rivaux, il garda au front pendant tout ›urs de son existence patriarcale, sans aucun nuage, ; précieuse auréole dont il n'était fier qu'en pensant ı pays!

h! l'amour de son pays, ce fut, après la sculpture, la de passion de Girardon. Au milieu des innombrables ıux qu'il accomplissait; dans cette grande quantité tatues, de fontaines, de vases et de bas-reliefs qu'il ré- lait dans les jardins royaux, et notamment à Versail- il gardait toujours dans un coin de son atelier un bloc narbre choisi dont il faisait, en cachette et avec dé- ɔn, un chef-d'œuvre pour son pays. En 1687, il vint oyes avec un grand médaillon de marbre blanc repre- ant Louis XIV, que le maire et les échevins allèrent, tête de toutes les compagnies, recevoir de ses mains. our-là, Girardon se sentit bien heureux. En enten- ; les acclamations et les applaudissements du peuple, ɔ prit à pleurer en souriant. Ce fut, dit-il, le plus ı jour de sa vie; l'amitié du grand roi lui donna moins

victimes de septembre. Maillard, en voyant passer devant sa table ce fier et placide visage de prêtre, demanda pour lui grâce au peuple. L'abbé Marcellin ne trembla pas avant le salut et ne s'humilia pas après la grâce. Il donna tranquillement l'absolution à ceux qui allaient mourir, et, poussé par les épaules hors du cercle des *travailleurs* sinistres, il ne songea pas à fuir. Il empêcha quelques prêtres d'émigrer, il en empêcha quelques autres de conspirer. Quand son église fut fermée, il dit chez lui la messe ; emprisonné deux fois sous la Terreur, il sauva plus tard la vie aux deux voisins qui l'avaient dénoncé. Fidèle à sa conscience, il ne fut jamais d'aucun parti ; il emportait toujours avec lui l'ombre du sanctuaire, et sa gravité pacifiait les petits conciliabules de sacristie que les nécessités de ses fonctions le contraignaient de traverser. C'était enfin l'homme du devoir, le soldat stoïque ; on l'estimait trop pour l'aimer beaucoup. Le clergé réfractaire lui en voulait de la simplicité de sa résignation ; les prêtres compromis par des adhésions trop chaleureuses à la Révolution et à l'Empire lui en voulaient davantage encore. Quant à lui, il ne savait pas haïr, mais il avouait avec candeur qu'il ne savait que plaindre, conseiller, guérir, et qu'il ne savait plus aimer. Sa foi prenait en pitié les misères humaines, mais n'en était plus dupe.

Il était debout et résumait, avant de se retirer, la longue conférence qu'il venait d'avoir avec la baronne.

— Du courage, madame, lui disait-il, faites cette démarche, puisque vous croyez n'avoir pas d'autre moyen de percer cet étrange mystère.

— Hélas ! monsieur l'abbé, répliquait d'une voix tremblante la pauvre veuve, j'éprouve un sentiment que je ne puis définir, à la pensée de le revoir et de lui parler du passé.

— Je vous absous d'avance des petits regrets qui pourront troubler votre repentir, dit le vieux prêtre en souriant et avec une paternelle ironie.

— Oh ! monsieur l'abbé, vous êtes cruel...

— Non; je veux vous prouver, madame, mon estime et ma confiance, et je vous raille pour défier votre grand cœur.

— Si j'ai un peu de force, dit avec un soupir Mme de Bruval, c'est que vous me soutenez, c'est que vous m'encouragez; c'est surtout que vous me pardonnez. Mais je sens bien que voici ma dernière épreuve. Si j'échouais, je n'aurais plus rien à faire en ce monde.

— On a toujours une tâche, madame, reprit le bon prêtre. L'exemple n'est jamais absolument inutile. Il y a, à Saint-Germain des Prés, un vieux donneur d'eau bénite qui m'a connu dès l'enfance. Eh bien,

le pauvre homme vit, espère et pense par moi; c'est peut-être la seule âme au monde sur laquelle j'exerce une influence réelle et continue. Je désespérerais de tous mes pénitents, que je demanderais encore à Dieu de vivre pour celui-là.

— Je suis jalouse de ce donneur d'eau bénite, moi, dit la baronne avec tendresse.

— Oh! vous n'avez pas tant besoin de mes conseils que vous le croyez, repartit l'abbé Marcellin en hochant la tête. Je ratifie presque toujours vos résolutions; je n'ai pas l'orgueil de vous en suggérer une seule.

— Sans vous pourtant, monsieur l'abbé, je n'aurais jamais osé tenter la démarche que je vais entreprendre.

— A ce propos, madame, êtes-vous bien certaine que vos enfants ne pourraient vous aider en rien?

— Mes enfants! s'écria avec un peu plus de vivacité Mme de Bruval en joignant les mains. Pourquoi me meurtrir avec ces mots? Suis-je mère? Ai-je été épouse? Oh! ce supplice est terrible, cette incertitude est épouvantable. Vous ne savez pas, mon père, que je porte envie aux malheureuses mères qui voient mourir leur fils ou leur fille! Pleurer, se désespérer, se tordre de douleur devant un cadavre qu'on a le droit d'embrasser, c'est une torture; mais c'est une certitude. Tandis que moi, si je voyais

tomber ici, devant mes yeux, Simon et Simone, ceux que le monde appelle mon fils et ma fille, je ne saurais sur lequel des deux je devrais me précipiter. Rien ne me dirait : Mère, voilà ton fils! Mère, voilà ta fille!... Voilà bientôt dix-neuf ans que j'interroge mon cœur, et que rien ne tressaille en moi et ne m'éclaire!

— Madame, ces souffrances vous seront comptées.

— Et si vous saviez par-dessus tout mon grand effroi, continua la baronne. Je meurs du doute, et je serais peut-être tuée par une certitude. Ces deux enfants, quand je les interroge, m'épouvantent. Simon est une âme ténébreuse; Simone est une nature indomptable. Je serais peut-être réduite à mépriser celui des deux que je devrais aimer.

— Vous vous exagérez des défauts de jeunesse, le résultat de quelques méchantes insinuations de M. de Bruval. M. Simon me semble abandonné à la piété. Mlle Simone est une enfant insoucieuse ; mais qui vous dit que quand ce testament aura constaté la vérité, il ne s'ouvrira pas dans le cœur des deux jeunes gens des sources de tendresse qui vous récompenseront.

— Non, je suis bien certaine de n'être jamais aimée d'eux. C'est là mon châtiment, mon expiation. Quant à ce testament, je ne veux pas l'attendre ; je veux être certaine d'avance de ce qu'il amènera.

Comprenez-vous, mon père, que je ne puis pas être là, devant toute la famille, attendant que le notaire me dise : Voici votre enfant! et comme celui-là, d'ailleurs, sera le déshérité, je veux le prémunir, le préparer d'avance.

— Allons, madame, tentez cette démarche ; si elle échoue, élevez votre cœur si haut sur le calvaire, que les déceptions humaines ne puissent pas envenimer ses saintes blessures. Toutes les douleurs sont bonnes pour arriver à Dieu ; et les larmes maternelles sont particulièrement puissantes. Je reviendrai vous voir demain... quand vous aurez reçu cette visite...

— S'il ne venait pas, s'il refusait de me revoir?

— Eh bien! vous n'auriez pas à rougir devant lui.

L'abbé Marcellin saluait pour se retirer et posait la main sur le bouton de la porte, quand cette porte même fut doucement poussée et M. Simon de Bruval entra dans le salon.

C'était un grand jeune homme au teint pâle, aux paupières baissées, à la démarche ecclésiastique. Il était difficile de préciser le timbre exact de sa voix et la couleur de ses yeux. Il parlait toujours avec des inflexions doucereuses et ne regardait jamais en face. Il salua profondément l'abbé Marcellin, comme s'il se fût incliné devant sa bénédiction, et il alla baiser

la main de la baronne du bout des lèvres, comme s'il eût baisé une patène. Un sourire passa sur la bouche du vieillard. Le vrai saint prenait en pitié le faux béat ; mais cette muette ironie ne fut remarquée de personne. L'abbé Marcellin allait franchir le seuil, quand le jeune homme se retourna.

— Monsieur l'abbé, demanda-t-il de la même manière qu'il eût entonné un cantique, savez-vous à quelle heure aura lieu demain l'office pour l'œuvre des missions?

— A neuf heures, je crois.

— C'est une œuvre bien méritoire que celle de réveiller la foi dans ce malheureux pays à l'aide de missions!

— C'est encore moins la foi qui manque que la concorde, fit l'abbé en se retirant à demi.

— Pensez-vous donc que la paix ne soit pas la conséquence des prières et des prédications? dit avec une certaine allure provocante le jeune homme, jaloux de faire acte d'apôtre.

— Je pense, monsieur, que la première offrande agréable à Dieu, c'est l'amour. L'amour dans la cité, d'abord, et l'amour dans les familles.

Simon rougit un peu ; la baronne pâlit davantage. Ces derniers mots avaient été accentués avec une intention visible à laquelle on ne pouvait se mé-

prendre. Il y eut un intervalle de silence. L'abbé Marcellin en profita pour achever sa retraite, et la mère et le fils restèrent seuls.

II

— Vous avez entendu ? reprit avec une tristesse un peu sévère la baronne de Bruval.

Simon souleva sa paupière et laissa glisser une lueur froide.

— J'ai bien entendu, et j'ai parfaitement compris, madame, répondit-il d'une voix railleuse. C'était un reproche indirect que m'adressait l'abbé. Vous lui aviez sans doute parlé encore de l'ingratitude de vos enfants. Pour une mère chrétienne, vous aimez bien la médisance !

— Pour un fils chrétien, vous avez bien peu de respect !

— Mais suis-je votre fils, moi, madame ?

— Qu'osez-vous dire ? s'écria la baronne, se dressant debout et frémissante.

— Je dis, continua Simon avec une humilité feinte, que votre sévérité pour moi semble me renier.

— C'est là tout ce que vous vouliez dire ? demanda

banale, qui l'était en effet, mais au fond de laquelle gisait une ironie.

— Monsieur, balbutia avec confusion la baronne, il a fallu, croyez-le, de bien graves motifs pour que j'osasse vous prier... de venir me voir.

— Il y a un reproche fort dur pour le passé dans cette réponse, madame, répliqua le savant avec une douceur un peu railleuse. Peut-être autrefois ma fatuité y eût-elle trouvé un aveu!

Antonine reprit tout à coup la force qui lui faisait défaut quelques minutes auparavant; elle regarda son interlocuteur en face, et lui répondit avec l'assurance d'une chrétienne héroïque qui porte le pardon de son Dieu comme une cuirasse :

— Je n'ai pas de reproche à vous faire, monsieur, et à mon âge on n'a plus de coquetterie. Si j'hésitais à vous revoir, c'était pour vous; il me semblait que ma vue pouvait vous toucher comme un remords.

— Un remords! ah! vous vous calomniez, madame, reprit le galantin de l'Institut.

— Vous oubliez que je suis une vieille femme, continua Antonine avec un léger mouvement de tête qui semblait reprocher les fadaises de cette conversation, et je veux vous apprendre que je suis aussi une bien malheureuse femme!

— Pardonnez-moi de n'avoir vu que la femme, repartit avec obstination M. Emmerie.

resta froid et immobile. A peine si quelques fibres tressaillirent autour de sa bouche.

— Écoute : tu as des griefs, des soupçons, quelqu chose enfin contre moi ; il faut me le dire, mon en fant, continua Mme de Bruval d'un ton suppliant. Su ton salut, sur le mien, je t'assure que je meurs d votre indifférence à tous les deux. Pourquoi cett froideur de ta part ? Pourquoi, quand je te tends l main, et le cœur et les lèvres, quelque chose s dresse-t-il entre nous, et pourquoi ne viens-tu pas moi ? Dis, réponds?

— Madame, repartit Simon, êtes-vous bien sûr que cette froideur va de mon cœur au vôtre ? Êtes vous bien sûre de n'avoir jamais détourné la main le cœur, les lèvres, quand, tout petit, je courais vous ? Je ne fais peut-être que me souvenir, et j vous rends peut-être vos caresses maternelles !

— Ne parlons pas de cela, Simon. Viens m'em brasser.

Le jeune homme s'inclina automatiquement ; l baronne posa les lèvres sur son front et les retir avec effroi, comme si elle eût touché un marbre. C mouvement fit sourire étrangement son fils.

— Vous aimez mieux ma sœur, dit-il d'un to amer où pourtant on ne sentait pas beaucoup d jalousie.

solations; c'est vous dire que je considère notre ntrevue comme un acte religieux. Soyez donc compatissant pour les scrupules d'une pécheresse repentie, et si je suis forcée de parler du passé, soyez assez généreux pour vous rappeler qu'il est bien mort, et que nous ferions injure à tous deux en essayant de croire qu'il a survécu.

M. Emmerie s'inclina sous la leçon avec la politesse d'un homme du monde enchanté d'être grondé pour sa galanterie, mais incorrigible.

— Madame, dit-il, excusez-moi ; ce n'est pas le passé que j'évoquais en admirant en vous des grâces nouvelles, c'est l'avenir.

— Occupons-nous du présent, qui est pour moi plein de larmes et d'angoisses, repartit Antoine avec une voix sévère et triste ; quant à l'avenir, il sera ce que Dieu voudra !

— Je vous écoute, madame, avec une attention profonde, répliqua M. Emmerie, réduit à la discrétion, et se résignant à subir les doléances d'une dévote.

— Monsieur, reprit la baronne en baissant les yeux, vous savez les circonstances qui nous ont rendus autrefois et pour jamais étrangers l'un à l'autre.

— Je sais, madame, interrompit l'académicien, qu'après avoir bien voulu accepter l'hommage d'un

Ses cheveux, d'un blond un peu exagéré, relevés à la chinoise, découvraient des tempes d'une suavité de teint à désespérer un peintre. Son nez, droit, aux narines retroussées, aspirait l'air. Mais un attrait manquait à cette statue : la grâce, la pudeur. Simone était de ces femmes qui semblent n'avoir pas de paupières et dont le cœur n'a pas de voiles ; à chaque mot elle riait ; c'était sa façon de prendre haleine.

— Bonjour, maman, dit-elle d'un ton léger, en secouant la tête et en achevant de boucler une ceinture grise sur sa robe de demi-deuil... Ah ! c'est toi, l'abbé ! tu n'es pas encore à confesse ce matin ?

— J'irais peut-être moins à l'église, si tu y allais davantage, répondit avec une voix aiguë Simon, qui paraissait aimer peu les plaisanteries de sa sœur.

— Ah bah ! tu te confesses pour moi. Tu devrais me communiquer l'absolution. Tu sais donc mes péchés ?

— Simone ! Simone ! fit Mme de Bruval en hochant la tête, ne plaisante pas avec un sacrement.

— Tiens ! est-ce que monsieur est un sacrement ? repartit la jeune fille avec des fous rires. Tu ne sais pas, Simon, avec tes airs affectés, tu ressembles à un dévot, comme un mouchard ressemble à un juge. Tu te crois de la maison du bon Dieu, tu n'es que de sa police. Bonjour, monsieur l'espion !

Simon se mordit la lèvre et laissa glisser de côté un

fiance qui me livra au danger, je veux dire au charme de vos paroles. Je vous écoutai, je vous admirai; vous m'apparûtes à moi, pauvre enfant que des lectures mal dirigées avaient prédisposée à toutes les impressions romanesques, comme un frère, comme un époux prédestiné. J'étais presque seule au monde. Mon père et ma mère m'avaient ramenée de l'émigration avec une mélancolie qui devait peut-être quelque chose aux influences de l'Allemagne. Je me complus à lier par l'esprit mon sort au vôtre. Je compris la gloire, la poésie; mais un jour tout ce rêve fut cruellement déchiré. On m'apprit que le commandant Quincy demandait ma main. Je voulus protester; mon père pleura, ma mère s'évanouit. Ces pauvres vieillards redoutaient la Révolution et s'imaginaient qu'un gendre commandant garantissait de tout péril. J'étouffai mon âme, je crus l'étouffer du moins, et je devins la femme de M. Quincy.

— Ce soldat ne vous aima jamais, interrompit M. Emmerie.

— Il ne me demanda pas non plus de l'aimer, monsieur; mais il me fit jurer de respecter son nom, ou plutôt le mien qu'il avait ajouté au sien. Je prêtai le serment, et je ne sus pas me préserver du parjure. Pourtant, j'en atteste le ciel, je m'appliquai à ne plus penser à vous, j'essayai d'aimer cet homme, je

tentant, dit avec une forfanterie cynique l'impitoyable jeune fille.

Simon s'approcha de la baronne :

— Je vous laisse avec votre enfant, ma mère!

— Mais tu es mon enfant aussi, dit la pauvre femme qui devenait folle de douleur.

Simon ne répliqua rien; il rit, tourna le dos à sa mère et sortit.

— O mon Dieu! murmura tout bas au dedans d'elle-même la baronne, faites que celui-là ne soit pas mon fils!

Simone debout, au milieu du salon, les bras croisés et battant le parquet de son pied, regardait son frère s'éloigner. Quand il eut refermé la porte :

— Le lâche! dit-elle; si j'étais un homme, je cravacherais ce visage blême!

— Ma fille! ma fille! peux-tu parler ainsi?

— Vous savez bien pourquoi je dis cela, maman Ce n'est pas pour ses hypocrisies. Si le bon Dieu s'accommode de ces grimaciers-là, c'est son affaire. Mais il vous insulte; ce mot qu'il vous a jeté en partant, il le redit tous les jours.

— Quel mot? demanda en tremblant la baronne.

— Ne parlons plus de cela. M. de Bruval, dont nous portons le nom, ne nous aimait pas et ne vous aimait guère; il nous a fait entendre souvent, à Simon et à moi, des choses que j'aurais mieux aimé ignorer tou

pas que ma parole de fille noble était engagée. Je vous écoutai enfin, et je n'écoutai plus que vous. Ah ! je vous le répète, je n'ai pas de reproche à vous faire. La faute est toute à moi; c'était peut-être votre rôle de me tenter, c'était le mien de résister. Je vous aimais trop; je ne sus pas me défendre, moins de vos paroles peut-être que des secrets murmures de mon cœur. Je me sentais isolée, perdue, sans conseils; je voulais une affection : je devins votre maîtresse, pour trouver en vous un ami...

— Cet ami, madame, ne vous aurait pas manqué, si vous-même...

— Oh! ne me dites rien, monsieur, encore une fois: puisque j'envisage aujourd'hui dans toute sa honte la faute que j'ai commise, c'est que je m'en suis bien repentie et que je ne veux pas d'excuse pour elle. Ce n'est pas le commandant Quincy que j'ai trahi, que j'ai déshonoré; c'est moi-même qui avais juré et qui fus lâche. Mais je fus bien punie, et peut-être que mon expiation finira par apaiser la justice de Dieu... D'abord, permettez-moi de vous le dire, non pas comme un reproche, mais comme une preuve de la malédiction qui s'attache à ces passions coupables, vous-même, monsieur, quoi que vous en disiez aujourd'hui, vous ne m'aimiez guère, vous ne m'aimiez plus après ma chute.

— Mais enfin, voudrais-tu, dis-moi, être ma fille ?

— Oh ! je suis bien grande pour désirer une mère. J'aimerais peut-être mieux un mari... et puis, sans reproche, maman, vous nous avez un peu troublé les sentiments, dans notre enfance. Je me rappelle que vous nous embrassiez quelquefois avec terreur !

— Tais-toi ! tais-toi ! tu me parles comme Simon. Va ! tu es bien sa sœur pour me torturer.

— Eh bien ! n'en parlons plus. D'ailleurs, j'aurais tort d'être méchante. Je me sens en gaieté ce matin.

— Tu l'es toujours !

— Me reprocheriez-vous ma joie ? Aimeriez-vous mieux que je fusse toute confite, comme Simon, en hypocrisie ! Ah ! il me fait frissonner quand je le vois ; il apporte l'humidité, il m'enrhume l'esprit. Moi, j'aime le grand air ! Tenez, maman, il fait un beau soleil, allons aux Tuileries.

— Je ne puis sortir ce matin, j'attends quelqu'un ; mais on peut t'accompagner.

— Oui, toujours cette gouvernante ! Quelle mode insensée ! Ne dirait-on pas qu'on peut m'enlever en route !

— Simone ! Simone ! il n'est pas convenable qu'une jeune fille de ton âge...

dans l'intérêt des deux enfants dont l'un est le vôtre, j'ai pensé que je vous devais la vérité.

M. Emmerie eût bien voulu répondre : Vous ne me devez rien! mais il fut, malgré lui, intimidé par l'accent, par le regard, par la simplicité de Mme de Bruval. Au fond, il se considérait comme dupé, comme pris au piége. Cet enfant dont on lui révélait la naissance pouvait l'astreindre à quelques devoirs, du moins à quelques grimaces. Il avait si bien arrangé sa vie jusque-là, il avait eu tant de bonheur, que jamais une de ces paternités de hasard n'avait mêlé d'épines trop apparentes aux roses qu'il avait cueillies. Et il était bien fâcheux de se trouver mêlé, après dix-neuf ans, à un sot mystère de roman qui pouvait gâter la placidité de son repos académique. Ah! s'il avait su, comme il eût décliné l'honneur de cette entrevue! C'était bien la peine de partir en guerre et de prendre des airs conquérants pour revenir chez lui en père nourricier? Quel rôle allait-on exiger de sa dignité? Bien décidé à refuser toute espèce de reconnaissance scabreuse, d'engagement trop tendre, il dit à la baronne avec une froideur polie dont celle-ci se sentit atteinte :

— Pourquoi attendre si longtemps, madame, et m'avoir privé jusqu'ici de la tendresse d'un fils ou d'une fille ; car je ne sais pas encore de qui je suis père.

vant, qu'elle envoya porter immédiatement à son adresse.

A Monsieur Emmerie, membre de l'Institut,
rue Jacob, **46.**

« Mme la baronne de Bruval prie instamment M. Emmerie de vouloir bien lui faire l'honneur de passer chez elle. Il s'agit d'une communication importante qui ne peut être confiée à un tiers, ni à une lettre. »

Ce billet parti, Antonine de Bruval attendit avec anxiété la réponse. Deux heures après, M. Emmerie envoyait annoncer sa visite pour le jour même. En apprenant le premier résultat de sa démarche, la baronne fut reprise d'hésitation et de terreur.

— Qu'ai-je fait ? se disait-elle. Le revoir, n'est-ce pas offenser Dieu ? Non, l'abbé Marcellin m'y autorise ; mais Simon et Simone, s'ils apprenaient... que diraient-ils ? Et lui, me comprendra-t-il ? saura-t-il me plaindre ? pourra-t-il m'aider ?

Pendant que ces appréhensions s'ajoutaient aux épines dont la pauvre femme se sentait déchirée, M. Emmerie tournait et retournait entre ses doigts le laconique billet de la baronne, et se demandait à quel motif il devait attribuer cette démarche, et ce que pouvait désirer de lui la veuve du colonel de

mouvement que votre délicatesse a interprété d'une façon si sévère pour moi.

M. Emmerie avait fermé à demi les yeux pour donner plus d'onction à ses paroles. Antonine put le regarder tout à son aise, et elle le jugea : un sourire passa sur les lèvres de la pauvre femme, sourire amer, découragé; c'était donc là le héros de ses premiers rêves, l'homme pour qui elle était tombée, celui qu'elle redoutait de revoir ! Elle hésitait à poursuivre ses confidences ; mais la vanité de cet homme pouvait être moins implacable que son cœur. Ce que la pitié ne pouvait le contraindre de faire, une sorte de point d'honneur, de respect humain pouvait l'obtenir; elle se résolut donc à aller jusqu'au bout, quoi qu'il dût en résulter encore pour elle.

— Monsieur, dit-elle, je n'ai pas à vous excuser; je me suis méprise sans doute, et je suis excusable, ayant tant souffert, d'être exigeante sur les sympathies. Vous êtes un homme d'honneur : c'est à ce titre, au défaut d'autre, que je vous confie le secret de ma vie. Écoutez-moi donc, et sachez la vengeance inouïe que le ressentiment de M. Quincy sut imaginer.

---

sorte de style froid, sec, qu'on trouvait simple parce qu'il était nu, et beau parce qu'il était clair. Il racontait des histoires d'amour, comme il eût raconté le budget; ses livres étaient des procès-verbaux d'émotion ; il constatait les catastrophes. Sans imagination, empruntant des sujets à toutes les littératures, il s'était fait une sorte d'originalité par l'absence absolue de qualités originales ; et cet artiste parlant et écrivant comme un diplomate passait pour un personnage sérieux, à ses propres yeux même.

Aujourd'hui, le temps, qu'on ne trompe pas, l'a remis à sa place, et M. Félix Emmerie, s'il vivait, devrait demander à d'autres moyens qu'à ses titres littéraires le piédestal de sa gloire. Déjà, d'ailleurs, en 1821, par précaution et par scepticisme, il s'était fait des auxiliaires de sa vanité en dehors du travail, et l'on racontait en souriant que quelques amours placées avec adresse et en bon lieu n'étaient pas étrangères à son rapide avancement; il y avait des branches de myrte dans ses palmes académiques. Quelques muses du Directoire, de l'Empire et de la Restauration lui avaient tour à tour aplani les obstacles; on allait même jusqu'à attribuer à des relations diplomatiques avec une noble Anglaise la publication de traductions d'ouvrages anglais auxquels M. Emmerie avait mis son nom.

— Beaucoup de femmes pourtant y succombent, interrompit avec un sourire mauvais M. Emmerie, intérieurement flatté de la résolution de Mme de Bruval, qui lui avait épargné une complicité embarrassante.

— Je n'ai consulté personne, reprit Antonine ; il m'apparut, au premier soupçon de ma prochaine maternité, que le seul moyen de faire rentrer la dignité et l'honneur dans ma vie, c'était de me soumettre au jugement de mon mari : ma conscience m'avait déjà jugée. Le monde m'importait peu ; il conseille toujours la chute, il ne donne jamais les vrais moyens de salut. Je m'armai de courage ; c'est alors que je trouvai un prétexte pour m'absenter pendant quelques jours, et pour vous éloigner, en vous laissant entendre que notre liaision était devenue un fardeau réciproque, dont votre politesse n'osait se débarrasser.

— Vous étiez cruelle, mais excusable, murmura M. Emmerie, qui perdait toute intelligence et que ce récit déconcertait.

— Je ne faisais pas un grand sacrifice, continua Mme de Bruval en secouant doucement la tête, et vous-même vous commenciez, n'est-ce pas, à ne plus savoir mentir à cette liaison qui nous avait trompés tous d'eux ? J'allai m'enfermer à la campagne, dans le château de Bruval, que M. Quincy avait racheté.

pieuses pour qu'on feignît d'oublier cette boutade impie. Mais la grande force de M. Emmerie tenait à ses influences. Deux ou trois dames faisaient contre-poids à son petit livre; et à l'heure où Mme de Bruval songe à en appeler à l'aide de cet homme tout-puissant, il est aussi heureux qu'un athée peut l'être, et si une superstition pouvait effleurer cette âme, il devrait, en allant à l'Institut, jeter son anneau dans la Seine, car son bonheur est complet.

Tout en rasant son menton de diplomate, M. Emmerie interrogeait ses souvenirs sur Mme de Bruval. Il se rappelait une femme blonde, douce, une sorte de la Vallière qu'il avait brusquement laissée aux Carmélites; il se demandait si la veuve pouvait valoir encore les chances d'une campagne. Un général, comme il l'était, n'avait pas de temps à perdre en stratégie inutile. Quel avantage pouvait-il retirer de la baronne de Bruval? A tout hasard, cependant, il soigna sa toilette et médita pendant quelques minutes sur la meilleure façon d'aborder Antonine. Un homme comme lui ne devait jamais être pris au dépourvu.

Mme de Bruval attendait cette visite comme une sentence. Je profanerais la pureté de cette âme maternelle en disant même qu'elle ne mêlait aucune pensée mondaine à ses anxiétés. Je veux qu'on admire et qu'on plaigne cette vertu qui est un re-

ras, qu'un *en cas*, qu'il ménageait à peine. L'Empire paraissait solide. La spéculation prudente de mon mari pouvait devenir inutile; j'étais donc de jour en jour plus étrangère au commandant, et c'était en étrangère qu'il me traitait.

» Cette situation eut créé pour d'autres peut-être des droits apparents au désordre; pour moi, je me croyais plus obligée encore à l'honneur du nom, je me reconnaissais d'autant plus coupable que j'étais moins aimée.

» Je vois encore le commandant comme si c'était aujourd'hui : il entra en secouant ses bottes sur le tapis, c'était une manie, il paraissait avoir toujours besoin de se débarrasser de la poussière des champs de bataille.

» — Vous êtes donc malade? me demanda-t-il d'un ton indifférent.

» — Oui, monsieur, murmurai-je en pâlissant beaucoup, mais résolue à tout lui dire.

» — Eh bien! il faut vous soigner... Et il me tourna le dos pour sortir.

» — Monsieur, dis-je à mon mari en me dressant sur mon séant, j'ai à vous parler; c'est un entretien sérieux d'où dépendent la vie et l'honneur; voulez-vous m'entendre?

» — La vie de qui? l'honneur de qui? demanda avec un ton un peu railleur le commandant, qui pa-

l'ordre de ne pas recevoir celui dont elle avait tant souhaité la présence. Mais la pensée de l'abbé Marcellin traversa son esprit et jeta sur la flamme qui la brûlait une goutte de rosée céleste. Il fallait bien s'exposer au supplice de cette entrevue pour souffrir suffisamment, pour expier, pour être pardonnée, et pour achever l'enquête effroyable commencée par un dévouement maternel dont nous allons expliquer les complications énigmatiques.

M. Emmerie entra avec la solennité souriante d'un grand homme qui fait visite à un rêve de jeunesse. Il comprit, au premier coup d'œil jeté sur la baronne, que l'entretien ne lui demanderait aucun effort de stratégie, et que le temps de la guerre était passé. Mais si la coquetterie devenait sans but, elle n'était pas cependant sans quelque charme pour un artiste : un soldat fanatique trouve dans une simple parade l'attrait d'une bataille.

Antonine devint blême, puis cramoisie ; elle essaya de sourire et faillit éclater en sanglots. Elle voulut se lever, aller au-devant de M. Emmerie ; ses jambes refusèrent de la soutenir, elle ne put que baisser la tête et faire signe au visiteur de prendre un fauteuil tout près d'elle.

— A quelle heureuse circonstance, madame, dois-je l'honneur que vous avez bien voulu me faire ? demanda M. Emmerie par une formule qui semblait

» Je m'étais presque levée en disant ces derniers mots, et je regardais le visage du commandant pour y lire mon sort.

» M. de Bruval fut tout d'abord étourdi, et son premier sentiment fut moins de la colère qu'un naïf étonnement. Il ne me croyait pas capable d'avoir un amant. Puis la réflexion vint; la pensée qu'on l'avait trompé, qu'on avait peut-être ri de son absence, que je pouvais le rendre ridicule, que cet enfant serait une tache à son nom s'il le désavouait, une raillerie s'il le reconnaissait, et aussi une charge nouvelle, un parasite; cette pensée le fit pâlir, puis rougir; une colère haineuse, c'est-à-dire réfléchie, s'empara de lui; il s'avança, les yeux flamboyants :

» — Misérable! s'écria-t-il en levant le poing, je devrais vous écraser. Les voilà bien, ces filles d'aristocrates! sans vertu, sans pudeur, elles ne savent que tromper un honnête homme qui leur a donné du pain et qui les a empêchées de traîner leurs guenilles dans le ruisseau!

» Pendant un quart-d'heure, le torrent se déchaîna; les injures les plus brutales, les plus soldatesques, me furent prodiguées; mais cette façon d'accueillir mon aveu, cette indignation verbeuse me parut une nouvelle souillure. Je regardai cet homme qui n'avait pas assez d'énergie pour me tuer et qui préférait l'injure; je compris que j'allais être bien malheu-

La baronne se recueillit. Ce début d'un entretien si grave pour elle la choquait et l'épouvantait ; elle se sentait serrée, étouffée par un pressentiment. La honte qu'elle voulait affronter pour chercher une issue à la situation étrange dans laquelle elle se trouvait, menaçait d'être inutile. M. Emmerie ne la comprenait peut-être pas, et pourtant elle s'était trop avancée pour reculer ; elle ne pouvait pas l'avoir fait venir pour rien. Puisqu'il était là, il fallait parler, il fallait tout dire, tout essayer, et, avec l'aide de Dieu, s'efforcer d'émouvoir et d'amener aux idées sérieuses cet homme qui n'avait encore trouvé que des formules galantes pour lui répondre.

M. Emmerie, de son côté, la contemplait en connaisseur. Il était frappé de la beauté de cette créature voilée de mélancolie ; bien qu'il fût d'un âge à ne plus aimer ses contemporaines, et bien que son scepticisme lui défendît de se comparer à Louis XIV, il se disait que sa la Vallière était devenue une attrayante Maintenon.

— Monsieur, reprit avec une fermeté dont elle se fût sans doute crue incapable une demi-heure auparavant la baronne de Bruval, joignant ses deux mains sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur, l'entretien que j'ai sollicité de vous est connu et approuvé du vénérable ecclésiastique auquel j'ai besoin de demander souvent des conseils et des con-

bravade manquerait peut-être d'héroïsme, à cause du caractère étrange de mon mari.

M. Emmerie eut un soupir d'allégement; et il reprit sa pose d'auditeur compatissant, un peu alarmé des dimensions que prenait le récit qu'il eût, lui, s'il avait voulu l'écrire et, en vertu de ses procédés littéraires, considérablement écourté.

— Je déclarai donc à mon mari, dit la baronne, qu'il me tuerait plutôt que de m'arracher ce nom. M. Quincy ne voulait ni me tuer, ni me l'arracher. Il se remit à arpenter la chambre en rêvant au meilleur moyen de satisfaire la haine qu'il me portait et son désir de n'être pas ridicule.

» — Madame, vint-il me dire en se donnant des airs de majesté, je déciderai de votre sort et de celui de votre enfant plus tard, quand je le jugerai à propos. Mais vous allez faire serment sur votre tête de ne rien faire pour vous soustraire à mon ressentiment?

» — Je vous jure d'être toujours à votre discrétion, s'il vous plaît de ne pas tuer mon enfant, répondis-je.

» — Me prenez-vous pour un mari Barbe-Bleue? hurla le commandant. Il ne me manquerait plus, après m'avoir si profondément outragé, que d'essayer de me rendre ridicule! Mais vous n'y réussirez pas, je vous en avertis. D'abord, j'exige que vous ne quit-

sentiment sincère, vous m'avez un beau jour interdit l'entrée de votre maison.

— Oh! parlons plus gravement de ce malheur, monsieur. Cette maison dont le seuil vous fut interdit n'était pas la mienne, et si vous ne deviez plus y rentrer, c'est que vous l'aviez profanée.

— Quoi! après vingt ans bientôt, nous en sommes encore aux reproches! dit en riant M. Emmerie.

— Je ne vous fait pas de reproche, monsieur; vous ne m'avez pas séduite, puisque je vous ai aimé. Oh oui, je vous ai ardemment et follement aimé!

— Et moi donc, madame! dit bêtement l'homme d'esprit, qui ne comprenait rien à la simplicité chrétienne de cet aveu.

— Si je vous parle ainsi, monsieur, continua Mme de Bruval, c'est que cet amour est anéanti, c'est que j'en ai offert depuis longtemps à Dieu toutes les joies amères et toutes les larmes. Dispensez-vous donc, je vous en conjure, de me parler du vôtre.

— Ah çà! est-ce pour me convertir qu'elle m'a envoyé chercher? se demanda tout bas M. Emmerie.

— Je vous ai vu pour la première fois, monsieur, à une époque où mon cœur était libre, où ma main l'était aussi. Mes parents m'accordaient une con

perdre deux heures à entendre les détails d'une vengeance maritale. Si toutes les femmes qu'il avait daigné trahir l'avaient pris ainsi successivement à partie, ses journées n'auraient pu lui suffire. Lui aussi se trouvait puni par ces confidences, et il se promettait bien de ne plus tomber dans le piége de ces invitations recommandées par des souvenirs. Il regardait le moins possible Mme de Bruval, et contemplait le parquet ou le bout de ses bottes avec une concentration affectée.

« M. de Bruval, continua la baronne, sortit de ma chambre et fut plusieurs jours sans y rentrer. Quand il revint chez moi, il feignit, devant les gens de la maison, une intimité dont je sentis la cruelle hypocrisie. J'étais prisonnière. Je crois que je l'étais en réalité aussi bien que sur ma parole, et que si j'avais essayé de sortir, je me serais heurtée à quelque verrou, à quelque précaution injurieuse; mais j'étais loin d'y songer. Cette retraite me plaisait. Je sentis venir l'époque de la délivrance avec une anxiété que j'avais peine à dissimuler. M. de Bruval, me voyant pâlir, me disait toujours :

» — Je vous ai promis que l'enfant vivrait, il vivra.

» Mais cette assurance m'épouvantait. Quelle vengeance implacable et sournoise se cachait derrière cette douceur? Supposer le pardon, la générosité, c'é-

concentrai toutes mes idées sur le devoir ; ma
M. Quincy ne m'aidait pas et me rendait cette tâc
pénible. Combien de fois, découragée, refusa
l'entrée de mon cœur à des illusions, à des rêv
d'autrefois qui venaient le heurter de l'aile, j'al
me prosterner dans les églises, priant, pleuran
me meurtrissant ! Mais le soir, je devais me couvr
de diamants et paraître au bras de mon mari da
les salons officiels ; là, je voyais toutes les femm
encensées, courtisées, aimées, et moi seule, da
cette foule, je passais sans amour, fidèle aux lie
que la mode allégeait pour tout le monde et q
mes scrupules alourdissaient pour moi. Ce ne f
cependant pas la tentation d'imiter la foule qui n
corrompit ; j'aurais eu le courage de mépriser cet
société qui raillait ma vertu, si M. Quincy ne m'ava
pas laissée seule à Paris, et surtout si je ne vo
avais pas revu. Mon mari était à l'armée, j'avais
ses nouvelles par le *Moniteur ;* je savais qu'il n
songeait guère à moi. Il avait repris, avec l'habitu
des camps, les allures de sa vie de garçon. Le ve
vage commençait, triste, infini, sans enfants.
vous rencontrai. Toute ma sagesse s'envola au pr
mier souffle de vos lèvres. Je me crus encore libr
jeune fille; vous me parliez si tendrement de vot
amour, de l'absence, de mon esclavage ! Je me cr
plus malheureuse que je ne l'étais. Je ne songe

être depuis notre mariage, mon mari partit et me laissa seule.

» Mme Renaud était une créature vulgaire, fort habile, trop habile peut-être, et c'était dans sa maison que bien des mystères venaient se dénouer ou se compliquer. Je savais que quelques femmes, dans des chambres voisines, attendaient comme moi. Pendant la nuit, j'entendais des cris, des appels au secours, puis des voix d'enfants. Un matin, Mme Renaud m'annonça que je devais prendre des forces et que je serais mère avant la fin de la journée.

» Cet avertissement me fit trembler ; mais je priai Dieu, je m'armai de courage, j'essayai de concentrer toutes mes pensées sur l'enfant que j'allais embrasser, auquel je tendrais mon sein. Je m'exhortai aux joies de la maternité ; je pris quelques aliments et j'attendis.

» Mais en même temps que les douleurs se déclarèrent, je me sentis, dans les intervalles, accablée, engourdie et prise de vertige. Mme Renaud, qui me veillait, paraissait un peu inquiète. J'observais ses gros yeux et j'y lisais une anxiété sordide, la crainte que quelque circonstance ne vînt déranger une spéculation bien faite. Mais je n'avais plus assez conscience de moi-même pour avoir peur ; le sommeil m'envahissait ; j'éprouvai une sensation de bien-être qui me défendit de lutter, et laissant aller ma tête

M. Emmerie fit un mouvement pour protester; la baronne continua en souriant, avec une amertume touchante:

— N'essayez pas de mentir! à quoi bon? J'aime à penser, au contraire, que je fus maudite et qu'il ne me restait pas même l'illusion de votre tendresse pour dissimuler l'horreur de ma chute. Car vous ne savez pas tout, et c'est le moment de vous révéler un secret qui m'accable et que je suis seule à porter. Dieu, qui m'avait refusé la consolation d'une maternité légitime, dans mes chagrins, m'infligea la fécondité, comme un premier châtiment. Un jour, j'appris le retour de M. Quincy et je reconnus en même temps que j'étais mère.

— Comment! s'écria M. Emmerie, dissimulant à grand'peine la contrariété que cette confidence lui causait. Vos enfants?...

— Mes enfants! Vous croyez comme tout le monde, n'est-ce pas, que Simon et Simone sont jumeaux? Hélas! ils sont peut-être nés le même jour, mais l'un d'eux seul est à moi, et, fruits tous les deux de l'adultère, ils sont complétement étrangers l'un à l'autre. Voilà ce que le monde ignore, ce qu'il apprendra bientôt, et ce que j'ai voulu vous dire; car il est juste que vous m'aidiez, ou plutôt, non, je n'ai pas le droit de réclamer votre aide, vos conseils; je ne dois pas repousser le fardeau parce qu'il m'accable; mais,

l'eût tué, enlevé, me saisit tout à coup. Je regardai la sage-femme avec toute la force dont mes yeux encore engourdis étaient capables. Je voulais lire, pénétrer, deviner la vérité.

» M. de Bruval entra. Il souriait; il tenait sans doute sa vengeance. Il s'approcha de moi avec une feinte compassion :

» — Comment se trouve-t-elle? demanda-t-il en me désignant.

» Mme Renaud me saisit la main, me tâta le pouls et répondit :

» — Bien!

» —Puis-je lui parler affaires, sans danger?

» — Je le crois, répondit la sage-femme, qui sortit sur ce mot. Je me trouvai seule avec mon mari.

» — Madame, me dit-il en venant s'asseoir près de moi, vous avez eu des torts, j'ai eu sans doute aussi les miens. Pour être aimé, il faut être aimable; j'ai négligé de le paraître à vos yeux, vous m'en avez puni, j'accepte la leçon. Par malheur, elle vient tard, et nous ne sommes plus tentés de racheter le passé.

» — Monsieur... essayai-je de lui dire, et mon enfant?

» — Je vous ai promis qu'aucun scandale extérieur ne trahirait, ne révélerait mes infortunes continua gravement M. de Bruval. Je suis un soldat; je n'a

— Ni moi non plus, monsieur, repartit avec douleur la pauvre baronne, je ne sais pas qui vous devez aimer.

— Quelle raillerie! s'écria M. Emmerie en regardant Mme de Bruval, sans rien dissimuler, cette fois, de sa mauvaise humeur.

— Ai-je l'air de railler, monsieur? reprit sévèrement la baronne. Je ne veux pas vous contraindre à entrer dans mes doutes. Depuis si longtemps nous sommes étrangers l'un à l'autre, que vous avez peut-être raison de refuser votre part de l'expiation. Je souffre pour deux, je me repentirai pour deux. Je croyais ma honte complète; il y manquait un surcroît que vous m'apportez. Mon mari m'a torturée, vous refusez de soulever un peu ma chaîne. N'en parlons plus, et excusez-moi de vous avoir dérangé de vos graves occupations pour un enfantillage, après tout, n'est-ce pas? puisqu'il s'agit de votre enfant.

Antonine s'était levée. Elle avait une dignité dont M. Emmerie sentit peser sur lui toute l'ironie. L'égoïste recula pour faire place à l'homme de bonne compagnie qui n'aimait pas à être vaincu.

— Excusez-moi, madame, répondit-il avec une courtoisie parfaite. Je ne décline aucune obligation. J'ai hâte de pénétrer l'étrange mystère que vous m'annoncez; et n'attribuez qu'à l'impatience de connaître toutes vos douleurs et tous mes devoirs le

revanche par instinct, et de mon côté je manquais aussi à la foi conjugale...

» Je voulus interrompre M. de Bruval, et protester contre les confidences que je redoutais ; il me comprit et se hâta de dire avec une joie brutale :

» — Ne craignez rien, je ne vous scandaliserai pas ; mais il faut bien que j'établisse notre compte et que j'équilibre le budget de notre honneur. Pendant qu'un accident fâcheux compliquait ici vos amours, un accident de même nature compliquait les miennes. Vous alliez être mère, et quelqu'un là-bas, une pauvre fille qui n'a trahi personne pour m'aimer, allait le devenir aussi. Mon retour avait précisément pour but de prendre mes précautions, car je suis bon père, comme je vous le prouverai ; je désirais m'entendre avec quelque brave femme, avec Mme Renaud que je ne connaissais pas encore, mais que je devinai. Votre confidence compliqua, puis facilita mes combinaisons. Je vous amenai ici, où j'avais déjà amené cette personne. Elle fut délivrée un jour avant vous, et voici ce que ma sollicitude a décidé.

» Mon enfant sera élevé avec le vôtre. Pour qu'ils soient mieux confondus dans votre tendresse, j'ai voulu que le même jour, ils fussent confondus dans leur berceau. Vous désiriez un enfant, madame, soyez heureuse, vous en avez deux.

» Et en achevant ces mots, avec une gaieté railleuse qui me perça le cœur, le commandant alla

IV

— Quand je m'aperçus, continua Mme de Bruval
que j'étais mère, un combat étrange se livra en moi
Je ressentis des joies désordonnées, une espéranc
qui me transportait au delà du monde. Ce tressaille-
ment, qui m'avertissait qu'un être allait me devoir l
vie, me présageait aussi des consolations. Un enfan
n'est jamais coupable, on peut toujours l'aimer. L
pensée que j'aurais un but, une tâche, une famille
me donnait la force d'affronter M. de Bruval. D'u
autre côté, j'étais tourmentée de remords. Ce pauvr
enfant, qui l'accueillerait ? qui lui donnerait un nom
Témoignage vivant de ma faute, ne serait-il pas jet
hors de la maison, et ne devrais-je pas fuir avec lui
publiquement frappée de réprobation par mon mari
Quelle agonie fut cette grossesse ? Je n'eus pas u
instant la pensée du mensonge, du subterfuge. J'au-
rais pu abuser de la liberté absolue qui m'était lais
sée, pour devenir mère, à l'insu de tout le monde
j'aurais pu élever en secret cette preuve de l'adul
tère, accommoder les joies mystérieuses de la mater-
nité avec mon rôle apparent de femme délaissée
mais la tentation de cette infamie ne me vint mêm
pas.

pris dans mes bras et je les considérai avec une angoisse qui dure, hélas ! depuis bientôt vingt ans. Je priai tout bas le ciel de m'illuminer, de me faire connaître par un mouvement du cœur, par quelque révélation, celui de ces deux enfants qui était à moi ; mais mon cœur ne put répondre. Je crus, j'espérai que j'allai devenir folle ; la fièvre me saisit. Je repoussai ces deux innocentes victimes, et retombant sur mon oreiller :

» — Tuez-moi, monsieur, m'écriai-je en sanglotant, mais ne me torturez pas ainsi !

» — Vous tuer ? reprit le commandant ; pour qui me prenez-vous ? Vous êtes ingrate, madame. Puisqu'un de ces enfants est incontestablement le vôtre, dans le doute, aimez-les tous les deux ; soignez l'un pour l'amour de l'autre.

» Je découvris mon sein et je fis un effort pour en approcher l'un des deux enfants ; mais la douleur brisa mon courage.

» — Jamais je n'en aurai la force, murmurai-je.

» — Alors je vais les envoyer en nourrice, repartit M. de Bruval, qui sonna et qui remit à une servante le berceau dans lequel le couple était replacé.

» Je m'évanouis.

» Commencez-vous à comprendre, monsieur, le supplice que j'ai enduré et que j'endure encore ? »

M. Emmerie était réellement embarrassé. Certes,

Quelques jours après, le commandant, de retour, venait m'y rejoindre. Je ne vous dirai pas que j'eus peur en entendant la grille s'ouvrir pour laisser entrer la voiture; je n'avais pas encore souffert beaucoup. Les ennuis, les désillusions de ma jeunesse, les mécomptes de mon mariage ne méritaient pas d'être offerts à Dieu comme une expiation ; mais la pensée que ma vie et celle de mon enfant dépendaient de ce soldat violent, me donnait un frisson qui n'était pas sans une joie secrète et réelle. Je me disais : « Voilà donc la souffrance, le martyre? Non, le châtiment! » Comme un joueur qui palpite et va au-devant du coup de dés auquel sa fortune est attachée, j'étais impatiente de voir mon juge, bien résolue toutefois à défendre mon enfant, et persuadée (connaissant mon mari) que j'aurais assez d'énergie pour contraindre sa colère à ne frapper que moi.

» Le commandant me trouva dans ma chambre; je gardais le lit, non pas par faiblesse ni par honte, mais pour mieux dissimuler, jusqu'à l'arrêt de M. de Bruval, le témoignage de son déshonneur. Il me salua avec son indifférence ordinaire.

» Je crois que M. Quincy avait épuisé dès lors toutes les joies que pouvait donner à sa vanité de paysan le nom de la terre de Bruval, qu'il avait ajouté au sien. Je n'étais donc plus pour lui qu'un embar-

grande ardeur maternelle, que je comptais sur ce sentiment pour m'éclairer, mais je renoncai bien vite à cette espérance.

» Les enfants furent envoyés en nourrice. Je les revis au bout d'un an. Ils étaient beaux et forts, mais avec des différences absolues qui pourtant ne me servaient d'aucun indice. Cette première enfance de Simon et Simone fut un supplice de toutes les heures, de toutes les minutes ; quand il m'arrivait d'en prendre un sur mes genoux et de chercher en le caressant à éveiller en lui ou en moi quelque tendresse, le sourire de M. de Bruval me glaçait tout à coup. D'ailleurs, dès qu'elle put agir, l'influence de mon mari sur ces deux malheureux enfants se fit sentir contre moi. Tout jeunes, il les excita à la rébellion ; plus tard, à une sorte de mépris respectueux. Lui aussi, cet impitoyable juge, je l'espionnais, je le guettais pour le prendre en flagrant délit de préférence paternelle. Son cœur, s'il se fût éveillé, eût éclairé le mien ; mais son cœur était fermé à tout autre sentiment qu'à l'ambition.

» Vous avez maintenant une idée de ma vie. Vous le dirai-je ? j'essayai, je tentai d'aimer ces deux enfants, de rendre la vengeance de mon mari inutile précisément par le point même qui devait me la rendre plus odieuse. Je voulus imposer silence à toutes ces curiosités, je les traitai d'inutiles, de fri-

raissait peu disposé à écouter des doléances de femme.

» — Ma vie et votre honneur, répliquai-je avec fermeté , en mettant les deux mains sur ma poitrine où je sentais mon cœur secoué par le soulèvement de mes entrailles.

» Quelque chose comme un nuage passa sur le front de Quincy. Ce n'était pas un soupçon, mais c'était la crainte d'un ennui.

» — Je vous écoute, madame, dit-il en venant se placer au pied de mon lit.

» — Monsieur, commençai-je en tremblant, j'ai à vous faire un aveu. J'ai manqué à la foi que j'avais jurée; je me suis crue libre par votre abandon, et j'ai fait de cette liberté un usage dont je vous dois compte.

» — Vous ai-je jamais demandé des comptes ? répondit. avec toute la politesse dont il pouvait être capable, le commandant, qui parut disposé à rompre l'entretien.

» — Non, repartis-je avec confusion ; mais il ne me convient pas, après m'être avilie à mes yeux par une faute, de m'avilir encore par un mensonge et par une indigne comédie. La loi vous fait mon juge , je me soumets d'avance : que décidez-vous de moi, monsieur, je suis mère !

le châtiment, je m'adresse à vous comme à un confesseur nécessaire, pour vous supplier de m'éclairer, et de m'aider un peu à soulever ma croix.

— Madame... balbutia poliment M. Emmerie, qui eût préféré en ce moment une séance académique à cette entrevue émouvante, croyez que je ferai mon possible...

— Permettez-moi, monsieur, de vous dire, sans que je songe à vous offenser, que c'est moins à d'anciens souvenirs bien effacés qu'à votre haute raison que j'en appelle. Vous seriez étranger au mystère dont je souffre depuis si longtemps, que j'aurais encore été sans doute vous demander un conseil. Vous connaissez le cœur humain mieux qu'une pauvre femme qui a vécu loin du monde, mieux qu'un prêtre qui vit déjà à moitié dans le ciel. Vous êtes, par vos études, par vos œuvres glorieuses, un médecin de l'esprit. Eh bien! jamais étude ne s'offrit avec plus de séductions. Voilà un drame dont j'attends de vous le dénoûment.

M. Emmerie regarda en face Mme de Bruval pour s'assurer que celle-ci ne raillait pas en parlant ainsi. L'argument tiré de sa position littéraire semblait une ironie à ce père égoïste; mais Antonine ne songeait pas à railler. La pauvre femme épuisait tous les moyens, elle se disait que cet auditeur impassible n'accéderait pas à des raisons de sentiment, et qu'il

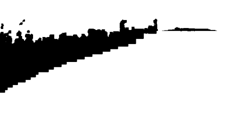
reuse ; la bassesse de M. de Bruval ne m'inspira pas de sentiment de révolte ; mais elle me parut la plus horrible vengeance de la loi sociale outragée.

» Quand il eut épuisé toutes les formules qu'un vocabulaire de caserne peut fournir, le commandant s'aperçut qu'il ne m'avait pas demandé le nom de mon complice ; il vint en serrant les poings jusqu'à mon oreiller, où j'avais enfoui ma tête pour ne plus entendre ses grossièretés dont mes oreilles et mon esprit étaient meurtris, et il me somma avec force imprécations de lui nommer mon amant. Vous l'avouerai-je? j'eus pendant une minute la tentation de lui livrer mon secret. »

A ce passage d'une narration qui ne l'intéressait que médiocrement, M. Emmerie fit un léger mouvement sur son siége, comme si le commandant Quincy de Bruval pouvait entrer tout à coup et lui demander raison.

Mme de Bruval saisit et comprit ce mouvement ; elle continua avec un peu de raillerie :

— Rassurez-vous, je sus résister à cette tentation. Je voulais faire honte à ce soldat qui m'avait abandonnée, moi, jeune, aimante, soumise ; je voulais le contraindre à comparer son dédain au choix d'un homme déjà célèbre, à pâlir d'envie devant votre nom glorieux ; mais je sentis intérieurement que je n'avais plus assez de foi en votre amour, et que cette



VI

« M. de Bruval, continua la baronne, me tint enfermée jusqu'à une époque qui rendit sans danger pour son honneur l'annonce de ma délivrance. Les deux enfants étaient mis en nourrice ; jusqu'à douze ans, ils furent élevés à la campagne. M. de Bruval s'en occupait peu. A douze ans, un précepteur de son choix, un prêtre dont la piété n'éclairait pas l'esprit, et qui inculquait à Simon les principes d'une étrange dévotion, fut introduit dans la maison. J'ai toujours pensé que cet homme savait, au moins, une partie de mon secret, et que M. de Bruval l'avait associé, dans l'intérêt de la morale sans doute, aux cruautés dont les enfants étaient chaque jour les instruments.

» Simon est une nature étrange, profonde. Il y a dans ce jeune homme une ambition effrénée, mais sans audace. Est-il sincère dans sa dévotion? je le crois; mais il semble puiser dans ses prières des haines mystérieuses, et non pas de l'amour. Il me glace, il me fait peur. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point je le redoute. Il a des façons de me regarder qui me reprochent si impitoyablement ma

tiez ni ce château, ni cette chambre, ni ce lit ; je ne publierai pas votre déshonneur, je ne provoquerai ni séparation, ni désaveu ; je consentirai même à ce que le bâtard que vous allez introduire dans ma famille porte mon nom. En retour, vous me jurez sur ce que vous avez de plus sacré, s'il vous reste quelque chose de sacré après avoir trahi votre mari, d'accepter sans protestation, sans murmure, moi vivant ou moi mort, la sentence que je porterai?

» Comme j'hésitais, M. de Bruval reprit :

» — Oh! il n'y aura ni sang ni scandale; ne craignez rien pour votre enfant.

» Mon enfant... c'était là, en effet, ma seule pensée et désormais le seul but de ma vie. Je jurai, et ce serment-là, par lequel j'attestai Dieu du fond de l'âme, je sentis que j'aurais la force de le tenir. Si je semble aujourd'hui m'en délier un peu, c'est que Dieu lui-même me l'a permis, me l'a prescrit par la bouche d'un de ses plus dignes ministres. D'ailleurs, en vous faisant participer aux étranges mystères de ma position, je ne manque pas au vœu de soumission que j'ai fait. J'ai des devoirs à remplir envers *ces*... enfants, et n'est-il pas juste que vous m'aidiez... au moins de vos conseils. »

M. Emmerie fit un mouvement. La formule était un peu pressante et la sommation un peu brutale. Au fond du cœur, il ne trouvait pas juste qu'on lui fit

— Quant à Simone, poursuivit Mme de Bruval, qui ne se doutait guère des réflexions de son auditeur, elle est bien véritablement étrangère à Simon! C'est une âme hardie que le plaisir enivrerait, que l'orgueil pousserait à toutes les folies. M. de Bruval, en racontant toujours devant elle les fêtes de l'Empire, des histoires scandaleuses de grandes dames, s'est plu à éveiller des appétits qui s'affranchiront bientôt de ma chétive autorité. Simone n'a pas le cœur mauvais, mais elle n'a pas le temps d'écouter le sien ; je l'ennuie ; elle déteste son prétendu frère. La voix du sang, qui ne sait pas m'avertir, les prévient secrètement. J'ai toujours peur que cette enfant n'ajoute une honte à celle qui m'accable déjà. Elle aussi doute de mes droits sur elle, mais elle ne me torture pas comme Simon. Elle vaut mieux que lui. Ces deux pauvres enfants, gâtés par M. de Bruval, qui les a laissés à mes côtés comme des gardiens de sa vengeance, mal élevés par moi qui n'osais ni les aimer ni les réprimander, sont sur une pente fatale. Je vous demande, monsieur, d'essayer de votre expérience pour les retenir; un de ces deux êtres n'a pas le droit de porter votre nom, mais il est bien véritablement à vous.

Il me reste à vous expliquer la circonstance qui m'a plus particulièrement déterminée à vous faire ce récit.

tait supposer l'impossible ! Je me surprenais parfois, dans mes nuits désolées, à souhaiter que Dieu frappât de mort dans mes entrailles cet être innocent auquel on ferait expier ma faute ; vœu sacrilége, dont je fus sans doute, et par surcroît, encore punie !

» Un jour, M. de Bruval m'annonça que j'allais partir ; il craignait, disait-il, que je ne manquasse de soins dans le château. Je le regardai ; il me répéta que je pouvais me fier à sa parole. Je montai en voiture, me confiant à Dieu qui voit les cœurs et qui protége les mères.

» La voiture me conduisit dans un des faubourgs de la ville de Troyes, près de laquelle se trouve située la propriété de Bruval, le faubourg de *Croncels*. On me fit descendre dans une maison fort modeste ; une chambre avait été préparée pour moi, elle donnait sur des jardins.

» — Où suis-je ? demandai-je à M. de Bruval qui m'accompagnait.

» — Ne craignez donc rien, me répondit en souriant le commandant, vous êtes chez une habile praticienne, Mme Renaud, une sage-femme qui répond sur son honneur et sur sa vie de votre existence et de celle de ce cher enfant. Fiez-vous à elle, ne craignez rien ; je reviendrai vous voir dès que j'apprendrai que je suis père.

» Et me baisant la main pour la première fois peut-

être depuis notre mariage, mon mari partit et me laissa seule.

» Mme Renaud était une créature vulgaire, fort habile, trop habile peut-être, et c'était dans sa maison que bien des mystères venaient se dénouer ou se compliquer. Je savais que quelques femmes, dans des chambres voisines, attendaient comme moi. Pendant la nuit, j'entendais des cris, des appels au secours, puis des voix d'enfants. Un matin, Mme Renaud m'annonça que je devais prendre des forces et que je serais mère avant la fin de la journée.

» Cet avertissement me fit trembler ; mais je priai Dieu, je m'armai de courage, j'essayai de concentrer toutes mes pensées sur l'enfant que j'allais embrasser, auquel je tendrais mon sein. Je m'exhortai aux joies de la maternité; je pris quelques aliments et j'attendis.

» Mais en même temps que les douleurs se déclarèrent, je me sentis, dans les intervalles, accablée, engourdie et prise de vertige. Mme Renaud, qui me veillait, paraissait un peu inquiète. J'observais ses gros yeux et j'y lisais une anxiété sordide, la crainte que quelque circonstance ne vînt déranger une spéculation bien faite. Mais je n'avais plus assez conscience de moi-même pour avoir peur; le sommeil m'envahissait; j'éprouvai une sensation de bien-être qui me défendit de lutter, et laissant aller ma tête

sur l'oreiller, je m'endormis, tout en sentant au feu de mes entrailles que l'heure de ma vie nouvelle avait sonné pour moi...

V

» Quand je sortis de ce sommeil, je compris à ma faiblesse que tout était fini; j'essayai de me soulever, mais je retombai sans force; et, me tournant vers Mme Renaud :

» — Mon enfant? balbutiai-je.

» — Là! me répondit la sage-femme, en me montrant à quelque distance de mon lit un berceau dont les rideaux étaient fermés.

» Une émotion que vous ne pouvez comprendre, une sorte de pincement aigu au sein, me révéla le premier sentiment maternel; je fondis en larmes, faisant un effort pour tendre mes bras vers cet enfant mystérieux, mon châtiment et ma consolation.

» — Je veux le voir, l'embrasser! dis-je à Mme Renaud.

» — Plus tard, plus tard, me répondit-elle.

» Je n'osai insister, j'eus peur. La crainte qu'on ne

l'eût tué, enlevé, me saisit tout à coup. Je regardai la sage-femme avec toute la force dont mes yeux encore engourdis étaient capables. Je voulais lire, pénétrer, deviner la vérité.

» M. de Bruval entra. Il souriait; il tenait sans doute sa vengeance. Il s'approcha de moi avec une feinte compassion :

» — Comment se trouve-t-elle? demanda-t-il en me désignant.

» Mme Renaud me saisit la main, me tâta le pouls et répondit :

» — Bien!

» — Puis-je lui parler affaires, sans danger?

» — Je le crois, répondit la sage-femme, qui sortit sur ce mot. Je me trouvai seule avec mon mari.

» — Madame, me dit-il en venant s'asseoir près de moi, vous avez eu des torts, j'ai eu sans doute aussi les miens. Pour être aimé, il faut être aimable; j'ai négligé de le paraître à vos yeux, vous m'en avez puni, j'accepte la leçon. Par malheur, elle vient tard, et nous ne sommes plus tentés de racheter le passé.

» — Monsieur... essayai-je de lui dire, et mon enfant?

» — Je vous ai promis qu'aucun scandale extérieur ne trahirait, ne révélerait mes infortunes continua gravement M. de Bruval. Je suis un soldat; je n'a

peur que du ridicule, mais j'avoue que j'en ai peur. On peut me tromper, mais on ne rit pas de moi. Excusez-moi donc d'avoir pris des précautions pour qu'on ignorât, jusqu'à une époque qui rendît ma paternité probable, votre grossesse et votre délivrance, et excusez-moi aussi de m'être arrangé de façon à vous prémunir contre les entraînements indiscrets de votre tendresse maternelle.

» — Qu'avez-vous fait de mon enfant ? répétai-je.

» — Eh ! parbleu ! madame, votre enfant est là dans un berceau ; il dort ; et si vous vous agitez ainsi le sang, vous troublerez le premier lait qu'il doit boire.

» — Oh ! merci, merci ! balbutiai-je, acceptant tout d'avance puisqu'on me laissait mon enfant.

» — Attendez pour me remercier, reprit en souriant M. de Bruval, que vous connaissiez bien toute l'étendue de ma générosité. Je dois à mon tour, madame, vous faire un aveu. Une étrange coïncidence, une de ces fatalités inouïes dont les faiseurs de romans aimeraient à tirer parti, m'a permis de prendre une décision qui concilie nos deux sentiments, ma vengeance et votre amour.

» Pendant que vous remplissiez le vide de l'absence par des distractions dont je n'étais pas informé, moi, madame, il faut que je vous le dise, je prenais ma

revanche par instinct, et de mon côté je manquais aussi à la foi conjugale...

» Je voulus interrompre M. de Bruval, et protester contre les confidences que je redoutais ; il me comprit et se hâta de dire avec une joie brutale :

» — Ne craignez rien, je ne vous scandaliserai pas ; mais il faut bien que j'établisse notre compte et que j'équilibre le budget de notre honneur. Pendant qu'un accident fâcheux compliquait ici vos amours, un accident de même nature compliquait les miennes. Vous alliez être mère, et quelqu'un là-bas, une pauvre fille qui n'a trahi personne pour m'aimer, allait le devenir aussi. Mon retour avait précisément pour but de prendre mes précautions, car je suis bon père, comme je vous le prouverai ; je désirais m'entendre avec quelque brave femme, avec Mme Renaud que je ne connaissais pas encore, mais que je devinai. Votre confidence compliqua, puis facilita mes combinaisons. Je vous amenai ici, où j'avais déjà amené cette personne. Elle fut délivrée un jour avant vous, et voici ce que ma sollicitude a décidé.

» Mon enfant sera élevé avec le vôtre. Pour qu'ils soient mieux confondus dans votre tendresse, j'ai voulu que le même jour, ils fussent confondus dans leur berceau. Vous désiriez un enfant, madame, soyez heureuse, vous en avez deux.

» Et en achevant ces mots, avec une gaieté railleuse qui me perça le cœur, le commandant alla

prendre dans la barcelonnette deux enfants qu'il apporta et qu'il déposa sur mon lit.

» — Il y a là, à ce qu'il paraît, continua M. de Bruval, un garçon et une fille. J'ai appelé l'un *Simon*, l'autre *Simone*, ce sont des noms simples et qui concourent à les rapprocher; vous les nommerez aussi de Bruval, car, en vérité, ce nom est encore plus à vous qu'à moi.

» — Mais, demandai-je en dévorant du regard ces deux petites créatures dans lesquelles je ne pouvais saisir aucune différence sensible, lequel des deux, monsieur, est mon enfant ?

» — Cela, madame, repartit mon mari, est mon secret. C'est à votre cœur à le deviner. J'ai voulu que vous fussiez contrainte à les aimer tous deux également. Qui sait ? en grandissant, ils se trahiront peut-être ; j'ai pris mes précautions. Mme Renaud ne dira rien ; d'ailleurs, je reste là, et je vous garde jusqu'au départ.

» — Mais c'est horrible ! m'écriai-je, épouvantée de cette énigme que la vengeance de M. Bruval m'imposait.

» — Vous trouvez ? repartit railleusement mon mari, moi je me disais que cela est simplement ingénieux. Tenez, les voilà qui s'éveillent ; allons, bonne mère, donnez-leur le sein.

» En effet, les deux enfants s'éveillaient. Je les

pris dans mes bras et je les considérai avec une angoisse qui dure, hélas ! depuis bientôt vingt ans. Je priai tout bas le ciel de m'illuminer, de me faire connaître par un mouvement du cœur, par quelque révélation, celui de ces deux enfants qui était à moi ; mais mon cœur ne put répondre. Je crus, j'espérai que j'allai devenir folle ; la fièvre me saisit. Je repoussai ces deux innocentes victimes, et retombant sur mon oreiller :

» — Tuez-moi, monsieur, m'écriai-je en sanglotant, mais ne me torturez pas ainsi !

» — Vous tuer ? reprit le commandant ; pour qui me prenez-vous ? Vous êtes ingrate, madame. Puisqu'un de ces enfants est incontestablement le vôtre, dans le doute, aimez-les tous les deux ; soignez l'un pour l'amour de l'autre.

» Je découvris mon sein et je fis un effort pour en approcher l'un des deux enfants ; mais la douleur brisa mon courage.

» — Jamais je n'en aurai la force, murmurai-je.

» — Alors je vais les envoyer en nourrice, repartit M. de Bruval, qui sonna et qui remit à une servante le berceau dans lequel le couple était replacé.

» Je m'évanouis.

» Commencez-vous à comprendre, monsieur, le supplice que j'ai enduré et que j'endure encore ? »

M. Emmerie était réellement embarrassé. Certes,

reuse ; la bassesse de M. de Bruval ne m'inspira pas de sentiment de révolte ; mais elle me parut la plus horrible vengeance de la loi sociale outragée.

» Quand il eut épuisé toutes les formules qu'un vocabulaire de caserne peut fournir, le commandant s'aperçut qu'il ne m'avait pas demandé le nom de mon complice ; il vint en serrant les poings jusqu'à mon oreiller, où j'avais enfoui ma tête pour ne plus entendre ses grossièretés dont mes oreilles et mon esprit étaient meurtris, et il me somma avec force imprécations de lui nommer mon amant. Vous l'avouerai-je? j'eus pendant une minute la tentation de lui livrer mon secret. »

A ce passage d'une narration qui ne l'intéressait que médiocrement, M. Emmerie fit un léger mouvement sur son siége, comme si le commandant Quincy de Bruval pouvait entrer tout à coup et lui demander raison.

Mme de Bruval saisit et comprit ce mouvement ; elle continua avec un peu de raillerie :

— Rassurez-vous, je sus résister à cette tentation. Je voulais faire honte à ce soldat qui m'avait abandonnée, moi, jeune, aimante, soumise ; je voulais le contraindre à comparer son dédain au choix d'un homme déjà célèbre, à pâlir d'envie devant votre nom glorieux ; mais je sentis intérieurement que je n'avais plus assez de foi en votre amour, et que cette

bravade manquerait peut-être d'héroïsme, à cause du caractère étrange de mon mari.

M. Emmerie eut un soupir d'allégement; et il reprit sa pose d'auditeur compatissant, un peu alarmé des dimensions que prenait le récit qu'il eût, lui, s'il avait voulu l'écrire et, en vertu de ses procédés littéraires, considérablement écourté.

— Je déclarai donc à mon mari, dit la baronne, qu'il me tuerait plutôt que de m'arracher ce nom. M. Quincy ne voulait ni me tuer, ni me l'arracher. Il se remit à arpenter la chambre en rêvant au meilleur moyen de satisfaire la haine qu'il me portait et son désir de n'être pas ridicule.

» — Madame, vint-il me dire en se donnant des airs de majesté, je déciderai de votre sort et de celui de votre enfant plus tard, quand je le jugerai à propos. Mais vous allez faire serment sur votre tête de ne rien faire pour vous soustraire à mon ressentiment?

» — Je vous jure d'être toujours à votre discrétion, s'il vous plaît de ne pas tuer mon enfant, répondis-je.

» — Me prenez-vous pour un mari Barbe-Bleue? hurla le commandant. Il ne me manquerait plus, après m'avoir si profondément outragé, que d'essayer de me rendre ridicule! Mais vous n'y réussirez pas, je vous en avertis. D'abord, j'exige que vous ne quit-

tiez ni ce château, ni cette chambre, ni ce lit ; je ne publierai pas votre déshonneur, je ne provoquerai ni séparation, ni désaveu ; je consentirai même à ce que le bâtard que vous allez introduire dans ma famille porte mon nom. En retour, vous me jurez sur ce que vous avez de plus sacré, s'il vous reste quelque chose de sacré après avoir trahi votre mari, d'accepter sans protestation, sans murmure, moi vivant ou moi mort, la sentence que je porterai?

» Comme j'hésitais, M. de Bruval reprit :

» — Oh! il n'y aura ni sang ni scandale; ne craignez rien pour votre enfant.

» Mon enfant... c'était là, en effet, ma seule pensée et désormais le seul but de ma vie. Je jurai, et ce serment-là, par lequel j'attestai Dieu du fond de l'âme, je sentis que j'aurais la force de le tenir. Si je semble aujourd'hui m'en délier un peu, c'est que Dieu lui-même me l'a permis, me l'a prescrit par la bouche d'un de ses plus dignes ministres. D'ailleurs, en vous faisant participer aux étranges mystères de ma position, je ne manque pas au vœu de soumission que j'ai fait. J'ai des devoirs à remplir envers *ces*... enfants, et n'est-il pas juste que vous m'aidiez... au moins de vos conseils. »

M. Emmerie fit un mouvement. La formule était un peu pressante et la sommation un peu brutale. Au fond du cœur, il ne trouvait pas juste qu'on lui fît

perdre deux heures à entendre les détails d'une vengeance maritale. Si toutes les femmes qu'il avait daigné trahir l'avaient pris ainsi successivement à partie, ses journées n'auraient pu lui suffire. Lui aussi se trouvait puni par ces confidences, et il se promettait bien de ne plus tomber dans le piége de ces invitations recommandées par des souvenirs. Il regardait le moins possible Mme de Bruval, et contemplait le parquet ou le bout de ses bottes avec une concentration affectée.

« M. de Bruval, continua la baronne, sortit de ma chambre et fut plusieurs jours sans y rentrer. Quand il revint chez moi, il feignit, devant les gens de la maison, une intimité dont je sentis la cruelle hypocrisie. J'étais prisonnière. Je crois que je l'étais en réalité aussi bien que sur ma parole, et que si j'avais essayé de sortir, je me serais heurtée à quelque verrou, à quelque précaution injurieuse; mais j'étais loin d'y songer. Cette retraite me plaisait. Je sentis venir l'époque de la délivrance avec une anxiété que j'avais peine à dissimuler. M. de Bruval, me voyant pâlir, me disait toujours :

» — Je vous ai promis que l'enfant vivrait, il vivra.

» Mais cette assurance m'épouvantait. Quelle vengeance implacable et sournoise se cachait derrière cette douceur? Supposer le pardon, la générosité, c'é-

fallait appuyer sur sa vanité. Les plus adroits et les plus fatigués de louanges se laissent toujours persuader par la flatterie ; celle-ci est la plus banale et la plus puissante des forces d'ici-bas.

M. Emmerie n'en était plus à suffoquer pour un compliment. Et pourtant, si naïve ou plutôt si peu naïve que fût cette louange, il se sentit flatté de la nécessité qui contraignait Mme de Bruval à la lui adresser. Le père était resté froid et ennuyé devant ses confidences maternelles ; le faux homme de génie s'épanouit en respirant ce grain d'encens.

On n'essayait plus de l'amoindrir par quelques complicités sentimentales et niaises ; on s'en rapportait à lui, comme à un oracle infaillible dans les questions morales et dans les problèmes du cœur humain. Sincère ou non, cette déférence attestait pour lui sa force.

Il apporta donc désormais une certaine attention au récit d'Antonine et il commença à s'y intéresser comme à un sujet d'études psychologiques.

VI

« M. de Bruval, continua la baronne, me tint enfermée jusqu'à une époque qui rendit sans danger pour son honneur l'annonce de ma délivrance. Les deux enfants étaient mis en nourrice; jusqu'à douze ans, ils furent élevés à la campagne. M. de Bruval s'en occupait peu. A douze ans, un précepteur de son choix, un prêtre dont la piété n'éclairait pas l'esprit, et qui inculquait à Simon les principes d'une étrange dévotion, fut introduit dans la maison. J'ai toujours pensé que cet homme savait, au moins, une partie de mon secret, et que M. de Bruval l'avait associé, dans l'intérêt de la morale sans doute, aux cruautés dont les enfants étaient chaque jour les instruments.

» Simon est une nature étrange, profonde. Il y a dans ce jeune homme une ambition effrénée, mais sans audace. Est-il sincère dans sa dévotion? je le crois; mais il semble puiser dans ses prières des haines mystérieuses, et non pas de l'amour. Il me glace, il me fait peur. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point je le redoute. Il a des façons de me regarder qui me reprochent si impitoyablement ma

maternité douteuse, que je suis tenté de lui demander pardon.

» Oh! ce n'est pas là mon fils, n'est-ce pas, monsieur? ce ne peut pas être le vôtre? Vous le verrez, vous l'étudierez; certes, il a une aptitude singulière pour apprendre; mais les livres creusent en lui un abîme. Je ne sais quel est son but. J'ai pensé que les ordres pouvaient le tenter; mais il a refusé avec opiniâtreté d'entrer au séminaire : il attend, dit-il. Qu'attend-il? La lecture du testament qui doit résoudre la douloureuse énigme de sa naissance. Mais que veut-il faire à ce moment? voilà ce que j'ignore et ce que je n'ose même pas chercher, tant j'ai d'épouvante quand je m'efforce de regarder dans cette âme ténébreuse. »

M. Emmerie parut étonné du portrait que faisait Mme de Bruval avec un tremblement dans la voix. Ce jeune homme mystique et sombre ne lui déplaisait pas trop; il y avait quelque attrait philosophique à l'étudier, quelque utilité pratique peut-être à le diriger. On commençait à parler beaucoup, en 1821, des progrès de la congrégation.

M. Emmerie était trop ambitieux pour ne pas être alors fort dévot. Il soupçonna dans Simon une hypocrisie adroite, et ne fut pas éloigné de se flatter intérieurement d'être le père d'un jeune homme qui promettait tant.

— Quant à Simone, poursuivit Mme de Bruval, qui ne se doutait guère des réflexions de son auditeur, elle est bien véritablement étrangère à Simon! C'est une âme hardie que le plaisir enivrerait, que l'orgueil pousserait à toutes les folies. M. de Bruval, en racontant toujours devant elle les fêtes de l'Empire, des histoires scandaleuses de grandes dames, s'est plu à éveiller des appétits qui s'affranchiront bientôt de ma chétive autorité. Simone n'a pas le cœur mauvais, mais elle n'a pas le temps d'écouter le sien ; je l'ennuie ; elle déteste son prétendu frère. La voix du sang, qui ne sait pas m'avertir, les prévient secrètement. J'ai toujours peur que cette enfant n'ajoute une honte à celle qui m'accable déjà. Elle aussi doute de mes droits sur elle, mais elle ne me torture pas comme Simon. Elle vaut mieux que lui. Ces deux pauvres enfants, gâtés par M. de Bruval, qui les a laissés à mes côtés comme des gardiens de sa vengeance, mal élevés par moi qui n'osais ni les aimer ni les réprimander, sont sur une pente fatale. Je vous demande, monsieur, d'essayer de votre expérience pour les retenir; un de ces deux êtres n'a pas le droit de porter votre nom, mais il est bien véritablement à vous.

Il me reste à vous expliquer la circonstance qui m'a plus particulièrement déterminée à vous faire ce récit.

— Mlle Simone est-elle belle? demanda M. Emmerie.

Mme de Bruval parut fort surprise et fort affectée de cette question, qui lui semblait au moins inutile.

Elle répondit pourtant :

— Simone est fort belle ; toutes les grâces sont en elle, moins la grâce.

— C'est bien, ajouta M. Emmerie en souriant et en remuant la tête, comme s'il eût salué au passage une secrète pensée.

Mme de Bruval le regarda, ne comprit rien à ce geste, pas plus qu'elle n'avait compris la question, et, faisant un prodigieux effort sur elle-même pour terminer cet entretien qui la brisait, elle continua :

— Vous pouvez peser maintenant la chaîne que j'ai portée. Je ne sais pas s'il est un supplice comparable à ce doute qui empoisonnait toutes mes espérances maternelles, qui brisait tous mes élans de tendresse. Dans ces dernières années, je m'aperçus que M. de Bruval, sans aimer davantage les deux enfants et sans en être plus aimé, prenait sur eux un grand empire. Il éveillait leurs convoitises, il avait le secret de leurs vices ; il leur a légué, à eux aussi, des doutes que ces malheureux enfants ne savent pas accepter avec un courage tranquille. La mort de mon mari, loin d'être une délivrance, compliqua cruellement cette douloureuse situation. Quand il

sentit qu'il n'avait plus le droit d'avoir d'ambition sur la terre, M. de Bruval me fit appeler et resta seul avec moi.

« Je vais vous faire veuve, madame, me dit-il en suffoquant. C'est le premier plaisir que je vous aurai causé ; mais croyez qu'il est bien involontaire et que je n'y suis pour rien. Ne vous étonnez pas si j'ai pris mes précautions pour que rien ne soit brusquement dérangé après ma mort. Vous m'avez juré autrefois de respecter toujours, jusqu'au bout, ma volonté, de courber la tête sous elle. Je vous rappelle ce serment, madame. Une fille noble se parjure-t-elle plus d'une fois?

» — Monsieur, lui dis-je, la faute que j'ai commise a été cruellement expiée. S'il est vrai que vous alliez bientôt à Dieu, craignez de paraître devant lui avec la responsabilité d'une justice trop cruelle. Faites-moi grâce ; et dites-moi enfin ce secret, qui restera dans mon cœur, mais qui me permettra du moins d'être mère !

» — Madame, répliqua M. de Bruval, vous saurez la vérité à la majorité des deux enfants. J'ai fait un testament qui ne peut être ouvert qu'à cette époque. J'ai d'ailleurs, depuis ce matin, vendu, liquidé tout ce qui m'appartenait, et, si je meurs ce soir ou demain, vous ne trouverez plus que cent mille francs, reconnus par votre contrat. Tout le reste est déposé

entre des mains sûres, qui en feront l'usage que j'ai fixé dans le testament.

» — Monsieur, dis-je encore à M. de Bruval en m'agenouillant, je ne vous demande pas la fortune pour moi ni pour mon enfant ; mais, bien que vous m'ayez rendu sans doute son cœur ennemi, c'est cet enfant, monsieur, que je vous réclame.

» — Attendez jusqu'à leur vingt et unième année. Alors celui des deux que vous n'aurez pas le droit de retenir vous demandera peut-être par tendresse de rester avec vous, et, au lieu d'un enfant, vous en aurez deux.

» — Oh ! si près de Dieu, ne raillez pas, monsieur! m'écriai-je en conjurant cet homme implacable.

Mais M. de Bruval, qui souffrait, me fit signe d'écouter et se hâta d'achever l'entretien.

» — Ce que j'ai fait, vous jurez de le respecter, n'est-ce pas? Si mon procédé n'est pas légal, vous promettez de ne rien entreprendre contre mon œuvre ?

» Je jurai.

» — Quand les enfants seront majeurs, s'il leur plaît de nous déshonorer, ils seront libres... »

— En effet, interrompit M. Emmerie, il doit y avoir quelque nullité dans ce testament.

— Pourvu qu'il m'éclaire enfin sur l'énigme de ma vie, le reste m'importe peu, reprit avec tristesse

Mme de Bruval. Je le redoute, ce testament, comme un nouveau supplice. Il est impossible qu'il ne renferme pas une dernière raillerie, une dernière cruauté. Mais ce n'est pas seulement pour que vous m'aidiez à adoucir cette torture, à éloigner ce nouveau calice, que je vous ai prié de venir et que je vous ai fait cette révélation. Monsieur, un de ces deux enfants est le vôtre, vous avez un devoir de père à accomplir. Je suis trop faible, trop brisée pour diriger ces deux êtres qui ne m'aiment pas ; ils peuvent se perdre. L'un d'eux doit nous être cher, et de celui-là nous répondrons plus directement encore devant Dieu. Vous êtes illustre, vous avez une autorité sur les esprits, vous avez une expérience que je réclame, prenez de ma tâche, monsieur, la portion qui peut satisfaire vos études. Je ne vous demande pas de vous révéler à eux, de vous agenouiller avec moi sous le fardeau de cette honte. Mais il me semble que si notre enfant se trompait de route, il aurait le droit plus tard de nous maudire tous les deux ; il me demanderait pourquoi, n'ayant ni bon conseil, ni ferme appui à lui donner, je n'ai pas appelé à mon aide. Soyez cet aide, monsieur. D'ailleurs, je n'ai pas longtemps à rester dans le monde. Si Dieu ne me fait pas la grâce de m'appeler à lui, j'irai m'enfermer dans une retraite ; j'irai pleurer l'enfant que je n'ai pas su deviner.

» Nous avons encore près de trois ans à attendre ce testament qui m'épouvante. Je voudrais connaître mon sort avant ce terme fatal, je suis à bout de forces et de patience. J'ai besoin de me prémunir, et peut-être que si nous découvrions la vérité, nous pourrions amener doucement l'enfant qui est le mien à ne pas me repousser, à ne pas me maudire.

» Voilà, monsieur, le service que j'attends de vous. Voilà pourquoi je vous ai prié de venir. Répondez-moi avec une franchise entière, absolue. Voulez-vous m'aider ? »

M. Emmerie avait pris son parti. Sa vanité de savant, de diplomate, était désormais en jeu. D'ailleurs, il y avait dans ces deux jeunes gens plus qu'une étude à faire. Un garçon retors comme Simon, une belle fille comme Simone valaient peut-être la peine qu'on s'occupât de les diriger. La question de paternité ou de maternité était, bien entendu, un accessoire ; et si l'académicien donnait place dans son esprit à cette niaiserie, c'était tout simplement pour conserver un prétexte aux yeux de Mme de Bruval.

— Madame, répondit-il avec une componction magistrale, vous pouvez compter sur tout l'effort de mon dévouement. Je n'ose vous promettre de réussir à pénétrer un mystère que vos yeux et vos instincts de mère n'ont pas pu découvrir; mais en intervenant discrètement dans l'avenir de ces enfants, je m'ap-

pliquerai à les diriger vers un but qui vous rassure. Du courage, madame! Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt?

— J'étais liée par un serment, je n'avais pas encore obtenu de Dieu le droit de tout vous dire.

— Permettez-moi, madame, une question que ce mystère douloureux ne rend pas indiscrète... Quel est le vénérable prêtre qui vous conseille?

— C'est l'abbé Marcellin, monsieur, un vicaire de Saint-Germain des Prés, une âme pure et selon Dieu.

— Oui, oui, c'est un honnête homme, murmura M. Emmerie qui réfléchissait; mais il ne nous servira guère. Est-il aussi le directeur de M. Simon?

— Non, monsieur; je vous avouerai même qu'un sentiment que je n'ose appeler une antipathie réciproque (à cause de M. Marcellin qui ne peut pas haïr) les éloigne l'un de l'autre.

— Ah! dit M. Emmerie qui parut enchanté de cette découverte, il faudrait me faire connaître les amis, les conseils de M. Simon. Je voudrais qu'une intervention étrangère, qu'un hasard habile me mît en rapport avec ces deux jeunes gens. Ils se défieraient d'une présentation faite par vous. Je vais songer à la douloureuse confidence dont vous m'avez honoré, et croyez bien que si je ne réussis pas à alléger ce

fardeau sous lequel vous pliez, c'est que Dieu se sera réservé jusqu'au bout ce secret fatal. »

A l'occasion, M. Emmerie parlait du bon Dieu tout comme un autre; cela n'engage à rien et cela produit toujours son effet.

Il se leva pour prendre congé de la baronne. L'entretien avait trop duré et le prudent académicien ne conservait l'heureux équilibre de sa santé que par des promenades quotidiennes et régulières ; celle de ce jour-là était un peu retardée. Antonine fut tentée de le supplier de ne plus revenir, de lui dire d'emporter son secret, de le garder, de l'enfouir ; mais puisqu'elle avait commencé, elle devait aller jusqu'au bout ; elle salua l'homme qui l'avait perdue, en souriant avec une tristesse navrante.

M. Emmerie osa baiser le bout des doigts tremblants de la baronne ; et il sortit avec ce soupir discret d'un homme de bonne compagnie qui vient de subir deux heures d'ennui.

Il avait promis d'écrire et de se concerter par correspondance avec Mme de Bruval, sur la meilleure façon de circonvenir les deux jeunes gens.

Quand il fut parti, Antonine se laissa retomber dans son fauteuil et pleura des larmes chaudes. Elle sentait bien que cet homme s'intéressait à ce problème par curiosité, par calcul ; mais la sécheresse de cette âme l'épouvantait. Jamais la honte, le dégoût de sa

faute, de ses illusions de jeune fille et de jeune femme ne monta à ses lèvres avec plus d'amertume. Elle se dit qu'elle avait mérité le mépris, même de son époux, en aimant cet homme méprisable.

Elle attendit avec une anxiété terrible l'abbé Marcellin qui devait venir savoir l'issue de cette entrevue. Quand le vénérable prêtre se présenta, Mme de Bruval lui tendit les deux mains.

— Oh ! monsieur, lui dit-elle, j'ai bien besoin d'être bénie par vous, car j'ai peur d'être maudite par le ciel.

— Est-ce que Dieu vous honore encore d'une nouvelle épreuve ? répondit le prêtre en souriant.

L'abbé Marcellin se fit tout raconter ; il écouta gravement, pieusement. Son âme simple n'avait pas les subtilités, les multiplicités d'intuition nécessaires pour démêler les nœuds obscurs qui s'enroulaient devant lui. Mais sa conscience infaillible était une lumière qui lui montrait les hommes et les actes dans leur jour vrai. Il ne devina pas tous les calculs de M. Emmerie ; mais il comprit tout d'abord que cet allié pourrait être plus dangereux que l'ennemi.

— Madame, dit-il avec une gravité ferme, vous avez fait votre devoir. Ne regrettez rien. Résignons-nous à des épreuves nouvelles. Si cet appui vous manque, il y en a un qui ne vous manquera jamais. Le pardon de Dieu pour le passé, la promesse du

ciel pour l'avenir. Ne craignez pas les meurtrissures du monde; les plaies ouvertes ici-bas se referment là-haut. Celles, au contraire, qu'on s'efforce de guérir, de cicatriser à la hâte, de cacher sous des mensonges, saignent éternellement plus tard sous le doigt de Dieu. Ne vous croyez pas perdue, madame. Quoi qu'il arrive, vous êtes sauvée.

— Et vous, mon père, mon ami, reprit Mme de Bruval en souriant à travers ses larmes, vous êtes mon sauveur.

— Moi, je ne sauve personne, répondit avec humilité le bon prêtre. C'est à peine si je me sauverai moi-même! Il n'y a qu'un sauveur, madame, c'est la croix du Calvaire, qui porte bonheur à toutes les croix humaines.

L'entretien se continua ainsi, et Mme de Bruval atteignit à une sorte d'extase douloureuse qui lui fit voir les tortures nouvelles qu'elle redoutait quelques heures auparavant, comme un surcroît de bénédictions qui allait achever de la consacrer pour le ciel.

Nous verrons toutefois si l'armure dont la couvrait la piété de l'abbé Marcellin était assez solide pour résister aux coups, et si nul passage ne restait qui pût laisser la pointe du glaive pénétrer jusqu'à son cœur.

VII

A quelques jours de l'entretien que nous venons de raconter, M. Emmerie se trouvait, *par hasard*, chez Mme la vicomtesse de Brignolles, quand on annonça l'abbé Lemerle et M. Quincy de Bruval.

Cette rencontre fortuite fut le premier résultat des combinaisons de l'ingénieux académicien. L'abbé Lemerle était le directeur de Simon, et le salon de Mme de Brignolles était un prolongement de sacristie qui servait d'antichambre au château. Là, les caquetages commençaient à devenir des intrigues. Derrière le paravent de la vicomtesse, on faisait des évêques, on défaisait des ministres. Des diplomates y coudoyaient des marguilliers. Mme de Brignolles était vieille ; mais elle était fort riche et avait été fort jolie. On l'avait aimée jadis, on la flattait maintenant. Puissante par ses relations, ayant promis tout son bien à l'Eglise, et donnant tout son temps à la politique, elle avait un entourage d'hommes sérieux, d'ambitieux confits en béatitude, et l'on se croyait arrivé à presque tout quand on était parvenu jusqu'à elle.

L'abbé Lemerle, qui était aussi souple, aussi pénétrant, aussi jaloux d'influence que l'abbé Mar-

cellin était droit, simple et modeste, n'avait pas demandé mieux, sur certaines avances de M. Emmerie, que d'être introduit dans ce salon envié ; et quand on lui fit comprendre que son élève, son pénitent, M. Simon de Bruval, était désigné d'avance pour une bienveillante protection, il sut inspirer à celui-ci le désir d'être présenté à la vicomtesse.

L'abbé Lemerle était un fils de paysan ; élevé par charité, il avait suivi ses protecteurs dans l'émigration, et la reconnaissance servant de prétexte à sa vanité et à son ambition, il ajoutait une quatrième personne à la Divinité, la Noblesse. Tout dévoué à l'œuvre des missions, il n'était attaché exclusivement à aucune paroisse ; mais il était un peu le maître partout. Beau causeur, moraliste souriant, il confessait les jeunes gens de la Société des *bons livres*. Simon l'aimait presque : en tout cas, il l'écoutait volontiers.

La vicomtesse de Brignolles était assise dans une bergère au coin du feu. Il n'y avait plus de printemps pour elle ; et, malgré la verdure des arbres, on se chauffait toujours dans son salon. Mais, par un miracle de température que les vieillards semblent produire, on n'étouffait jamais, malgré la flamme du foyer, même au mois d'août. Elle tenait sur ses genoux un petit chien, gros et fourré comme un manchon, et elle avait à sa portée un éventail qui lui

était aussi nécessaire que le feu. Elle sourit à l'abbé Lemerle, en lui désignant un fauteuil tout près d'elle. Quant à Simon, elle le regarda avec attention. C'était un débutant, un néophyte; il s'agissait de le juger et de savoir si le nouveau présenté était présentable.

Cette inspection, faite sans impertinence, fut favorable à Simon. La sévérité de son costume, son attitude recueillie garantissaient au moins un comparse sérieux, si on ne devait pas trouver, après expérience, un premier sujet intéressant.

— Eh! monsieur Quincy, dit la vicomtesse, j'ai beaucoup connu votre grand-père, M. de Bruval, à Coblentz. Vous lui ressemblez.

Simon, qui était pâle, se sentit rougir. Ce compliment lui enlevait la roture des épaules, bien qu'il eût remarqué le soin avec lequel la vicomtesse l'appelait seulement Quincy.

— Et votre mère, cette bonne Antonine! Nous l'avions surnommée là-bas l'Ange de la patrie, quoiqu'elle eût l'air d'une petite Allemande avec ses beaux cheveux blonds. Rappelez-lui, monsieur, que je suis une vieille amie; elle m'a oubliée, mais je me souviens d'elle et je serais heureuse de la revoir, ainsi que mademoiselle votre sœur.

— Je transmettrai, madame, à Mme de Bruval les sentiments que vous voulez bien m'exprimer. Je

crains seulement qu'elle ne puisse se résoudre à quitter sa retraite.

— Il le faudra pourtant, dit avec une aimable insistance la vicomtesse; je n'ai pas le temps d'attendre que Mlle Quincy soit mariée pour la recevoir, et j'ai hâte de voir ici la sœur à côté du frère.

Simon s'inclina, fit deux pas de retraite sur un signe de tête de la vicomtesse qui lui rendait sa liberté d'action, et alla se poster debout, un peu à l'arrière du cercle qui enveloppait la cheminée.

Le salon de Mme de Brignolles ne s'allumait guère le soir. Il était ouvert toute la journée; la vicomtesse se réservait la nuit pour les *a parte* politiques, les rendez-vous diplomatiques, les tête-à-tête importants. Le jour, on venait, on causait, on se rencontrait, on commentait les journaux; on mêlait la littérature à la galanterie, on aiguisait en commun de jolies petites épigrammes que chacun allait ensuite répandre au dehors.

M. Emmerie était un oracle dans ce milieu bavard et sérieusement frivole. Son scepticisme passait pour de la profondeur, et quand les discussions s'embrouillaient un peu, c'était lui qui, avec une parole nette et froide, tranchait tous les nœuds. La vicomtesse, qui n'était plus d'un âge à l'aimer pour lui-même ou pour elle-même, l'aimait pour ses galanteries passées. Elle sentait sous cette dignité

académique un épicuréisme blasé, qui ne lui déplaisait pas. On se reconnaissait du même monde, au contact de certains vices aimables dont la délicatesse était un secret traditionnel.

Le salon de la vicomtesse, ce jour-là, était fort encombré, et, pour ses débuts, Simon pouvait contempler tout ce que les coteries politiques, les coteries littéraires et les coteries religieuses avaient de plus illustre.

C'est que la situation était grave alors pour les vrais amis du roi ou plutôt de la royauté ; on pensait qu'il fallait en finir avec les velléités constitutionnelles et presque libérales de S. M. Louis XVIII. Ce traducteur d'Horace passait pour un railleur. Lors de la découverte d'une abominable conspiration qui consistait à faire partir un pétard sous ses pieds, il avait dit en riant avec finesse à la duchesse de Berri :

— Ma nièce, ce n'est pas moi qui ai mis le feu à ce pétard !

Si bien que le lendemain, tout le monde disait dans les bureaux du *Constitutionnel* que ce pétard était une manœuvre de la police, une provocation à la rigueur, dénoncée par cet indiscret sourire du roi.

Il fallait mettre un terme à ces boutades d'esprit, fort compromettantes. Et M. le comte d'Artois avait

exprimé plusieurs fois devant ses amis tout le plaisir qu'il ressentirait de voir son frère rendre hommage à la Congrégation, et s'entourer d'hommes sincèrement dévoués à la royauté et à l'Église. Il s'agissait donc de préparer la chute du ministère Richelieu, de trouver le moyen de réconcilier Louis XVIII et le comte d'Artois, et de placer définitivement auprès de Sa Majesté un diseur ou une diseuse de bons conseils, dévoué ou dévouée à la Société des *bons livres*, des *bonnes lettres* et du *bon* Dieu.

Le nom de Mme du Cayla avait été mis en avant. On avait parlé en prose et en vers de l'aimable Esther et de l'empire qui l'attendait dans le cœur d'Assuérus ; mais il paraît que l'intrigue n'avançait pas, qu'Esther avait des petits scrupules; et le salon de Mme de Brignolles s'impatientait de ces retards, et s'était déclaré en permanence jusqu'à ce qu'on eût trouvé l'Égérie en question.

On voyait donc arriver, de cinq minutes en cinq minutes, des députés influents, des prêtres recommandables par leurs relations, quelques jolies femmes intéressées et compétentes dans la question d'*Esther*, des académiciens orthodoxes, protecteurs de la Société des *bonnes lettres* et quelques héros de l'armée de Condé; et tout ce monde vieillot, mais charmant, poli, souriant, saluait, se groupait, chuchotait et venait tour à tour donner son renseignement, faire son

rapport à la maîtresse du logis. La vicomtesse laissait d'ordinaire les conversations s'échanger à voix basse, pendant une heure, et quand elle jugeait qu'il pouvait ressortir d'une discussion générale quelque bonne nouvelle, quelque résolution précise, elle souriait, agitait son éventail d'une certaine façon, faisait taire tout le monde et ne laissait la parole qu'à un rapporteur choisi qui mettait sur le tapis la question essentielle et provoquait les suffrages.

On était encore en récréation, et Simon, à l'écart, seul au milieu de tous ces groupes, regardait et aspirait, pour ainsi dire, avec une ardeur concentrée toute cette atmosphère d'intrigue dans laquelle il était subitement introduit par un hasard qui ressemblait fort à une faveur secrète. Debout, les bras croisés sur la poitrine, il se demandait tout bas ce qu'il fallait envier, de ces épaulettes, de ces robes noires, de ces femmes charmantes. Son ambition s'interrogeait; il se sentait des appétits violents; mais, en même temps, une sorte d'impuissance intérieure l'empêchait de désirer pendant longtemps la même proie, et il avait tout au fond de son âme plus de haine que de convoitise pour ce monde élégant et illustre.

M. Emmerie, tout en prêtant l'oreille à un journaliste de la droite qui lui racontait avec épouvante les effroyables doctrines qui s'élaboraient dans le

Constitutionnel, le journal des indévots et des voltairiens, observait avec soin l'émotion muette de Simon; il cherchait à lire dans ses regards sournois; il sentait bien que ces bras croisés sur la poitrine comprimaient des soulèvements. Se débarrassant par quelques mots du journaliste bien pensant, qui alla porter à d'autres ses doléances sur le réveil de l'hydre révolutionnaire, dont le bon M. Étienne était une des têtes, l'académicien vint droit au jeune homme.

— Eh bien! monsieur, lui dit-il tout à coup avec une brusquerie souriante, avez-vous fait votre choix?

Simon tressaillit, regarda fixement M. Emmerie, qu'il connaissait de vue, et sembla se demander si cette question n'était pas une injure.

— Quel choix puis-je faire? répliqua-t-il sèchement.

— A votre âge, monsieur, reprit avec autorité M. Emmerie, quand on a l'honneur d'être introduit dans le salon de Mme de Brignolles, on doit être assez modeste, et vous l'êtes sans doute, pour comprendre que cette faveur n'est pas encore le prix du mérite, mais seulement son encouragement. On a parlé de vous à la vicomtesse; vous êtes instruit, vous avez du talent, de l'ambition...

— Moi, monsieur! dit Simon, dont le regard eut un éclair.

— J'ajoute que vous êtes modeste avec habileté, continua l'académicien en souriant. Vous pouvez prétendre à un poste dans l'armée qui s'enrégimente ici. Eh bien, voyons, qu'est-ce qui vous tente? Je ne crois pas que vous ayez pour la guerre, au propre, un vif entraînement. Buonaparte nous a dégoûtés des traîneurs de sabre.

— Monsieur, vous oubliez que mon père fut un de ces traîneurs de sabre, dit Simon en rougissant beaucoup.

— Votre père!... répliqua M. Emmerie avec un froid sourire et en affectant une réticence qui était à la fois une provocation et une épreuve.

Simon parut baisser les yeux ; mais en réalité il fit glisser un regard sous leur abri, et reconnut à l'ironie du visage de son interlocuteur que M. Emmerie savait quelque chose de sa naissance.

— C'est lui, se dit-il, qui m'a fait venir ici.

Cette certitude lui donna de l'audace.

— Vous avez raison, monsieur, reprit-il d'un ton ferme et en regardant M. Emmerie en face, je n'ai pas de goût pour les uniformes. L'exemple de M. de Bruval (et il insista sur le mot *monsieur*) m'a démontré qu'ils ne préservaient pas de l'apoplexie.

« Ah ! ah ! se dit à son tour M. Emmerie, il est prompt à comprendre. Jouons hardiment, mais en cachant nos cartes. »

— Je pensais, toutefois, répliqua-t-il, que monsieur votre père avait pu vous exhorter à embrasser une carrière qu'il avait brillamment parcourue.

Ce fut au tour de Simon à affecter de l'ironie.

— Ne parlons pas encore de mon père, si vous voulez bien ; mais puisque, pour une raison que j'ignore et que ma conscience m'interdit d'attribuer à mon seul mérite, on a bien voulu me présenter à Mme de Brignolles et solliciter en mon nom votre sympathie qui m'honore, permettez-moi, monsieur, de vous demander un conseil. Quel service puis-je rendre ? à quel poste dois-je aspirer ?

M. Emmerie sourit de la petite habileté de son interlocuteur.

— Ici, monsieur Simon, on aspire à tout ; c'est la serre chaude des Hespérides. Cette bonne petite vieille qui allonge ses mitaines sur ses doigts peut faire pleuvoir les honneurs sur les fronts les plus modestes. Ce monsieur si bien poudré qui regarde les peintures en ne perdant pas un mot de ce qui se dit à côté de lui, a des évêchés dans sa poche. Voulez-vous entrer au séminaire ? il vous en ouvrira doucement la porte, et, pourvu que vous ayez du zèle, il ne vous y laissera pas languir.

— On peut faire son salut sans entrer dans les ordres, dit Simon avec une sorte de componction railleuse.

— Oh ! parfaitement, répliqua M. Emmerie ; mais j'avais entendu dire que votre piété...

— Ma piété, interrompit Simon, est une affaire de conscience.

— C'est bien comme cela que je l'entends, dit M. Emmerie, tout est affaire de conscience : le dévouement de Mme de Brignolles à la royauté, l'ambition de toutes ces bonnes gens, et l'amitié qu'on a pour vous. Ainsi, le séminaire ne vous tente pas ?

— La maison du Seigneur ne peut pas être une tentation, reprit Simon, elle est un abri et un refuge. C'est le monde qui nous tente.

— Eh bien ! le monde est ici en abrégé. Tenez, voici des journalistes, ils ont passablement de piété et passablement d'ardeur pour les intérêts du trône ; ils font leur salut et leur chemin, ceux-là. Ce métier vous tenterait-il ?

— Je n'ai jamais essayé mes forces, je ne sais peut-être pas écrire.

— Qu'importe ! pourvu que vous sachiez servir et que vous sachiez haïr. Mais c'est là un pis-aller par le temps qui court. C'est une tâche ingrate que de défendre Dieu et le roi. Il y a plus de profit à les attaquer.

— Comment, monsieur, c'est vous qui parlez ainsi ?

— Oui, moi, qui n'ai pas d'illusions. A mon âge,

mon enfant, on aime Dieu pour lui-même et le trône pour l'amour de Dieu; mais à votre âge, quand on ne veut pas se passer au cou une bricole dorée pour s'atteler à la charrette administrative, quand on a quelque goût de popularité, il vaut peut-être mieux garder sa piété pour son cœur et permettre à l'esprit quelques écarts.

— Est-ce qu'on ferait aussi, par hasard, dans ce salon, des recrutements pour l'opposition ? demanda Simon avec un sourire passablement impertinent.

— Je vous ai dit qu'ici on pouvait prétendre à tout, répondit M. Emmerie sans se déconcerter. Sous une monarchie constitutionnelle, il n'est pas inutile souvent de connaître et d'armer ses propres ennemis. Si donc, mon enfant, le cœur vous poussait à nous attaquer, ce serait là encore une habileté pratique qu'il ne faudrait pas dédaigner.

— Je vous remercie, monsieur, de vos offres et de vos conseils. Mais je vous étonnerais bien si je vous disais que je veux assurément quelque chose et que je ne sais pas ce que je veux. J'ai une violence de désirs qui m'emporte, et quand l'étourdissement me saisit, je regarde et je ne sais pas au juste à quoi je puis me raccrocher. Prêtre ? J'y ai songé, mais il faut attendre pour parvenir ; et puis, je ne comprends pas trop que les serviteurs du maître du ciel

se résignent à balayer de leurs robes les antichambres d'un tas de petits-maîtres de la terre. J'ai une foi un peu farouche ; et quand je prie, j'ai des soulèvements de colère contre ceux qui ne prient pas ; je suis un peu inquisiteur. Soldat? Je ne veux pas l'être; la caserne me répugne, et je n'en sortirais que pour aller aussi aux antichambres. Journaliste? Je ne dis pas non ; mais quand je serai bien décidément dégoûté de tout. Une plume me paraît une arme, j'écrirai quand je me vengerai. Artiste? C'est une duperie. Diplomate? Ce n'est pas un métier; c'est un accessoire. Voilà, monsieur, ce que je pense ; vous êtes la première personne à qui je me confie, parce que je devine qu'il y a plus que de la curiosité dans vos paroles, et qu'il se forme aujourd'hui un lien entre nous. Pardonnez-moi cette présomption.

— Vous m'intéressez, mon ami, et je vous remercie de cette confiance.

— A mon tour, monsieur, demanda Simon qui pâlissait, puis-je espérer connaître le secret de la brusque sympathie qui vous fait venir à moi?

— Il n'y a pas de secret, répondit l'académicien avec un peu de hauteur; vous m'êtes recommandé par la vicomtesse. J'ai rencontré autrefois dans le monde Mme de Bruval ; sa famille ne peut m'être indifférente. Vos regards pleins de curiosité m'ont fait

pitié; j'ai voulu vous instruire, je veux vous servir, voilà tout.

Il se fit un petit silence. Simon comprit qu'il allait trop vite, et M. Emmerie, sentant qu'il avait affaire à un sournois habile, ne voulait pas se livrer.

— Vous avez une sœur qu'on dit fort belle, reprit après quelque temps l'académicien d'un ton de bienveillance banale.

Simon tressaillit, comme si on lui eût dit une injure. Sa paupière palpita, sa lèvre trembla :

— Est-ce que vous vous intéressez aussi à ma sœur? demanda-t-il.

— Bon! il est jaloux, pensa M. Emmerie. — Puis-je vouloir du bien au frère, sans en vouloir aussi à la sœur?

— Le frère! le frère! murmura Simon. Décidément, monsieur, vous aimez toute la famille.

— C'est que toute la famille me semble aimable, répliqua l'académicien avec un sourire ambigu.

Simon se tut; il comprit qu'il était imprudent d'avouer sa haine fraternelle.

Au même moment, l'éventail de Mme de Brignolles réclamait le silence par des petits coups secs qu'elle s'appliquait sur les ongles : une *muse* allait chanter.

Tous les salons avaient alors leur *muse*. Celle qui était attachée spécialement au salon de la vicomtesse était à la fois une fort belle jeune fille et un esprit

alerte. D'une beauté qui commençait à perdre de son charme angélique pour entrer en rivalité avec la statuaire, Mlle Sophie Girod était grande, robuste, avec des yeux humides, une chevelure noire abondante, des épaules qui n'étaient jamais cachées, une poitrine qui semblait toujours l'être trop, et des bras d'une perfection absolue. Les mains seules formaient une dissonance dans l'harmonie de ce beau corps. Mais c'est là tout à la fois l'inconvénient et la nécessité des muses : quand les doigts féminins qui tourmentent la lyre ne deviennent pas crochus, ils grossissent et prennent une allure virile.

Empressons-nous d'ajouter que Mlle Girod était d'une excellente et vieille famille, dont les sentiments religieux et monarchiques étaient parfaitement connus, et qu'il ne faudrait pas conclure de l'initiation de cette jeune fille à la poésie, et de sa coquetterie, la moindre idée défavorable pour sa vertu. Enfant gâtée, pupille de cette société frivole, elle se savait belle, et aimait à triompher sur ce premier point. Mais l'amour, qu'elle invoquait à chaque vers, n'était encore qu'une aspiration de rhétorique et ne tirait pas à conséquence pour sa réputation. Chacun sentait bien que c'était là un exercice, un jeu, peut-être un prélude. D'ailleurs, en général, la poésie est un préservatif, parce qu'elle est une distraction, et quelquefois une dérivation. Sophie avait

[illegible] a [illegible] les âmes pures. Je n'ose [illegible] les âmes [illegible] le monde [illegible] par[illegible] [illegible] le [illegible], parce que personne ne la savait [illegible] en [illegible].

Mlle [illegible], qui avait [illegible] la naissance du [illegible] de Bordeaux, venait d'achever un poëme sur la première [illegible] de l'enfant du miracle. Les vers n'étaient pas absolument ridicules; d'ailleurs il y a des lèvres qu'une fée enchanteresse a touchées de sa baguette, et quoi qu'elles laissent échapper, elles donnent des perles et des diamants.

Mlle Girod était trop belle pour ne pas être toujours applaudie. Des vers débités par elle ne pouvaient déplaire qu'à un aveugle.

Elle se leva, et, au milieu d'un frémissement d'adoration, elle récita quelques strophes innocentes que toute cette société lettrée, spirituelle, mais charmée, déclara dignes du ciel. Simon n'écouta pas les vers, mais il regarda la pythonisse; un sentiment âpre et violent s'empara de lui. M. Emmerie, qui ne le perdait pas de vue, sourit et se penchant à son oreille :

— Il paraît que vous aimez la poésie? lui dit-il.

— Oui, répondit Simon avec une voix troublée.

— Eh bien! continua M. Emmerie, quand la poésie a cette grâce, elle peut conduire à tout.

— Monsieur, répliqua Simon dont les yeux froids s'étaient tout à coup embrasés, puisque je n'ai pas de secrets pour vous, je puis vous dire que voilà la première fois que je me sens une ambition certaine. Je voudrais être aimé de cette belle jeune fille.

— Vous vous trompez, mon ami, ce n'est pas de l'ambition, c'est de la convoitise. Vous n'ambitionnez pas Mlle Girod, vous la désirez.

M. Emmerie avait un accent de persiflage. Simon le regarda avec un éclair de haine.

— Désir ou ambition, répliqua-t-il en serrant les dents, puis-je compter sur vous?

— Pour qui me prenez-vous, monsieur? dit avec un air de suprême dédain M. Emmerie, qui s'amusait de cette ardeur.

Simon passa les deux mains sur sa figure. Il se sentait la fièvre et avait peur de n'être plus maître de son attitude.

M. Emmerie le salua avec une protection hautaine et lui tourna le dos.

— Oh! je saurai bien si cet homme est mon père, et, s'il l'est, je me vengerai, se dit tout bas Simon avec rage.

— Je saurai bien si ce gaillard-là est mon fils, se disait de son côté l'académicien. En tout cas, c'est une forte nature. Il n'a pas encore des idées bien

précises; c'est un tempérament à refroidir. Nous verrons.

Tel fut le résultat de la première entrevue de Simon et de M. Emmerie.

VIII

En sortant de chez la vicomtesse de Brignolles, Simon avait un besoin de mouvement qui trahissait de violentes préoccupations. Les avances de M. Emmerie, la beauté de M[lle] Girod, ce monde aristocratique qui donnait tout, ou plutôt qui touchait à tout, l'agitaient profondément.

Simon s'examinait; il avait peur des chances qui s'offraient à lui, c'est-à-dire peur de les mal choisir ou de les mal recevoir. Convaincu que certains accès de vérité étaient un bon calcul auprès de M. Emmerie, il avait été sincère en parlant de cette sorte d'appétit sans but qui ne savait comment se satisfaire. Le mystère de sa naissance; l'éducation qu'il avait reçue; la rivalité perpétuelle de Simone, qu'il ne considérait pas comme sa sœur; l'âpre humiliation de ne pas savoir à quoi s'en tenir sur son nom;

une intelligence irritée, pleine d'orgueil, mais sournoise ; le calcul et la passion se heurtant à chaque minute dans un cœur abandonné à lui-même, ou dirigé par des ambitions précautionneuses : tels étaient les éléments confus d'une destinée qui se trouvait arrivée au point décisif. Comment s'élancer? par quelle route? Est-ce que l'amour ajouterait à ses embarras? Cette belle jeune fille, cette muse imposante dont le souvenir le faisait frissonner d'admiration, pouvait-elle être jamais à lui? Était-ce une faute de prétendre l'épouser? A quoi pouvait-elle être utile? ou, plutôt, son seul amour ne serait-il pas une consécration et une gloire? Mais lui, Simon, saurait-il se faire aimer? Ce n'était pas la poésie qui l'épouvantait; il dédaignait trop l'imagination et l'enthousiasme pour voir dans les vers de Mlle Girod autre chose qu'une puérilité, qu'une coquetterie passagère. Mais cette beauté éclatante, devenue une sorte de fêtes des yeux pour les salons, cette beauté qui lui avait mis un brasier dans le cœur, et qu'il désirait, comment la contraindre à le remarquer, à l'aimer? Il savait bien que la fréquentation de certains sacristains lui avait donné un extérieur peu conquérant. Sa sœur l'avait un jour appelé cuistre, et ce mot odieux lui avait fait une blessure qui s'avivait au moindre sourire dédaigneux du monde.

[illegible] de ses réflexions, Simon s'aperçut qu'il était entré dans le jardin des Tuileries; la vicomtesse de Brémoules habitait la rue Saint-Florentin. Il était cinq heures; la foule était nombreuse. Le temps doux et caressant; c'était une de ces magnifiques soirées si rares dans le mois de mai, dont la réputation usurpée ne se maintient que par les faux témoignages des poëtes. Simon n'était pas d'un naturel porté à la mélancolie, ni disposé à l'influence du printemps. Mais personne ne peut se soustraire absolument au monde extérieur; et puisque la seule fois que le paysage intervient dans la tragédie, c'est pour mettre l'odeur balsamique des forêts dans les poumons altérés de Phèdre, notre jeune ambitieux, qui n'en est encore ni à l'adultère, ni à l'inceste, même en rêve, peut bien se délasser sans invraisemblance, le long de la grande allée des Tuileries.

Et puis, ce qui l'émeut surtout, c'est moins la première feuille et la première fleur, que ce monde élégant, bruyant, qui va, vient, se salue, se sourit, et qu'il semble découvrir pour la première fois. Depuis qu'il a un amour au cœur ou un désir en tête, Simon s'aperçoit qu'il n'a pas de badine à la main pour couper l'air en marchant, que ses gants ne sont pas à la mode, et qu'avec son costume de deuil il fait tache au milieu de cette foule. Comme il allait quitter la grande allée latérale, mécontent

de lui et jaloux des autres, il aperçut Simone assise, à quelques pas de sa gouvernante, contre un marronnier, et paraissant livrée de son côté à quelques méditations. La vue de sa sœur parut le décider à hâter sa retraite; mais tout à coup il s'arrêta. Cette préoccupation de Simone était un phénomène trop extraordinaire pour qu'il n'eût pas la curiosité de l'observer. Il s'enfonça sous les arbres et se posta de façon à bien voir; or, voici ce qu'il vit :

Un jeune homme d'une mise élégante, mais dont l'allure et certains détails de toilette trahissaient la profession militaire, se tenait à quelque distance de Mlle de Bruval et la regardait avec des yeux chargés à mitraille. Simone tournait par intervalles la tête de son côté, lui renvoyait dans un coup d'œil la réponse muette qu'il semblait implorer, et paraissait lui indiquer la gouvernante comme un obstacle à un entretien trop compromettant pour n'être pas violemment désiré; puis, pendant quelques minutes, la jeune fille croisait les bras, semblait rêver; on eût dit qu'elle se sentait dévorée par la flamme des prunelles de son adorateur, et qu'elle savourait cet incendie.

Mais elle voulait surtout ne pas attirer l'attention de sa compagne, l'endormir au contraire, et faire croire à une mélancolie que l'on respecte parfois dans les jeunes filles comme une garantie, et qu'on

devrait combattre au contraire comme un danger.

Simon ne perdait rien de ce manége.

— Ah! se disait-il, elle est plus heureuse que moi, on l'aime et elle se sait aimée; mais, patience! j'aurai mon tour.

Après un quart d'heure de regards échangés, de signes furtifs, Simone parut prendre tout à coup une résolution; la gouvernante était absorbée dans la lecture d'un des plus beaux romans de Mme Cottin; la jeune fille dégagea la main qu'elle tenait serrée contre elle, l'étendit un peu en arrière contre l'arbre auquel elle était adossée. Le jeune homme rayonnant quitta son poste, passa derrière le marronnier, saisit la main, la serra et y laissa une lettre.

Simon avait tout vu, tout deviné. La rage le saisit; il voulut s'élancer, arracher ce billet; mais il fallait aussi provoquer l'officier; l'esclandre ne lui profiterait peut-être pas, tandis qu'il y a toujours quelque chose à tirer d'un secret. Il se résigna donc à laisser Simone en possession de ce billet précieux, qu'elle fit descendre dans son corsage et qu'elle emporta avec elle. En effet, il était l'heure de rentrer. La gouvernante renonça, avec force soupirs, à connaître ce soir-là le dénoûment du beau livre qu'elle lisait. Simone s'était levée et avait donné le signal de la retraite.

L'inconnu la vit partir en soupirant; puis, quand

elle eut quitté le jardin, il se redressa d'un air fort conquérant, donna à sa taille une cambrure fort exagérée qui devait dire à tous ses succès et son ambition, fouetta deux ou trois fois le vide avec sa cravache, et se dirigea vers la grille de la place Louis XV. Il passa à côté de Simon, et celui-ci l'entendit qui sifflait entre ses dents l'air national de *Vive Henri IV*, qui avait remplacé beaucoup d'autres airs nationaux de la même portée.

Un sourire méchant fut le commentaire définitif de Simon. Le héros du poëme de sa sœur ne le rendait plus jaloux. Il se promit de ne pas négliger les suites de ce madrigal, et de savoir à quoi s'en tenir sur les amours de Simone. C'était là un scandale en réserve qui pouvait le servir.

Antonine attendait avec anxiété le retour de son fils. Prévenue secrètement par M. Emmerie de la nécessité de cette présentation à Mme de Brignolles, et ayant agi de son mieux pour décider Simon à suivre l'abbé Lemerle, elle voulait savoir quelle impression il rapporterait. L'abbé Marcellin avait été invité à dîner, afin qu'il aidât de ses lumières et qu'il assistât de sa présence la pauvre mère inquiète.

Simon s'était arrangé un rôle, car il s'attendait à des questions, à des regards inquisiteurs. Il ne voulut pas paraître troublé, il eut en entrant l'air gai, et ce fut presque un baiser filial qu'il déposa sur la main

de sa mère. Simone, de son côté, avait des raisons pour être joyeuse, aussi ses regards éclataient-ils comme des fanfares; aux yeux d'un observateur superficiel, cette famille ressemblait ce soir-là à toutes les familles unies.

On se mit à table presque en riant. L'abbé Marcellin, dont la sérénité dissimulait les doutes, aborda le premier le sujet délicat.

— Eh bien, monsieur Simon, vous avez fait votre entrée dans le monde, j'entends dans le grand monde...

— Je ne le regrette pas, répondit le jeune hypocrite qui se trouvait sincère par hasard. J'ai été parfaitement accueilli. La vicomtesse de Brignolles a conservé de vous, ma mère, un souvenir qui m'a porté bonheur. Je me suis même engagé en votre nom.

— En mon nom? dit en tremblant la pauvre baronne, qui s'attendait toujours à quelque piége de la part de ses enfants.

— Oui; comme Mme de Brignolles insistait beaucoup pour vous revoir et pour connaître Simone, j'ai promis que vous m'accompagneriez toutes deux à ma première visite.

Antonine regarda M. Marcellin, comme pour lui demander si elle devait ratifier cet engagement.

— Je ne vous demande pas si la compagnie était

illustre, fit le bon prêtre en répondant au regard de la baronne par un coup d'œil qui voulait dire : Nous saurons à quoi nous en tenir.

— C'est-à-dire, reprit Simon en riant malignement, que vous me le demandez. Oui, la compagnie était illustre, j'ai été annoncé devant un ministre et devant deux évêques, et du premier coup je me suis fait un ami dans l'Institut.

La baronne pâlit malgré ses efforts. Simon remarqua cette émotion et se fortifia dans ses soupçons concernant M. Emmerie. L'abbé Marcellin marcha bravement au-devant de la mine.

— Quel est ce nouvel ami?

— M. Emmerie.

— Cela ne m'étonne pas, vous lui étiez recommandé.

— Ah! et ma sœur aussi? car il s'intéresse également à toi, Simone.

— Bien obligé, repartit la jeune fille, je n'aime pas que tes amis m'aiment.

— Par qui donc voudrais-tu être aimée? demanda doucereusement Simon.

Simone sourit. Elle faisait intérieurement une réponse à cette question de son frère qu'elle n'attribuait qu'au hasard ; mais elle garda le silence.

— Ainsi, reprit l'abbé Marcellin, M. Emmerie a bien voulu causer avec vous, vous promettre son

appui. Profitez de cette bienveillance, monsieur Simon, elle pourra vous être utile ; c'est un personnage considérable que M. Emmerie.

— Et qui m'a vraiment parlé avec une effusion paternelle, dit tranquillement et de l'air le plus innocent du monde le rusé Simon.

Antonine tressaillit. L'abbé Marcellin la regarda pour l'exhorter et reprit en souriant :

— M. Emmerie a l'autorité d'un père sur toute votre génération. C'est un grand esprit.

— Dernièrement, repartit Simon, à la *Société des bonnes lettres*, on nous engageait à ne lire que la dernière édition de ses œuvres.

— Oh! je crois que vous avez trop de raison et de trop bons principes pour qu'aucune lecture vous soit funeste, dit avec une certaine ironie le bon abbé Marcellin.

— Monsieur l'abbé, vous me conseillez de lire de mauvais livres; je le dirai!

— Est-ce qu'il a écrit des mauvais livres, ton protecteur? demanda Simone.

— On l'assure, continua Simon. M. Emmerie, avant que la grâce l'eût touché, était un fort mauvais sujet.

— Il ne l'est plus, interrompit Simone, et il s'en console en protégeant ceux qui le sont encore.

— Est-ce pour moi que tu dis cela? demanda avec bonne grâce le frère à la sœur.

— Dame ! je me défie.

— Et tu n'as peut-être pas tort; la défiance est le commencement de la sagesse. Il faut se défier de tout, de ta gouvernante, des arbres et des chaises des Tuileries, des cavaliers qui passent, des lettres qui arrivent.

— Simon! s'écria Simone irritée et surprise, mais voulant savoir si son secret était pénétré.

Simon feignit de ne pas voir cette colère et continua :

— Oui, il faut se défier de tout, même des présentations, même des rencontres, même des académiciens; excepté de toi, ma sœur, qui es la franchise même et qui ne tromperais personne.

Simone était en proie à une agitation extraordinaire. La baronne et l'abbé comprenaient qu'il y avait une menace sous les plaisanteries de Simon. Ce jeune homme avait plusieurs secrets, il menaçait à la fois sa mère et sa sœur. Le secret de la mère, hélas! Antonine s'attendait à le voir produire au grand jour, sous le moindre prétexte; mais celui de la fille, quel était-il? N'était-ce pas assez de honte, et fallait-il que cette âme si cruellement éprouvée fût encore punie dans sa fille, dans celle du moins qu'elle appelait de ce nom!

L'abbé Marcellin frémit intérieurement de ce nouveau péril; mais, en attendant qu'il se précisât, il voulut ménager la baronne. Se hâtant donc de détourner une conversation qui prenait un tour orageux, il essaya d'attirer Simon sur un autre terrain.

Le bon apôtre se laissa faire, il triomphait, il était maître de la situation, il tenait à la fois M. Emmerie, sa mère et Simone. L'abbé seul n'était pas dans sa dépendance, mais le néophyte de la Congrégation savait très-bien qu'il aurait raison de cette vertu intraitable avec quelques petites dénonciations en bon lieu. Les prêtres comme l'abbé Marcellin, étrangers à toute intrigue, sont suspects à tous les intrigants. Si l'on ne pouvait pas les enrôler dans cette société occulte qui aspirait à gouverner la France par la tyrannie et l'énervement des consciences, on pouvait les briser; c'était une ressource, et Simon la connaissait.

Chacun des convives avait donc sa secrète préoccupation. Le dîner s'acheva en conséquence avec gaieté; chacun avait trop d'intérêt à dissimuler son inquiétude. Simone riait à tout propos. Il fut convenu qu'elle serait présentée à son tour à la vicomtesse de Brignolles. Elle se résigna à cette démarche, par curiosité. C'était peut-être dans ce salon mystérieux que Simon avait surpris quelque chose de son secret.

Mme de Bruval, de son côté, avait une certaine hâte de voir ses enfants sous le regard de M. Emmerie et de juger par elle-même des chances qui lui restaient de découvrir la vérité.

L'abbé Marcellin priait tout bas, en se mêlant à la conversation. Il assistait avec angoisse à ce drame de famille; il se demandait par quelles ressources de son dévouement il pourrait prévenir des catastrophes vaguement entrevues. C'était lui qui avait conseillé les démarches auprès de M. Emmerie, aimant mieux des déceptions successives pour la baronne qu'une révélation brutale qui pouvait la foudroyer. Mais, sans se repentir de ce conseil, le saint homme se disait qu'il avait besoin de toute sa prudence et de toute sa loyale habileté, pour dégager de tout ce mal le bien pratique qu'il osait en espérer.

A la fin du repas, Simon eut l'audace de tendre son verre en riant à la baronne et de lui dire:

— Permettez-moi, ma mère, de boire à votre santé.

La baronne porta la main à son verre, qu'elle souleva lentement comme un calice.

— Tiens, tu deviens tendre! dit Simone en ricanant.

— Je bois aussi à ton bonheur, ma sœur, à l'heureux époux, encore inconnu, qui te devra le purgatoire en ce monde et le paradis dans l'autre.

— Et moi, reparti Simone, je bois à ton céliba perpétuel !

— Qu'en sais-tu ?

— A moins que tu ne manques à ton serment, car j'ai vu dans ta chambre, écrite de ta main, la formule d'une consécration. Tu es voué à la Vierge, mon pauvre petit.

— Quoi! interrompit l'abbé Marcellin avec une certaine vivacité, auriez-vous disposé de vous, mon fils?

— Mon père, j'ai suivi de pieux exemples, j'avoue que j'ai le bonheur depuis quelques jours de faire partie de la Congrégation. Voici ma médaille.

Et le jeune congréganiste tira de sa poche une bague en argent dont le cercle extérieur présentait une division de dix grains, et qui avait un médaillon au centre où se trouvaient gravés une croix et un sacré-cœur, avec cette devise : *Cor unum et anima una.*

— Ah! dit la baronne, si vous avez fait, mon fils, cette consécration de vous-même avec sincérité, vous devriez apporter l'esprit de cette devise dans la famille, concourir à ne faire qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

— C'est aussi mon intention, ma mère, si vous voulez bien m'aider! Voilà pourquoi je vous ai offert

cette santé et pourquoi je bois au futur mariage de ma sœur.

— Tu as bien envie de me marier ce soir, répondit Simone en dissimulant sa mauvaise humeur sous des éclats de rire.

— C'est que j'ai rêvé que tu étais demandée par un jeune et bel officier.

Pour le coup Simone faillit éclater; la baronne recula sa chaise et on se leva de table.

— Monsieur Simon, dit l'abbé Marcellin en prenant les deux mains du jeune homme dans les siennes, je ne juge pas vos intentions. Ce n'est pas à moi que vous ouvrez votre conscience; mais je suis l'ami de madame la baronne, et je suis par conséquent, même malgré vous, votre ami. Je sais que vous avez le bonheur d'avoir pour mère et pour exemple une sainte femme, une parfaite chrétienne. N'allez pas chercher ailleurs une excitation à votre zèle.

— Quoi! monsieur, vous blâmez la Congrégation!

— Je ne blâme pas les vues droites. Mais sans juger des mystères que je n'ai pas interrogés, j'ai vu jusqu'ici qu'avec un peu de courage et de confiance, on pouvait partout et toujours honorer Dieu et faire son devoir à la face du ciel. Je ne comprends donc pas la nécessité des société secrètes pour le bien de la religion. Le temps des catacombes est passé. Se cacher,

c'est laisser le champ libre à la calomnie. Nous devons être des artisans de lumière, puisque nous sommes des ministres de vérité. Voilà mon sentiment, qui n'offense pourtant en rien les sentiments des autres. Vous êtes jeune, vous avez de la foi, vous devez avoir de l'ambition ; eh bien ! il sied à la jeunesse croyante de se frayer une route qui serve à l'émulation. Allez hardiment à votre but, sous le regard du monde et sous celui de vos amis. Tenez, monsieur Simon, laissez-moi vous parler à cœur ouvert : vous vous efforcez de n'être pas aussi bon que le ciel vous a fait. Je voudrais croire que votre gaieté de ce soir, que ce rire qui va si bien aux lèvres jeunes ne dissimulait aucune amertume, je voudrais penser que vos vœux étaient sincères.

— Qui peut vous faire supposer, monsieur l'abbé, que j'aie menti?

— Oh ! nous autres casuistes, dit avec un sourire le bon abbé si peu rompu à la casuistique, nous admettons bien des nuances entre le mensonge et la vérité. Eh bien ! je crois que vous êtes dans une nuance.

— Vous me confessez devant le monde, monsieur l'abbé, prenez garde.

— Non, mon enfant, je vous exhorte.

— Permettez-moi donc alors, monsieur l'abbé, de vous remercier profondément de vos conseils, qui

ne seront pas perdus, et de ne pas attendre votre absolution.

Et, avec un sourire qui voulait être courtois, Simon serra les deux mains de l'abbé Marcellin et se dégagea de son étreinte sans lui répondre. Mme de Bruval, pendant cet échange de paroles, était sortie et attendait le prêtre dans le salon.

Simone, debout dans la salle à manger, réfléchissait. Son frère savait-il réellement quelque chose, ou bien n'avait-il parlé qu'au hasard? Comment s'y prendre pour le pénétrer et pour ne pas lui livrer son secret? Quand l'abbé, hochant la tête avec tristesse, eut rejoint Mme de Bruval dans le salon, Simone se posta devant Simon:

— A nous deux maintenant! lui dit-elle.

— Ah! ah! toi aussi, tu veux me confesser?

— Peut-être! Sais-tu bien, mon cher, que tu prends ce soir un bien grand intérêt à mon avenir!

— Peut-on aimer trop sa sœur?

— Certes non, surtout quand cette sœur aime comme je t'aime. Pourquoi me maries tu avec un officier?...

— Parce que, fille d'un colonel, tu ne peux pas déchoir et dédaigner l'épaulette.

— Ah! c'est là ta raison?

— C'est une de mes raisons.

— Peut-on connaître les autres?

— Sans doute.

— Eh bien, dis-les-moi.

—Aujourd'hui, impossible. Je suis comme les oracles antiques, je rends mes réponses par fragments.

— Puis-je savoir au moins pourquoi tu me recommandes de me défier des Tuileries et de ma gouvernante?

— Parce qu'aux Tuileries on est exposé à faire des mauvaises rencontres, et parce qu'une gouvernante qui passe son temps à lire ne peut pas vous surveiller et vous défendre.

— Ah! je t'y prends!... Comment sais-tu que miss Simpson lit aux Tuileries?

— Parce que je lui vois toujours un livre sous le bras quand elle part, et qu'à moins que ce ne soit pour toi-même...

— Mais pourquoi faut-il être aussi en défiance des facteurs?

— Ah! je t'y prends à ton tour, ma chère! Je n'ai pas parlé de facteur, mais bien de lettres.

— C'est la même chose.

— Du tout! Il n'y a pas que les facteurs qui remettent des lettres... Les amoureux, par exemple...

— Simon! Simon!... tu sais quelque chose?

— Simone! Simone!... je sais que tu es belle, que tu es aimable, et que si je n'étais ton frère, je t'adorerais.

— Infernal hypocrite, dit la jeune fille en crispant ses mains sur les deux mains de Simon, quand diras-tu donc la vérité ?

— Quand tu cesseras de prétendre à son monopole, répondit le jeune congréganiste, toujours calme.

Simone lui rit dédaigneusement au nez, et quitta la salle à manger pour remonter dans sa chambre.

Resté seul, Simon ne dissimula plus un sourire triomphant.

— Je les tiens tous ! se dit-il. La baronne et M. Emmerie, par leur secret ; l'abbé, par la Congrégation ; Simone par son escapade. Allons ! vienne la lutte ; je serai fort. La lutte !... reprit-il avec un soupir et en devenant triste : quelle en sera la récompense ?... Ah ! je croyais mon cœur bien fermé aux affections de ce monde, mais cette jeune fille...

Et son front se rembrunit ; une larme, une vraie larme, furtive et fiévreuse, glissa sur sa joue, pendant qu'il pensait avec rage qu'il ne serait peut-être jamais aimé de Mlle Sophie Girod.

IX

Mme de Bruval, résignée à toutes les démarches pour découvrir la vérité, consentit à conduire Simone chez la vicomtesse de Brignolles.

Simone entra d'un air un peu triomphant dans ce vénérable salon. Mais sa beauté, qu'une toilette heureuse rendait plus éclatante encore, lui fit trouver grâce. La vicomtesse fut ravie de ce parfum de jeunesse qui montait à la tête; elle pensait que toutes les belles jeunes filles qui se mêlaient aux vieillards de son salon laissaient une trace d'elles, et avaient une vertu de Jouvence.

Elle baisa au front la fière Simone, qui fut immédiatement proclamée la rivale de Mlle Sophie Girod, dont on attendit l'arrivée avec impatience. Quelques-uns même osèrent avancer que Mlle de Bruval avait sur la Muse la supériorité de son innocence poétique, et qu'elle était plus belle que l'autre, ayant la beauté, sans l'inconvénient de faire des vers.

M. Emmerie était là, et, avec l'aisance d'un homme infaillible, l'académicien s'avança vers Mme de Bruval, qui répondait avec confusion aux compliments de la vicomtesse. Antonine s'était préparée : elle eut le courage de sourire à M. Emmerie, mais ses yeux,

que la douleur animait, avaient une expression suppliante qui voulait dire : « Vous le voyez, je suis venue ! je me résigne à toutes les épreuves, mais hâtez-vous, éclairez-moi ! »

Un salut et une certaine façon de sourire au sourire de la baronne furent la réponse de M. Emmerie.

— Monsieur, permettez-moi de vous présenter ma fille, dit Antonine en prenant la main de Simone.

Simone, qui refaisait un pli défectueux à sa jupe, releva la tête et arrêta sur le front chauve de l'académicien un regard clair et presque insolent.

— Mon enfant, dit Mme de Bruval, M. Emmerie !

Simone fit une brusque révérence.

— Je vois, madame, qu'on ne nous avait pas trompés, dit à son tour l'académicien en prenant place à côté de la baronne, et que Mlle de Bruval sera belle comme sa mère.

Antonine ne vit pas dans ce compliment une galanterie, mais presque une assurance que Simone était sa fille. Elle regarda M. Emmerie en joignant les mains. Celui-ci se pencha à son oreille et murmura :

— Du courage, madame ! nous sommes en bonne voie.

Pendant que M. Emmerie et Mme de Bruval, causant à demi-voix, se faisaient part de leurs vagues

conjectures, Simon, qui s'était appuyé sur le dossier du fauteuil de sa sœur, lui disait :

— Tu dois être contente de ton succès?

— Moi! quel succès?

— Toutes ces vieilles gens t'ont trouvée fort belle.

— Et tu te dis, sans doute, qu'ils n'y voient plus?

— Oh! non.

— Mais du moins qu'ils n'y voient guère!

— Tu te trompes, Simone, je m'associe à leurs éloges; tu as aujourd'hui un éclat à faire damner.

— Ah bah! est-ce que la Congrégation permet de débiter des compliments?

— De la part d'un frère à une sœur!

— C'est vrai! j'oublie toujours que nous sommes frère et sœur; mais tu m'en fais souvenir.

— Il y a quelqu'un qui ne l'oublie pas, c'est M. Emmerie.

— Au fait! d'où vient que ce monsieur nous porte tant d'intérêt?

— C'est que lui surtout te trouve très-jolie, ma chère Simone.

— C'est donc aussi qu'il te trouve aimable, mon cher Simon?

— Ou bien, c'est peut-être qu'il a un autre motif.

— Après tout, que m'importe! reprit Simone en étouffant un léger bâillement,

— Tu n'es guère curieuse, ma sœur. Ainsi, tu ne

voudrais pas savoir ce qui se dit là, près de nous, entre M. Emmerie et la baronne?

— Cela m'est bien égal! Défais-toi donc de tes habitudes d'espion.

— Le mot est dur!

— Oh! de la part d'une sœur à un frère!

— C'est juste... Eh bien! sans être *espion*, il suffit d'avoir un peu de raison pour trouver extraordinaire cette brusque présentation à la vicomtesse de Brignolles. Il y a huit jours, c'était moi que l'abbé Lemerle introduisait; je rencontrai tout d'abord M. Emmerie, un personnage, un grand homme, qui se mettait à ma disposition. Aujourd'hui, tu parais: M. Emmerie est encore là pour te sourire, et le voici qui semble retrouver dans la baronne une ancienne connaissance. Que penses-tu de cela?

— Que veux-tu que j'en pense? que je n'ai pas besoin de tes remarques, ni de M. Emmerie, pour m'ennuyer ici. Est-ce que la séance dure longtemps? j'aimerais mieux aller au Bois.

— Ou aux Tuileries?

— Eh bien oui, aux Tuileries!

Et Simone, qui avait rougi un peu, regarda son frère en face.

Simon répondit à ce regard par un sourire méchant.

— J'irais volontiers avec toi, ma chère, pour jouir

là-bas du succès que tu dois obtenir aussi facilement qu'ici.

— J'ai dans l'idée, méchant hypocrite, que tu m'y as déjà suivie.

— Peut-être.

— Ah! et qu'as-tu remarqué?

— Oh! beaucoup de choses dont je fais mon profit.

— Toi! repartit avec dédain la belle Simone. Ah! oui, j'entends! Je connais le profit que tu tires des choses.

— En puis-je tirer un autre que celui d'un exemple à suivre?

— Toi, amoureux! Et la folle jeune fille eut beaucoup de peine, malgré la sévérité du lieu, à ne pas éclater de rire tout haut.

— Mais quand ce bonheur ou ce malheur m'arrivera, dit Simon, je n'exposerai pas mon secret aux remarques du premier passant.

— C'est que ton sentiment aura besoin de se cacher, repartit intrépidement la jeune fille.

— C'est qu'il sera pudique, fit Simon en appuyant sournoisement sur ce mot.

— C'est plutôt qu'il sera le contraire, dit Simone.

Simon allait répliquer, quand la porte du salon s'ouvrit, et Mlle Sophie Girod entra.

Simone, qui n'avait pas remarqué cet incident, mais qui s'attendait à une repartie au moins fort

aigre de son frère, fut surprise de son brusque silence; elle se retourna et le vit pâle et presque chancelant qui se retenait au dos du fauteuil, tandis que ses yeux, animés d'un feu qui ne leur était pas habituel, restaient immobiles, fixés devant lui. Cette émotion étonna profondément Simone; quand elle voulut en chercher la cause, elle suivit la direction du regard de son frère et vit venir à elle la jeune Muse. Elle poussa un petit cri.

— Sophie! dit-elle.

— Simone! répondit Mlle Girod.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion. Puis il y eut un caquetage de quelques minutes pendant lequel on se mit réciproquement au courant des détails essentiels, et Mlle Girod fut obligée d'aller présenter son front à quelques douairières qui avaient contracté la manie de le baiser, pour utiliser ce qui leur restait de lèvres.

Simon se pencha sur l'épaule de sa sœur :

— Tu ne m'avais jamais parlé de Mlle Girod.

— Est-ce que j'ai besoin de te faire haïr ceux que j'aime? Les secrets de mon cœur ne te regardent pas.

— Ainsi, tu connais Mlle Girod?

— Mais, depuis longtemps. Nous nous sommes liées pendant les deux années que je passai au couvent; il y a plusieurs mois que je ne l'avais vue... Qu'est-ce que cela te fait?

Simon ne répliqua pas; il baissa les yeux, il avait peur de laisser deviner son secret par sa sœur. Crainte tardive, car déjà la malicieuse jeune fille avait compris la raison de cette pâleur subite et de cette émotion.

— Comment! s'écria-t-elle, avec une cruelle gaieté, est-ce que, par hasard, tu soupirerais pour la Muse? Ah! le sournois!... ah! la pauvre Sophie, je vais la prévenir.

Simon posa sa main moite sur le bras de sa sœur.

— Simone, par pitié, ne raille pas!

— Je prends ma revanche.

— Oh! ce n'est pas la même chose!

— Je l'espère bien!

— Écoute-moi... ma sœur; tu as mon secret, mai j'ai le tien. Ne luttons pas ensemble et servons-nous.

— Un pacte avec toi? jamais. Cette pauvre Sophie! quel mauvais tour je lui jouerais.

— Mais tu ne sais pas ce que j'éprouve, murmura sourdement Simon en crispant sa main; tu ne sais pas que voilà la première fois que mon cœur s'ouvre à un autre sentiment que la haine? Si tu me défies, tu verras de quoi je suis capable.

— Je ne te défie pas, je refuse de te servir, voilà tout. Qu'y a-t-il de commun entre nous? Est-ce que, quand nous étions tout petits enfants, tu as eu pour moi de la complaisance et de la bonté? Despote, ja-

loux, tu m'arrachais les joujoux des mains, pour me les briser. Sans un hasard qui m'a donné prise sur toi, est-ce que je n'étais pas encore, il y a un quart d'heure, ta victime? Tu me torturais, ou plutôt tu essayais de me torturer avec un secret surpris par espionnage? Suis ta route, je n'y regarderai pas, mais laisse-moi suivre la mienne; et pour commencer, ne me parle plus, car ma mère, qui ne nous aura jamais vus en si longue conférence, se douterait de quelque chose.

— Oh! elle ne songe guère à nous; M. Emmerie l'occupe du passé.

— Tais-toi, langue de vipère; et, s'il est vrai que tu aspires à l'amour, tâche donc de te rendre digne de ce sentiment, en purifiant ton esprit.

— Encore une fois, Simone, veux-tu m'aider?

— Encore une fois, non!

— Prends garde, je me vengerai!

— Je le sais bien, et c'est pour cela que je refuse. Tu prends le mauvais moyen, Simon; la menace m'endurcit.

— Tu as un orgueil intraitable; je le briserai, ma chère sœur.

— Tu as une humilité bien acariâtre; je n'y toucherai pas, mon cher frère.

— Quel admirable épanchement fraternel! fit Simon avec ironie.

— A qui la faute? reprit Simone.

— Oh! la faute n'est pas plus la mienne que tu ne veux qu'elle soit la tienne! Nous sommes deux enfants maudits qu'on n'a pas aimés et qui ne savent pas aimer.

Simon regardait la baronne en parlant ainsi, et ses dents se resserraient avec colère. Simone poussa un soupir. Elle pensait comme Simon; mais le regard qu'elle dirigea vers Mme de Bruval était empreint d'une sorte de pitié : l'amour la rendait compatissante.

— Pauvre mère! murmura-t-elle. Est-ce l'amour, est-ce le mariage qui l'a brisée?

Et la jeune fille se prit à considérer M. Emmerie avec une attention concentrée. Elle aussi se sentait atteinte d'une curiosité douloureuse et avait besoin d'éclairer les premières espérances de son cœur par une leçon, par un conseil, par un exemple.

Cette journée devait être féconde en péripéties. Le silence s'était établi entre le frère et la sœur. Mais Simone, qui redoutait ou plutôt qui ne voulait plus entendre les provocations haineuses de Simon, se leva pour aller s'asseoir à côté de Mlle Girod. Elle se sentit retenue par la main de son frère, qui lui souffla à l'oreille tout à coup :

— Prends garde! tu vas heurter quelqu'un!

Simone leva les yeux, le jeune homme des Tuileries entrait dans le salon.

Elle retomba dans son fauteuil.

— Eh bien! lui dit Simon à l'oreille, c'est ton tour. Te voilà toute tremblante?

— Moi! pourquoi aurais-je peur?

— Décidément ce salon a quelque attrait, n'est-ce pas? Il vaut bien les Tuileries.

— Il vaut beaucoup mieux, mon cher, repartit la jeune fille, qui s'était remise de son premier moment de surprise et qui avait sur les lèvres un sourire articulé comme un baiser.

— Peut-on te demander le nom de ce jeune homme? dit d'une voix stridente le malheureux Simon qui se sentait jaloux de sa sœur.

— Va le lui demander à lui-même, si tu l'oses.

— Peut-être bien, fit Simon résolûment. Après tout, je suis ton frère, et ce fat a des airs d'insolence...

— Tu vas l'assassiner? demanda avec dédain la belle Simone.

Simon ne songeait guère à répliquer. L'inconnu, après avoir salué la vicomtesse de Brignolles, était venu prendre une place vacante à côté de Mlle Sophie Girod, vers laquelle il se penchait avec familiarité.

Simon était pâle de fureur. Simone souriait.

— Il paraît que tu n'es pas la seule divinité de ce

beau monsieur, dit avec un effort visible le jeune de Bruval.

— C'est alors que ce monsieur est un païen. Et la folle enfant eut beaucoup de peine à dissimuler un violent éclat de rire.

— Tu n'es pas jalouse ?

— Tu l'es déjà trop pour deux, toi !

— Mais va donc l'empêcher de parler à ton amie ! Et Simon poussait presque sa sœur avec son poing fermé.

— Tu as le conseil brutal, mon cher. Mais il est inutile de nous déranger. Les voilà qui viennent.

En effet, Mlle Girod traversa le salon, suivie par le jeune homme.

— Ma chère Simone, dit-elle à Mlle de Bruval, permets-moi de te présenter un cavalier que tu as vu quelquefois au parloir du couvent, M. Valentin Girod, mon frère.

Simon faillit suffoquer de joie.

— J'ai eu le plaisir de rencontrer quelquefois monsieur, fit Simone ; mais j'ai aussi un frère à te présenter : voilà Simon, dont j'ai dû te parler.

Le sourire contraint qui vint effleurer les lèvres de la Muse révélait assez dans quel sens Simone avait pu parler autrefois de Simon.

Les deux jeunes gens se saluèrent. M. de Bruval,

dont une émotion inouïe avait étouffé, puis dilaté le cœur, eut pour la première fois de sa vie peut-être un mouvement ouvert, un geste décidé. Il est vrai que ce mouvement et ce geste, dans la circonstance présente, étaient loin de ressembler à une maladresse : ils hâtaient une liaison utile. Quoiqu'il en fût de la spontanéité, Simon tendit ses deux mains à Valentin.

— Voulez-vous, monsieur, lui dit-il d'une voix douce, que nous imitions chacun notre sœur, et que nous nous aimions comme elles s'aiment ?

— Avec plaisir, repartit Valentin.

Simone sourit avec indulgence; elle n'avait pas d'objection contre cette amitié. Sophie la préservait des méchancetés de son frère.

Au bout d'un quart d'heure de causerie insignifiante et gaie, les couples se séparèrent, la discipline du salon exigeait que Sophie Girod regagnât sa place. Simone resta seule avec son frère.

— Eh bien ! dit le jeune congréganiste avec une gaieté forcée, voilà un hasard étrange. Nieras-tu la voix du sang entre nous ? N'est-ce pas elle qui nous fait aimer, toi le frère, moi la sœur ? Voilà la première fois que nous nous entendons presque !

— Oh ! dit, en secouant la tête, Simone un peu rêveuse, je ne sais pas si nous nous entendons bien, mais je redoute comme une menace ce hasard au-

quel tu applaudis. Ton amour portera peut-être malheur au mien.

— Non, car j'espère que ce sera le tien qui me portera bonheur.

— Moi, que veux-tu que je fasse ? Que je séduise pour toi l'insensible Sophie ? Cherche à plaire, au moins une fois dans ta vie, et, à l'aide d'un bon miracle, tu y parviendras !

— Tu te moques, Simone, et tu as tort. Jamais je n'ai été plus vrai, et jamais je ne t'ai offert une alliance avec plus de désir de la maintenir.

— Une alliance avec toi ! Je n'en ai pas besoin. Tu sais mon secret ; je sais le tien, bien malgré moi ; livre, divulgue mon amour, je ne parlerai pas du tien.

— Tu me hais donc bien, Simone ?

— Moi ! et la jeune fille se retourna pour contempler son frère. L'air bouleversé de Simon, l'agitation qu'il avait grand peine à modérer, le tremblement de ses lèvres, tout annonçait une torture violente. La jeune fille se sentit émue.

— Je ne te hais pas, reprit-elle avec une gravité qui ne lui était pas habituelle. Je sens, au contraire, que si je découvrais en toi une noble passion, j'oublierais mon enfance que tu as meurtrie. L'amour que j'éprouve me désarme et me fait honte de nos querelles continuelles. Si tu voulais, Simon, nous

pourrions vivre en bonne intelligence et nous donnerions peut-être l'illusion du bonheur à cette pauvre victime que nous nommons tous deux : ma mère.

Un éclair de joie traversa les petits yeux gris de Simon ; il répondit avec une douceur insinuante :

— Si tu m'avais toujours parlé ainsi, nous nous serions mieux entendus. Ce qui nous manquait, Simone, c'était un but, un enthousiasme, un sentiment. Tu es à moitié guérie parce que tu aimes et que tu es aimée. Moi, je ne suis qu'au début de la guérison. Prends pitié et aide-moi.

— Encore une fois, c'est un pacte que tu me proposes ; mais il ne dépend pas de moi de te servir. Sophie Girod ne m'a pas paru te remarquer avec empressement.

— C'est que tu lui avais parlé de moi, fit avec un accent un peu amer le jeune sycophante.

— Eh bien, je lui en parlerai encore, repartit Simone avec douceur. Je lutterai contre les préventions dont je suis cause et je lutterai contre mes souvenirs. Je ne te promets pas l'amour de Sophie ; mais si tu fais de ton mieux, je te promets son estime et la mienne. Tu as raison, il ne faut pas à la fois aimer et haïr ; notre inimitié sacrilége porterait malheur à notre amour. Voilà ma main, Simon ; elle est loyale et elle ne trahira pas. Depuis quelque temps, j'ai bien réfléchi. Depuis que je tremble et

conjectures, Simon, qui s'était appuyé sur le dossier du fauteuil de sa sœur, lui disait :

— Tu dois être contente de ton succès?

— Moi! quel succès?

— Toutes ces vieilles gens t'ont trouvée fort belle.

— Et tu te dis, sans doute, qu'ils n'y voient plus?

— Oh! non.

— Mais du moins qu'ils n'y voient guère!

— Tu te trompes, Simone, je m'associe à leurs éloges; tu as aujourd'hui un éclat à faire damner.

— Ah bah! est-ce que la Congrégation permet de débiter des compliments?

— De la part d'un frère à une sœur!

— C'est vrai! j'oublie toujours que nous sommes frère et sœur; mais tu m'en fais souvenir.

— Il y a quelqu'un qui ne l'oublie pas, c'est M. Emmerie.

— Au fait! d'où vient que ce monsieur nous porte tant d'intérêt?

— C'est que lui surtout te trouve très-jolie, ma chère Simone.

— C'est donc aussi qu'il te trouve aimable, mon cher Simon?

— Ou bien, c'est peut-être qu'il a un autre motif.

— Après tout, que m'importe! reprit Simone en étouffant un léger bâillement,

— Tu n'es guère curieuse, ma sœur. Ainsi, tu ne

voudrais pas savoir ce qui se dit là, près de nous, entre M. Emmerie et la baronne?

— Cela m'est bien égal! Défais-toi donc de tes habitudes d'espion.

— Le mot est dur!

— Oh! de la part d'une sœur à un frère!

— C'est juste... Eh bien! sans être *espion*, il suffit d'avoir un peu de raison pour trouver extraordinaire cette brusque présentation à la vicomtesse de Brignolles. Il y a huit jours, c'était moi que l'abbé Lemerle introduisait; je rencontrai tout d'abord M. Emmerie, un personnage, un grand homme, qui se mettait à ma disposition. Aujourd'hui, tu parais: M. Emmerie est encore là pour te sourire, et le voici qui semble retrouver dans la baronne une ancienne connaissance. Que penses-tu de cela?

— Que veux-tu que j'en pense? que je n'ai pas besoin de tes remarques, ni de M. Emmerie, pour m'ennuyer ici. Est-ce que la séance dure longtemps? j'aimerais mieux aller au Bois.

— Ou aux Tuileries?

— Eh bien oui, aux Tuileries!

Et Simone, qui avait rougi un peu, regarda son frère en face.

Simon répondit à ce regard par un sourire méchant.

— J'irais volontiers avec toi, ma chère, pour jouir

Florentin à la rue Taranne, Antonine regarda Simone avec des yeux si expressifs, si pleins d'une tendresse interrogative, que la jeune fille, disposée à l'émotion par les divers incidents que nous avons racontés, prit tout à coup les mains de la baronne dans les siennes en s'écriant :

— Ah ! ma mère !... Puis elle s'interrompit.

La pauvre enfant ne savait pas de formules pour le sentiment filial. Mais Antonine lui avait ouvert les bras et la pressait sur son cœur en disant, avec des sanglots :

— Ma fille ! ma fille ! Va, tu es bien ma fille, mon enfant !

— Et moi, ma mère, que suis-je donc ? demanda Simon.

Mme de Bruval tressaillit. Elle ne pouvait, hélas ! reconnaître l'un sans renier l'autre, et ce cri échappé à Simone n'était pas une lumière décisive qui pût prononcer entre les deux enfants. Elle eut peur d'être cruelle et injuste, et tendant la main à Simon :

— Toi aussi, quand tu m'aimes, tu es mon fils !

— Ma mère, ma bonne mère, continua Simone, nous vous demandons pardon de notre ingratitude passée ; Simon se repent comme moi, et mettra tout son bonheur à vous rendre heureuse.

— Est-ce vrai, cela, mon enfant, reprit Antonine éperdue et suffoquant.

— C'est vrai, ma mère, dit Simon, qui se laissait guider par Simone.

La baronne tomba à genoux dans la voiture, en fondant en larmes. Elle se releva soutenue par son fils et par sa fille; la pauvre mère oubliait qu'elle ne pouvait avoir qu'un enfant, et s'imaginait qu'elle les avait retrouvés tous les deux, après les avoir perdus.

Cette soirée fut la plus douce qu'elle eût passée depuis son mariage. Dans sa joie, elle écrivit à M. Emmerie pour le bénir. L'abbé Marcellin, qui reçut la confidence de cette félicité ou plutôt de cette illusion, se contenta de lui dire :

— C'est Dieu seul qu'il faut bénir!

Il avait des doutes qu'il n'osait communiquer, et son cœur l'avertissait d'un douloureux réveil pour les rêves dont se berçait Mme de Bruval.

X

Le lendemain de cette journée qui mit tant de passions en éveil, M. Emmerie attendait dans son cabinet Simon de Bruval, auquel il avait donné rendez-vous.

L'académicien paraissait fort content. Il prenait goût à l'enquête commencée; non pas pour arriver à un résultat : il eût voulu, au contraire, ne jamais savoir lequel des deux enfants avait le droit de l'appeler son père, et ce n'était pas sans un secret effroi qu'il pensait à l'ouverture du testament; mais il se disait qu'il saurait, avant ce moment fatal et ridicule, s'assurer une autorité si absolue sur Simon et Simone, que la découverte du secret n'aurait pas de fâcheux résultats pour lui, dans le cas où la baronne commettrait la faute de le dénoncer comme son ancien complice. C'était ainsi qu'il remplissait le mandat accepté; c'était ainsi que, loin de servir les douloureuses angoisses de la baronne, il songeait à utiliser au profit de son ambition les deux instruments qu'on lui confiait. Un congréganiste de la trempe de Simon n'était pas à dédaigner; une belle fille comme Simone était une ressource. Mais il fallait intéresser à son jeu ces deux partenaires en sous-ordre, et c'était dans ce but qu'il attendait Simon.

Quand on annonça M. de Bruval, M. Emmerie se leva avec une courtoisie qui était une séduction, et alla au-devant du jeune homme.

Simon ne prit pas garde à cette avance; il était plus pâle que d'habitude, et l'insomnie avait creusé un cercle autour de ses yeux. Il venait décidé à une lutte, pensant très-bien que M. Emmerie ne le choyait pas

par excès de sensibilité, et qu'au fond de toutes ses aménités il y avait un pacte à conclure.

— Mon ami, lui dit l'académicien avec une douceur froide, nous avons à causer; je vous ai prié de venir, parce que le temps presse et que j'ai besoin de savoir si je puis compter sur vous.

— Il paraît, monsieur, que vous m'avez découvert l'aptitude que nous cherchions ensemble. Je serais curieux d'apprendre à quoi je puis être bon.

M. Emmerie regarda en souriant son jeune interlocuteur; ce vieux renard était réjoui du ton rogue et rusé de Simon : il voyait là d'excellentes dispositions.

— Mon enfant, reprit-il, vous n'avez pas besoin de dissimuler avec moi; je sais vos secrets mieux que vous, et en vous retranchant derrière ces petites froideurs diplomatiques, vous retardez une conclusion et vous vous exposez au petit échec d'être deviné avec effraction. Voyons, Simon, soyons francs, au moins entre nous!

Simon souleva lentement ses paupières, agrandit son œil habitué au clignotement, croisa ses deux bras, et regardant M. Emmerie en face, lui répondit :

— Vous allez commencer alors, monsieur, par me donner l'exemple, et par avouer que vous êtes mon père.

Si solide et si stoïque qu'il fût, M. Emmerie tressaillit ; puis, se remettant :

— En vérité, mon enfant, vous êtes fort, et ce serait dommage de ne pas mettre en œuvre une intelligence de cette portée. Mais vous savez bien que je ne puis répondre à votre question, je ne veux pas mentir : je ne sais rien.

— Ainsi, c'est vous, monsieur, qui êtes cause du malheur de notre famille. Que vous soyez mon père ou celui de Simone, vous êtes la raison mystérieuse des vengeances de M. de Bruval et des douleurs de la baronne.

— Où voulez-vous en venir, mon ami ?

— A ceci, monsieur : la baronne, tourmentée par ses remords, peu rassurée par la tendresse de ses enfants, vous a appelé à son aide ; mais j'imagine que ce n'est pas seulement pour des raisons de sentiment que vous daignez vous occuper de ce petit mystère intime. Abattez votre jeu, je vous montrerai le mien. Voilà de la franchise, j'espère !

— Il y en a trop, mon ami, car il y en a d'inutile. Vous parlez en homme des questions de sentiment, et vous avez parfaitement compris que, si je cherche à résoudre le problème auquel nous nous trouvons mêlés l'un et l'autre, c'est dans un but plus digne d'efforts virils que la satisfaction de caresses filiales ou paternelles. Mais vous êtes un peu présomptueux,

et le démon de l'orgueil vous fait commettre un péché dont il faudra demander l'absolution à l'abbé Lemerle, quand vous me priez d'abattre mon jeu et que vous me promettez de me montrer le vôtre. Je le connais, votre jeu, vous me l'avez montré : c'est celui des avides et des impatients. Aujourd'hui l'atout est cœur : vous êtes, ou plutôt, vous vous croyez amoureux.

Simon pâlit.

— Allons, mon enfant, ne soyez pas honteux. Au seuil de tous les paradis, il y a une femme ; seulement nous savons tous maintenant qu'il est dangereux de partager la pomme avec elle. Je ne blâme pas ce premier élan de la jeunesse, mais ce n'est qu'un élan, et la jeunesse est imprudente. En bonne règle, les néophytes ne doivent pas s'adresser aux vestales, mais aux prêtresses d'expérience. Une idylle est un mauvais début.

— Monsieur, osa dire Simon, l'amour est toujours l'amour ; et d'ailleurs le mariage n'est pas une pastorale.

— Il y a en vous un fonds de raison qui me donne confiance, mon ami. Mais, pour le moment, le sang vous étourdit le cerveau. A votre place, je me ferais saigner. Mlle Girod est une sirène, mais elle ne vous noierait pas dans l'Océan, elle vous disloquerait tous les membres sur les galets. Ah ! les Muses ! Dieu vous en préserve !

M. Emmerie sourit et garda le silence, comme s'il s'arrêtait lui-même devant un souvenir. Simon se sentait offensé. Ce n'était pas la Muse qu'il avait vue dans Mlle Sophie Girod, mais seulement la femme.

— Je sais bien, reprit M. Emmerie, que votre héroïne est fort belle. C'est un prestige que la Providence refuse, d'ordinaire, à ces sortes de littérateurs. Mais cette énormité doit vous mettre en garde au lieu de vous séduire. Ces créatures-là n'ont de la femme que l'épiderme, comme elles n'ont de l'homme que la vanité.

— Comment, monsieur, dit Simon avec malice, c'est vous qui calomniez la femme intelligente et belle. Et ces trésors de poésie...

— Les trésors font les avares ; les femmes poëtes thésaurisent la poésie et n'en font pas l'aumône. Je ne calomnie pas, je vous préviens. La femme poëte est un phénomène. Quand il n'a rien de difforme, c'est un ange, une créature sans sexe, mais qu'on peut placer dans le ciel. Mettez-y et laissez-y Mlle Girod, si vous voulez; quand, au contraire, le monstre n'est pas fardé, alors, mon ami, il a toutes les infirmités que développe la vie littéraire, avec les passions qu'y ajoute le dépit de la laideur. Toutes les cordes de la lyre sont des lanières, et les jolis doigts des griffes.

— Ah! monsieur, essaya de dire Simon que ce

tableau humiliait, vous me rendriez amoureux des femmes poëtes, par le mal que vous en dites. Comment! c'est un académicien qui montre cette intolérance?

— Mon cher, c'est peut-être que les académiciens savent mieux que les autres à quoi s'en tenir. Au surplus, ce que je vous dis là peut trouver des exceptions; je n'en connais pas; mais je sais des gens qui croient en avoir rencontré. Seulement, ce que je vous affirme, c'est que Mlle Sophie Girod n'est pas une exception. Belle, froide et fière, cette jeune muse parle intrépidement de l'amour, comme une ignorante qui ne doit pas y toucher.

— Que m'importe après tout! dit Simon ; elle est belle!

M. Emmerie regarda le jeune homme avec un sourire indéfinissable.

— Nous en sommes convenus, reprit-il, et cela ne change rien à la question. Si c'est le plaisir des yeux qui vous tente, écarquillez vos prunelles. Mais vous avez plus d'appétit que cela, mon ami, et je tremble qu'on ne vous laisse mourir de faim. Quant au mariage, c'est là un écueil; vous n'êtes pas assez médiocre, et vous n'avez pas assez de génie pour être l'esclave ou le maître de cette belle créature. Si Mlle Girod arrive à la gloire véritable, son mari doit s'éteindre dans l'obscurité et disparaître dans le tour-

billonnement de cet astre. Si elle n'arrive qu'à cette gloire de huis clos que les salons complaisants ont l'air d'accepter, il faut une volonté robuste pour imposer la résignation à cette vanité déçue. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, n'essayez pas de tirer parti, pour votre ambition propre, de cette ambition parallèle qui sera votre rivale, et qui ne peut que vous rendre ridicule, en vous dépassant ou en vous dénonçant. Pour nous résumer sur ce point, dissipez ce caprice, mon enfant, étouffez ce soupir. Si plus tard Mlle Girod perd son ramage poétique et reste belle, si elle abdique de bonne grâce cette petite royauté qui l'enivre, il sera toujours temps d'y songer, et je crois que nous y songerions avec succès. Les prétendants réels ne seront jamais nombreux. Aujourd'hui, j'ai pour vous plus d'ambition, et je sais des chemins plus rapides.

— Mais, monsieur, je l'aime! s'écria Simon, qui fut presque beau d'enthousiasme.

— Je connais cet amour-là, reprit l'impitoyable M. Emmerie. Gardez-le, je n'y vois pas d'inconvénient, si vous l'emprisonnez assez bien dans vos veines pour que ses bouffées ne vous montent pas au cerveau. Maintenez votre raison froide et sévère au-dessus de ces petites faiblesses, de ces petits maraudages dans les vergers de l'humanité. Donnez au sentiment, puisque vous prêtez ce joli nom à la fièvre

qui vous tourmente, un temps égal à la part qui lui est faite dans les événements de ce bas monde. Voyez, mon ami, avec sûreté, le but qui peut tenter votre courage, et sachez l'atteindre sans faiblesse, et sans trop vous arrêter à l'école buissonnière. On vous a présenté à la vicomtesse de Brignolles. Son salon est presque un gouvernement. Ce n'est ni un jardin d'Armide, ni un Parnasse. Quant à ce cabinet, la poésie s'en est envolée quelquefois ; mais je n'ai gardé ni le nid, ni les coquilles ; et les œuvres que je médite maintenant ont simplifié le style et remplacé les hors-d'œuvre de rhétorique par l'action. Voulez-vous de ma direction, de mon conseil, mais en me promettant une obéissance absolue? Je veux, moi, utiliser votre énergie, votre ambition. Vous m'êtes signalé, et la Congrégation espère en vous.

— Qu'espère-t-on de moi?

— Je puis vous le dire, mon enfant. Ce qui manque aux bons principes, c'est tout à la fois une oreille ouverte auprès du trône, et une voix puissante auprès de la foule. Nous trouverons l'oreille ; vous serez la voix. En un mot, il est temps d'échauffer le zèle, de menacer la tiédeur, et c'est dans ce but que la pieuse association dont vous êtes un des plus jeunes membres fonde un journal de propagande, de polémique, auquel elle vous invite à concourir. Des personnages éminents, mais dont les noms ne doivent pas être

mêlés au tumulte des discussions, vous inspireront, vous protégeront. Vous combattrez pour le trône et pour l'Église ; c'est mériter une double récompense, qui ne se fera pas attendre. Le journal est l'arme des Croisés modernes. C'est une tribune et une chaire, un sanctuaire et une forteresse. Des collaborateurs de mérite vous indiqueront la route. On ne vous demande que du zèle et toujours du zèle !

— Mais je ne sais rien de la politique...

— Vous saurez bientôt ce que vous voulez conquérir ; et l'ambition a sa logique. Jeune et destiné à devenir riche...

— Moi, monsieur ! mais si ce testament de M. de Bruval...

— Croyez-vous donc, reprit en souriant M. Emmerie, que les vengeances brutales de M. Quincy puissent se continuer après la mort de ce soldat ? Nous saurons bien retrouver les bribes de cette fortune. Vous ne pouvez être déshérités. La loi, la notoriété publique vous reconnaissent ses enfants, on prouvera que vous êtes bien à lui. Ce n'est pas la peine d'avoir avec soi et pour soi l'épée qui délie pour la terre et pour le ciel, si ce petit nœud doit nous embarrasser. Il faut que vous deveniez une puissance par la presse, parce que vous serez aussi une puissance par l'argent. Il faut que vous vous rendiez digne de devenir millionnaire. Alors, mon ami, quelle per-

spective devant vous ! On craignait le journaliste protégé par l'Église, on vénérera l'homme opulent qui pourra mettre quelques tas d'or sous les marches chancelantes du trône ou de l'autel pour les caler au besoin. Vous voyez bien qu'en présence de ces destinées il ne faut pas vous arrêter à une pastorale, et vous voyez bien, ajouta en souriant M. Emmerie, que si je vous donne la fortune de M. de Bruval, je ne puis pas être votre père.

Simon se sentait remué par cet enthousiasme froid. La tentation le mordait. Puissant, redouté, riche ! C'était là son rêve.

Il tendit les deux mains à M. Emmerie.

— Je suis à vous, lui dit-il ; faites de moi ce que vous voudrez ; je vous appartiens, *perinde ac cadaver*, ajouta-t-il en faisant allusion à la formule d'un autre engagement.

— C'est bien, reprit l'académicien. Nous allons lancer notre journal : *la Charte catholique*. Vous aurez pour collaborateurs l'abbé Lemerle, quelques autres écrivains choisis, et moi qui ne veux pas tirer de gloire de ce dévouement, et dont vous recevrez confidentiellement les communications. La devise est : *Tout par l'Eglise, tout pour le Roi*. C'est-à-dire qu'il s'agit d'empêcher l'esprit de doute et d'examen de monter jusqu'au trône, et de circuler autour du pouvoir. Vous avez de la foi...

Simon ne se crut pas dispensé d'hypocrisie, et leva les yeux au ciel avec componction.

— Ne transigez jamais, à aucun prix, dit M. Emmerie; soyez implacable, et niez tout ce qui n'est pas dans la ligne étroite du journal. Condamnez au feu les œuvres d'imagination, mes œuvres même s'il le faut. Que le clergé, comme le monde, sente le poids de votre plume. Faites-vous craindre surtout de ceux que vous servez. Empêchez-les d'avoir la tentation de l'ingratitude. Je puis vous le dire, entre nous, car c'est là le fond et le secret de la politique. Le grand art est de servir l'Église, et de s'en servir en ne lui livrant jamais le moyen de se passer de nous.

— Mais, dit Simon avec un regard diplomatique, il me semble qu'un journal qui dit ce qu'il veut court trop de risques de ne pas atteindre ce qu'il désire. Démasquer son but, c'est stimuler les passions jalouses. La propagande qui s'exerce à l'ombre pénètre sans péril. Et puis, vous m'avez dit, lors de notre première rencontre, un mot que j'ai médité : « C'est une tâche ingrate que de servir Dieu et le roi; il y a plus de profit à les attaquer. » Ce furent là vos paroles; ce que vous me conseillez aujourd'hui est en contradiction avec elles.

— Vous êtes un homme de réflexion, repartit l'académicien avec un sourire approbateur, mais vous

manquez d'expérience. Ce que je vous ai dit était une épreuve, je vous interrogeais et je vous tendais des piéges. Pourtant j'avais raison. Si nous n'avions que le journal et que nos efforts personnels, il y aurait plus de profit à attaquer le trône et l'Église. L'impiété religieuse et monarchique est une séduction que le siècle dernier a mise à la mode. Et puis la menace est un moyen d'achalander sa conscience; mais cette ressource un peu banale est présentement inutile, et, par suite de circonstances que je vous expliquerai, vous n'aurez pas à contraindre votre foi.

— Oh! je m'y risquerais, dit avec une sorte de fanfaronnade le pieux Simon, qui voulait voir le fond de la pensée de son protecteur.

— Je vois, repartit sérieusement M. Emmerie, que vous avez des principes.

Simon regarda attentivement l'académicien, mais ne découvrit aucune raillerie, aucune ironie dans cette réponse bouffonne. Les deux ambitieux se comprenaient et savaient au juste ce que valait leur piété.

— Gardez ce courage, mon enfant, continua M. Emmerie avec un imperturbable sang-froid, et s'il le faut, à un moment donné, quand votre valeur sera connue, votre force appréciée, faites sentir quel secours vous seriez pour l'opposition. Mais, au début

et surtout à l'heure où nous sommes, ne contraignez pas votre ardeur ni vos sentiments; le danger n'est pas là. Le monde a peur de l'esprit et de la raison humaine. Il se souvient que les gaietés des philosophes du dix-huitième siècle ont eu un sombre dénoûment. Il s'agit aujourd'hui d'imprimer à toutes les âmes inquiètes, troublées, une forte et salutaire direction. La société est hébétée de la chute de l'Empire, il s'agit de la prendre en tutelle. Le moment est propice. La monarchie légitime a besoin d'être consolidée ; elle est pour longtemps un abri et un appui ; minauder avec elle, c'est un jeu dangereux au lendemain d'une restauration. Il faut la servir plus même qu'elle ne le veut et lui faire peur de son isolement. Croyez-moi, la franchise est souvent une ruse.

— Mais, dit Simon, qui prenait plaisir à cet entretien dans lequel il mesurait ses forces, si au lieu de ces chances d'avenir que je dois conquérir par la plume et par un procès scabreux, j'en trouvais, moi, de plus rapides et de plus commodes, ne comprendriez-vous pas que je les adoptasse.

— Comment, mon ami ? que voulez-vous dire ? Et M. Emmerie, fort étonné, regardait Simon, qui était plus pâle que d'habitude et qui abaissait ses paupières.

— Je veux dire, monsieur, que si je sers mon

ambition en acceptant vos offres, je sers également et surtout la vôtre. C'est vous qui me dirigez, qui me faites mouvoir, et je ne crois pas que n'étant ni mon père, ni mon frère, vous ne cédiez qu'à la sympathie naturelle que j'ai pu vous inspirer.

— Eh bien ! quand cela serait vrai, qu'en concluriez-vous? demanda l'académicien avec un peu de hauteur.

— J'en conclurais ceci. L'intérêt du trône et de l'autel passant après notre intérêt réciproque, ou plutôt, n'étant que le prétexte de notre intérêt, ma conscience me permet de choisir le meilleur moyen de satisfaire cet intérêt. Ce n'est plus une croisade impérieuse qui m'ôte toute liberté d'initiative.

— Et quel serait ce moyen? fit Emmerie avec ironie, mais légèrement ému.

— Voici un de ceux que j'imagine, reprit Simon en affermissant sa voix. Si moi, pauvre enfant, élevé dans la misère, aigri par l'absence d'affection véritable, et découvrant un jour l'homme auquel je dois sinon la vie, du moins cette existence douloureuse ; si, avec la rage de parvenir et de parvenir vite, je venais tout simplement dire à cet homme riche, illustre, tout-puissant : « Je n'ai pas le temps d'attendre, j'ai hâte de toucher au but, donnez-moi tout de suite, au lieu d'un poste pour combattre, une place pour triompher ; je veux la puissance et la

fortune ; vous avez cela pour vous, vous pouvez l'avoir pour vous... »

— Mais, mon cher ami, interrompit l'académicien en ricanant, on vous enverrait promener.

— J'irais, répliqua Simon qui se prit à rire à son tour. Mais je promènerais aussi avec moi cette accusation permanente : « Vous voyez bien ce personnage grave et sérieux, ce fut un séducteur, et j'en suis la preuve ; mais il refuse de me reconnaître, de m'aider. Ne croyez pas à ce front sévère, à cette vertu entêtée ! » Je la répéterais cent fois par jour, cette accusation à laquelle je ferais croire, et je contraindrais le personnage en question à me donner, pour achat de mon silence, ce qu'il n'aurait pas voulu me donner par amitié personnelle.

— Bah ! vous croyez, mon pauvre enfant ! Mais à qui donc imposeriez-vous ? Où serait votre autorité ? vos preuves ? Si vous parliez trop fort, on vous fermerait la bouche, et vous seriez le bourreau de votre mère, sans avoir égratigné celui qui n'est peut-être pas votre père.

— Oh ! sans doute, répliqua Simon, dont l'audace se démasquait peu à peu, si moi, Simon de Bruval, tout seul, tout isolé, j'osais m'attaquer à un homme illustre, considérable, je ne serais pas écouté, pas entendu, au moindre choc je serais brisé peut-être. Mais je ne suis pas seul, vous l'oubliez, monsieur.

J'appartiens à une armée mystérieuse et toute-puissante qui ne me juge pas comme le plus indigne de ses soldats. Je me nomme Légion. Je sais que malgré vos repentirs, vous êtes suspect à cette pieuse association. Je sais qu'une arme contre vous serait bien accueillie ; je sais que si vous fondez un journal, si voulez utiliser mon zèle, c'est précisément pour donner des gages devenus plus que jamais nécessaires. Trouvez-vous que je sois tout à fait à mépriser? et supposez-vous que, si j'étais décidé au scandale, je ne trouverais pas des oreilles pour m'écouter, des voix pour répéter ce que j'aurais dit ?

— Quel scélérat vous faites! s'écria M. Emmerie avec une colère mêlée peut-être d'un peu d'admiration.

— Prenez garde! dit Simon. Si vous découvriez ensuite que vous êtes mon père !

— En somme, monsieur, acceptez-vous ou bien menacez-vous? demanda l'académicien.

— J'ai accepté depuis longtemps, repartit Simon avec une douceur ironique ; j'ai tenu seulement à vous prouver, monsieur, que cette acceptation est libre et volontaire, que je ne suis pas absolument au dépourvu, et que, sans vouloir m'affranchir de la reconnaissance, j'ai le droit d'en tempérer l'expression. Je m'incline devant votre expérience; j'en ai besoin comme vous avez besoin de ma jeunesse. Encore une fois, disposez de moi, monsieur.

— Ce que vous m'avez dit, mon cher Simon, me refroidit un peu.

— Ce que je ferai, monsieur, quand je pourrai agir, réchauffera votre zèle.

— Ah! vous jouez à la diplomatie avec moi!

— C'est pour vous ôter, monsieur, la tentation de jouer à la tendresse.

— Est-ce que je vous ai paru pencher de ce côté-là ?

— Aujourd'hui, non! Mais qui sait si demain cette fantaisie ne vous serait pas venue.

— Et elle eût été bien inutile, n'est-ce pas?

— Dame! vous pouvez en juger.

— Savez-vous, mon cher Simon, que nous nous entendrons à merveille.

— Je le crois, monsieur.

— Nous avons la même façon de juger les sentiments...

— Et les hommes, ajouta finement Simon.

— Et les hommes, répéta M. Emmerie, qui lui tendit la main.

— C'est peut-être la voix du sang qui établit entre nous cette affinité, dit Simon.

— Ma foi! je serais tenté de le croire, répliqua M. Emmerie.

Et ces deux parfaits hypocrites éclatèrent d'un rire silencieux qui était aussi sincère que leur amitié.

XI

— Maintenant que nous sommes d'accord sur tous les points, reprit l'académicien, parlons un peu de Mlle Simone.

— Ah! c'est vrai, dit Simon en tressaillant, vous vous intéressez aussi à elle.

— C'est qu'elle aura aussi son rôle, mon ami, rôle glorieux, mais difficile.

— Est-ce aussi un rôle de journaliste ?

— Vous raillez, mais je compte sur votre bon sens pour saisir la grandeur du plan que nous avons conçu ; je dis : *nous*, parce que tout un parti a jeté les yeux sur cette belle jeune fille, parce que le salon de Mme de Brignolles l'a proclamée, parce que l'Eglise la suit avec complaisance.

— Est-ce qu'on veut en faire la *Jeanne d'Arc* des saines doctrines?

— Pas tout à fait, répondit M. Emmerie avec un sourire équivoque ; mais il y a un autre rôle, digne de la beauté, celui d'Esther...

— Auprès d'Assuérus? coutinua Simon, qui commençait à comprendre ; — Je doute seulement que Sinone soit bien l'héroïne dont vous avez besoin.

— Nous la formerons !

— C'est une nature rebelle !

— C'est une nature fière et ambitieuse reprit M. Emmerie.

— Mais elle a aussi un amour...

— Je le sais bien. Celui-là non plus n'est pas dangereux et peut nous servir.

— Tout vous sert! repartit Simon.

— C'est précisément là le secret, le fin des fins! Rappelez-vous ce principe essentiel, mon cher enfant. Il n'appartient à personne, si fort qu'il soit, si prévoyant qu'il puisse être, de créer les circonstances et de les diriger. L'homme habile est celui qui a des gages partout, des arrhes distribuées à toutes les chances. Vienne un moment décisif, on utilise toutes ces ressources. Les badauds crient au prodige. Ils admirent celui qui exploite si bien les événements, qu'il semble les inventer. M. de Talleyrand, par exemple, n'est pas un sorcier. C'est un homme de jarret et de décision prompte, qui a toujours un four allumé et qui y jette à propos ce qui lui semble bon à cuire. Il a aidé le roi Louis XVIII à remonter sur le trône; mais s'il se vante aujourd'hui d'avoir préparé longuement cette restauration, d'y avoir songé avant nous, il fait un glorieux mensonge, et il s'attribue des félonies dont il n'a pas le mérite. Son esprit n'est pas un télescope, c'est un thermomètre. Le premier jour, il songea à maintenir Bonaparte; le second jour, à

la régence de Marie-Louise ; le troisieme jour enfin, il lui sembla qu'il y avait moins de risques à ramener les Bourbons. Son habileté, c'est de n'avoir jamais de regrets, et de s'accommoder toujours du présent. La profondeur véritable, c'est l'esprit d'à-propos. Mais il vaut mieux avoir des pions inutiles sur l'échiquier que de les ménager... Voilà pourquoi Mlle Simone peut rendre des services, et voilà pourquoi la chance vaut la peine d'être courue.

— Mais, monsieur, Simone est une pauvre ignorante qui n'a que son amour en tête, qui n'entend rien à la politique, à l'ambition, qui ne voudra pas...

— Enfant que vous êtes ! comment connaissez-vous si peu la compagne de votre enfance ! Mlle Simone a des instincts de domination que l'on peut surexciter. Elle est coquette ; le vertige la prendra, quand elle se verra à la cour ; et que faut-il pour l'y conduire ? rien, peu de chose, un placet à présenter au roi, une demande en mise en possession de la fortune de M. de Bruval... Le roi sera touché de cette beauté... nous nous arrangerons pour qu'il en soit touché. Quant à ce que nous exigerons de Mlle Simone, en retour, c'est, en vérité, bien peu de chose : nous dire tout, et ne dire au roi que ce que nous voudrons faire dire.

— Mais, je ne sais jusqu'à quel point ma conscience

m'autorise à participer à des projets concernant ma sœur, dit Simon.

— Puisque moi, qui ai plus de chance pour être son père que vous n'en avez pour être son frère, je ne vois aucune difficulté, d'où viendraient vos scrupules?

M. Emmerie regarda Simon avec une singulière et cynique expression de défi. Ces deux coquins s'entendaient à merveille.

— D'ailleurs, mon ami, continua l'académicien, notre pauvre roi est un père pour ses sujets et ses *sujettes*. La vertu de Mlle de Bruval ne sera pas en péril. On ne lui demande que de la déférence.

— Simone ne consentira jamais. Son amour...

— Eh! c'est précisément cet amour qui peut nous servir! Elle aime, n'est-ce pas, ce petit bellâtre de Valentin Girod? un soldat de parade! Pour son héros, les champs de bataille sont dans les antichambres; la gloire se lève et se couche aux Tuileries. Si Mlle Simone, ce que je ne crois pas, aime réellement, elle se dévouera à l'avancement de ce petit jeune homme; quant à celui-ci, je vous le donne pour un paon de l'espèce de sa sœur. Il a moins de littérature; mais il a des épaulettes : pourvu qu'on l'admire, il sera content. Nous l'admirerons et nous le ferons admirer. Il sera le premier à conduire sa fiancée ou sa femme aux Tuileries... Savez-vous une idée qui m'est

venue, mon ami? par malheur, elle offre des difficultés que vous ne sauriez surmonter. Quel dommage qu'on ne puisse pas faire de vous le mari de Mlle Simone!

— Épouser ma sœur!

— Mais vous savez bien qu'elle n'est pas votre sœur, qu'elle ne peut pas l'être; vous ne savez même que cela, relativement à la famille. Toutefois, le monde n'en sait pas tant que vous et croirait à un inceste. N'y songeons pas.

— Peut-être feriez-vous bien, monsieur, de ne pas songer non plus au rôle d'Esther. Je crains bien que, de ce côté, vous n'ayez pas de chances.

— Et moi aussi, je le crains! mais, en politique, les bonnes combinaisons offrent toujours une alternative favorable. Admettons que Mlle Simone ne veuille rien entendre ni rien comprendre à nos idées sur elle; est-ce qu'il ne suffira pas, pour notre crédit, qu'on ait peur de la voir arriver au sommet que nous ambitionnons? La coterie qui pousse Mme du Cayla se sentant menacée par cette concurrence de la jeunesse et de la beauté, sera amenée à des offres, à des transactions. Notre journal sera une première puissance; on voudra nous empêcher d'en créer une seconde. Quand on apprendra que le salon de Mme de Brignolles a un candidat au rôle en question, les offres nous viendront vite pour une abdication qui ne

sera pas sans dédommagement. Vous voyez donc bien qu'à tout prendre, votre *sœur* (et M. Emmerie appuya sur ce mot) ne court aucun danger, et que votre conscience aurait bien tort de s'alarmer.

— Aussi, ne s'alarme-t-elle pas, reprit Simon : je suis prêt à vous suivre, quoi que vous décidiez.

— Eh bien, mon ami, nous allons nous mettre en campagne. Vos collaborateurs sont prévenus ; allons les trouver !

M. Emmerie sonna, fit atteler sa voiture; car ce philosophe avait peur de la boue des ruisseaux, et sortait rarement à pied. Simon était radieux et faisait tout son possible pour bien cacher sa joie. Comme il était, par hasard, appuyé sur la cheminée, il regardait dans la glace, et essayait de comparer son visage à celui de l'académicien, pour y chercher des traits de ressemblance. Il était couvaincu, ce matin-là, que c'était bien là son père. Cette conformité d'ambition lui tenait lieu de la voix du sang. Jamais Simon n'avait parlé avec tant d'audace ; jamais on ne lui avait parlé avec cet abandon. Ce complice de ses rêves était un confident instinctif, et il s'estimait à un plus haut prix lui-même, d'être le fils d'un homme si habile, que le fils de M. Quincy de Bruval, ce colonel peureux, tué par la décharge d'une disgrâce.

On alla au bureau de rédaction du journal projeté, *la Charte catholique*. A cause du caractère de certains

collaborateurs, le bureau était situé dans une des rues qui avoisinent Saint-Sulpice. Tout le personnel *apparent* du journal avait été convoqué, et était sous les armes. On n'attendait plus que M. Emmerie pour noircir du papier. Le corps officiel de rédaction ne se composait que de laïcs; l'abbé Lemerle et les autres pouvaient toujours nier qu'ils fissent partie du journal.

Simon eut une émotion presque pareille à celle que le salon de Mme de Brignolles lui avait inspirée, quand il franchit le seuil de cette maison. Au-rez de chaussée, un marchand d'images pieuses, de bimbeloterie chrétienne, de chapelets d'ivoire, commençait la sanctification de cette propriété ; et la boutique était l'arsenal au-dessous du conseil de guerre. Une allée noire, dont la profondeur servait de cachette certaine, conduisait à l'escalier. Au premier étage, s'ouvraient les bureaux interdits au public : la rédaction, la salle du conseil, le saint des saints; et, sur le même palier, mais en regard, les bureaux du vulgaire, le capharnaüm, l'endroit où les sympathies pleurent des larmes métalliques, et où le livre de vie s'appelle le livre d'abonnements.

M. Emmerie et Simon entrèrent dans le sanctuaire.

Le garçon de bureau —j'allais dire le sacristain — était dans l'antichambre, attendant les fidèles. D'une

figure douce et béate, il devait tendre les plumes comme on tend l'eau bénite, et recevoir une lettre comme on reçoit l'absolution. Vêtu de noir, les cheveux collés aux tempes, il jouissait d'une de ces physionomies insignifiantes qui peuvent symboliser, tour à tour et tout à la fois, la sottise, la candeur, la bassesse, selon qu'on interprète cette placidité. Il avait les mains jointes sur son gilet noir boutonné jusqu'au menton. Bien qu'il ne fût à son poste que depuis le matin, il avait déjà la nuance du lieu. Cette harmonie qui s'établit à la longue, entre les meubles, les tentures et les habitants, l'enveloppait déjà.

— Ces messieurs sont-ils là ? demanda M. Emmerie, avec cette hauteur que les parfaits chrétiens de cette trempe affectent toujours.

Le garçon de bureau s'inclina silencieusement et ouvrit la porte du sanctuaire. M. Emmerie entra suivi de Simon.

Trois personnages d'allure différente, mais qu'un signe particulier de la physionomie trahissait comme associés, étaient assis autour d'une table recouverte d'un tapis vert, et se levèrent avec empressement à l'entrée de l'académicien.

— Messieurs, dit M. Emmerie, voici M. Simon de Bruval, dont nous avons parlé ; c'est un ami, aujourd'hui ; demain, ce sera un des plus vaillants soutiens de l'Église et du trône. Veuillez avoir confiance en lui.

Nous sommes parfaitement d'accord sur toutes les questions.

Les trois rédacteurs s'inclinèrent, Simon salua, et M. Emmerie le présenta à chacun d'eux individuellement.

Le premier, M. de Nolac, était grand, maigre, le front dégarni, les yeux clignotants, la lèvre pincée. C'était lui qui devait exercer une sorte de tutelle apparente envers Simon, dans les premiers temps des débuts. Il était le rédacteur en chef, peut-être provisoire. Mis avec une certaine élégance austère, il cherchait la dignité pour son maintien, et les mots sentencieux pour ses petites lèvres pâles. Ambitieux toujours déçu, assez habile pour servir les autres, manquant de force pour réclamer sa part, le jour du gâteau ; déshonoré par des palinodies, et se déshonorant toujours pour faire disparaître les anciens torts sous les torts nouveaux ; fils de bonne famille, ruiné, marié à une femme belle et galante qui était à la fois sa plaie et sa ressource, il semblait se donner volontairement à tous les pouvoirs , tandis qu'en réalité, c'était sa femme qui le livrait. On commençait à dire de ce couple : « Madame se loue, et monsieur se vend. » Mais , louage ou vente, chaque marché était une escroquerie. Madame ne valait pas l'amour ; monsieur ne valait pas la crainte. Pourtant, on allait chez eux, sous la Restauration, comme on y avait été

sous l'Empire. Les maîtres du logis étaient si bien compromis, qu'on semblait ne plus se compromettre en les visitant. Ils avaient donné et repris tant de gages, que personne ne se risquait réellement en les fréquentant. C'était un terrain plat et battu que chacun piétinait et sur lequel on se donnait rendez-vous. M. Emmerie avait proposé et fait accepter M. de Nolac comme rédacteur en chef.

— Il est bien gâté, avait dit Mme de Brignolles, avec un petit geste de dégoût.

— Raison de plus pour nous en servir comme nous voudrons, et pour ce que nous voudrons, avait répliqué M. Emmerie. Si nous étions des républicains, des gens à théories, il nous faudrait un honnête homme, un sage, pour garantir notre honnêteté et notre sagesse. Mais, Dieu merci, le principe que nous défendons est trop au-dessus et trop indépendant des instruments qui le servent, pour être compromis. M. de Nolac peut nous être utile. Il prend notre drapeau ; nous n'endossons pas son habit, tant de fois retourné. Le jour où nous jugerons à propos de nous en passer, nous le renverrons sans scandale, sans ménagements et sans indemnité.

L'homme qu'on traitait ainsi se savait jugé avec ce sans-façon, et ne protestait pas. Criblé de dettes, dévoré de cette ardeur de relations qui est pour les sots l'illusion de la célébrité, il ne demandait qu'à

servir, qu'à être utilisé, espérant bien, à force de bassesses, conquérir enfin la litière de ses vieux jours. Sans talent, comme sans scrupule, il avait la facilité d'élocution, de style, des gens qui ont exercé leurs langues et leurs plumes, sans avoir jamais eu l'inquiétude d'une réflexion et sans avoir jamais été embarrassés par une pensée.

Tel était l'homme que M. Emmerie avait choisi pour introducteur direct, pour plastron, en quelque sorte, à Simon de Bruval. Il y eut entre les deux futurs collaborateurs une étreinte glaciale des mains, un échange plus glacial encore des regards. Ces deux vipères s'étaient devinées.

Le second rédacteur du journal, celui qui devai faire l'escarmouche à tous les angles de la feuille monarchique, dénoncer un fonctionnaire ou un livre, défendre l'orthodoxie religieuse, littéraire, politique; injurier à droite, répondre à gauche, montrer le poing ici, les dents là-bas, discuter les nouvelles étrangères et commenter le *Moniteur*; l'écrivain inférieur, mais réellement utile, qu'on ne laisse jamais à la première place et qui sait faire redouter la seconde, était un homme court, robuste, fait, en apparence, pour d'autres pugilats. Son visage apoplectique, où chaque vice avait allumé un filet de sang et mis chacun un coup de pinceau, était grotesque au premier regard, formidable au second. C'était un tempérament fou-

gueux, précipité, comme par un coup de foudre ou de cruche, du cabaret dans la sacristie. Cet homme-là devait damner à tour de bras et hurler l'anathème comme un refrain bachique. Il avait mené autrefois une vie fort joyeuse et fort peu catholique ; il avait, disait-on, aux heures folles de la République, poussé la charrette de la déesse de la Raison. Je ne sais pas s'il n'y avait que des taches de lie à ses mains, et s'il n'y avait pas aussi des taches de sang. Mais, un beau jour, le citoyen Lucien Labile avait jeté sa carmagnole, mis de l'eau bénite dans son vin, et consacré à la bonne cause les restes d'une fureur qui n'était pas près de s'éteindre. On dit qu'une indigestion lui donna la peur de l'enfer. Quoi qu'il en fût des motifs de sa conversion, si elle n'était ni raisonnée, ni tolérante, elle était sincère. Cet inquisiteur boute-en-train ne plaisantait pas sur ses croyances. Il assommait ses adversaires avec une componction gaillarde et fulminait ses sentences dans le plaisant langage de Rabelais.

M. Emmerie tenait beaucoup à ce Marat-bouffon.

— Il est bon de faire voir, disait-il, que nous avons aussi de l'esprit gaulois à nos heures ; que les philosophes ne possèdent pas seuls le monopole du rire et de la plaisanterie, et qu'il n'y a pas que des béats imbéciles parmi nos sacristains !

Simon fut un peu étonné de ce confrère ; mais,

plein de confiance dans la pénétration et dans l'habileté de M. Emmerie, il se dit que ce soldat n'était pas inutile, puisqu'il était enrôlé.

Le troisième personnage était cet élément indispensable de toute entreprise, le travailleur naïf, honnête, qui fait la besogne, qui y croit, qui répond de la sainteté de l'œuvre au dehors, qui fait la propagande des indiscrétions discrètes, et qui peut toujours témoigner qu'il ne s'est rien passé de mal, parce qu'il n'a rien vu.

Ce comparse devait rédiger les faits-Paris, les entrefilets ; c'était le casseur de pierres, le cantonnier du journal; il comblait les ornières et balayait la route. Un coup d'œil banal fut jeté à ce personnage subalterne.

— Je ne vois pas notre gérant, demanda M. Emmerie.

M. de Nolac sourit, comme il pouvait sourire, c'est-à-dire que ses lèvres se contractèrent avec un plissement sinistre, et il alla ouvrir une porte donnant sur une sorte de cabinet qui communiquait directement d'autre part avec l'antichambre.

— Monsieur Briet, dit-il, on vous demande.

Un colosse auquel on causait un préjudice réel en le montrant pour rien, se leva avec un grognement respectueux, et fit à M. Emmerie et à M. Simon le salut militaire.

— Voilà l'épée ! fit l'académicien. C'est M. Briet qui signe le journal.

— Mais il ne le lit pas ? demanda Simon.

— Jamais ! je le lui défends, répliqua M. Emmerie ; cela pourrait le troubler dans l'exercice de ses fonctions.

— Quelles sont ses fonctions ?

— Il répond de tout. C'est à lui que les plaintes sont adressées, et nous l'avons choisi un peu sourd. Quand les réclamations deviendront trop bruyantes ou trop indiscrètes, il n'aura qu'à se lever et qu'à faire peur de sa grande taille. Si l'on persite, il décrochera ce fleuret que vous voyez là. Nous vivons dans un temps, mon ami, où les préjugés violents, où les goûts militaires ont gâté toutes les relations. Le duel est un argument qu'il faut savoir accepter ou proposer. M. Briet est un ancien soldat : sa conscience lui permet des actes qui seraient en dehors de nos habitudes. Il a une consigne, il la fera respecter. C'est d'ailleurs un chrétien zélé et un royaliste fidèle : n'est-ce pas, monsieur Briet ?

Le colosse rougit pudiquement, leva de nouveau la main à la hauteur de son front pour saluer, et se rassit sans avoir articulé une seule parole.

— S'il est sourd de nature, il a le bon esprit de faire le muet, dit Simon en souriant.

— Oh! nous l'avons choisi complet, reprit M. Emmerie.

Simon regardait avec une ironie mêlée de respect ce singulier personnage. La force brutale lui paraissait mériter à la fois son mépris et son hommage. Il comprenait que ce *bravo* avait un côté utile et pratique, et qui sait, si, dans sa pensée, il n'opposait pas cette épée mercenaire à celle qu'il voyait briller au côté de son nouvel ami, Valentin Girod !

Comme on entrait dans la salle de la rédaction, Simon dit tout bas à Emmerie :

— Ce dernier collaborateur est peut-être le plus sérieux.

— Pourquoi? parce qu'il tue? Laissez faire le temps, et votre plume vaudra son épee.

— Messieurs, ajouta tout haut l'académicien, avec la solennité d'un installateur, vous vous connaissez toùs maintenant. Demain nous nous mettons à l'œuvre. Notre premier numéro est attendu avec impatience. J'espère que vous n'oublierez jamais pour qui vous combattez.

— Nous espérons aussi qu'on ne l'oubliera pas, en nous voyant combattre, insinua le pâle M. de Nolac.

M. Emmerie fit un signe de tête qui valait une promesse; et l'on se sépara. Simon revint dans la voiture de son protecteur, qui le reconduisit rue

Taranne et qui monta chez Antonine. Il n'y avait plus d'inconvénient à sa présence chez la baronne. Les deux enfants ne pouvaient plus guère s'étonner de l'y rencontrer. Pourtant, Mme de Bruval fut surprise quand on lui annonça M. Emmerie et quand elle vit entrer l'académicien avec Simon. Il lui sembla que le regard de son fils l'accusait.

M. Emmerie annonça la fondation du journal et le poste que Simon devait y occuper. Mais Antonine, qui vivait depuis la veille dans la pensée, dans l'illusion que Simone était sa fille, reçut cette nouvelle avec une sorte d'indifférence; peu lui importait qu'on fît de l'enfant de M. de Bruval un journaliste, pourvu qu'elle fût aimée, comprise et pardonnée par Simone. M. Emmerie pénétra ce touchant égoïsme.

— Madame, dit-il avec une froideur cérémonieuse qui était cruelle, j'ai voulu reconduire M. Simon, afin de vous témoigner toute l'estime que j'ai conçue pour son caractère, et de vous assurer combien un pareil fils doit faire envie.

Antonine regarda M. Emmerie avec des yeux effarés: tout son sang se glaça dans ses veines.

— Ah! madame, continua l'homme illustre, si j'avais le bonheur d'avoir un fils, je ne le souhaiterais pas autre que M. Simon.

Et complétant avec un imperturbable sang-froid

cette atroce et sacrilége comédie, l'académicien tendit la main à Simon. Celui-ci la reçut avec une grimace de reconnaissance et de tendresse qui faillit tuer la baronne.

— Mon Dieu! se dit-elle, j'aimerais peut-être mieux Simone!

Et la sainte femme, qui se sentait déchirée et brûlée par le doute, fit un suprême effort pour refouler ses rêves, ses espérances de la veille.

— Monsieur, répondit-elle d'une voix entrecoupée, je suis bien heureuse de ce témoignage de la part d'un homme comme vous; et je vois bien que je dois être fière de mes deux enfants. Car, hier, c'était Simone que vous trouviez digne d'envie. J'apprends avec joie que mon fils a mérité la même faveur.

— C'est vrai, madame; on ne saurait être plus belle que Mlle Simone. Mais les qualités solides de M. Simon et la sympathie qui s'est révélée entre nous me font plus particulièrement regretter de n'avoir pas un fils comme lui.

Antonine se leva tout à coup. L'affirmation précise qui se lisait dans les paroles de M. Emmerie lui dictait son devoir. Puisque cet homme, dans la pénétration duquel elle avait confiance, attestait que c'était là son fils, elle devait tendre les bras à son enfant.

Simon vit le mouvement, le comprit, et en pénétra

les secrètes tortures. Il recula d'un pas, et répondit avec humilité à M. Emmerie :

— Vous dites trop de bien de moi, monsieur. Prenez garde de faire du mal à ma mère.

Cette remarque ironique pénétra comme un glaive dans le cœur d'Antonine, qui ferma les yeux et se laissa retomber dans son fauteuil, avec un petit gémissement.

M. Emmerie ne jugea pas à propos de prolonger l'entretien. Il salua la pauvre martyre presque évanouie et se retira.

Simon reconduisit M. Emmerie, et lui demanda en route :

— Puisque je suis votre élève, vous voudrez bien, n'est-ce pas, m'expliquer les secrets de votre art que je n'aurais pas compris ? Que signifie, par exemple, cette épreuve sur la sensibilité de la baronne ?

— Il n'y a pas d'épreuve, mon enfant ; je ne me fais pas un jeu de mauvais goût des angoisses maternelles. J'ai exprimé sincèrement, sinon toute ma pensée, au moins une partie sérieuse de ma pensée. J'ai promis de faire part de toutes mes conjectures à la baronne. Hier, la beauté de Mlle Simone m'a fait hasarder une parole téméraire. Aujourd'hui, après l'entretien que nous avons eu ensemble, après une conférence qui m'a révélé en vous un homme d'énergie, j'éprouve

des doutes sur mes conjectures précédentes, et je devais légalement en avertir Mme de Bruval.

Simon écoutait, sans paraître convaincu.

— D'ailleurs, continua M. Emmerie, il est bon pour l'avenir, pour le rôle auquel vous êtes destiné, qu'on vous redoute un peu dans cette maison ; je veux dire qu'on vous considère comme le maître. Le fils de M. Quincy n'est rien et ne doit rien être. Le fils de Mme de Bruval a seul droit à ma protection. Voilà pourquoi, sans avoir une certitude absolue, je devais mettre en lumière une hypothèse qui nous donne la liberté d'agir ensemble et qui renverse bien des obstacles.

— J'aime mieux cette raison que la première, dit Simon.

— Est-ce parce qu'elle vous dispense de tendresse filiale à mon égard ?

— Non, monsieur ; c'est au contraire parce qu'elle m'impose une reconnaissance profonde pour vos bontés.

M. Emmerie sourit : il trouvait que son élève faisait des progrès rapides en dissimulation.

XII

Le journal *la Charte catholique* s'annonça avec éclat. Dans le premier numéro, Simon débuta par un petit article que M. Emmerie voulut bien revoir et corriger.

Le salon de Mme de Brignolles déclara que le jeune journaliste serait une des premières plumes de la Congrégation. Cet arrêt fut accepté et devint le signal d'une admiration qui ne souffrit plus de réserves et qui ne demanda plus de preuves.

Seul, l'abbé Marcellin apprit avec froideur, avec un silence qui valait un reproche, le parti que M. Emmerie voulait tirer de Simon. Il ne communiqua pas toutefois ses défiances à la baronne de Bruval, que les déclarations contradictoires de l'académicien avaient bouleversée ; mais il se promit d'observer et de ne pas craindre la lutte, si celle-ci devenait nécessaire.

Les intrigues contre le ministère étaient plus ardentes, plus actives que jamais; on parlait de M. Emmerie pour un portefeuille. Quant à la pensée de fermer autour du trône toute issue à l'esprit philosophique, elle était devenue unanime dans la petite armée des fidèles. La *Charte catholique* donnait le

mot d'ordre, indiquait les diverses évolutions stratégiques. Quant à la partie du complot qui regardait plus directement le cœur de Sa Majesté, elle était aussi l'objet de délibérations approfondies. Le salon de la vicomtesse qui avait autrefois, mais inutilement, songé à Mlle Sophie Girod, reportait maintenant toute sa ferveur et tous ses vœux sur Simone.

Celle-ci ne se doutait pas des honneurs auxquels on la destinait. Mais, accueillie, fêtée, entraînée, complimentée partout, elle ne savait à quel motif attribuer cette indulgence universelle, et elle en jouissait avec l'égoïsme naïf d'une enfant gâtée. La baronne eût bien voulu s'enfermer dans sa retraite d'autrefois, mais elle n'osait contrarier M. Emmerie, et elle suivait beaucoup plus qu'elle ne conduisait Mlle Simone dans tous les salons dont la clef était chez la vicomtesse.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Une sorte de calme, de trêve semblait enchaîner les douleurs dans la maison de Mme de Bruval. Simon passait les journées dans le bureau du journal. Il prenait goût à cette vie de fièvre et de colère. Le soir, il allait recevoir le mot d'ordre de quelques hommes politiques, et contempler Mlle Girod, à laquelle il n'avait pas encore osé dire un mot de son amour.

M. Valentin Girod continuait, de son côté, à brûler pour la belle Simone. Il ne prévoyait pas les glo-

rieuses destinées qui menaçaient son bonheur. Sans doute que, malgré sa vanité et son désir de parvenir, il ne les eût pas souhaitées; mais, ravi de l'accueil fait partout à celle qu'il aimait, il y voyait une raison d'aimer davantage.

Antonine trouvait ses enfants un peu adoucis pour elle, et la malheureuse mère savait gré de cet adoucissement à l'influence de M. Emmerie. La vérité était que Simon et Simone n'avaient plus le temps de la faire souffrir.

Nous serons d'ailleurs initiés aux sentiments du frère et de la sœur par la lettre suivante, que Simone écrivait à une de ses amies, éloignée de Paris, un mois environ après les événements que nous venons de raconter :

A mademoiselle Hortense de L...

« Ma chère Hortense,

» Tu m'avais fait promettre d'aller te voir à la campagne, et j'avais juré qu'aux premières fleurs j'accourrais dans tes bras. Délie-moi de mon serment. Ote-moi le remords de te manquer de parole; car il m'est impossible de quitter Paris.

» Ce n'est pas qu'*on* s'oppose à mon départ. Quand je dis *on*, j'entends la baronne de Bruval, ma mère. Je suis toujours aussi libre, aussi indisciplinée qu'au

temps où je mettais le couvent en insurrection. Mais... mais... comment te dire cela, sans t'effaroucher?... Je ne te le dirai pas : devine!

» Tu te rappelles Sophie Girod, celle qui jouait Athalie et qui fait des vers? Elle est presque une célébrité aujourd'hui; en tout cas, c'est la Muse des salons les plus illustres. Elle rend des oracles, elle chante tous les événements; on lui trouve du génie. Moi, qui ne m'y connais pas, je me contente de la trouver belle et bonne comme autrefois. Ses succès ne la rendent pas fière, et c'est vraiment une déesse de bonne composition. Je l'aime beaucoup, presque comme une sœur.

» Ne va pas croire que c'est à cause de son frère! ou bien, si, crois-le, si tu veux; car voilà mon secret. J'ai le cœur transpercé : j'aime, ma pauvre enfant. Je suis comme la nymphe Eucharis dans le chant de *Télémaque* qu'on nous empêchait de lire et que nous apprenions par cœur; oui, Mme Vénus me fait l'honneur de m'accepter comme novice dans sa Congrégation; comprends-tu cela! moi, l'étourdie, la folle, la rieuse, l'insensible, j'aime; et, bien que je me plaise à prendre cet événement du côté souriant, c'est là un amour profond, définitif, qui sera ma vie... ou ma mort.

» Ne tremble pas, toutefois, mon bel ange; il n'est pas question de se tuer ni de mourir. M. Valentin

Girod est d'une santé robuste qui n'inspire aucune inquiétude; je me porte à ravir; je ne connais personne, personne, entends-tu bien? qui puisse s'opposer à ce que je devienne Mme Girod. Mon roman n'est pas romanesque, il a son dénoûment tout préparé, et, en attendant, je griffonne des billets à mon héros. Nous nous mangeons du regard dans les salons où nous nous trouvons en présence. Il est beau comme sa sœur, et il ne fait pas de vers; il m'a même avoué qu'il les détestait. C'est un jeune homme parfait; aussi... Voilà ce qui me retient à Paris; ce qui me met du plomb aux semelles, quand je m'éloigne; ce qui me fait pousser des ailes quand je vais où je dois le rencontrer

» M. Valentin est officier. Il a des jolies petites moustaches qu'on dirait faites à l'encre de Chine, comme celles que je me mettais aux lèvres lorsque je jouais le rôle d'Abner. Quant à ses joues, j'attends que je sois sa femme pour les mordre, et m'assurer que ce ne sont pas des pêches. J'ai cru qu'il mettait un corset, tant il a la taille bien prise. Sophie m'a juré sa parole d'honneur qu'il n'en mettait pas. Je uis rassurée, car ceci était bien grave. Tu comprends, ma chère, que si je tiens à ce que mon mari ait la taille bien faite, je tiens aussi à ce qu'il ne se fasse pas la taille. Quant à l'esprit, je ne t'assure pas que mon Valentin soit un aigle; mais il est bon, il est

brave, il aime la gloire, il m'aime; que puis-je souhaiter de plus? Je ne suis pas pédante, je n'aimerais pas un pédant.

» Comment cet amour est-il venu? Il nous est venu à l'un et à l'autre par les yeux. J'avais autrefois aperçu M. Valentin au parloir du couvent, et j'avais gardé de sa charmante personne un souvenir que je croyais sans danger. Il l'était en effet, car je ne sais pas quel danger il peut y avoir à aimer de toute son âme un beau garçon qui vous aime bien. Je rencontrai M. Valentin aux Tuileries. Ah! les Tuileries! ma chère, quel jardin! pour moi, je trouve que la nature est plus belle là que partout ailleurs; les marronniers donnent des conseils et font entendre des flatteries; les orangers invitent à l'amour, beaucoup plus qu'aux oranges; et il n'est pas jusqu'aux statues qui ne se rendent complices des tendres sentiments.

» Valentin eut une façon de se promener, de tourner autour de moi qui m'éclaira; j'avais déjà d'ailleurs une fenêtre ouverte dans l'esprit. Un jour, le croirais-tu? il eut l'audace de prendre mon sac pour une boîte aux lettres. Il me jeta un billet en passant. J'eus l'audace plus grande encore de faire aussi le facteur à mon tour. De ce jour-là, tout fut dit. Il n'y a plus qu'à sonner les cloches et qu'à donner des gants blancs au suisse de Saint-Germain des Prés.

» Miss Simpson, ma pauvre gouvernante, qui croit comprendre le français parce qu'on devine son anglais, sera bien surprise d'apprendre que tout cela s'est passé à son nez qu'elle a fort long, et à sa barbe qu'elle oublie de raser. Elle ne se doute de rien, la candide brebis! Les larmoyantes infortunes d'Amélie de Mansfield me font concurrence et l'occupent bien davantage. Tu ne saurais croire la consommation de romans que fait la pauvre Simpson. Mme Cottin me préserve de sa surveillance. Aussi, je jure bien, quand je serai mariée, d'acheter toutes les œuvres de la brave dame, de les faire relier magnifiquement, de ne pas les lire, mais de les enfermer dans une boîte aussi belle que la cassette qui recevait l'Aristote d'*Alexandre le Grand*, et d'écrire dessus : — A Mme Cottin, les amours reconnaissants, ou reconnaissantes!

» Sophie connaît notre amour; elle veut bien l'honorer de son approbation. Elle, la pauvre et chère belle, on l'admire trop pour l'aimer peut-être jamais. Elle m'a avoué que le besoin de régner toujours lui ôtait le courage de s'humilier sous les regards d'un homme, et qu'elle considérait le mariage comme une platitude consacrant une folie. Je ne suis pas assez spirituelle pour la comprendre. Je la plains, comme une bonne bête que je suis. La beauté passe, les vers font des envieux. Elle sera seule un jour; elle

enlaidira vite quand elle se sentira vieille. Mais, qu'est-ce que je dis?... Elle sera la tante, la bonne tante de mes enfants. Elle élèvera mon fils et ma fille, car j'aurai l'un et l'autre; elle leur écrira des petits livres, des *Contes à mes neveux*, et tout sera pour le mieux dans mon joli petit ménage.

» Quand je dis que Sophie ne sera jamais aimée, j'entends qu'elle ne le sera jamais comme elle mérite de l'être; car je connais quelqu'un qui la regarde avec des yeux gourmands. Cet affamé est monsieur mon frère.

» Tu te souviens de Simon. Je le haïssais bien, au grand scandale de nos amies, car pas une ne savait les raisons que je pouvais avoir de ne pas traiter fraternellement mon prétendu frère. Aujourd'hui, Simon m'est devenu presque indifférent, et, s'il le voulait, je pourrais l'aimer. Le pauvre garçon n'est pas heureux avec la passion qui l'a foudroyé. Je n'ai pas encore osé en parler à Sophie. J'ai promis à Simon de préparer doucement le chemin de son amour; mais j'ai grand'peur qu'il ne puisse jamais prendre le chemin qui y arrive, et que notre belle amie ne consente jamais à l'attendre. En attendant, il est maigre comme un loup. Quand Sophie vient nous voir, il la mord des yeux. Oh! ma chère, ce n'est pas gai l'amour d'un cafard!

» D'ailleurs, Simon fait un métier qui lui aiguise

les dents. Il est journaliste depuis quelques semaines. Ce serait une histoire bien longue que de te raconter comment nous avons tous les deux un protecteur inconnu que Mme de Bruval connaissait, et qui nous lance, moi dans les salons, Simon dans les antichambres ministérielles ; nous devenons quelque chose. On m'a demandé si j'aurais du plaisir à être présentée à la cour !... Comprends-tu cela, toi ?... la cour ! un endroit où l'on doit faire des révérences irréprochables, et ne pas marcher sur la queue de sa robe ! J'ai d'abord répondu non. Cela m'intimidait. Il n'y a que des vieilles gens à la cour ; on doit s'y ennuyer majestueusement, et moi, j'aurais des attaques de nerfs, si l'on me forçait à rester immobile, droite, à faire l'exercice de l'étiquette ; mais j'ai réfléchi. Puisque je dois être la femme d'un officier, je ne dois avoir peur de rien. D'ailleurs, mon cher Valentin aura besoin d'avancement (je veux être au moins *générale* quelque jour). Il ne sera pas inutile que sa femme, qui n'est pas vilaine à montrer, connaisse tous les moyens d'entrer et de sortir, de solliciter dans ce grand labyrinthe où tous les chemins se croisent, et dont le roi est le rendez-vous.

» J'irai donc à la cour, ma chère ; je serai présentée. Mme de Bruval s'épouvante de ces hautes destinées, mais on lui a fait concevoir qu'elle n'avait pas à s'émouvoir ni surtout à se déranger. Mon protecteur

répond de tout, et la vicomtesse de Brignolles me présentera. Sophie Girod s'est mise à sourire quand je lui ai raconté mon ambition, et la belle robe qu'on me préparait.

» — Prends garde, m'a-t-elle dit, la cour est comme l'antre de la Fable. On voit bien comment on y entre, on ne sait pas comment on en sort!

» Mais je t'avoue, entre nous, et bien bas, que j'attribue à un peu de dépit cette réserve de ma chère Sophie. Il paraît qu'on avait beaucoup parlé d'elle au château, et que c'est le roi lui-même, qui, ayant lu ses vers, a déclaré qu'il trouvait inutile la présentation de cette petite Muse. Il aurait dit, assure-t-on :

» — J'aime les femmes assez spirituelles pour être un peu bêtes.

» L'esprit de ma belle Sophie se refuse à cette concession; le mien m'y porte. Tu dois bien rire de m'entendre parler de la cour, du roi, de tout ce monde si éloigné de nous quand nous étions au couvent. C'est que les distances se sont singulièrement rapprochées, depuis peu; c'est qu'on m'a frappée d'une petite baguette, et qu'on m'a transportée dans un milieu d'élégance, d'aristocratie, où je suis saluée par des ministres, et traitée comme si je n'étais pas une pauvre petite demoiselle, presque orpheline et déshéritée, selon toute apparence. Il m'est

venu tout à coup un désir de paraître, de briller, de vivre dans ce luxe, sur ces hauteurs qui aboutissent au château ; non pas par ambition personnelle, mais par tendresse pour mon Valentin.

» Il a fait des miracles, ce beau Valentin ; je crois qu'il m'a changé le cœur. Je sens que je deviens bonne à mesure que j'aime davantage. J'ai pitié de cette pauvre Mme de Bruval, qu'on ne m'avait pas habituée à traiter comme une mère ; j'éprouve des tiraillements de charité pour Simon. L'amour qui l'a mordu le rend quasi respectable, bien qu'il l'ait rendu un peu enragé. Ah ! ma chère, qu'on est riche et généreux quand on aime ! comme on voudrait faire participer tout le monde à sa joie ! J'invite l'univers aux noces secrètes de mon âme, en attendant que les noces officielles soient sonnées. Je ne savais pas rougir autrefois ; on prétendait que j'étais hardie comme un page. Il paraît maintenant que je rougis au moindre mot. Si j'allais devenir timide !

» Tu sais que je n'étais pas très-pieuse ; je passais même pour le contraire. Nos aumôniers étaient si laids, et j'aimais si peu Simon, que tout ce qui me rappelait l'église ou la soutane me mettait en fureur, c'est-à-dire en gaieté. Eh bien ! ma chère, je te le dis tout bas, je sens que je deviens bigote. J'ai des superstitions ; je fais des vœux pour que mon mariage réussisse, et, tout en me moquant de Simon, je lui

dérobe des petites médailles, que je porte secrètement à mon cou. Quelquefois, au beau milieu d'un salon, pendant qu'on débite autour de moi toutes sortes de fadaises; je me surprends à joindre les mains dans un mouvement de ferveur, et à murmurer des lèvres des bouts de prière.

» Ah! ma chère amie, quand on ne sait comment corriger, comment adoucir un caractère indompté, on devrait lui suggérer l'amour. C'est une passion qui tient lieu de vertu. Je deviens donc la plus vertueuse des créatures. Tu comprends, dès lors, ma toute belle, que j'ai besoin d'édifier, par mes exemples, ce Paris corrompu, et que je ne puis pas aller passer avec toi les quelques jours que je t'avais promis.

» Excuse-moi donc, envie-moi, regrette-moi, et sache te rendre digne par l'admiration du bonheur que j'éprouve, et qui peut t'arriver aussi... si tu le mérites.

» Je relis ma lettre, et je crains de te scandaliser. Tu étais un peu prude, et on nous a fait si souvent peur au couvent de l'amour et des hommes, que j'ai peut-être évoqué des loups-garous en t'en parlant. Mais, va! rassure toi! Quand l'heure n'est pas venue, le cœur est d'amiante pour les flammes des autres; et si les hommes sont des grosses bêtes, ils ne sont pas féroces, et il est bien facile quand on a des yeux

comme les tiens de leur couper les griffes et de les empêcher de mordre.

» Je te tiendrai au courant des péripéties de mon roman, que je voudrais bien voir terminé par un dénoûment historique et enregistré.

» Adieu, mignonne; tu viendras à la noce, n'est-ce pas?

» Ton amie,

» SIMONE DE BRUVAL. »

On voit par cette lettre, mieux que nous n'aurions pu le montrer par un commentaire, l'influence de l'amour, même le moins poétique, sur l'âme loyale et indisciplinée de Simone. Pour la première fois, elle comprenait la vie, et le rêve qui égare le plus les imaginations de vingt ans, la ramenait, au contraire, dans le chemin pratique, dans la réalité. Ce cœur énergique et mal réglé trouvait presque dans son épanouissement la mesure, l'ordre, l'apaisement que l'éducation n'avait pas su lui donner. Son amour était son premier accès de sensibilité véritable. La tendresse inquiète et hésitante de la baronne était faite pour l'aigrir, pour la troubler; et l'influence ironique du baron s'était surtout appliquée à dessécher, à flétrir ce cœur, bon par instinct. L'amour pouvait la sauver, s'il ne la perdait pas; il ne devait point passer

impunément sur sa vie. Serait-il assez fort pour tenir jusqu'au bout la vanité en échec, et pour l'empêcher de confondre jamais les triomphes du monde avec les triomphes de l'âme? C'était là le seul péril qui parût à éviter.

L'amour de Simon le poussait vers une voie différente. On eût dit que ses instincts jaloux, haineux, trouvaient leur aliment naturel dans cette passion qui lui brûlait les veines. Son désir s'augmentait et s'irritait en secret. Mais en présence de M[lle] Girod, il éprouvait un implacable embarras et n'osait rien laisser voir de ses sentiments. Alors, il fuyait avec des larmes de rage. M. Emmerie, qui voyait cette torture, ne faisait rien pour l'apaiser. Il sentait trop que la verve et le fanatisme de son élève empruntaient quelque chose à ce désappointement de chaque jour. Toutes les fois que Simon essayait une plainte devant lui, l'académicien lui disait :

— Patience! triomphons! et le jour de la victoire vous aurez par surcroît ce bonheur qu'on vous refuserait aujourd'hui.

Mais Simon n'était pas dupe de cette promesse. Il comprenait que sa passion était fort indifférente à M. Emmerie, et tout en feignant de croire à celui-ci, il nourrissait l'espérance de trouver une occasion d'engager seul la lutte, et il s'appliquait à acquérir dans son journal et en dehors de son journal assez

d'influence pour se venger de M. Emmerie et le contraindre à l'aider au besoin.

Simon n'avait pas d'amis. Depuis qu'il se sentait un amour fatal dans le cœur, il n'osait le confesser à l'abbé Lemerle; il avait peur que la Congrégation ne lui disputât ce sentiment profane. On lui permettait l'ambition, on ne lui permettrait pas l'amour; et si amoureux qu'il fût, il n'était pas homme à entrer en rébellion contre l'abbé Lemerle et contre l'invisible et toute-puissante société qui l'avait choisi et armé pour la bataille; il aima mieux dissimuler. Mais l'hypocrisie, qui lui était pourtant si familière, lui devenait pénible quand elle servait à cacher un sentiment qu'il eût voulu dévoiler, montrer à tous comme un défi, comme une menace. Il trouvait donc encore, dans l'obligation de se taire, un surcroît de ferment pour sa colère et pour son dépit. Toutefois, le besoin des confidences l'amena à rédiger une sorte de journal secret de ses impressions. Depuis qu'il devenait un écrivain, la plume lui tenait lieu d'ami. Tous les soirs, retiré dans sa chambre, pendant que Mme de Bruval priait ou pleurait, que Simone souriait en écrivant à M. Valentin Girod, Simon prenait dans un tiroir dont il portait toujours la clef sur lui un manuscrit rempli de ses impressions, et se hâtait d'y enfouir le cri de fureur, la plainte, l'angoisse qu'il rapportait des salons où l'insensible Mlle Girod se faisait

admirer. Quelquefois ses opinions vraies, sincères, sur les hommes et sur les choses, entrecoupaient ces expansions fébriles.

Nous ne songeons point à allonger ce récit par des emprunts nombreux au journal intime de Simon. Il nous sera nécessaire pourtant d'y recourir pour éclairer facilement quelques points obscurs de cette étude et pour éviter les dissertations psychologiques qu'un aveu, recueilli, surpris à propos, peut avantageusement remplacer. Voici donc quelques extraits de ce journal. Nous prenons dans toutes les pages et nous y puiserons toutes les fois que les nécessités de clarté et de précision nous en feront un devoir.

XII

Fragments du journal intime de Simon.

. . . .

« ... A quoi bon écrire mes impressions! L'homme vraiment fort est celui qui ne laisse pas surprendre son secret. Confier au papier les mouvements de sa pensée, c'est créer des témoins, des accusateurs, peut-être, hélas! aussi des défenseurs!

« ... Pourquoi suis-je né? pour souffrir, pour envier? A qui suis-je donc redevable de cette existence tourmentée qui m'oppresse? Est-ce toi, pauvre femme, si faible, si soumise, si meurtrie, qui es ma mère? Est-ce toi qui as conçu dans la honte cet enfant qui traverse la vie, inquiet et sombre comme un remords? Mon père est-il cet homme de grand esprit et de grande ambition qu'on admire et que je méprise, qui se sert de moi et qui veut se servir de Simone? ou bien le baron de Bruval, ce soldat sans idées, était-il bien mon père? je serais alors le fils d'un hasard; ma mère serait peut-être une vivandière de la grande armée. Qué m'importe après tout! ai-je besoin de savoir d'où je viens? le passé, la famille ont-ils besoin d'exister? Je sors de la nuit, je vais à la lumière; malheur à qui me barrerait la route!

» Mais la lumière, quelle est-elle? Ah! misérable ambitieux, tu veux dominer les hommes et tu ne sais que ramper; tu veux soumettre les passions des autres, et tu ne sais pas étouffer dans ton lâche cœur cette passion, cet amour, ce caprice, ce péché hideux qui t'a provoqué un jour!...

» Est-ce de l'amour ou de la haine que j'ai pour cette jeune fille? aimerais-je mieux la posséder que l'anéantir? je sens qu'elle est un obstacle, une chute,

une honte dans ma vie ; je voudrais qu'elle ne fût pas, et pourtant je ne respire que quand je la vois ; je ne trouve de clarté dans le ciel que quand elle me sourit...

» Je me demandais pourquoi j'étais pris de cette vanité puérile et dangereuse d'écrire mes impressions, de tenir un journal de mes combats intérieurs ? Mais, fou que je suis ! c'est cet amour damné qui me conseille, qui me pousse, qui crispe mes doigts autour de la plume, qui m'attire vers l'encre comme vers le bénitier de l'exorcisme. J'ai besoin de parler d'elle, d'écrire son nom. Il me semble qu'elle se fait visible alors, et si je mets les lèvres sur ce mot que j'écris, il me semble que j'entends frissonner les lettres comme deux lèvres qui me comprennent... — Sophie ! Sophie ! Sophie !...

» ... J'ai le vertige et des éblouissements qui me foudroient quand je pense trop à cette jeune fille. Imbécile et plat amoureux ! pourquoi ne lui dirais-je pas que je l'aime ? Au lieu de creuser mon trou et de crier au papier que j'ai des oreilles d'âne, pourquoi ne pas lui dire de la voix la plus douce, la plus persuasive que je pourrais prendre, du regard le plus attendri, avec la prière la plus ardente et la plus humble, que je l'aime, que je l'adore, que je donne-

pas fait pour toucher sa main ? Est-ce que si je me débarrassais de ces façons confuses, est-ce que si j'avais l'audace de marcher, de parler, de me camper, comme ce petit fat de Valentin Girod, je ne le vaudrais pas, et je ne mériterais pas un regard, un sourire d'une femme ? mais je n'oserais jamais. J'ai horreur de ces fadaises, de ces phrases mondaines qui peindraient mal ce que j'éprouve. Je n'aurais rien à lui dire, je n'aurais qu'à la regarder, qu'à lui tendre les bras, qu'à l'emporter avec moi !...

» ... Voilà pourquoi je souffre, voilà pourquoi je me ronge en secret, voilà pourquoi je prends sur mes nuits pour raconter à cette feuille de papier, moins blême que moi, les angoisses et les fureurs d'un sentiment qu'il faut deviner en moi, mais que je n'avouerai jamais à celle qui l'inspire !...

» ... M. Emmerie et Simone savent mon secret. Le premier en rit, la seconde n'en rit plus ; mais aucun des deux ne veut me servir. Je ne suis pourtant pas indigne d'elle ! n'ai-je pas la jeunesse comme elle ? suis-je donc un monstre ? et les élans de mon cœur sont-ils donc inférieurs à ces rêves de romance qu'elle raconte en vers ?...

» Je n'ose plus me confesser. L'abbé Lemerle me parlerait de m'immoler, il me condamnerait encore à

ces lectures, à ces méditations dont j'ai horreur... Prier! j'y pense bien! est-ce qu'il y a sous le ciel quelqu'un qui mérite une prière, si ce n'est elle? est-ce que Dieu est digne de plus d'hommages? Dieu, quel mot! quelle formule! M. Emmerie l'entend à sa façon, Simone à la sienne... Mais est-ce que Dieu n'est pas la jeunesse, la beauté, l'amour? n'est-ce pas lui qui met ce feu dans mes veines et qui m'envoie ces tortures? il est le tentateur, il est le plaisir, il est l'assouvissement!

» Je blasphème! j'ai de l'ambition, et je ne sais pas étouffer ces vapeurs des voluptés terrestres qui m'étourdissent le cerveau!

» En vérité, le monde est un enfer ridicule!... mais combien il est facile d'y surprendre l'estime, l'étonnement de ces pantins à tête de bois creux qu'on appelle les hommes!

» Je ne sais rien, je ne veux rien de précis; je n'ai ni expérience, ni idée préconçue; je marche à tâtons dans ma route; mais parce qu'il y a quelques éclairs au bout de ma plume lorsque j'écris, parce que je trompe ma fièvre par quelques articles de journal, on crierait volontiers au prodige, et il y a des gens qui se reposent sur moi de la fatigue d'avoir une opinion et des principes. Les niais!

» Ils ne voient pas que mon enthousiasme pour la bonne cause, que ma haine du ministère, que mon zèle pour l'Église, que mon culte littéraire, que tout ce que j'aime et tout ce que je hais, c'est l'expansion au dehors de cette colère, de cette rage, de cette passion, de cet amour.

» Ah! s'il était aussi facile d'avoir raison de cette belle et imposante jeune fille que de tous ces hommes vaniteux et intrigants! Mais qu'est-ce que le génie, la diplomatie, toutes les puissances terrestres, près du charme opiniâtre de ces deux grands yeux? Je briserais tout, je renverserais le trône, je pulvériserais l'autel si je voulais : je ne pourrai peut-être jamais obtenir qu'elle entr'ouvre ses lèvres pour me dire : Je t'aime!... »

» On parle d'une combinaison ministérielle qui ferait arriver M. Emmerie au pouvoir. Nous combattons dans le journal pour ce résultat merveilleux. Je serais alors secrétaire général, chef du cabinet... Mais, d'autre part, la Congrégation n'a pas une confiance absolue dans ce nouveau converti. On lui demande des gages. J'ai été interrogé; il m'a bien fallu avouer que M. Emmerie ne pratique pas beaucoup. On m'a questionné pour savoir si je l'abandonnerais: le puis-je? le journal n'est pas encore assez solide

pour se passer de son influence. Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit très-sensible à la menace que je lui ai faite un jour de dire tout haut ce que je pense tout bas des liens mystérieux qui nous unissent. J'ai besoin de lui... A moins d'y être contraint par ceux qui ont autorité sur ma conscience, je ne le trahirai pas...

» J'ai demandé à Simone si elle avait parlé de moi à son amie; elle m'a avoué que non, ou plutôt elle m'a fait entendre que je n'avais rien à espérer. Rien? J'espère tout, au contraire. Il est impossible que Dieu ne fléchisse pas ce cœur! A quoi servirait donc la foi, si elle ne devait pas être récompensée?

» Valentin Girod m'accable de son amitié. Ce pauvre garçon n'est pas bête, mais il est sot. Il a tout juste assez d'esprit pour être charmant; il n'en a point assez pour ne pas devenir fade et insupportable à la longue. Il me chante les louanges de Simone. S'il ne ménageait pas ma modestie fraternelle, il ne mettrait pas de bornes à ses confidences, à ses hyperboles. Ce bonheur plat et partagé m'irrite. Oh, non! l'amour que je ressens n'est pas semblable à cette passion douce qui les béatifie et qui les transporte au septième ciel. Simone, jusqu'ici impérieuse, violente, sans pitié et sans pudeur, devient soumise, paisible, pieuse et pudique. Elle trouve l'apaisement et la perfection dans ce péché d'intention qui m'ir-

de la plus p
tive serait a
son souper, s
dière commu
herć côte à côt
Qui sait mêm
tale, de la pl
d'un bouillon
le même récip
ne ferait pas n
prochement co
l'homme, il y
peut-être, de la
Louis XIV, à
jets qui seraie
vant, se jouera
Dans cet heure
inquiétude, et c
jouir de la délic
dîner et de voya

bition sur la destinée qu'il me pr
parlé de l'avenir. J'en ai peur, d
des joies présentes. Depuis que j'
siasme pour les seules faveurs du
tentation a pris une grande part
une impatience de désirs, un âp
faire cette faim, cette soif, cette co
qui ne me permet pas d'attendre.
je ne puis parvenir à me faire a
pêcherai tous d'être heureux et
rêve!...

» Je n'aurais que bien peu d
faire vaciller l'ambition de M. En
le bonheur de Simone!

» C'est décidément dans huit
présentée au château. Ah! si c
me comprendre!... Elle ne se
un ministère dans le pan de s
a besoin de son sourire!

» Quelle comédie! il me p
siffler d'avance. »

Les divers fragments qui
mettent de pénétrer les senti
agitations dont le cœur de Simo
ne cherchons pas l'antithèse i l

» Ils ne voient pas que mon enthousiasme pour la bonne cause, que ma haine du ministère, que mon zèle pour l'Église, que mon culte littéraire, que tout ce que j'aime et tout ce que je hais, c'est l'expansion au dehors de cette colère, de cette rage, de cette passion, de cet amour.

» Ah! s'il était aussi facile d'avoir raison de cette belle et imposante jeune fille que de tous ces hommes vaniteux et intrigants ! Mais qu'est-ce que le génie, la diplomatie, toutes les puissances terrestres, près du charme opiniâtre de ces deux grands yeux? Je briserais tout, je renverserais le trône, je pulvériserais l'autel si je voulais : je ne pourrai peut-être jamais obtenir qu'elle entr'ouvre ses lèvres pour me dire : Je t'aime!... »

» On parle d'une combinaison ministérielle qui ferait arriver M. Emmerie au pouvoir. Nous combattons dans le journal pour ce résultat merveilleux. Je serais alors secrétaire général, chef du cabinet... Mais, d'autre part, la Congrégation n'a pas une confiance absolue dans ce nouveau converti. On lui demande des gages. J'ai été interrogé; il m'a bien fallu avouer que M. Emmerie ne pratique pas beaucoup. On m'a questionné pour savoir si je l'abandonnerais: le puis-je? le journal n'est pas encore assez solide

pour se passer de son influence. Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit très-sensible à la menace que je lui ai faite un jour de dire tout haut ce que je pense tout bas des liens mystérieux qui nous unissent. J'ai besoin de lui... A moins d'y être contraint par ceux qui ont autorité sur ma conscience, je ne le trahirai pas...

» J'ai demandé à Simone si elle avait parlé de moi à son amie; elle m'a avoué que non, ou plutôt elle m'a fait entendre que je n'avais rien à espérer. Rien? J'espère tout, au contraire. Il est impossible que Dieu ne fléchisse pas ce cœur! A quoi servirait donc la foi, si elle ne devait pas être récompensée?

» Valentin Girod m'accable de son amitié. Ce pauvre garçon n'est pas bête, mais il est sot. Il a tout juste assez d'esprit pour être charmant; il n'en a point assez pour ne pas devenir fade et insupportable à la longue. Il me chante les louanges de Simone. S'il ne ménageait pas ma modestie fraternelle, il ne mettrait pas de bornes à ses confidences, à ses hyperboles. Ce bonheur plat et partagé m'irrite. Oh, non! l'amour que je ressens n'est pas semblable à cette passion douce qui les béatifie et qui les transporte au septième ciel. Simone, jusqu'ici impérieuse, violente, sans pitié et sans pudeur, devient soumise, paisible, pieuse et pudique. Elle trouve l'apaisement et la perfection dans ce péché d'intention qui m'ir-

rité, me trouble, me rend parjure à ma foi et me corrompt. D'où vient donc que l'amour qui me tue la fait vivre ? Est-ce seulement parce que le sien est partagé, et que le mien, honteux et furtif, doit se consumer dans l'ombre ? Non ; car je sens que si cette belle et implacable jeune fille consentait à m'aimer, mon cœur se gonflerait de plus de passion et de plus de colère encore ; je défierais le monde et je me vengerais de mes tortures passées.

» ... Décidément, je suis une dupe. Je sers de marchepied à M. Emmerie et de complice à Simone. La baronne de Bruval ne sait rien. Il me prend des fantaisies de bouleverser tout ce bonheur que je facilite et dans lequel on ne me fait pas ma part.

» Si, dans huit jours, Simone n'a pas usé de toute son amitié auprès de son amie, je cesserai d'être engagé par le pacte fraternel que nous avons conclu. Je me délierai de mon serment, et je leur prouverai qu'ils ont tort, ces charmants égoïstes, de trop compter sur moi, de ne pas compter assez avec moi.

» J'ai encore eu aujourd'hui une longue conférence avec M. Emmerie. Cet homme veut me jouer. Je lui ai demandé quelques avances de bonheur ou d'am-

bition sur la destinée qu'il me promet, il m'a encore parlé de l'avenir. J'en ai peur, de l'avenir. Je veux des joies présentes. Depuis que j'ai perdu l'enthousiasme pour les seules faveurs du ciel, depuis que la tentation a pris une grande part dans ma vie, j'ai une impatience de désirs, un âpre besoin de satisfaire cette faim, cette soif, cette colère de mon cœur qui ne me permet pas d'attendre. Malheur à eux, si je ne puis parvenir à me faire aimer! Je les empêcherai tous d'être heureux et d'atteindre à leur rêve!...

» Je n'aurais que bien peu de mots à dire pour faire vaciller l'ambition de M. Emmerie et chanceler le bonheur de Simone!

» C'est décidément dans huit jours que Simone est présentée au château. Ah! si cette sotte fille pouvait me comprendre!... Elle ne se doute guère qu'elle a un ministère dans le pan de sa robe et que le trône a besoin de son sourire!...

» Quelle comédie! il me prend des envies de la siffler d'avance. »

Les divers fragments qui précèdent nous permettent de pénétrer les sentiments, les luttes, les agitations dont le cœur de Simon est le foyer. Nous ne cherchons pas l'antithèse ni la symétrie dans le dé-

veloppement des caractères ; mais, en prenant ceux-ci comme la passion les transforme, nous voyons Simone monter peu à peu vers des régions plus pures, à mesure, au contraire, que Simon devient sombre, farouche et sent l'enfer au fond de son cœur.

Au milieu de ces rêves, de ces fièvres, la baronne de Bruval, qui avait commencé par espérer, par attendre la lumière, se sentait plus seule et plus abandonnée que jamais. Ses doutes s'étaient fortifiés par les renseignements contradictoires de M. Emmerie. Où était son enfant ? Simone, il est vrai, s'était sensiblement adoucie pour elle ; mais la folle jeune fille se sentait attirée vers le monde. Sa beauté, les hommages qu'elle recueillait, le complot dont elle était l'instrument à son insu, tout contribuait à lui montrer des visages souriants, parmi lesquels le visage de Valentin avait le plus beau sourire. Toujours en fête, en visite, officiellement patronée par Mme de Brignolles, Simone voyait à peine la baronne de Bruval, qui renonçait à la suivre dans son tourbillon. Une courte visite le matin avant la promenade, le soir un seul baiser, un peu plus attendri qu'autrefois il est vrai, c'étaient là tous les rapports entre la mère et la fille. Quant à Simon, on ne le voyait plus. Son journal, ses conférences avec les hommes politiques étaient les raisons de son absence. Il ne consentait à

rester à la maison que quand il pouvait espérer y voir la belle Sophie Girod.

Antonine souffrait de cette solitude.

— Il m'a pris mes enfants, il ne m'en donne aucun, disait la pauvre martyre à propos de M. Emmerie.

Celui-ci paraissait, en effet, devenu un centre d'attraction. Simon et Simone, introduits par lui, flattés par lui, le recherchaient sans l'aimer, et le mystère dont souffrait la baronne paraissait se compliquer au lieu de s'éclaircir.

L'abbé Marcellin se repentait de la démarche qu'il avait conseillée ; mais son âme était trop fortement trempée pour qu'il se résignât à déplorer en secret et en silence les douleurs de son amie, de sa pénitente.

— Puisque j'ai fait le mal, se disait avec une componction touchante le saint homme, c'est à moi de le réparer.

Il s'alarmait de l'esprit d'émancipation que la présence de M. Emmerie avait apporté dans la maison de la rue Taranne. Les gaietés de Simone, les allures de Simon lui faisaient pressentir des intrigues qu'il résolut de pénétrer. Pour la première fois de sa vie, il écouta les chuchotements de sacristie ; quelque répugnance que son noble cœur éprouvât à descendre dans les hontes des manœuvres congréga-

nistes, il parut complaisant pour des petitesses qui l'initièrent ; il lut et chercha à comprendre le journal auquel collaborait Simon ; il se rapprocha de l'abbé Lemerle, dont il se savait haï, et il espionna saintement au profit de la pauvre baronne.

Pour tout esprit familier avec l'ambition humaine, la découverte de la vérité, c'est-à-dire des projets de M. Emmerie relativement à Simon et à Simone, n'était pas une œuvre bien difficile. Mais nous avons fait entendre que l'abbé Marcellin marchait davantage dans le bleu du ciel que dans les boues de la terre. Il fut lent à deviner, mais il devina. Il entendit faire des vœux pour que le roi fût sensible à la beauté de M[lle] Simone ; les bruits de changement ministériel coïncidant avec les manœuvres dont M. Emmerie était le centre et le pivot, lui apprirent tout. On parlait aussi dans le monde de l'étrange et mystérieux testament de M. Quincy de Bruval, de la facilité probable avec laquelle ces dispositions, encore inconnues, seraient réformées. L'abbé eut peur des mécomptes terribles que tous ces calculs ménageaient à son amie, et il résolut de lutter.

Mais comment? sans force, sans moyen d'action, à qui devait-il s'adresser? Dire tout à la baronne, c'était écraser inutilement ce pauvre cœur déjà si meurtri! Fallait-il tâcher d'émouvoir Simon? espoir chimérique! Prévenir Simone, c'était peut-être,

au lieu de la sauver, achever de la corrompre, si son esprit était perverti par la vanité et l'ambition. Il fallait heurter de front M. Emmerie. En conséquence, l'abbé Marcellin se présenta chez l'académicien.

Ce dernier soupçonna le but de la visite. Il reçut le vicaire avec une bienveillance discrète et un peu hautaine, et il se félicita de l'heureuse circonstance qui le rapprochait d'un homme si recommandable et si rarement entrevu.

L'abbé Marcellin ne fut troublé ni par le compliment ni par l'accent avec lequel il fut débité.

— Monsieur, répondit-il gravement, je ne sais pas si j'ai besoin de m'excuser d'une démarche que je considère comme un double devoir, et que j'accomplis comme chrétien, comme ami de Mme de Bruval.

— Ah! monsieur l'abbé, interrompit gracieusement M. Emmerie, ne justifiez d'aucun titre pour venir me voir et pour me parler; le respect que j'ai pour votre caractère, l'estime que j'ai pour votre personne, me rendent d'avance docile à tout ce que vous pouvez me demander.

L'abbé Marcellin sourit faiblement. Malgré sa candeur, il comprenait que cette courtoisie dissimulait la ferme volonté de l'éconduire, et que M. Emmerie

promettait trop de l'entendre pour n'être pas disposé à ne point l'écouter.

— Je vous écoute, continua l'académicien en présentant un fauteuil au vicaire et en s'asseyant lui-même.

— Monsieur, reprit l'abbé Marcellin, vous n'ignorez pas que c'est sur mon conseil, sur mon injonction paternelle que Mme de Bruval a sollicité de vous une entrevue qui devait lui être bien pénible. J'avais pensé que vous pouviez être d'un grand secours à cette mère malheureuse et impuissante à diriger ses deux enfants. J'attends de votre loyauté quelques explications pour savoir si je dois me repentir de mon conseil et le mettre au nombre des fautes dont je demande le plus vivement pardon à Dieu.

— Je ne sais pas, monsieur l'abbé, répliqua M. Emmerie d'un ton légèrement ironique, à quelles conditions vous prétendiez me voir exercer la tutelle que Mme de Bruval m'a remise. Je regrette de n'avoir pas reçu à cet égard vos instructions, je veux dire vos conseils.

— Mes conseils, monsieur, eussent été bien simples. Faites, vous aurais-je dit, que ces enfants soient dignes de leur mère; faites que cette pauvre martyre n'ait pas à rougir plus tard de celui des deux qu'elle devra presser sur son cœur.

— C'est-à-dire, répondit l'académicien, qu'on

m'a pris pour déchiffrer une énigme, et que je dois démêler un secret que la voix du sang n'a pas encore livré. Je vous dirai, monsieur l'abbé, que je me suis très-scrupuleusement occupé du problème, et que le doute est plus violent que jamais. Quant à ces enfants, qui doivent être orphelins (et le prudent M. Emmerie appuya sur ce mot), quant à ces deux jeunes gens qui n'auront jamais de père, je me suis efforcé de leur créer des relations, et de les présenter dans un monde où ils pussent trouver un jour un appui solide, une protection certaine.

— Je sais, dit l'abbé en regardant l'académicien avec tristesse, que vous avez ajouté l'ambition à leurs défauts ; je sais que M. Simon embrasse une carrière qui n'adoucira pas l'âpreté de son humeur, et que Mlle Simone doit être présentée à la cour. Est-ce bien là, monsieur; ce que la tendresse alarmée de Mme de Bruval attendait de vous, et croyez-vous que vous préparez ainsi le pardon et l'amour dans l'âme des enfants?

— Je croyais qu'en me faisant l'honneur de me prendre pour confident, dit avec fierté M. Emmerie, Mme de Bruval s'en rapportait entièrement à moi ; qu'en un mot, j'étais un tuteur, et non pas seulement un précepteur obligé de rendre des comptes.

— Vous étiez plus que cela, monsieur : vous étiez et vous êtes un père responsable devant Dieu.

— Eh bien! j'ai agi comme un père. Si M. Simon est mon fils, il n'aura pas à se plaindre de la carrière que je lui ai choisie; si Mlle Simone est ma fille, je la place dans un monde digne d'elle et de moi.

— Prenez garde, monsieur, dit l'abbé Marcellin avec sévérité, le monde qui peut apprendre un jour que vous êtes le père de Mlle Simone, vous jugerait d'une façon bien implacable s'il savait dans quel but vous présentez cette jeune fille au château.

M. Emmerie, qui s'attendait à cette insinuation, ne broncha pas. Il se contenta de répondre en souriant :

— Je m'étonne, monsieur l'abbé, que vous attachiez de l'importance aux propos du monde, vous un homme de Dieu!

— Les propos du monde, quand ils sont calomnieux, doivent être méprisés; mais quand ils témoignent d'une réprobation unanime pour un acte contraire à la morale et à la famille, il faut les écouter comme la voix de Dieu.

— Et que dirait cette voix infaillible?

— Elle dirait que vous avez sacrifié vos enfants à votre ambition, et que vendant une jeune fille chaste et pure, vous en avez fait...

— Si le monde disait cela, interrompit brusquement M. Emmerie, le monde dirait une impertinence.

— Il le dira, n'en doutez pas, monsieur, continua avec fermeté M. Marcellin, et je suis honteux que vous me preniez pour un impertinent, mais je l'ai déjà dit, moi !

M. Emmerie sourit et s'inclina, comme on fait devant un adversaire qu'on n'a aucun moyen poli de contredire; puis il reprit, après un petit silence :

— Je vois, monsieur l'abbé, que nous ne sommes pas parfaitement d'accord sur la meilleure façon de diriger l'éducation de ces deux enfants. Mais vous me permettrez de préférer mes idées aux vôtres, et si je regrette de n'avoir pas votre assentiment, je me console en pensant que j'ai celui de quelques-uns de vos supérieurs ecclésiastiques, et celui d'un de vos éminents collègues, le judicieux abbé Lemerle.

— Monsieur, répliqua l'abbé, la conscience ne relève que de Dieu. Elle ne fait rien par obéissance et par discipline.

— Mais c'est presque de l'hérésie, cela ! En tout cas, monsieur l'abbé, c'est l'épigramme de la Congrégation.

— Je suis chrétien et je suis prêtre, voilà les seuls titres qui m'imposent. Je ne connais pas d'autre contrôle extérieur pour mes actions.

— Cette fierté, monsieur l'abbé, je veux dire cette rigueur de principes, pourra vous nuire.

» Ils ne voient pas que mon enthousiasme pour la bonne cause, que ma haine du ministère, que mon zèle pour l'Église, que mon culte littéraire, que tout ce que j'aime et tout ce que je hais, c'est l'expansion au dehors de cette colère, de cette rage, de cette passion, de cet amour.

» Ah! s'il était aussi facile d'avoir raison de cette belle et imposante jeune fille que de tous ces hommes vaniteux et intrigants! Mais qu'est-ce que le génie, la diplomatie, toutes les puissances terrestres, près du charme opiniâtre de ces deux grands yeux? Je briserais tout, je renverserais le trône, je pulvériserais l'autel si je voulais: je ne pourrai peut-être jamais obtenir qu'elle entr'ouvre ses lèvres pour me dire: Je t'aime!... »

» On parle d'une combinaison ministérielle qui ferait arriver M. Emmerie au pouvoir. Nous combattons dans le journal pour ce résultat merveilleux. Je serais alors secrétaire général, chef du cabinet... Mais, d'autre part, la Congrégation n'a pas une confiance absolue dans ce nouveau converti. On lui demande des gages. J'ai été interrogé; il m'a bien fallu avouer que M. Emmerie ne pratique pas beaucoup. On m'a questionné pour savoir si je l'abandonnerais: le puis-je? le journal n'est pas encore assez solide

pour se passer de son influence. Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit très-sensible à la menace que je lui ai faite un jour de dire tout haut ce que je pense tout bas des liens mystérieux qui nous unissent. J'ai besoin de lui... A moins d'y être contraint par ceux qui ont autorité sur ma conscience, je ne le trahirai pas...

» J'ai demandé à Simone si elle avait parlé de moi à son amie; elle m'a avoué que non, ou plutôt elle m'a fait entendre que je n'avais rien à espérer. Rien? J'espère tout, au contraire. Il est impossible que Dieu ne fléchisse pas ce cœur! A quoi servirait donc la foi, si elle ne devait pas être récompensée?

» Valentin Girod m'accable de son amitié. Ce pauvre garçon n'est pas bête, mais il est sot. Il a tout juste assez d'esprit pour être charmant; il n'en a point assez pour ne pas devenir fade et insupportable à la longue. Il me chante les louanges de Simone. S'il ne ménageait pas ma modestie fraternelle, il ne mettrait pas de bornes à ses confidences, à ses hyperboles. Ce bonheur plat et partagé m'irrite. Oh, non! l'amour que je ressens n'est pas semblable à cette passion douce qui les béatifie et qui les transporte au septième ciel. Simone, jusqu'ici impérieuse, violente, sans pitié et sans pudeur, devient soumise, paisible, pieuse et pudique. Elle trouve l'apaisement et la perfection dans ce péché d'intention qui m'ir-

ferme, les mains croisées, le front baissé, l'abbé Marcellin se disait :

— Il faudrait peut-être savoir tromper! J'ai eu tort de commencer par M. Emmerie. Le voilà prévenu; les autres le seront bientôt. Ils peuvent m'écraser, je ne puis pas les démasquer. Mon Dieu! voilà la plus rude épreuve de ma vie; comment vaincre le mensonge, sans mentir ou sans voiler un peu la vérité? J'avais moins peur de Maillart que je n'ai peur de M. Emmerie. Mourir, c'est si peu de chose! mais dissimuler!...

Le pauvre vicaire se creusait la tête pour inventer les combinaisons les plus machiavéliques, et il n'arrivait qu'à imaginer des fourberies si élémentaires qu'elles avaient l'innocence de la vertu. Quand il fut devant la porte de Mme de Bruval, il se trouva aussi dépourvu qu'en sortant de chez M. Emmerie.

— Bah! murmura-t-il avec un sourire de résolution gaie et vaillante, en agitant la sonnette, le bon Dieu m'inspirera; cela vaut bien les inspirations du diable.

Et le saint homme entra chez la baronne en fredonnant un verset de psaume : c'était sa *Marseillaise*.

Mme de Bruval était au salon avec Simone. Elles examinaient précisément ensemble une robe magnifique, commandée pour la cérémonie de la présenta-

tion. La jeune fille s'extasiait avec un abandon sans arrière-pensée, quand elle songeait que cette jupe splendide traînerait sur ses talons, que ses épaules s'épanouiraient dans ce corsage, que cette ceinture élégante mesurerait sa taille ; elle sautait de joie et était presque tentée d'embrasser la robe. M. Marcellin sentit que le combat serait violent. L'étoffe était un adversaire: Toutefois, décidé à tout et se jetant à corps perdu dans la bataille, il salua avec un sourire si complétement épanoui, que la baronne, peu habituée à cette belle humeur, courut à lui en tendant les deux mains, comme pour recevoir un présent.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous nous apportez une bonne nouvelle ; parlez vite !

— Oh ! répondit M. Marcellin, qui profita finement de l'occasion, je n'ai pas besoin d'apporter de la joie, j'en trouve assez.

— Ne redoutez pas l'abondance, dit avec un accent mélancolique la pauvre baronne, et ne craignez pas de nous rendre trop heureux !

— C'est que je n'apporte aucune nouvelle, répondit l'abbé qui voulait faire le rusé et l'ironique. Je savais qu'on était ici en grande gaieté, je me suis mis d'avance à l'unisson, voilà tout !

Il est impossible de décrire le ton inoffensif avec

lequel fut débité ce petit sarcasme que M. Marcellin crut fort méchant.

La baronne, étonnée et désappointée, poussa un soupir ; quant à Simone, qui avait à peine fait une révérence au vicaire et qui s'était remise à adorer sa robe, elle regarda l'abbé avec des yeux étincelants d'orgueil et les lèvres frémissantes d'un sourire triomphant.

— Est-ce que vous nous blâmez ? demanda-t-elle.

— De quoi vous blâmerais-je ? répliqua M. Marcellin, qui était enchanté du tour de la conversation. Les belles robes ne sont jamais trop belles pour parer les anges !

Simone contempla d'un air effaré l'abbé pour bien s'assurer que c'était lui qui parlait, et, se retournant vers la baronne :

— Maman, dit-elle, voilà M. Marcellin qui me débite des galanteries... angéliques.

— Pourquoi pas, mademoiselle ? riposta le saint homme qui tâchait de grimacer un sourire profane. Pensez-vous qu'il serait plus à propos d'entamer un sermon devant ces brillants préparatifs ?

— Tenez, monsieur l'abbé, vous en voulez à ma robe, dit Simone en riant, vous machinez quelque anathème. Allons, parlez, tonnez, je suis brave, et je suis entêtée.

— Oh ! je me garderais bien de lancer l'anathème

contre une si belle étoffe, répondit M. Marcellin en continuant son badinage, elle est innocente, et elle n'a pas de mauvais desseins!

— J'entends, reprit Simone avec un rire qui fit vibrer ses belles dents, c'est moi la coupable !

— Vous, coupable ! s'écria l'abbé en protestant avec sincérité, et sans plaisanter cette fois. Non, mademoiselle ; victime ! peut-être.

— Ah! mon Dieu, cette robe aurait-elle des poisons, des philtres ?

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda avec inquiétude la baronne, qui étudiait, depuis son arrivée, l'accent persifleur de son vieil ami.

L'abbé garda un instant le silence; il se demandait, avec un véritable battement de cœur, s'il devait dire tout ce qu'il savait, tout ce qu'il soupçonnait. L'instant était décisif. Ces petits propos étaient le cliquetis de la bataille, fallait-il escarmoucher encore ou attaquer de front?

— Bah ! en avant! et Dieu me soit en aide ! se dit mentalement le saint homme, qui reprit avec une dignité toute paternelle :

— Mademoiselle Simone, vous êtes fière et brave; si je vous demandais une grande preuve de courage qui fût en même emps une action agréable à Dieu, me la donneriez-vous?

— Monsieur l'abbé, s'il n'y a pas de piége sous vos paroles, je vous réponds, oui!

— Eh bien, donnez-moi cette robe!

— Voyez-vous, le traître! s'écria la jeune fille. Qu'en feriez-vous de ma belle robe, monsieur l'abbé? une chasuble? une bannière?

— Non, mademoiselle, je la suspendrais derrière l'autel de la Vierge, comme font les marins qui ont échappé à un naufrage.

— Quelle tempête me menace?

— Ce n'est pas la tempête que je redoute pour vous; vous avez dans l'âme quelque chose d'héroïque qui méprise le danger violent, apparent; mais, à votre âge, mon enfant, il y a des périls secrets, des dangers masqués par un plaisir. En un mot, je vous le demande avec l'autorité d'un ami qui ne s'est jamais senti mieux inspiré, n'allez pas à la cour!

La baronne avait pâli et regardait l'abbé avec terreur. Pour que M. Marcellin se prononçât avec cette décision, après avoir fait un violent effort sur lui-même en affectant une gaieté si étrangère à ses habitudes, il fallait qu'il y eût un péril réel, pressant. Quel était-il? qui l'avait révélé? Elle n'osa interroger et s'assit muette et tremblante.

— Comment, monsieur Marcellin, disait Simone avec un ton charmant de reproche, vous, un homme d'expérience, vous, un sage, vous en êtes encore à ces

préjugés sur la cour? Mais c'est un endroit fort honnête! On y fait son salut tout comme ailleurs. Ne craignez rien, monsieur l'abbé, et laissez-moi ma robe.

— Mademoiselle, je ne parle pas de dangers imaginaires. Je n'ai pas l'esprit lugubre, j'ai vu trop de choses terribles pour cela. Je parle de dangers certains.

— Expliquez-vous alors. Quel danger me menace?

— Et si je ne pouvais pas m'expliquer, dit l'abbé en secouant tristement la tête.

— Vous voulez que je m'immole de confiance. Eh bien, non! Je sais ce que je suis, je sais ce que je veux, je ne crains pas la cour, et, pour quelques coquetteries, je ne serai pas perdue.

— Mais s'il suffisait de votre présentation seule pour qu'un scandale eût lieu?

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas. Et Simone, naïvement étonnée, ouvrait de grands yeux.

— Ah! ne me comprenez pas, car vous êtes dans votre brusquerie, pleine d'innocence; et je ne vous fais pas l'injure, mon enfant, de vous accuser ni de vous soupçonner; mais l'ambition humaine a des ressources de perversité si étranges; mais il faut souvent à la politique de si singuliers, de si effroyables moyens pour arriver à son but. On fait des calculs odieux sur la frivolité, sur la vanité d'une jeune fille. On croit qu'elle se laissera prendre aux étincelles des

diamants, comme les alouettes au miroir. Présenter à la cour la sœur d'un journaliste !...

— Ah! si mon frère est pour quelque chose dans ma présentation, dit Simone, en interrompant avec violence, vous avez raison, monsieur l'abbé, il doit s'y trouver quelque chose de funeste et de honteux.

— Je ne dis pas cela, mademoiselle, murmura M. Marcellin, dont le cœur palpitait d'espérance; M. Simon lui-même est un jeune homme inexpérimenté ; il ne sait pas les périls auxquels vous êtes exposée ; il obéit, comme vous obéissez.

— Je comprends tout, s'écria la baronne, à laquelle peut-être quelques soupçons étaient déjà venus et qui se défiait de la parole de M. Emmerie. Mon enfant, écoutez M. Marcellin, il vient vous sauver, je vous en prie, je vous en conjure, renoncez à cette idée.

— Je suis donc la seule à ne pas comprendre, dit Simone avec fermeté, ou plutôt, monsieur l'abbé, et vous, madame, sachez-le, je ne veux pas comprendre. J'irai à la cour et j'en reviendrai digne du respect des honnêtes gens.

— Il vaudrait mieux ne pas y aller, mon enfant, insinua doucement l'abbé Marcellin.

— Mais je ne puis pas reculer, répliqua Simone résolûment. J'ai promis; tout le monde connaît mon violent désir à cet égard.

— Eh bien! ma fille, demanda avec hésitation Mme de Bruval, si je vous le défendais... ou plutôt si j'avais l'air de vous le défendre?

— On ne croirait pas à cette défense, madame. Les étrangers ont des droits sur moi, je m'en rapporte aux protecteurs que vous m'avez choisis; d'ailleurs, ajouta la rieuse enfant, cette robe doit bien m'aller, je serai belle. Je ne veux pas manquer d'égards à la couturière du château. Rassurez-vous, monsieur l'abbé; quel qu'il soit, le sang que j'ai dans les veines me préservera toujours d'une infamie. Vous avez bien fait de me signaler un danger. Je veux le voir et lui faire honte. Je vous donnerai ma robe pour en faire une bannière, mais après le triomphe.

La baronne jeta un regard d'angoisse à l'abbé Marcellin; elle s'alarmait de l'opiniâtreté de Simone. Le prêtre se sentait vaincu.

— Ce n'est pas à vous, mademoiselle, que Dieu reprochera le scandale, dit-il avec gravité; mais souvenez-vous un jour que nous vous aurons avertie, si vous vous sentez jugée sévèrement, si ce monde qui vous flatte, qui vous pousse, qui vous perd aujourd'hui, vous abandonne et vous déchire; si la calomnie, s'en tenant aux prétextes que vous aurez volontairement fournis, vous prive de toute amitié honorable.

— Ah! mon Dieu, répondit en riant Mlle de Bruval, est-ce que je deviendrais laide et méchante à la cour?

— Pauvre enfant! reprit l'abbé avec une commisération paternelle, vous que j'aurais voulu voir un jour sainte et chaste épouse, aimant mieux votre mère en acceptant des devoirs nouveaux, fière d'une union glorieuse...

— Est-ce que vous me condamnez au célibat? demanda Simone, qui se sentait toute remuée par la pensée de son amour.

L'abbé garda le silence; la baronne joignit les mains et se mit à prier Dieu.

— Répondez, monsieur, est-ce que sérieusement il y aurait danger pour moi de ne pas trouver de mari?

— Oh! des maris, on en trouve toujours, dit M. Marcellin avec une ironie qui ne lui était pas habituelle.

Simone fronça ses beaux sourcils et vint se poser devant le vicaire :

— Si j'aimais quelqu'un, croyez-vous donc que celui-là m'estimerait assez peu pour douter de moi?

— Si vous aimiez, mon enfant, il serait de votre devoir de fiancée chrétienne de ne pas exposer celui dont le nom deviendrait le vôtre à vous défendre

contre la malignité humaine. Si vous aimiez, vous ne seriez plus libre de braver l'opinion.

L'abbé Marcellin sentait confusément qu'il y avait plus que de la curiosité dans ces questions de Simone, et que le hasard allait le servir.

Simone pâlit, puis rougit; elle baissa la tête, réfléchit un peu et regarda le prêtre avec une expression de douceur et de soumission qu'on ne lui avait jamais vue.

— Eh bien! mon père, lui dit-elle en tremblant, j'aime et je suis aimée!

— Oh mon Dieu! s'écria la baronne qui se leva épouvantée, est-ce un nouveau malheur?

— Non, madame, c'est le salut, répondit l'abbé Marcellin qui lisait dans les yeux de la jeune fille et qui voyait resplendir l'amour dans toute sa force juvénile, dans toute sa pureté.

— Oui, madame, oui, ma mère, dit Simone dont les beaux yeux s'emplirent de larmes, monsieur l'abbé dit vrai; si quelque chose peut répondre de moi, c'est cet amour que vous ignoriez, mais dont je n'ai pas à rougir. J'aime M. Valentin Girod, j'en suis aimée; je me plaisais au mystère de notre petit roman, le voilà fini. Quand vous le voudrez, ma mère, il me demandera en mariage.

— Quoi qu'il arrive, Simone, dit la pauvre baronne

[illegible] le [illegible] [illegible]. Il [illegible] par la [illegible].

— Vous permettrez que je ne le sois pas par le malheur, n'est-ce pas, ma mère? dit Simone, en présentant [illegible] le front à Mme de Bruval.

L'abbé Marcellin [illegible] de ce dénouement inattendu, ce succès [illegible], dû à l'explosion d'un sentiment auquel il n'eût peut-être pas osé recourir, comme [illegible] de son éloquence. [illegible]gnait tout le machiavélisme de ses pauvres petites roueries, mais lui emplissait le cœur de joie et d'espérance. Il faisait plus qu'éloigner un péril, il était en voie de conquérir une âme. Aussi, bénissant des yeux et de la main ce groupe de la mère et de la fille :

— Mon Dieu, dit-il à voix haute, je vous rends grâce! Dieu d'amour, c'est souvent par l'amour terrestre que vous manifestez votre puissance! Qui m'eût dit que je trouverais un auxiliaire dans la passion qui ne sert ordinairement que la vanité?

— Vous croyez donc avoir vaincu, dit Simone qui s'était agenouillée devant Mme de Bruval et qui se tourna à demi en le regardant avec un sourire.

— Oh! mon enfant, dit l'abbé Marcellin, vous avez déjà infligé un assez rude échec à mon éloquence, ne faites pas encore tort à la voix de votre cœur.

— Oui, je suis vaincue, reprit la jeune fille en se relevant ; c'est l'égoïsme qui a triomphé de mon or-

gueil, j'ai eu peur de n'être pas un jour la femme de M. Valentin, voilà tout. Je me suis sentie faible, tremblante, quand j'ai mis en regard la gloriole de traîner mes falbalas à la cour avec la possibilité d'être méprisée par M. Valentin. Mais la cour! Je n'y allais que pour lui! s'il veut que j'y sois présentée, il m'y présentera lui-même, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? Cela vaudra mieux. Quant à monsieur mon frère, quant aux autres, ils seront désappointés. J'étais donc destinée à servir de pincettes pour tirer les marrons? Les misérables! Comme si j'avais besoin d'autre chose que de devenir sa femme. Car vous consentirez, n'est-ce pas, ma mère?

— Quel changement! disait la baronne ravie. Oui, va! je consens à ton bonheur qui te rend belle et sainte. Les autres perdent leurs enfants quand l'amour les prend; moi, j'y gagne une fille.

— C'est dommage pour la robe, dit Simone en riant, elle m'allait bien. Vous avez raison, monsieur l'abbé, cette étoffe était prédestinée. Faites-en un ornement pour la Vierge!

— Oh! non pas, il faut la garder pour la corbeille, reprit le bon abbé, qui n'avait plus d'effort à faire pour se mêler à la gaieté de Simone. Vous serez bien belle avec ces beaux atours, madame Girod!

— Je ne la suis pas encore, monsieur l'abbé!

— Mais me raconteras-tu comment cet amour,

dont je n'ose pas te gronder aujourd'hui, a pris naissance, demanda la baronne, en attirant à elle Simone, qu'elle baisa au front avec tendresse.

— Très-volontiers, ma mère. Écoutez, monsieur l'abbé, c'est une confession, et je vous la dois d'autant plus que vous vous êtes fait de confiance mon complice.

— C'est vrai ! Je suis votre complice ; tâchez de ne pas me faire faire de gros péchés, dit avec bonhomie l'excellent homme en prenant place à côté de la baronne.

Alors, Simone raconta avec ingénuité, dans tous ses détails, l'origine et les divers incidents de son amour. Elle épancha doucement son cœur devant ces deux témoins, qui se regardaient avec un sourire et qui priaient Dieu de la bénir. On gagna mille lieues de terrain sur le chemin du paradis pendant cette conférence. Simone se révéla tout entière avec sa nature franche et impétueuse. Elle fit pleurer des larmes de reconnaissance et de bonheur divin à la baronne, quand elle raconta comme l'amour la purifiait et la rendait meilleure.

— Ah ! si un pareil amour pouvait naître dans le cœur de Simon, s'écria la pauvre Antonine, je serais la plus heureuse des mères, et je n'aurais besoin de personne !

Simone se mordit les lèvres et garda le secret de

Simon. Elle ne se croyait pas autorisée à une indiscrétion; d'ailleurs, elle savait si bien que l'amour de son frère n'était pas partagé, qu'elle jugeait inutile de révéler cette passion sans retour.

— Ma fille, reprit la baronne de Bruval, la main de Dieu est dans toute cette aventure; sachons mériter qu'elle ne se retire pas de nous. C'est votre intercession, monsieur l'abbé, qui nous vaut tout ce bonheur.

— Ce sont vos vertus, madame, répondit l'abbé.

— Je vais resserrer la robe et écrire à Mme de Brignolles, dit Simone avec mutinerie en prenant sa toilette de présentation et en la malmenant un peu.

— Prenez garde, mademoiselle, dit M. Marcellin, n'ayez pas trop de dépit : je croirais à des regrets. Les bonnes résolutions doivent rester calmes.

— Vous avez peur, monsieur l'abbé, que je ne déchire votre bannière.

— Non, mais votre robe de noces, répliqua le vicaire.

— Simone, reprit Mme de Bruval, c'est à moi à prévenir la vicomtesse de ton refus. Puisque j'ai une fille, j'ai droit d'exercer les fonctions maternelles. Je vais écrire aussi à cet amoureux qui entre l'épée au poing dans ma famille. Je dois le remercier de ce qu'il ne t'a pas enlevée.

— Oui, remerciez-le, ma mère, puisque son amour m'a convertie.

— Quant à miss Simpson...

— Oh! grâce pour elle, elle aime tant la lecture! D'ailleurs, vous n'aurez plus besoin de ses services; moi je serai longtemps encore avant d'y recourir. Laissez-la doucement prendre sa retraite. C'est bien assez de jouir de la stupeur qu'elle va montrer!

— Que dira Simon? ajouta la baronne en redevenant sérieuse.

— Il ne dira pas ce qu'il pense, soyez-en certaine; mais au fond, il ne sera pas fâché de ce dénoûment. Je le sers peut-être plus ainsi qu'en allant au château.

— Que veux-tu dire?

— Rien! je fais des conjectures.

— Allons! chacun à sa tâche, reprit l'abbé en se levant. Moi, je vais dire la messe.

— Vous prierez pour nous, dit la baronne.

— Je prie surtout pour les gens heureux, répondit l'abbé en souriant, car le bonheur éloigne et le malheur rapproche de Dieu.

— Ah! monsieur l'abbé, vous devriez me faire croire que vous n'avez pas beaucoup prié pour moi, dit Mme de Bruval avec mélancolie.

L'abbé ne répondit rien, mais un rire silencieux et pourtant sublime comme le plus beau cantique d'ac-

tions de grâces illumina sa figure. Il eut presque une auréole visible, tant son regard eut d'infini. Les deux femmes furent éblouies de cette transfiguration de la charité, et Simone sentit son âme se fondre en prières et en adoration.

Comme l'abbé Marcellin entrait à Saint-Germain des Prés, on lui remit une lettre par laquelle on le priait de passer à la Grande-Aumônerie.

— Déjà! dit le saint homme en repliant cette lettre avec calme.

Et il monta à l'autel sans qu'aucune agitation extérieure trahît de l'amertume et du désappointement.

Cette lettre voulait être une précaution, elle ne fut qu'une vengeance. Quand il se présenta à la Grande-Aumônerie, M. l'abbé Marcellin y fut doucement et indirectement blâmé de ses tendances à s'introduire dans l'intérieur des familles ; on lui fit comprendre, à demi-mot, qu'il déplaisait à de hauts personnages, et que, dans son intérêt même, on croyait devoir lui conseiller d'accepter des offres pour une permutation qui l'enverrait en province et appellerait à Paris un jeune prêtre dont le zèle pouvait être utile.

M. Marcellin accepta les remontrances avec la placidité d'un esprit supérieur aux railleries humaines ; il ne fit aucune objection et comprit fort bien que cette prière pour une permutation deviendrait le len-

demain un ordre de changement, surtout quand on apprendrait son triomphe.

En effet, le lendemain, l'abbé Marcellin fut informé qu'il devait quitter Paris. Cet homme, que les bourreaux et la tyrannie avaient respecté, était chassé par quelques brouillons de sacristie. Mais, comme nous l'avons dit, cette rigueur arrivait trop tard et manquait d'à-propos. Simone refusa absolument de se laisser présenter, et les câlineries de Mme de Brignolles, les piéges qu'essaya de lui tendre M. Emmerie furent impuissants devant sa résolution froide et arrêtée.

M. Valentin Girod vint faire sa cour en famille et fut officiellement accepté comme prétendu.

Que pensa Simon du refus de sa sœur? nous ne pourrions le deviner au juste, si nous n'avions pas la ressource dont nous avons déjà usé de feuilleter les pages de son journal intime.

XV

Voici ce qu'écrivait Simon de Bruval sur son journal intime :

« Je sors de chez M. Emmerie; malgré son masque,

j'ai lu sur son visage; il est cruellement désappointé du refus de Simone. La combinaison ministérielle dans laquelle il devait entrer est compromise par cet échec; personne ne veut plus le soutenir, depuis qu'on sait que Mme du Cayla n'aura pas de rivales. Le salon de la vicomtesse de Brignolles est en flammes; c'est un concert de malédictions contre l'académicien assez maladroit pour arranger cette intrigue qui échoue au moment décisif. La vicomtesse, qui devait présenter Simone, est furieuse; si l'on ne commençait pas à se dire à l'oreille que je ne suis pas le frère de ma sœur, je crois que je serais enveloppé dans la disgrâce.

» ... Fragilité de l'ambition humaine! voilà un des hommes les plus habiles de ce temps-ci qui dresse des plans merveilleux; il met tout en œuvre, il s'associe toute une coterie active, puissante, il l'intéresse à sa réussite, et il suffit de l'entêtement d'une jeune fille amoureuse et des scrupules d'un honnête homme pour que tout cet échafaudage s'écroule, pour que ces diplomates soient vaincus! C'est risible, mais aussi c'est effrayant! La vertu est décidément une force, et je comprends la politique de Mme de Maintenon.

» M. Emmerie s'est vengé en faisant éloigner l'abbé Marcellin. Il espère peut-être ainsi, en isolant la baronne de Bruval, avoir de nouveau raison de Simone;

vain espoir! C'est moi, maintenant, qui l'exhorterais à la résistance.

» Cette aventure me tiendra lieu d'enseignement. Les femmes sont de mauvais auxiliaires; on ne peut rien appuyer de stable sur l'édifice de leur vanité. L'amour de l'Église est, au fond, la seule base inébranlable. M. Emmerie est tombé, mais le parti auquel il avait fait des promesses reste debout, je m'y attache plus que jamais. Ce pauvre M. Emmerie, avec son esprit, son audace, il fait pitié. J'ai trouvé le défaut de la cuirasse de cette morgue, de cette majestueuse suffisance : la peur du ridicule. Qu'importe à M. Emmerie qu'on l'estime peu, pourvu qu'on le trouve fort! mais s'il devient ridicule, il est mort. Et je sens bien que cette crainte le tourmente. S'il avait réussi, tous les gens le proclamaient le rival heureux de M. de Talleyrand. La déconvenue de Simone l'expose à des reproches qu'on entend déjà siffler aux oreilles : « Ce pauvre M. Emmerie, dit-on tout bas, de façon à être entendu, depuis qu'il n'a plus l'échelle des grandes dames, il en est réduit à escompter le crédit des ingénues, mais les ingénues lui font banqueroute. »

» Je vois bien à sa pâleur que cet incident l'exaspère. Il ne remettra plus les pieds chez la baronne de Bruval...

» Simone est radieuse, depuis que son amour a la

sanction de la barônne, depuis que le mariage est une chose officielle, elle éclate d'orgueil et de joie ; elle a des airs de bienveillance et même d'amitié pour moi ; on dirait qu'elle me protége. Ce bonheur trivial ne me rend pas jaloux ; cette ambition de ménage me paraît plate, et quand je vois Simone sourire finement à son Valentin, qui lui sourit bêtement, je suis tenté de rire aux éclats.

» Car, je ris, je prends ma part extérieure de cette fête de famille ; mais je souffre ; Sophie ne fait pas attention à moi, elle me traite comme un être sans danger pour elle ; quelquefois pourtant il me semble qu'elle lit ou qu'elle veut lire dans mon cœur. Alors elle se détourne, s'éloigne ; je lui inspire de la peur ou de la répulsion. J'ai été tenté de lui écrire, de lui raconter mes tortures, mes rages, de lui dire : « Ayez pitié de moi ! je suis mauvais, vous me rendriez bon ! » — Mais elle rirait de ma lettre ; c'est bien assez d'avoir la folie d'écrire ces confessions pour moi seul, sans courir le risque de me confesser encore à elle !

» Sophie vient presque tous les jours ; elle cause avec Simone du trousseau, des apprêts du mariage. On fait devant moi mille projets, et jamais on ne m'y associe. Je suis là, j'écoute, je fais semblant de lire ; quelquefois la patience m'échappe, je veux me mêler à ces jeunes filles, mon approche les glace. Simone

fai un effort visible pour ne pas s'en aller, et Sophie a une réserve dédaigneuse qui me remplit de colère. Je suis donc maudit ! j'ai donc en moi un signe fatal qui éloigne la confiance et l'affection ! Oh ! si je me venge jamais de ces moqueries, je les ferai trembler toutes deux ! Est-ce que Dieu, qui punit les fautes des pères dans leur postérité, frappe en moi l'enfant de l'amour auquel il refuse l'amour ?...

» ... Je viens de rencontrer Sophie et Simone se préparant à aller aux Tuileries ; elles étaient belles, et c'était vraiment un couple à ravir l'œil d'un peintre que ces deux jeunes filles éclatantes, Simone blonde, Sophie brune, toutes les deux montrant leurs dents blanches à chaque mot, c'est-à-dire à chaque sourire, se serrant l'une contre l'autre, comme pour mieux faire ressortir le contraste de leurs charmes différents ! J'ai offert de les accompagner. Mlle Girod m'a refusé avec un grand sérieux, j'ai cru qu'elle tressaillait d'effroi sous mon regard. Simone m'a dit :

» — Nous ne voulons pas, mon cher, t'enlever à tes travaux ; la conversation de deux jeunes folles comme nous ne serait d'aucun profit pour un homme politique comme toi !

» Et me disant adieu de la main, Simone a en-

traîné son amie. Miss Simpson m'a fait la révérence. Je suis resté debout, seul, les regardant fuir, en me laissant un parfum et un murmure de leurs robes de soie, qui me poursuivent encore. Le soleil les enveloppait; la brise faisait voler derrière elles le bout de leurs écharpes, qui semblaient des ailes.

» J'ai senti mon cœur se gonfler, déborder d'admiration et d'amour. J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré des larmes qui me brûlaient les joues! Oh! je serai aimé ou je serai haï! mais je ne veux pas être indifférent à cette jeune fille. Ce soir, elle doit venir dîner à la maison, j'éloignerai bien Simone pendant un quart d'heure; je veux lui dire tout ce que j'ai dans l'âme.

» M. de Nolac, qui doit trop à M. Emmerie pour ne pas le détester, m'a raconté sur mon protecteur des anecdotes, des bruits, des cancans qui sont la parodie de sa dignité extérieure. Il paraît que cet homme ne renonce pas à plaire; mais, hélas! à qui plaît-il? Et dans quel but? La galanterie appliquée à la politique est la plus cruelle, la plus dégradante, la plus lourde des épreuves. M. Emmerie est un faux homme supérieur; il a une théorie qu'il applique à toutes les femmes, et dont il prétend se faire un

moyen de parvenir. Cette débauche calculée et appropriée à l'ambition me fait pitié. Hypocrite envers les femmes pour les intéresser à sa vanité, M. Emmerie est obligé de se montrer encore une fois hypocrite envers le monde pour lui cacher ses désordres. Cette double hypocrisie trahit la faiblesse. L'homme véritablement habile n'a qu'un masque; c'est l'intrigant qui en met plusieurs. . . . . .

. . . . »

Nous n'aurons plus besoin, sans doute, de faire des emprunts au journal intime de Simon, car désormais les événements vont se précipiter. Les conséquences de toutes ces passions en éveil vont se dégager des prémisses. Nous le répétons, on ferait injure au simple narrateur de cette histoire en s'offusquant des laideurs qu'il a dévoilées. Le monde est une vallée d'hypocrisie; ce n'est pas outrager Dieu que d'en être persuadé. L'immoralité consisterait à présenter cette hypocrisie comme nécessaire; mais, en l'étudiant comme une maladie, on rend hommage à la vérité, à la franchise qui est la santé de l'âme. Encore une fois, M. Emmerie, Simon et quelques autres sont les malades; Simone est en voie de guérison; la baronne de Bruval vit déjà de

la vie immortelle; l'abbé Marcellin est le guérisseur : c'est lui mon héros.

Les deux jeunes filles rentrèrent de cette promenade aux Tuileries dont parlait Simon, avec cette fleur de gaieté, avec cette bonne humeur souriante qu'elles apportaient depuis quelque temps à la pauvre Antonine, comme une espérance, comme une consolation. La baronne avait pleuré le départ de M. Marcellin ; elle lui écrivait. Mais ces lettres ne remplaçaient pas ces entretiens dans lesquels le saint homme la soutenait et la dirigeait. Isolée au milieu d'un bonheur si nouveau pour elle qu'elle n'osait y croire, jouissant de l'amitié de Simone, mais se demandant parfois avec terreur ce qu'elle deviendrait si elle découvrait un jour que Simon seul était son enfant, Mme de Bruval était inquiète et sentait le vide autour d'elle. Quand elle voyait Simone, quand elle entendait ce ramage des amoureux, alors elle osait rêver à l'avenir ; mais la figure froide et pâle de Simon apparaissait-elle au milieu de ce tableau, la pauvre mère était reprise de ses effrois et se disait que le repos n'était pas fait pour elle.

Simone et Sophie passaient presque toutes les journées ensemble. Depuis surtout que Mlle de Bruval avait nettement annoncé son refus d'aller au château, Mlle Sophie admirait et adorait son amie. L'une ne devait pas être plus présentée que l'autre : dès

lors, plus de jalousie. Au retour de la promenade, les deux jeunes filles s'étaient installée dans le salon, et leur babil mordant et entrecoupé de beaux rires sonores abrégeait les instants. Sophie, quand elle n'était pas sur son trépied de pythonisse, était une bonne et charmante jeune fille. La précocité de ses sensations et de ses analyses ne lui faisait tort que quand elle se trahissait en vers. Mais lorsqu'elle oubliait son esprit, pour laisser aller son cœur, cette enfant que la gloire n'avait pas encore gâtée était affectueuse et simple:

Simon rentra de meilleure heure que de coutume ; il salua silencieusement les deux amies et s'installa dans un fauteuil. La gaieté se glaça tout à coup aux lèvres des deux jeunes filles. La phrase commencée fut interrompue.

— Je vous gêne, dit Simon qui était plus pâle que d'habitude et qui baissait les yeux.

— Un peu, dit Simone.

— Fort peu, ajouta Sophie.

— Eh bien! je m'en vais, reprit le sournois qui ne fit aucun mouvement pour s'en aller.

On attendait. Après quelques minutes de silence, voyant que la promesse de Simon était une feinte, les deux amies se regardèrent eu soupirant; elles n'osaient reprendre devant lui le cours de leurs folles confidences. Sophie, dépitée, se leva, fit le tour du

salon, heurta dans un angle une harpe qui poussa un soupir, et s'arrêtant aussitôt, elle se mit à tirer quelques sons de l'instrument, alors fort à la mode. Elle en jouait, sinon avec habileté, du moins avec grâce.

— Tu as raison, dit Simone qui l'encouragea du regard.

Les doigts de la Muse parcouraient avec une vivacité qui tenait de la colère toutes les cordes, leur arrachant des cris plutôt que des sons, les irritant, pour ainsi dire, afin de les mettre de moitié dans sa mauvaise humeur.

Simon souriait de ce dépit ; il s'approcha de sa sœur, et, pendant que Sophie accumulait préludes sur préludes et cherchait une mélodie qui traduisît sa pensée, il dit à Simone :

— Je vous suis donc bien insupportable?

— Non, mais tu nous as surprises dans des caquetages qui ne méritent pas une oreille masculine.

— Écoute, Simone, si tu as quelque pitié des douleurs des autres, regarde-moi et écoute-moi.

Simone leva les yeux et vit du feu dans les prunelles de son frère.

— Tu aimes et cet amour te rend indulgente. Viens-moi en aide. Tu sais si ce que j'éprouve est un sentiment profond et sincère!

dont je n'ose pas te gronder aujourd'hui, a pris naissance, demanda la baronne, en attirant à elle Simone, qu'elle baisa au front avec tendresse.

— Très-volontiers, ma mère. Écoutez, monsieur l'abbé, c'est une confession, et je vous la dois d'autant plus que vous vous êtes fait de confiance mon complice.

— C'est vrai! Je suis votre complice; tâchez de ne pas me faire faire de gros péchés, dit avec bonhomie l'excellent homme en prenant place à côté de la baronne.

Alors, Simone raconta avec ingénuité, dans tous ses détails, l'origine et les divers incidents de son amour. Elle épancha doucement son cœur devant ces deux témoins, qui se regardaient avec un sourire et qui priaient Dieu de la bénir. On gagna mille lieues de terrain sur le chemin du paradis pendant cette conférence. Simone se révéla tout entière avec sa nature franche et impétueuse. Elle fit pleurer des larmes de reconnaissance et de bonheur divin à la baronne, quand elle raconta comme l'amour la purifiait et la rendait meilleure.

— Ah! si un pareil amour pouvait naître dans le cœur de Simon, s'écria la pauvre Antonine, je serais la plus heureuse des mères, et je n'aurais besoin de personne!

Simone se mordit les lèvres et garda le secret de

Simon. Elle ne se croyait pas autorisée à une indiscrétion; d'ailleurs, elle savait si bien que l'amour de son frère n'était pas partagé, qu'elle jugeait inutile de révéler cette passion sans retour.

— Ma fille, reprit la baronne de Bruval, la main de Dieu est dans toute cette aventure; sachons mériter qu'elle ne se retire pas de nous. C'est votre intercession, monsieur l'abbé, qui nous vaut tout ce bonheur.

— Ce sont vos vertus, madame, répondit l'abbé.

— Je vais resserrer la robe et écrire à Mme de Brignolles, dit Simone avec mutinerie en prenant sa toilette de présentation et en la malmenant un peu.

— Prenez garde, mademoiselle, dit M. Marcellin, n'ayez pas trop de dépit : je croirais à des regrets. Les bonnes résolutions doivent rester calmes.

— Vous avez peur, monsieur l'abbé, que je ne déchire votre bannière.

— Non, mais votre robe de noces, répliqua le vicaire.

— Simone, reprit Mme de Bruval, c'est à moi à prévenir la vicomtesse de ton refus. Puisque j'ai une fille, j'ai droit d'exercer les fonctions maternelles. Je vais écrire aussi à cet amoureux qui entre l'épée au poing dans ma famille. Je dois le remercier de ce qu'il ne t'a pas enlevée.

triste, tu m'as horriblement agacé les nerfs avec tes gammes ; je voudrais pleurer, ma bonne Sophie, j'ai peur, il me semble que nous sommes en danger.

— Allons, tu es folle ; c'est quelque méchanceté que t'aura débitée ton aimable frère.

— Oh non ! reprit avec vivacité Simone, il se corrige bien, ce pauvre Simon, il fait de son mieux. Je suis convaincue qu'il a un cœur tout comme un autre.

— C'est possible, dit Sophie en faisant la moue, mais il ne l'a pas placé comme celui des autres.

— Tu le détestes donc?

— Moi!... Tu me fais des questions indiscrètes, ma chère Simone.

— Et tu me fais, toi, des réponses bien cruelles.

On passa dans la salle à manger. Simon vint s'asseoir avec la placidité ténébreuse qui était le signe habituel de son visage. Soit qu'il eût puisé du calme dans la prière, comme il l'avait dit, soit qu'il eût concentré toute sa puissance pour dominer le tumulte de son cœur, il fut triste, mais froid; personne n'eût soupçonné les fureurs qui couvaient dans ses veines. Simone, qui le guettait, ne surprit rien de suspect.

— Il l'ennuiera, se dit-elle intérieurement, mais il ne l'irritera pas ; je puis les laisser ensemble.

Comme l'avait fait remarquer Simon, la baronne

de Bruval, en quittant la table, prit son livre d'heures et annonça qu'elle allait à l'église. Elle avait fait un vœu qui devait durer jusqu'au mariage de sa fille. Simone offrit gaiement de faire les honneurs du salon à son amie et à son frère; puis, tout à coup, feignant de se souvenir d'une lettre à écrire :

— Je vous laisse un instant, dit-elle à Simon et à Sophie.

— Je vais avec toi, se hâta de dire Mlle Girod.

— Et moi, je ne veux pas de toi, répliqua la pauvre Simone, dont le cœur battait fort; je ne sais pas écrire devant un témoin; tu m'empêcherais de chercher mes mots dans le dictionnaire.

Sophie se résigna et vint s'asseoir devant un guéridon chargé d'albums. Une lampe placée sur cette table la mettait en pleine lumière; Simon dans l'ombre, presque dans l'obscurité, la regardait avec ivresse. Elle lui semblait ainsi vêtue de clarté. Il se sentait presque défaillir au moment de tenter l'épreuve suprême.

— Si je n'allais pas pouvoir me lever! se dit-il tout à coup en remarquant le tremblement de ses jambes. Si la voix allait me rester dans le gosier! pensa-t-il en se trouvant la bouche amère et sans salive. Il serra son front dans les deux mains, remua les lèvres comme s'il disait une prière et appelant tout son courage, tout son amour et toute sa haine à

son aide, il quitta sa chaise et vint lentement se placer devant Sophie.

Celle-ci, qui avait entendu le mouvement régulier de ses pas, leva la tête et rencontra son regard. Ce qu'elle lut dans ses yeux lui parut sans doute effrayant, car elle poussa un petit cri et voulut sortir.

Simon s'empara doucement de la main de Sophie.

—Est-ce que je vous fais peur? demanda-t-il avec une voix entrecoupée.

— Peut-être, répondit presque involontairement Mlle Girod.

— Comment, moi le frère de votre amie, moi l'ami de votre frère, moi qui serai de votre famille par le mariage de ma sœur, je vous inspire de l'effroi! Et, en arrachant ces mots du fond de sa poitrine, Simon pâlissait encore.

— De l'effroi? Non, monsieur, vous ne m'en inspirez pas, répondit Sophie qui reprenait son air de reine et de Muse; je me suis mal expliquée, c'est de l'embarras que je voulais dire.

Il y eut un intervalle de silence.

— Pourquoi donc êtes-vous embarrassée devant moi? reprit au bout de quelques instants Simon qui étranglait.

— Parce que vous ne me traitez pas comme l'amie

de votre sœur, comme la sœur de votre ami, répondit Sophie avec un doux accent de reproche; parce qu'au lieu d'être avec moi simple, franc, naturel, vous m'abordez avec la réserve d'un étranger, les réticences d'un ennemi.

— Un ennemi, moi! s'écria Simon en joignant les mains.

— Oui, un ennemi, répéta Sophie Girod en le regardant en face; on en a de plusieurs sortes; je sens que vous êtes le mien.

— Moi, reprit encore Simon, vous haïr! Mais au contraire, si vous saviez, Sophie, quel secret m'étouffe, me torture et me donne cet air contraint que vous interprétez si mal...

— Votre secret, monsieur, je ne vous le demande pas, se hâta de dire Sophie qui voulut se retirer.

— Il faut pourtant que vous le sachiez, continua résolûment Simon en arrêtant ses regards grands ouverts et comme tout effarés sur Mlle Girod et en lui barrant le passage.

— Je le sais peut-être, répondit Sophie avec une expression de dédain qu'elle ne sut pas réprimer.

— Vous savez que je vous aime? demanda Simon qui assembla tout son courage.

— Oui, je le sais.

— Et je vous fais horreur, n'est-ce pas? Oh! ne

répondez rien, ajouta-t-il, un mot de mépris me tuerait. Laissez-moi vous dire ce que j'ai souffert, ce que je souffre... Mais, puisque vous savez que je vous aime, qu'ai-je besoin de rien ajouter? C'est Simone qui vous a prévenue?

— Simone ne m'a rien dit, répondit Sophie Girod, mais je vous ai deviné.

— Et... vous me haïssez, vous! dit Simon en prenant les deux mains de Sophie dans les siennes.

— Pourquoi vous haïrais-je? vous ne m'avez fait encore aucun mal. (Elle appuya sur le mot *encore.*) Je vous plains, voilà tout.

— Vous me plaignez! mais celui qu'il faut plaindre c'est celui qui passe indifférent auprès de vous. Ah! vous voir, vivre de l'air que vous respirez, presser votre main, c'est déjà une récompense; c'est, dans une torture inouïe, une joie suprême.

— Monsieur Simon, dit froidement la belle Sophie, laissez-moi me retirer; je regrette que vous ayez rompu un silence qui, en respectant nos sentiments réciproques, permettait des rapports de famille et d'amitié désormais impossibles.

— Oh! vous ne vous en irez pas sans m'avoir dit un mot, une parole d'espoir, de consolation.

— Je m'en irai sans avoir répondu à des confidences qui m'ont attristée d'abord, qui m'outrage-

raient en se renouvelant, reprit Sophie avec hauteur.

— Je vous en conjure, dites-moi qu'un jour, force de sacrifices, d'amour, d'adoration et de larmes, j'aurai raison de cette froideur.

— Jamais! dit implacablement Sophie.

— Jamais!... répéta Simon dont l'œil brillait, dont le visage pâle s'animait, dont la fièvre envahissait le cerveau. Jamais!... C'est un mot impossible!... Je veux que vous m'aimiez, Sophie; vous m'aimerez!

— Prenez garde, monsieur; au nom de votre sœur, de votre mère, de Dieu, de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous adjure de ne plus dire un mot, de sortir d'ici ou de me laisser libre d'en sortir.

— Prenez garde à votre tour de me braver! reprit Simon dont l'amour furieux et provoqué brisait enfin toute entrave et qui arrivait à ce paroxysme de réaction violente qui est le dénoûment du *Tartuffe*. Ah! vous invoquez ma sœur qui n'est peut-être pas ma sœur, et ma mère qui n'est peut-être pas ma mère! Est-ce que j'ai d'autres sentiments, d'autre amour, d'autre foi dans l'âme que votre pensée? Vous m'avez détourné de toutes mes résolutions, vous avez troublé ma piété, vous avez compromis mon salut éternel. Je veux du bonheur pour tout cela!

— Taisez-vous! taisez-vous, monsieur, dit Sophie avec indignation, vos propos sont des offenses;

je ne faisais que vous plaindre, je vais vous mépriser!

— Eh bien! méprisez-moi donc pour quelque chose, dit Simon hors de lui en essayant de prendre Sophie dans ses bras et de l'approcher de ses lèvres.

— Au secours! au secours! s'écria Sophie qui se raidit contre l'étreinte de Simon et lui mit ses deux mains crispées sur le visage.

La porte s'ouvrit avec violence, Simone entra, et comme une lionne se jeta sur son frère, qu'elle s'efforça de repousser.

Simon lâcha prise en poussant un cri. Il sentit une goutte de sang sur sa joue; les mains de Sophie l'avaient déchiré. L'excès de sa fureur le calma tout à coup. Il recula, regarda les deux jeunes filles qui se pressaient dans les bras l'une de l'autre et dont la sainte colère transfigurait la beauté; il se sentit bas, misérable, écrasé devant cette double et resplendissante image de la jeunesse pudique.

— Oh! je me vengerai! et vous me payerez cher cet affront, leur dit-il les dents serrées avec rage.

Puis, se cachant la figure dans les mains, il sortit.

XVI

En se retrouvant seules, Simone et Sophie se regardèrent avec une sorte d'épouvante. Puis les larmes vinrent détendre leur courage.

— Oh! le monstre! s'écria Simone en sanglotant sur l'épaule de son amie; pardonne-moi.

— Pourquoi te pardonnerais-je? répondit Sophie.

— Je vous avais laissés seuls, parce qu'il m'avait suppliée de lui permettre cet entretien. J'espérais que l'amour l'avait purifié, adouci. Mais non, Dieu n'accorde pas à tous ce miracle, j'aurais dû te prévenir.

— Me prévenir? C'était inutile. Je savais bien quel sentiment M. Simon avait pour moi. Quand tu nous as laissés, je m'attendais à ses paroles. Je ne t'en veux pas; je te plains d'avoir un tel frère.

— Oh! il n'est pas mon frère, dit Simone avec énergie, j'en atteste tous les élans de mon cœur qui m'éloignent de lui! C'est une fatalité qui nous fait vivre sous le même toit.

— Qu'allons-nous devenir, ma pauvre Simone? Je ne peux plus m'exposer à le rencontrer. Tu viendras me voir. Le regard qu'il nous a jeté en s'en allant m'a donné le frisson. Il se vengera.

— Ne crains rien, reprit Simone avec un mouvement de tête héroïque. Les hypocrites n'ont plus d'armes quand ils sont démasqués. Nous avons pour nous défendre, toi ton frère, moi mon fiancé, et Dieu qui bénit la jeunesse et l'amour. Je ne le crains pas !

— Oh ! dit Sophie avec un air de doute, il nous sera fatal.

— Tais-toi, tu es folle, répondit Simone en essayant de sourire, mais en pâlissant; tu m'ôterais de mon courage, avec tes idées noires. Je me fais un plaisir de voir sa mine quand nous nous retrouverons en présence. Je crois que tu l'as un peu égratigné, et j'ai la preuve maintenant qu'il a un peu de sang dans les veines !

— Ne plaisante pas, Simone; ou plutôt ne cherche pas à me tromper ; au fond, tu as aussi peur que moi.

— Eh bien, c'est vrai ! reprit Simone en frappant du pied: je ne veux plus rester dans la même maison que lui ; je m'en vais avec toi.

Sophie réfléchissait.

— Écoute, dit-elle après quelques minutes de méditation, il y a peut-être un moyen de l'empêcher de nous nuire: c'est de paraître indifférentes à son injure. Si nous gardons un secret absolu sur ce qui s'est passé, si tu n'en parles pas à la baronne de

Bruval, que ce récit affligerait bien inutilement ; si, quand tu le reverras, tu n'as ni raillerie cachée, ni mépris apparent dans tes paroles, peut-être bien que, se sentant moins embarrassé, moins humilié, il préférera l'oubli à des menaces et à l'hostilité. Le ridicule peut le rendre impitoyable ; mais imposons-nous la contrainte de le traiter gravement, sérieusement : peut-être alors nous saura-t-il gré de notre réserve !

— Lui pardonner ! s'écria Simone dont les instincts fiers reprenaient le dessus ; trembler devant lui ! moi qui le prenais en pitié et qui l'aimais presque !

— Il ne s'agit pas de lui pardonner, mais il s'agit de mettre un peu de prudence dans notre conduite. D'ailleurs, si mon frère savait ce qui s'est passé, crois-tu qu'il n'aurait pas le droit de s'offenser ? Pense à ton amour, à ton mariage, ma chère Simone ; ne semons pas de haine entre nos deux familles. C'est bien assez des rancunes de M. Simon !

— Tu as raison, ma chère Sophie, tu es la sagesse dans toute sa beauté. C'est dommage. Il est bien dur de garder en soi tant de mépris. Mais, j'y pense : comment expliquera-t-il ses égratignures, car il est décidément balafré ?

— Ne ris pas ainsi, dit Sophie, car je croirais que tu as toujours peur, et je tremblerais à mon tour.

— Pourquoi trembler ? Parce que tu as légèrement éraillé son masque béat ; ce sont les seules traces de la vertu qu'il puisse porter au visage ! Tu l'as décoré, ma chère.

— Chère folle ! tu es vaillante. Donne-moi de ta force, dit Sophie en l'embrassant.

— Ma vaillance est peut-être de la poltronnerie, mais, à nous deux, nous saurons bien le vaincre.

Les deux amies se séparèrent, gardant chacune au fond de l'âme une angoisse, une terreur. Elles sentaient bien que Simon était incapable de pardonner, et elles s'attendaient à quelque représaille sournoise ou violente.

Pourtant, les apparences semblèrent faites tout d'abord pour les rassurer. Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, Simon écrivit à la baronne de Bruval que ses occupations nécessitaient une habitation temporaire de sa part au bureau du journal ; et huit jours après ce premier avis, il profita de l'absence de Simone pour venir annoncer respectueusement à la baronne qu'il quittait la France. M. Emmerie était chargé d'une mission extraordinaire en Russie, et l'emmenait comme secrétaire.

Mme de Bruval dit à Simon, en lui tendant la main :

— Je vais prier Dieu, mon fils, pour qu'il veille sur vous.

— Et pour qu'il me tienne éloigné le plus longtemps possible, n'est-ce pas, madame? répondit Simon avec ironie.

— Si vous devez, en effet, n'avoir jamais pitié de moi, repartit la baronne avec une dignité triste, il vaut mieux, pour les lois sacrées de la famille offensée par vous, que vous restiez longtemps éloigné. La solitude ne fait souffrir que moi ; nos réunions sont des outrages à Dieu.

— Je vous laisse Simone, qui charmera cette solitude.

— Simone est en effet ma seule joie, ma seule espérance, et je pourrais dire mon seul enfant, mon fils, si je n'étais disposée à vous aimer aussi, quand vous m'aimerez ; mais Simone va me quitter, elle se partagera entre deux familles ; elle aura d'autres devoirs. Je vais être bien seule. Pensez quelquefois à cette solitude. A distance, les torts s'amoindrissent et disparaissent ; vous me pardonnerez d'être votre mère, quand vous ne me verrez plus.

— Vous parlez toujours, madame, comme si nous pouvions être tous les deux vos enfants. Il me semble que Simone est trop visiblement reconnue pour que je sois autre chose qu'un étranger dans sa famille.

— Un étranger! vous, Simon? Ah! vous méconnaissez mon cœur. Par les larmes que vous m'avez

coûtées, par le supplice dont vous avez été l'instrument providentiel, par les doutes que je n'ai pu dissiper, vous m'êtes cher, et si dans votre enfance j'ai eu des torts, si je n'ai pas, à force de tendresse, contraint votre affection, mon repentir, ma douleur devrait vous attendrir.

— C'est précisément par respect pour cette douleur que je m'éloigne. Je sens bien que je suis un embarras dans cet intérieur; quand Simone vous fait sourire, j'arrive comme une ombre lugubre, et j'efface la joie. Mon départ vous délivre. Je serais un épouvantail pendant la noce. D'ailleurs, vous avez voulu que j'eusse de l'ambition, j'en ai!

— Partez donc, mon enfant, et quelque sentiment que vous ayez dans l'âme, comme je ne puis être votre juge, je vous bénis du fond du cœur.

Simon s'inclina et baisa la main de la baronne. Comme il se relevait et se disposait à se retirer, Mme de Bruval lui dit :

— Vous n'attendez pas Simone pour lui faire vos adieux?

— Oh! Simone ne me tiendra pas rigueur. Elle n'est pas trop exigeante sur les devoirs fraternels, répondit Simon avec un singulier sourire.

Mme de Bruval n'ajouta pas un mot. Elle le suivit du regard, se demandant tout bas si elle devait voir dans ce départ une menace ou un allégement à ses

douleurs. Comme elle ignorait ce qui s'était passé, elle ne s'expliquait pas facilement que Simon, appuyé par une coterie puissante, pouvant faire son chemin sous l'habile direction de l'abbé Lemerle et du salon de Mme de Brignolles, appartenant à la rédaction d'un journal qui comptait dans l'opinion, sacrifiât tous ses avantages pour suivre M. Emmerie en Russie. Elle ne savait pas non plus que Simon était une sorte de sentinelle placée auprès de l'académicien pour le surveiller, beaucoup plus que pour l'aider.

Quand Simone apprit que son frère partait le jour même, qu'il était parti et que son absence pouvait aussi bien durer quelques années que quelques mois, elle eut un soupir de satisfaction, un éclair de joie, un dégonflement du cœur qui se traduisit par des chants. Ainsi le mauvais génie était vaincu ! Il se retirait de la lutte; plus de crainte, plus de ces causes d'irritation qui aigrissaient à chaque instant sa belle humeur. Elle courut à la baronne, et lui embrassant les deux mains avec une vivacité enfantine :

— Oh! maman, lui dit-elle, comme nous allons être heureuses! Je suis bien votre enfant, moi, toute seule! Simon n'est rien, il n'est pas votre fils, pas mon frère, c'était un étranger qui vous torturait. Il est parti. Bon voyage! nous pourrons nous aimer!

— Tais-toi, Simone, disait la pauvre Antonine

en souriant à demi, ne tente pas le malheur, et prends garde de dire des paroles téméraires; jusqu'à ce malheureux testament, il nous faut tout redouter.

— Oh ! pour ma part, je ne crains rien ! Il ne sera donc pas là comme un témoin sinistre quand je me marierai ! J'avais peur de sa présence. Je regrette que M. Emmerie soit absent; j'aurais eu du plaisir à l'offusquer de mon mariage; nous ferons venir l'abbé Marcellin. Écrivez-lui, ma mère; moi je cours prévenir Sophie, et si je rencontre M. Valentin, je lui dirai que vous l'attendez, n'est-ce pas? pour fixer définitivement le jour.

— Tu me donnerais confiance, si je pouvais espérer du bonheur, dit la baronne.

— Pourquoi ne pas espérer, ma mère ? L'espoir est une prière ; désespérer, c'est blasphémer !

Et Simone s'échappa du salon en appelant à grands cris miss Simpson, pour qu'elle l'accompagnât chez son amie. La pauvre miss Simpson, qui n'osait plus ouvrir un livre depuis qu'elle savait à quel point sa lecture lui avait fait oublier ses devoirs, était toujours préparée, équipée pour des promenades et des courses. Car Dieu sait si les préparatifs du mariage nécessitaient des sorties fréquentes !

Simone entra comme un tourbillon dans la chambre, dans le sanctuaire de la jeune Muse :

— Victoire ! victoire ! s'écria-t-elle, nous triomphons !...

Elle s'arrêta tout à coup. Mlle Sophie Girod, surprise, dans les larmes, se levait pâle et les traits contractés, pour lui tendre les mains, en essayant de cacher quelque chose.

— Qu'as-tu donc? demanda Simone alarmée.

— Rien, rien, tu le sauras plus tard ! Mais que disais-tu donc en entrant, quelle est cette victoire?

— Oh! ma chère, plus de terreur ! Simon est parti pour longtemps; il est en Russie, et ne reviendra peut-être pas avant un an.

— Il est parti, dis-tu? répliqua Sophie Girod avec précipitation. Oh! alors, je comprends tout, et je puis tout te dire! Le lâche! il s'est bien cruellement vengé!

— Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? Parle, parle vite!

— Tiens, regarde. Et Sophie prit sur une table, derrière elle, un journal froissé par ses mains convulsives.

— Qu'est-ce que c'est que cette feuille?

— Lis!

— Est-ce que je peux lire? J'ai le sang à la tête, des larmes dans les yeux; dis-moi ce qu'il y a là.

— Ce journal est celui auquel M. Simon travaille, et ce qu'il y a là sur cette page, qu'une main perfide

m'a adressée, c'est ma honte, c'est mon déshonneur, c'est un article infâme qui calomnie toutes mes aspirations, qui interprète odieusement tous mes succès.

— Et c'est Simon! Oh! le lâche! Il part après la vengeance et avant le châtiment!

— Avais-je raison de trembler? demanda la pauvre Sophie en éclatant en sanglots et en tombant dans un fauteuil.

— Pardonne-moi, s'écria Simone en se jetant à ses genoux, c'est moi qui t'ai exposée à ses insultes; mais, va! je te vengerai.

— Ah! ne sois pas sa sœur et ne me venge pas, dit avec vivacité Sophie Girod; à quoi me servirait de l'humilier encore? La blessure en serait-elle moins reçue, et le monde en aura-t-il moins envenimé la plaie? S'il était resté, j'aurais fait tous mes efforts pour te cacher ce nouveau chagrin. Moi, qu'une vocation fatale entraîne peut-être, je suis destinée à bien d'impudentes railleries. C'est là ma première épreuve. La gloire des femmes participe toujours du martyre, et je suis tentée de croire à mon avenir, puisque je commence à être outragée.

Sophie Girod, en parlant ainsi, était radieuse de défi, d'enthousiasme pour la souffrance. Simone l'embrassa en se relevant.

— Mais que faire? demanda-t-elle.

— Garder à nous deux ce secret que je voulais

d'abord garder seule. Puisque M. Simon est parti, je te le confie sans crainte. Tu ne compromettras pas ton bonheur en cherchant à me venger.

— Comment! c'est à moi que tu songes?

— Pour qui veux-tu donc, ma pauvre Simone, que j'aie des égards? Nous serons sœurs dans quelques jours. Mais surtout que mon frère et ta mère ne sachent rien. Qu'il n'y ait pas entre Valentin et toi ce souvenir que ton frère a peut-être voulu laisser. La baronne n'a pas besoin de ce nouveau calice. Le mal est fait, empêchons qu'il ne se propage. J'ai un orgueil qui me guérira. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec tristesse, hors toi et mon frère, je n'aime personne et personne ne m'aime. Je ne suis pas fiancée, je ne le serai peut-être jamais. Une jeune fille poëte, cela fait peur, quand cela ne fait pas pitié. Cette calomnie infernale ne bouleverse rien dans ma vie. Laissons-la tomber. J'ai ma conscience qui m'absout, ton amitié qui me venge, la vue de ton bonheur qui me consolera.

— Oh! tu es un ange! reprit Simone en lui baisant les mains. Je comprends qu'il n'ait pu te voir sans t'aimer; mais je ne comprends pas, si lâche, si misérable qu'il soit, qu'il ait cru t'aimer, sans se sentir transformé et sanctifié par toi!

Les deux jeunes filles continuèrent pendant quelque temps cet entretien, où les imprécations contre Simon se mêlaient à des rêves d'avenir. Elles se sen-

taient l'une et l'autre atteintes d'une flèche empoisonnée, et elles s'efforçaient de l'arracher ou de se persuader qu'elles n'en mourraient pas; mais, comme après la scène violente de la rue Taranne, elles gardaient bien des alarmes sous leur assurance de convention, et la vérité grondait, comme un pressentiment sinistre, sous le mensonge de leur confiance. On vint les prévenir que M. Valentin les attendait au salon.

— Il sait tout, dit Simone, en se dressant pâle et tremblante. Il vient te jurer qu'il te vengera, c'en est fait de notre amour!

— Pourquoi cesserait-il de t'aimer pour un crime dont tu es la première victime? dit Sophie, qui commençait à trembler aussi; allons, du courage! A nous deux, nous viendrons à bout de sa colère. Et, d'abord, n'ayons pas l'air d'avoir pleuré. Sourions: tiens, remets tes cheveux en ordre; prend ce bouquet, cela te donnera une contenance et cela te cachera le visage. Moi, je n'ai besoin de rien. Tu vas voir si je suis forte!

Et se tenant par la main, modulant un rire, comme une *prima donna* module une gamme avant d'entrer en scène, pour s'essayer et se préparer, les deux jeunes filles, les deux sœurs, allèrent au salon où M. Valentin les attendait. Elles firent à la porte une courte station, échangèrent un regard, un baiser des yeux,

et elles entrèrent en riant. Ce fut en riant et en chantant aussi que M. Valentin les accueillit.

— Il ne sait rien, se dirent les jeunes filles en échangeant un signe rapide.

— Elles ne savent rien, se dit Valentin qui leur serra la main avec transport.

Des deux parts, on se trompait avec tendresse.

— Qu'est-ce que j'apprends, s'écria le jeune officier, ce sournois de Simon, qui part sans me dire adieu! c'est mal. Aussi je vais lui écrire une grosse lettre d'injures!

Et il riait plus fort, en pressant les mains de Simone. Il ne mentait pas, d'ailleurs; il était résolu à souffleter de loin son futur beau-frère par une lettre : il venait d'apprendre qu'il était parti depuis trois heures.

— Qu'est-ce qui nous vaut ta visite? demanda Sophie avec une ombre de soupçon.

— Qu'y a-t-il d'étonnant dans la visite d'un frère? Et puis, je savais que tu n'étais pas seule; Mme de Bruval, qui m'a envoyé un petit mot, m'a annoncé que Mlle Simone était ici. Je ne suis pas de service aujourd'hui, je viens passer une heure avec vous. Est-ce que je vous dérange?

Tout en parlant ainsi, au lieu de s'asseoir, Valentin se promenait à grands pas, fredonnait tour à tour dix refrains différents, venait regarder l'heure à la pen-

dule, et tambourinait avec ses doigts sur le globe de verre.

— Si tu n'es pas de service, lui dit sa sœur, tu n'as pas besoin alors de faire tant d'exercice; ces marches et ces contre-marches nous étourdissent. Assieds-toi.

Valentin s'assit, joignit les mains, fit craquer ses jointures, bourdonna quelques notes, et se leva tout à coup, repris de sa tarentule.

— Décidément, dit Simone avec un effort, vous ne pouvez pas rester en place.

— C'est que j'ai trop de bonheur, reprit Valentin. Vous savez que Mme de Bruval m'a écrit pour fixer le jour: je viens de la voir, d'en causer avec elle, et je vais en parler à ma mère. Ah! je compte les minutes qui me rapprochent de ce moment tant désiré!

— Vous êtes bon de m'avoir choisie et aimée, dit Simone avec une câlinerie qui était un piége, moi qui n'ai pas de fortune, qui vis dans un mystère que je vous ai confié, moi qui n'ai peut-être pas le droit de porter le nom que je porte, moi qui suis une orpheline. Vous me donnez un nom, une famille, de la gloire... car vous en aurez!

— Moi, de la gloire? répondit Valentin. Un militaire sait-il jamais si une balle ne fauchera pas demain ses lauriers! Il est vrai, se hâta-t-il d'ajouter, que nous sommes en paix, que la guerre est finie,

et que j'ai toutes les facilités pour faire mon chemin... aux Tuileries. Cette gloire-là ne fera pas de jaloux.

— Eh bien! je m'en contente, dit Simone qui cherchait à lire dans ses yeux. Et je suis bien certaine que vous me sacrifieriez tout, si je vous le demandais: votre ambition aussi bien qu'autre chose, vos affections aussi bien que vos haines.

— Que dites-vous là, ma chère Simone? je n'ai pas de haine dans le cœur, puisque votre amour n'y laisse plus de place.

Valentin, en achevant ces mots, dits avec une galanterie qui était une précaution, se dirigea vers la porte.

— Tu pars déjà! s'écria sa sœur en courant à lui, où vas-tu?

— Je vais chez ma mère.

— Tu avais une heure à nous donner et tu nous redois cinquante minutes.

— Ah! c'est que le temps passe vite auprès de vous.

— Valentin, tu es trop galant aujourd'hui pour ne pas vouloir nous tromper. Tu nous caches quelque chose?

— Moi! Ah çà, je vous trouve d'une curiosité bien extraordinaire! C'est vous qui avez un secret.

— Nous! dit Simone; vous faites bien de l'honneur

à notre sexe de croire que nous ne vous l'aurions pas livré, ce secret, s'il existait!

— Te reverra-t-on ce soir? demanda Sophie.

— Ce soir, je ne crois pas, mais demain matin, si je puis, je viendrai vous serrer la main.

Et Valentin ouvrit la porte.

— C'est sans doute pour cela que tu ne nous serres pas la main aujourd'hui?

— Ah! pardonnez-moi. Et le pauvre Valentin prit les jolis doigts que Simone lui tendit, fut tenté de les manger de baisers, mais se contenta de les serrer un peu, afin de ne pas éveiller de soupçons.

Sophie lui tendit le front; mais il l'attira à lui, la serra deux fois dans ses bras et sortit.

Mlle Girod porta la main à sa joue.

— Il a pleuré, s'écria-t-elle. Voilà une larme! Ah! ma chère, il se passe quelque chose!

— Il t'a embrassée pour moi, reprit Simone. Je l'ai bien vu! J'aurais dû me jeter à son cou. Il nous disait adieu!

— Courons chez ma mère, il y est encore!

Les deux jeunes filles allèrent à l'appartement de Mme Girod. Valentin n'y était pas venu.

— Tu vois, il nous trompe! s'écria Simone.

— Le courage lui a manqué pour tromper sa mère, répliqua Sophie en remuant la tête.

— Mais Simon est parti!

— Il peut courir après lui.

— Oh ! je n'y peux plus tenir, reprit Mlle Girod. Je suis sa sœur, tu es sa fiancée : nous ne pouvons pas être compromises en allant chez lui ; il faut à tout prix savoir ce qui se passe.

Et appelant miss Simpson qui attendait dans la salle à manger avec la docilité d'un automate, les deux jeunes filles s'élancèrent dans l'escalier.

— Où courez-vous donc comme cela, mesdemoiselles ? dit la pauvre Anglaise effarée.

— A la caserne du quai d'Orsay, crièrent à la fois Sophie et Simone en se jetant dans un fiacre.

— A la caserne ! balbutia pleine d'horreur miss Simpson, qui n'avait jamais vu dans les romans de Mme Cottin un incident pareil.

Un quart d'heure après, le portier-consigne de la caserne répondait à ces trois dames que le lieutenant Girod était tout récemment rentré, puis sorti à cheval pour une promenade.

— Ne pouvons-nous l'attendre chez lui ? demanda Sophie.

— Mais... dit le portier.

— Je suis sa sœur, interrompit-elle avec fierté.

Le soldat s'inclina et conduisit ces trois dames à la chambre de Valentin Girod.

XVII

Simone et Sophie trouvèrent le soldat d'ordonnance de Valentin qui mettait en ordre son ménage; les deux jeunes filles s'informèrent avec empressement des instructions données par le lieutenant, de son retour probable. Qu'avait-il dit? qu'avait-il fait? Rien n'annonçait-il un projet de départ?

Le soldat répondait avec le laconisme réglementaire. Les valets de caserne sont discrets, surtout quand ils ont affaire à des dames; il n'y a pas de parenté pour eux; il n'y a que le sexe. Entrer dans des détails, c'est s'exposer à trahir l'officier. Aussi, le soldat en question, tout en souriant de l'œil plutôt que de la lèvre, se renfermait-il dans des monosyllabes et avait-il peur d'en trop dire. Quand il eut fini de donner à la petite chambre une propreté relative, il salua ces dames et se retira.

— Que faut-il croire ? dit Sophie en s'asseyant sur le bord de la petite couchette de son frère et en dénouant son chapeau.

— Nous avons peut-être eu tort de venir, répondit doucement Simone, qui se sentait au contraire aussi ravie qu'elle pouvait l'être au milieu de ses inquié-

tudes, et qui furetait des yeux dans chaque coin de a chambre.

Miss Simpson ne dit rien ; mais elle soupira en remarquant d'énormes pipes appliquées au mur. Ces instruments la choquaient beaucoup plus que les pistolets et les épées qui formaient un trophée au-dessus de la cheminée.

— Si nous nous étions alarmées inutilement ? dit Sophie qui voyait toutes les armes en place.

— Mais tu m'as dit toi-même qu'il avait pleuré en t'embrassant, reprit Simone.

— C'est vrai ! Et son inquiétude? et cette activité fiévreuse? Où peut-il être? Il est sorti à cheval, seul ; on ne part pas ainsi en voyage.

— Oh ! ma bonne Sophie, s'il allait simplement rentrer d'une promenade, que dirait-il en nous voyant ici ? C'est lui, à son tour, qui se douterait de quelque chose.

— Nous inventerions quelque bonne histoire de surprise. Tu as voulu voir sa chambre de garçon ; d'ailleurs, miss Simpson et moi, nous ôtons toute inconvenance à ta visite.

— Mais, s'il ne rentre pas seul ?

— Eh bien ! il nous présentera à ses amis ; nous sommes présentables.

Les deux jeunes filles, rassurées par l'ordre de la petite chambre, commençaient à sourire et à ne plus

voir que le côté aventureux de leur escapade. Simone, avec la curiosité un peu jalouse d'une fiancée, faisait l'inventaire.

— Quel est ce portrait-là ? dit-elle en apercevant de loin une miniature.

— C'est le mien, ma chère, reprit Sophie.

— Ah ! comme j'ai eu peur !

Elle s'arrêta devant un angle qui paraissait être le sanctuaire du jeune officier : une petite table, avec un tapis qui avait été autrefois un châle sur les épaules de sa sœur ; un encrier, des plumes, du beau papier satiné dont la vue rappela à Simone ses billets des Tuileries; quelques livres de théorie militaire mêlés à quelques Almanachs des Muses ; un roman de cabinet de lecture ; des petits colifichets de toilette, et, au-dessus, tout un musée de fétiches, de fleurs desséchées, accrochées au mur avec des épingles ; des bouts de ruban, un petit sachet, je devrais dire un reliquaire, renfermant quelques cheveux dont la nuance ne devait pas éveiller la jalousie de Simone ; toutes les sublimes niaiseries de l'amour, toutes ses superstitions, tous ses ex-voto étaient là.

Simone regardait, dévorait, faisait l'inspection ; rien ne manquait à l'appel.

— Voilà le ruban que je lui ai donné, murmurait-elle avec des tentations de le reprendre pour s'en

faire à son tour un souvenir. Comment! il a gardé aussi les fleurs! Le pauvre garçon! Va! il est temps qu'on nous marie, car sa chambre deviendrait une boutique d'herboriste.

Et elle riait doucement... pour ne pas pleurer.

Sophie, rêveuse, la contemplait avec mélancolie. Ce bonheur selon le monde et selon Dieu la rendait saintement jalouse. Serait-elle jamais aimée ainsi? Avec sa beauté, son esprit, pouvait-elle trouver dans le mariage cet idéal poétique qui l'entraînait par l'imagination à travers des régions plus tumulteuses? La visite commencée sous des appréhensions sinistres prenait un tour charmant. Ces belles jeunes filles que tous ces objets, témoignages d'amitié fraternelle ou d'amour béni, encourageaient à la curiosité, ouvraient tous les tiroirs. Qui sait si une secrète envie de provoquer un désappointement, si le sentiment qui pousse toute créature humaine à gâter sa joie n'éveillait pas en elles cet âpre besoin de tout connaître? Une chambre de caserne habitée par un frère et un fiancé, c'est bien tentant pour l'inquisition féminine! Mais Valentin était en règle avec son devoir. Aucune trace n'était visible. A peine si l'on retrouvait dans ses armoires quelques-unes de ces broderies emblématiques: bonnets, pantoufles, bourses, etc., qui sont de temps immémorial les gages donnés aux chevaliers français. Et encore ces témoignages, par

leur abandon et leur vétusté, étaient-ils surtout la preuve de son amour nouveau et fidèle.

Sophie et Simone ne songeaient plus à s'en aller.

— Attendons-le, se disaient-elles, nous saurons bien ce qui le préoccupe.

Mais ce n'était là qu'un prétexte pour rester. Elles n'étaient plus inquiètes. Il était impossible qu'on fût sorti d'une chambrette si galamment ornée pour courir à de sombres vengeances. L'amour, le bonheur, la vie respiraient là, et les armes elles-mêmes, arrangées avec coquetterie, paraissaient un trophée sentimental, et n'avaient pas l'air de vouloir servir à autre chose qu'à figurer dans les dépouilles opimes du mariage.

Pendant que Sophie et Simone se rassurent et échangent des commentaires ou des confidences à chaque amulette de la chambre de Valentin qu'elles découvrent, disons le vrai motif de la promenade du jeune officier. Une main inconnue lui avait également fait parvenir le numéro du journal où sa sœur était insultée. Valentin n'était pas sûr que le coup partît de Simon. Il ignorait la scène violente des derniers jours; toutefois, sachant bien que Simon était un des rédacteurs de *la Charte catholique*, il courut chez lui pour solliciter des explications. Simon était parti depuis trois heures environ. Il ne fallait pas songer à le rejoindre. Le plus pressé pour

Valentin, c'était d'empêcher que cette lâche calomnie ne se renouvelât, et c'était tout d'abord de la venger.

Il alla donc au bureau du journal, et demanda le rédacteur en chef. M. de Nolac le reçut.

— Monsieur, lui dit Valentin, je suis le frère de Mlle Girod, que votre dernier numéro a indignement insultée.

M. de Nolac ne broncha pas ; ses joues en avaient reçu bien d'autres. On n'a pas une femme et une conscience cotées sur les marchés pour sourciller au premier mot. Le pâle ambitieux sourit, salua et attendit.

— Je viens, monsieur, continua Valentin, vous demander le nom de l'auteur de cet article ; pour le reste, c'est à lui-même que je m'adresserai.

— Vous me demandez précisément l'impossible, répondit M. de Nolac avec cette politesse visqueuse des sc[illegible]ats du meilleur monde. Aucune loi ne nous oblige à signer. La responsabilité de cet article pèse sur toute la rédaction.

— Alors, monsieur, je me suis bien adressé, reprit le jeune lieutenant avec une colère mal contenue ; c'est vous qui, comme rédacteur en chef, me donnerez la satisfaction que j'attends.

— C'est encore là une erreur, monsieur, répliqua

M. de Nolac ; je rédige le journal, mais je ne le signe pas.

— Il n'y a donc personne alors pour répondre de vos crimes et de vos basses actions ?

Et Valentin s'avançait comme pour forcer le blême écrivain à se redresser sous sa provocation.

— Vous allez être satisfait, monsieur, reprit celui-ci avec son même sourire et en s'inclinant.

Il sonna. Le sacristain de l'antichambre entrebâilla la porte.

— Faites venir M. Briet, dit M. de Nolac.

Le colosse, qu'on venait tirer sans doute de quelque méditation profonde comme un sommeil, fit son entrée.

— Monsieur Briet, dit M. de Nolac en se levant pour se retirer, voici M. Girod qui a quelques réclamations à vous adresser à propos d'un article du dernier numéro. Il paraît que vous avez signé des offenses envers une personne qui lui est chère. Veuillez vous entendre à ce sujet.

— Quelle est cette comédie, monsieur ? demanda Valentin, en pâlissant de colère et en mettant la main sur le bras de M. de Nolac. Je n'ai pas affaire à cet homme, mais à vous. C'est assez d'ironie comme cela ; je ne sors pas d'ici que vous ne m'ayez rendu raison !

— Monsieur, je vous ai déjà dit quelle était la

règle du journal, répondit M. de Nolac. Nous nous conformons à la charte qui est notre principe et notre devise. Nous régnons, mais nous ne sommes pas responsables.

— Mais, dit le jeune homme qui perdait patience, si je me moquais de cette fiction. Vos joues, monsieur, sont bien à vous, et quand on les soufflète, est-ce aussi monsieur qui les venge ?

— Peut-être, dit avec humilité M. de Nolac, qui fit un signe au gérant.

M. Briet, spectateur impassible jusque-là, frappa sur l'épaule de Valentin. On lui disait d'agir, son rôle commençait.

— Vos armes, jeune homme? demanda-t-il.

Valentin eut un sourire de mépris.

— Eh bien ! soit, dit-il à M. de Nolac, commençons par cet imbécile. Mais quand je l'aurai tué, monsieur, je viendrai vous retrouver.

— J'espère que les explications de M. Briet vous ôteront toute envie de revenir, dit avec un sourire atroce le rédacteur en chef.

— Vous êtes de lâches gredins! s'écria le jeune officier, vous déshonorez le nom de Français! Voilà un ancien soldat dont vous avez fait un bravo. Allons, brute, si tu as tenu un sabre dans ta vie avant de porter un cierge ou un balai, dis-moi à quelle

heure je puis te couper les oreilles avant de couper celles de monsieur ?

— Tantôt, cinq heures, bois de Vincennes, porte de Saint-Mandé, à l'arme que vous voudrez, répondit le gérant qui ne parut pas ému.

— Soit ! j'aurai mes témoins, tâche d'en trouver pour ton compte qui n'aient pas été aux galères; nous nous battrons à l'épée.

Et Valentin, passant devant M. de Nolac qui n'était pas encore sorti, lui dit en ouvrant violemment la porte :

— Au revoir, monsieur.

— Adieu, monsieur, dit le journaliste.

C'était une heure après cette visite que Valentin était entré chez sa sœur. On comprend dès lors son émotion et cette feinte promenade pendant laquelle les deux jeunes filles, de plus en plus rassurées par leur besoin de bonheur, causaient et fouillaient dans sa chambre, ne se doutant pas, ne voulant pas se douter du danger que pouvait courir leur frère et leur fiancé.

Le jour baissait et Valentin ne rentrait pas.

— Allons, dit Simone avec tristesse, il nous faut partir. Adieu ! pauvre petite chambre où j'ai retrouvé ses rêves de bonheur et d'union... je ne t'oublierai jamais !

— Quel dommage qu'il ne nous ait pas surprises, répondit Sophie.

— Laissons-lui nos noms, ajouta Simone.

Et les deux jeunes filles griffonnèrent sur une belle feuille de son plus beau papier quelques doux reproches pour son absence prolongée ; puis, au grand contentement de miss Simpson, elles se disposèrent à partir.

Le soldat de Valentin parut sur le seuil de la chambre. Il était ému et cherchait à cacher son embarras.

— Mesdames, dit-il, je crois que le lieutenant ne rentrera pas ce soir.

— Lui serait-il arrivé quelque chose? demanda Simone toute frissonnante devant le trouble du soldat.

Ce dernier hocha la tête.

— Où est-il? s'écrièrent les deux jeunes filles, devinant tout à coup qu'un malheur le menaçait et que leurs pressentiments ne les avaient pas trompées.

— Je ne sais pas, murmura le soldat, mais le chirurgien est en bas qui va partir à cheval.

En une minute Simone et Sophie eurent descendu l'escalier. Sous la porte cochère de la caserne, un groupe était formé. Des officiers causaient entre eux,

et on sortait des écuries un cheval pour le chirurgien. L'aspect des deux jeunes filles qui accouraient pâles et gémissantes interrompit l'entretien. On s'écarta avec respect.

— Il est mort? balbutia Sophie en interrogeant rapidement du regard les officiers présents.

Simone était presque évanouie et se cramponnait au bras de miss Simpson.

— Grâce au ciel, non ! répondit le chirurgien, qui se prépara à monter à cheval.

Simone se redressa.

— Emmenez-nous, monsieur, dit-elle d'une voix brisée. Voici sa sœur, je suis sa fiancée.

— C'est que... l'émotion !

— Courez! nous vous suivrons, interrompit énergiquement Sophie; où est-il?

— Dans le premier pavillon du bois de Vincennes, à droite, après la porte de Saint-Mandé, répondit le chirurgien, qui était en selle et qui n'avait pas le temps de discuter l'opportunité de leur présence.

Il partit au grand galop.

— Une voiture, par pitié! demandèrent les deux jeunes filles.

Le soldat d'ordonnance de Valentin s'élança sur le quai; quelques minutes après, il ramenait un fiacre dans lequel se jetèrent Sophie, Simone et miss Simpson.

— Nous arriverons trop tard! s'écria Sophie avec des sanglots.

— Ne craignez rien, mademoiselle, reprit le soldat en grimpant sur le siége, à côté du cocher, je suis là. Et, en effet, par un hasard qui donna raison aux promesses audacieuses de cet homme, le fiacre partit avec rapidité.

Sophie et Simone se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, ne trouvant pas un mot à se dire, craignant d'échanger leurs terreurs et pleurant, invoquant Dieu par des supplications entrecoupées. La route parut bien longue. Il était nuit close quand le fiacre s'arrêta à la porte du bois; le garde, prévenu par le chirurgien, attendait. Les jeunes filles n'osèrent pas l'interroger. Il salua, et, ramassant la lanterne qu'il avait posée dans l'herbe, à ses pieds, il prit une allée à droite et les conduisit vers le pavillon où le blessé avait été transporté.

La nuit était obscure, l'ombre du bois l'épaississait encore. Se serrant l'une contre l'autre, mais n'ayant plus de larmes dans les yeux, tant l'épouvante les comprimait, arrivées à ce point de douleur et d'effroi où la raison a franchi les bornes humaines et retrouve une lucidité sinistre et calme dans une sorte de vision de l'infini, Sophie et Simone marchaient la tête baissée, d'un pas ferme, comme les martyrs qui vont au supplice. Le garde les précédait; et sa lanterne,

balancée par le rhythme de ses bras, semblait secouer la silhouette des arbres qui menaçaient de tomber sur eux. Miss Simpson suivait avec le soldat.

On arriva au pavillon. Le cheval du chirurgien, tout fumant d'une course rapide, était attaché à un arbre.

— J'ai peur! souffla Sophie à l'oreille de Simone au moment où le garde poussait la porte.

— Moi je n'ai plus peur, répondit la pauvre Simone d'une voix étrange qui sifflait entre ses dents.

Il fallut monter un petit escalier encombré de fagots et de feuilles sèches. Dans la seule chambre du premier étage, sur un lit, auquel on avait mis des draps à la hâte, Valentin était couché. Le chirurgien, debout à son chevet, lui tenait la main. Un médecin, amené sur le terrain par M. Briet, venait de se retirer. Deux jeunes officiers, dont l'un avait été témoin du duel, étaient à quelques pas du lit, absorbés dans une contemplation muette.

A genoux, devant une chandelle placée sur une table boiteuse, un prêtre, le curé de Saint-Mandé, vieillard à cheveux blancs, priait dans un gros livre d'heures, à tranche rouge, qui semblait avoir pris du sang aux linges jetés dans un coin.

Quand Sophie et Simone parurent, le chirurgien fit un geste pour recommander le silence. Le blessé pa-

raissait assoupi. Mais la recommandation était inutile. Les deux jeunes filles s'arrêtèrent au milieu de la chambre; dans une rigidité de statue. Leur âme oppressée était atteinte de cette catalepsie des premières heures de deuil qui étonne parfois le vulgaire, et passe pour de l'indifférence. Elles voyaient tout, elles se rendaient compte de tout. Le prêtre qui attendait une agonie; les amis qui n'attendaient plus rien; le chirurgien qui faisait son devoir jusqu'à la fin, rien ne leur échappa; l'une et l'autre elles sentirent que tout était dit, que la mort était venue avant elles, que la lutte était impossible, et l'angoisse qui glaçait leur sang dans leurs veines leur donnait en même temps une perception nette et distincte de tout ce qui se passait dans la chambre.

— Mon Dieu! pensa Simone, mourra-t-il sans m'avoir vue?

On eût dit que ce vœu avait une force attractive, Valentin souleva sa paupière, fit un mouvement pour se tourner de côté et aperçut les deux jeunes filles.

— Simone! Sophie! murmura-t-il, et, dégageant sa main que le chirurgien avait prise, il la leur tendit en essayant de sourire.

Les purs sentiments sont toujours héroïques.

Les deux jeunes filles s'avancèrent avec la résolution de lui cacher sa propre agonie.

— Sois calme, dit Sophie ; monsieur assure qu'il n'y a pas de danger.

— Menteuse, dit avec un reproche attendri Valentin en lui caressant les cheveux. Dites-lui donc, major, que je suis un soldat.

Simone agenouillée regardait Valentin avec des yeux agrandis et fixes qui eussent voulu lui communiquer la vie. Son désespoir participait d'une sorte de jalousie. Elle enviait la mort qui lui prenait son fiancé, son mari. Quant à Valentin, il avait peur de mourir s'il la regardait, et il ferma les yeux.

— Simone, lui dit-il, vous ne serez pas veuve.

— Non, répondit-elle, car vous ne mourrez pas.

— C'est, au contraire, parce que je meurs avant le mariage.

Simone eut la tentation de se jeter à son cou, de l'étouffer dans un dernier baiser, et de demander à Dieu la mort dans ses bras. Mais cette pensée lui sembla un sacrilége, elle joignit ses mains avec piété et s'approchant sur les genoux du pauvre mourant :

— Valentin, lui dit-elle, regardez-moi.

Le blessé comprit au son de cette voix qu'il y avait dans le cœur de Simone une vaillance sublime et qu'il pouvait la voir sans faiblir, il ouvrit les yeux, fit un effort pour s'accouder.

— Comment avez-vous su?... lui demanda-t-il.

— Est-ce que vous pouviez nous tromper ? répondit Simone qui frissonna en voyant blêmir les lèvres de Valentin.

— Eh bien ! j'aime mieux cela, reprit-il ; j'aurais trop souffert de ne pas vous voir.

— Ne parlez pas, dit le chirurgien.

— Oh ! je n'ai rien à lui dire, major, je veux seulement la regarder, vous ne me le défendez pas.

Un spasme fit tressaillir les muscles de son visage. Simone crut que le moment était venu.

— Mon père, dit-elle en se retournant vers le prêtre, ne pouvez-vous pas nous unir?

— Ma fille, je puis vous bénir, dit le saint homme qui s'approcha du lit.

Simone colla sa lèvre à la main moite de Valentin. Le curé murmura une prière. Un peu de force rentra dans la poitrine déchirée du mourant.

— Ah ! que la mort est douce, balbutia-t-il. Sophie, tu me pardonnes d'avoir voulu te venger. Tu diras à ma mère que je n'ai pas osé lui dire adieu... J'avais pour moi la justice ; c'est ce qui m'a donné trop de confiance, je me suis mal défendu... D'ailleurs, je ne lui en voulais pas, à cet homme... Il a pleuré quand je suis tombé... Vous écrirez à Simon que je ne le maudis pas.

Ce nom, à ce moment suprême, fit tressaillir les deux jeunes filles.

Valentin était épuisé par ces quelques paroles, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Un peu de sang lui vint aux lèvres.

— Mesdames, éloignez-vous, dit le chirurgien.

— Ne craignez rien, monsieur, dit Simone, nous sommes dignes de rester. Et, se raidissant contre la douleur, l'héroïque enfant regarda avec une avidité fiévreuse le beau visage de Valentin qui se décolorait.

Le râle commençait. Le prêtre lut les prières de l'agonie. Sa voix tremblotante, entrecoupée par la respiration haletante du moribond, troublait seule le silence de cette veillée solennelle. Le chirurgien, qui avait sans sourciller pansé bien des blessés et vu bien des morts sur les champs de bataille de l'Empire, mordait ses moustaches, et deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Tout à coup, Valentin parut vouloir se dresser, son souffle s'arrêta, ses mains s'étendirent, cherchant dans le vide, ses yeux tournèrent dans leur orbite, une grimace, l'empreinte formidable de la mort qui prend possession de la vie périssable du corps, tordit sa bouche, il retomba, un peu d'écume lui vint aux lèvres. Tout était fini, Simone était veuve.

Alors, par un phénomène assez ordinaire, la stupeur qui enchaînait les larmes disparut. On eût dit que les jeunes filles ne redoutaient plus de scandaliser l'âme éternelle qui avait pris son vol. L'horrible

vision de ce cher cadavre leur arracha tout à coup des transports d'épouvante; elles poussèrent des cris et tombèrent sur le lit, se débattant, appelant, invoquant, se disputant les mains et le front de Valentin. Simone eut une crise nerveuse dont on eut beaucoup de peine à la faire sortir. On ouvrit la fenêtre et on y porta la jeune fille pour que le vent de la nuit la calmât. Elle eut peur de cette obscurité qui s'étendait devant elle comme un gouffre. Elle se débattit en poussant des clameurs qui se prolongèrent dans les avenues désertes, et auxquelles les aboiements des chiens de garde répondirent. La brise faisait vaciller la flamme de la chandelle et menaçait de l'éteindre... Sophie était évanouie.

On porta les deux jeunes filles dans le fiacre. Miss Simpson et le chirurgien se chargèrent de les ramener à Paris. Le prêtre resta avec le soldat et un des officiers pour veiller le mort.

M. Briet, qui croyait en conscience avoir fait son devoir, dormit pourtant mal cette nuit-là. Le lendemain, il alla trouver M. de Nolac, essaya de lui traduire ses scrupules et ne s'apaisa que devant une promesse d'augmentation de traitement.

XVIII

Simone fut quinze jours en danger de mort ou de folie. Elle essaya de se tuer; elle voulut se laisser mourir de faim ; puis, elle sortait de ces désespoirs par des explosions terribles de colère, d'insatiable appétit de vengeance. La baronne de Bruval, que ce malheur avait frappée dans ses rêves de paix et de famille, veillait sa fille avec une sollicitude humble et repentante.

— C'est moi qui t'ai porté malheur, lui disait-elle.

Et Simone ne protestait pas, au contraire. N'était-ce pas Simon qui avait tout fait, tout préparé? N'était-ce pas son infernale méchanceté qui avait creusé la tombe sanglante où dormait son cher Valentin? Et la baronne ne pouvait-elle pas être la mère de Simon? Simone se considérait comme veuve; la bénédiction du prêtre lui paraissait avoir été un sacrement. Aussi voulut-elle porter le deuil des veuves. L'abbé Marcellin, prévenu du malheur, accourut à Paris. Simone lui dit :

— Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que j'avais raison de déchirer ma robe de noces.

— Ma fille, répondit le bon prêtre, les noces de la

terre ne sont que des fiançailles ; les véritables unions se font au ciel, dans le sein de Dieu.

La pauvre enfant éprouvait une répugnance qu'elle essayait parfois, mais en vain, de dissimuler, pour demeurer chez la baronne. Il lui semblait voir un abîme entre elle et Mme de Bruval, qu'elle ne pouvait se résoudre à séparer de Simon. L'abbé Marcellin, qui surprit ces mouvements du cœur, en parla courageusement à son amie.

— Laissez faire le temps, lui dit-il, la douleur, en la purifiant, la mènera à Dieu et la ramènera à vous ; il faut passer quelque chose à l'égoïsme d'un premier désespoir.

Antonine, qui n'en était plus, hélas! à discuter avec son calice, consentit au départ de Simone qui voulut aller vivre avec Sophie. Cette cohabitation des deux jeunes filles eut un effet salutaire. A force de s'épancher tour à tour de l'une à l'autre, la douleur finit, sinon par s'apaiser, du moins, si j'ose ainsi dire, par se clarifier et par devenir transparente. Simone appelait Mme Girod sa mère, elle vivait au milieu des objets familiers de Valentin, avec son portrait en face d'elle. La pensée constante de son ami invisible, mais présent, l'obligeait à cette contemplation intérieure de la mélancolie ; et puis, par moments, il lui venait des pudeurs féminines ; en présence du morne chagrin de la mère et du deuil de la

sœur, elle se demandait si elle avait bien le droit d'être aussi désespérée ; elle les consolait alors, ou se laissait un peu consoler. Elle avait des jours de remords véritable pendant lesquels elle s'accusait de cette catastrophe. N'avait-elle pas été cause de l'entretien de Simon et de Sophie ? Les mois s'écoulèrent ; du monde, de ses intrigues, du salon de Mme de Brignoles, de M. Emmerie, de Simon, il n'était jamais question. La baronne de Bruval avait écrit en Russie, lors de la mort de Valentin. Cette lettre était restée sans réponse. Simon n'avait pas même joué la comédie d'un peu de douleur. A distance, il ne trouvait plus nécessaire d'être hypocrite.

Sophie Girod s'accusait également. Pendant un mois, elle eut horreur d'elle-même, les livres lui faisaient peur, la poésie lui semblait un sacrilége. Sa vocation ne lui apparaissait plus que travestie par cet odieux article de journal, ou bien ensanglantée par le cadavre de son frère. Mais, pourquoi ne pourrions-nous pas le constater sans faire injure à cette pure jeune fille ? les poëtes qui meurent de faim, ou qui meurent de dépit, ne meurent jamais des suites d'un deuil. Le sentiment de leur personnalité finit toujours, à un moment donné, par faire équilibre au poids du corps qui les attire vers la tombe. Le malheur est un fonds de poésie. Il y a dans toutes les afflictions humaines, j'entends parler des plus sin-

cères, la tentation d'une attitude à prendre, d'une confidence publique à faire. Les poëtes ne résistent pas toujours à cette coquetterie du désespoir. Sophie était, à coup sûr, une âme loyale et sainte; mais, un jour, elle fit une élégie sur la mort de son frère; elle crut l'avoir improvisée, il lui sembla que ces strophes, qu'elle avait pourtant scandées, s'étaient échappées, comme un soupir, du fond de son cœur; mais, le lendemain, elle ajouta un agrément littéraire à cette larme; le surlendemain, elle lui donna un numéro d'ordre pour son futur volume.

Ne blasphémons pas contre cette exploitation. Dieu a voulu que l'homme apprît à boire ses larmes. Les livres sont des herbiers, et les fleurs les plus chères à ceux qui les cueillent et à ceux qui les admirent sont les fleurs trouvées sur les tombes. L'homme est un échappé de la mort que celle-ci rattrape; et pendant cette escapade qu'on appelle la vie, l'écolier aime à tourner souvent la tête et à narguer celle qui le poursuit. Sophie ne se douta pas qu'elle profanait sa douleur en la mettant en poésie; elle crut l'embaumer, elle ne comprit pas qu'elle en faisait un au omate.

Simone, moins délicate en apparence, eut pourtant un scrupule à cet égard; elle ne voulut pas lire ces vers, et elle pleura moins souvent devant Sophie, redoutant que ses larmes ne fussent également l'oc-

casion d'une élégie. Ce petit désappointement lui fit faire un peu plus tôt le pas que l'abbé Marcellin avait prévu, sur le chemin de Dieu; elle s'échappait souvent pour aller à l'église, et plus d'une fois elle y rencontra Mme de Bruval, qui lui faisait une place à côté d'elle pour prier. Mais la mère et la fille se séparaient en sortant; elles échangeaient un serrement de main, un baiser, puis la pauvre Antonine rentrait toute seule chez elle.

L'année qui se passa ainsi fut la plus lourde à porter de toutes celles qui meurtrirent Mme de Bruval. Elle voyait approcher avec effroi l'ouverture de ce testament qui lui donnerait pour enfant ou Simone, qui n'osait plus habiter avec elle, ou Simon, qu'elle ne pourrait jamais estimer. La tendresse maternelle, attisée par ses doutes, la consumait, sans qu'il lui fût possible de la satisfaire. Le remords se mêlait à ses angoisses. Elle aussi, elle surtout, se reprochait le malheur de sa maison. Si elle avait été assez forte, assez pieuse, assez digne du ciel pour trouver dans son cœur les moyens de se faire aimer de ces deux enfants et de les faire s'aimer réciproquement, ces jalousies funestes, cctte guerre intestine n'auraient pas assombri leur avenir.

— Je les ai mal élevés, se disait-elle, j'ai aggravé

ma première faute, et je n'ai pas su purifier la maternité que le ciel m'imposait !

L'abbé Marcellin faisait de fréquents voyages à Paris. Il trouvait le moyen d'avoir aussi sa part dans les remords distribués à chacun. Il s'en voulait d'avoir conseillé le recours à M. Emmerie, d'avoir été malhabile, de n'avoir rien compris à Simon.

— Je ne me préoccupais que de la besogne du ciel, se disait-il; mais, hélas! le scandale de la terre, je n'ai pas su l'éviter.

Une année environ après les événements que nous venons de raconter, Mme de Bruval reçut une lettre de M. Emmerie. L'académicien annonçait son retour à Paris; il prévenait en même temps la baronne que, fidèle à sa promesse, il avait étudié Simon, et qu'aucun doute ne lui paraissait plus possible : leur enfant, c'était bien ce jeune homme grave, méditatif, dont il avait pu constater la haute et froide raison. Cette évaporée de Simone était l'étrangère. Quant à lui, toute sa confiance était acquise à son jeune ami, il l'avait vu à l'œuvre et il ne voulait plus s'en séparer. Revenu en France, pour entrer probablement dans une prochaine combinaison ministérielle, il voulait faire la fortune de Simon. Mais il avait bien besoin d'être

maître absolu de ce jeune homme ; il priait donc en conséquence la baronne de vouloir bien, par tendresse même pour leur enfant, paraître lui abandonner à lui, M. Emmerie, des droits dont il serait digne.

La baronne ne vit qu'une chose dans cette lettre, c'est que Simon n'allait pas revenir chez elle ; il lui semblait que, malgré l'assurance de M. Emmerie, cet hypocrite ne pouvait pas être son fils. Le revoir, vivre avec lui, paraissait un supplice au-dessus de ses forces. Elle répondit que Simon était libre. Ce dernier n'avait pas attendu l'autorisation de la baronne pour s'installer chez M. Emmerie, dans l'intimité duquel il était, en effet, profondément entré. Ces deux ambitieux se haïssaient trop pour ne pas juger indispensable de vivre unis.

Simone apprit le retour de Simon par M. Marcellin, qui, désappointé, mais non vaincu, poursuivait son œuvre ou plutôt son rêve ; il crut le moment favorable pour triompher des résistances de Simone, et pour la ramener, fille aimante et dévouée, dans les bras de la baronne.

— Que m'importent les conjectures ? se disait le saint homme. Simon peut être le fils de M. Emmerie, mais Simone doit être la fille de Mme de Bruval !

Il emporta la lettre de l'académicien, et la lut à la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous avez été éprouvée par une grande douleur, c'est la marque que le ciel distribue à ses élus. Vous ne seriez pas digne d'avoir été désignée pour souffrir, si vous ne saviez pas compatir aux saintes tortures de Mme de Bruval. Vous avez un avenir que le ciel a déshérité d'avance des amours humaines : car je crois que vous resterez fidèle au souvenir de M. Valentin.

— Oh ! oui, interrompit Simone en sanglotant.

— Mais il vous reste à aimer cette mère sans enfants, cette pauvre âme dans laquelle s'égouttent toutes vos larmes. Vous n'êtes peut-être pas sa fille par les liens du sang, mais où donc est votre mère ? Quant à la baronne, je ne crois pas offenser les droits sacrés de la nature en affirmant qu'elle ne peut pas avoir M. Simon pour fils, à la condition de vous faire orpheline. Revenez dans cette maison où l'on pleure votre absence, et où ce sera presque du bonheur de pleurer avec vous.

Simone promit de retourner chez la baronne, mais elle demanda quelques semaines encore, pour bien s'assurer que Mme de Bruval ne recevrait pas de visites de Simon, et pour se préparer à rentrer dans cette maison dont elle était sortie si fière et si triomphante !

L'abbé emporta cette promesse avec l'empresse-

ment d'un avare qui va enfouir les premières pièces d'un trésor.

— Enfin, voilà un succès! se disait-il. Hélas! ajoutait avec mélancolie l'athlète éprouvé, je croyais avoir vaincu le démon le jour où j'ai décidé Mlle Simone à ne pas aller au château ; il paraît que je n'avais fait que le défier.

La baronne pleura des larmes de joie en apprenant le retour prochain de Simone.

—N'est-ce pas, dit-elle à l'abbé, que M. Emmerie se trompe? Voilà bien mon enfant, mon seul enfant, puisque celle-ci est ma récompense et que l'autre est mon châtiment!

La veille du jour choisi pour la rentrée de Simone à la maison maternelle, l'abbé Marcellin, qui n'avait pas quitté Paris, reçut un billet dont la lecture sembla l'émouvoir; il se rendit en toute hâte chez Mme de Bruval.

— Dieu veut nous éprouver encore, madame, lui dit-il en l'abordant; il va rappeler à lui le protecteur de M. Simon. J'apprends à l'instant, de la part de ce dernier, que M. Emmerie est très-malade; on désespère de le sauver.

La baronne leva les yeux au ciel.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-elle, et puisse-t-il envoyer à cet homme la pensée du repentir!

— Mais qu'allons-nous faire de Simon ? demanda l'abbé.

— Je n'ai pas le droit de le chasser, répondit Antonine. Cette maison est la sienne. Qu'il y rentre.

— Mais Mlle Simone?

— Puisqu'il me faut choisir, reprit Mme de Bruval avec résignation, je ne puis pas chasser l'enfant ingrat que j'ai besoin de ramener à l'amour. Simone était une consolation, je n'en étais pas encore digne. Priez-la de m'aimer toujours. Nous nous rencontrions au pied des autels, dites-lui que je lui assigne toujours ce rendez-vous. Peut-être que Simon finira par nous faire grâce. Peut-être que M. Emmerie lui facilitera l'indépendance, et que son ambition l'éloignera d'ici. Jusqu'à ce testament qui nous dira la vérité dans quelques mois, je ne suis pas libre, j'appartiens au doute; quand je saurai mon devoir, tout s'arrangera... Que vous écrit Simon?

— La maladie de M. Emmerie et le désir de ce dernier de s'entretenir avec moi.

— M. Emmerie a eu des torts envers vous, peut-être veut-il s'en excuser... S'il vous parlait de moi, dites-lui que je lui ai pardonné... ou plutôt, comme je fus sa complice, dites-lui qu'il me pardonne... Moi, je vais prier.

L'abbé Marcellin trouva le salon de M. Emmerie occupé par des visiteurs. Un journal, peut-être *la*

Charte catholique, avait annoncé la maladie de l'académicien, et de toutes parts arrivaient les demandes de nouvelles. Les membres de l'Institut s'inquiétaient de la santé de leur collègue, les uns y voyant un fâcheux pronostic pour eux-mêmes (chaque décès est une sommation faite aux survivants), et les autres ayant promis leur voix à tel ou tel candidat, en prévision d'une vacance. On savait aussi que M. Emmerie, honoré d'une mission politique en Russie, était en passe d'entrer dans un ministère ; il était alors de bon goût pour certains solliciteurs de se faire inscrire chez lui ; à son rétablissement, il aurait bonne mémoire de ces inquiétudes. Les vanités à satisfaire et les clients de toute célébrité venaient ou envoyaient savoir comment l'illustre écrivain avait passé la nuit. Quant aux amis, il eût été bien difficile de les démêler parmi ces courtisans ; peut-être attendaient-ils tranquillement chez eux l'annonce de la mort pour figurer au convoi, dans l'attitude désolée si convenable et si bien constatée par les journaux en toute circonstance solennelle !

M. Marcellin, en regardant autour de lui, pensait à la vanité de l'orgueil ; il donna son nom et fit demander M. Simon de Bruval.

Celui-ci s'empressa d'accourir, il avait une gravité mystérieuse. On eût dit un nouvel initié qui craint de trahir les secrets que son cœur vient de recevoir.

— Ah ! monsieur, dit-il à l'abbé, quelle belle intelligence va s'éteindre !

— Est-il donc si mal? demanda le vicaire, intérieurement choqué de l'exclamation du jeune homme qui pouvait croire à la mort d'un père.

— Les médecins laissent peu d'espoir, reprit Simon; la dernière consultation est fort alarmante.

— Il est bien certain qu'il m'a fait demander, n'est-ce pas? dit l'abbé.

— Je n'aurais pas osé, monsieur, vous faire venir sans sa volonté expresse. Il a reçu déjà la visite de M. Lemerle; aussi ai-je lieu de penser que les intérêts dont il veut vous entretenir sont moins ceux du ciel que ceux de la terre.

— Les uns sont parfois solidaires des autres, dit gravement l'abbé. Veuillez le prévenir que je suis là...

— Entrez dans son cabinet. Il a auprès de lui M. le duc de B... qui vient de la part du roi. Mais dès qu'il sera sorti...

— Oh ! Dieu peut attendre que le roi ait fini ! Allez, monsieur.

Simon s'inclina et ouvrit la porte du cabinet de M. Emmerie. L'abbé Marcellin entra dans le sanctuaire de l'académicien. Ce cabinet était luxueux. Un ordre admirable faisait une place à chaque objet

d'art, à chaque livre, et si un grain de poussière était tombé par mégarde sur les meubles, il eût trouvé à coup sûr un socle doré pour servir à lui seul. Un Christ en croix par Prudhon, un portrait de M. Emmerie peint par Gérard; une magnifique gravure représentant S. A. R. le comte d'Artois et tenant juste la place qu'avait occupée sous l'Empire l'image de Napoléon; une bibliothèque où pas un roman ne venait trahir que le maître avait fait des romans; un bureau d'homme d'État, où tout était discrètement serré, rangé, casé; cette splendeur académique qui ne dit rien au cœur et qui ne parlait ni d'amour, ni de gloire, ni de poésie, dans cet appartement d'un homme célèbre qui avait, dit-on, aimé souvent et fait des livres d'amour, cette étiquette de l'acajou, de la dorure et du bronze, cette dignité des meubles, tout respirait un contentement de soi, un culte de sa personnalité dont le vulgaire était dupe, mais auquel un observateur ne se fût pas trompé. Ce cabinet était un mensonge; mensonge poli, courtois, qui semblait faire accueil à tout le monde, mais qui en réalité ne disait rien, et servait à dissimuler la physionomie véritable du maître.

M. Marcellin n'était pas un observateur bien subtil; pourtant, il sentait, dans la bonne grâce sévère de cet ameublement, une fausse majesté. Il n'eut pas, au surplus, le temps de s livrer à de longues médita-

tions sur ce sujet; Simon vint le prévenir que M. Emmerie était seul, et il entra dans la chambre du malade.

Cette pièce, interdite ordinairement aux visiteurs et aux parasites, mentait moins, ou, pour mieux dire, ne mentait plus. En dépit de son ambition, M. Emmerie n'avait pu se résoudre à ne pas être installé selon ses goûts dans le retrait le plus intime de son temple. Aussi la chambre à coucher ressemblait-elle fort peu au cabinet. L'homme d'État faisait peau neuve, en franchissant le seuil et devenait l'homme des romans licencieux du Directoire. Des rideaux de soie rose tamisaient le jour. Des tapis rapportés d'Orient par un collègue de l'Institut, mais que n'avaient jamais foulé des pieds d'académicien; une pendule sur laquelle le Zéphire le plus galant du monde embrassait une Flore passablement émue, tenait le milieu d'une cheminée encombrée de petits flacons dans des gaînes d'or, de chandeliers mythologiques, de baguiers surchargés de bagues; de chaque côté e la glace pendaient des miniatures d'Isabey, qui étaient autant de trophées indiscrets. Toutes les muses dont s'était inspiré M. Emmerie étaient là dans le plus souriant négligé. Quelques petites fadaises se mêlaient à ces souvenirs. Là, une boucle de cheveux sur un fond de satin blanc, ici un chiffre tracé en perles. Les fauteuils, avec des bras ter-

minés en cous de cygne de cuivre doré, étaient recouverts de soie rose galonnée; le lit, en acajou, avec des incrustations de cuivre, avait plus de dentelles que les falbalas d'une douairière; la courtepointe était de satin; l'oreiller était brodé. Une glace occupait le fond de l'alcôve, et, à la tête ainsi qu'au pied du lit, les rideaux relevés permettaient d'admirer deux pastels du dix-huitième siècle qui ne pouvaient être des portraits de famille qu'à la condition d'outrager la mémoire de ces parentes de M. Emerie, tant le costume et l'attitude étaient profanes. Une *psyché*, bien nécessaire à un homme qui avait endossé tant d'uniformes, était dressée dans un angle de cette chambre. Une petite porte donnait accès dans un boudoir d'où s'échappait un vague parfum. C'était la sacristie.

J'allais oublier, sur une commode, parmi des boîtes du plus beau travail, un buste en marbre de M. Emmerie. Hélas! l'image sculptée était d'un Apollon triomphant, et la réalité faisait de l'original un masque endolori qui ne symbolisait plus que les dernières défaites. L'académicien était bien changé. Comme tous les voluptueux vernis de stoïcisme, M. Emmerie, à la première contraction de la douleur, avait fait craqueler et tomber en écailles cette dignité de sa physionomie. On voyait dans ses yeux, qui interrogeaient les visiteurs, une inquiétude croissante.

La bouche essayait de rattraper un sourire dont le secret lui échappait; de temps en temps, il se tournait péniblement sur son oreiller, et se regardait dans la glace placée au fond de l'alcôve.

Quand M. Marcellin entra, M. Emmerie sortit de ses couvertures sa main longue et décharnée, et la tendit au vicaire. L'abbé serra cette main dans les siennes avec bonhomie.

— Je vous ai prié de venir, monsieur l'abbé, dit d'une voix à peine distincte l'académicien, parce que vous êtes l'un des hommes les plus honnêtes que j'aie rencontrés... peut-être le seul, et que je suis bien aise de ne pas quitter ce monde en le méprisant trop. Vôtre vue me donnera des illusions et des regrets; asseyez-vous, monsieur.

L'abbé roula un fauteuil au pied du lit, tout en se demandant ce qu'il fallait comprendre, et ce que signifiaient ces étranges paroles. Simon, grave et immobile, était debout à l'angle de l'alcôve; il étudiait, il apprenait comment un hypocrite doit mourir.

— Vous excusez, n'est-ce pas, monsieur, cette fantaisie d'un mourant? reprit M. Emmerie.

— D'autant plus volontiers, monsieur, répondit l'abbé Marcellin, que je suis convaincu qu'il y a une autre curiosité encore dans votre démarche.

— Et laquelle? demanda M. Emmerie en s'accoudant.

— Celle de savoir, par exemple, les consolations et les espérances que nous pouvons donner à la dernière heure.

M. Emmerie eut un petit tressaillement; il regarda l'abbé qui souriait avec encouragement, il regarda Simon, qui s'empêchait de sourire avec ironie, puis il dit :

— Est-ce que vous croyez que vous allez me confesser, par hasard?

— Je ne suis guère bon à autre chose, répondit M. Marcellin devenant grave.

Un silence suivit ces paroles. M. Emmerie ramena sa couverture sur sa poitrine, comme si le souffle de l'abbé pouvait le refroidir.

— Si je vous gêne, monsieur, demanda Simon, je vais me retirer.

— Oh! vous ne me gênez pas, mon ami, dit M. Emmerie, mais si vous voulez bien nous laisser seuls...

Simon salua et sortit de la chambre.

— Monsieur l'abbé, reprit le malade, j'avais des excuses à vous faire; je suis pour quelque chose dans votre exil; mais hâtez-vous de me demander une réparation. Sa Majesté veut bien envoyer prendre de mes nouvelles. Le duc de B... m'a tâté le pouls; peut-être bien espérait-il ne plus le sentir battre!... on

n'attend que ma guérison pour refaire un ministère, et si j'y tenais absolument, on me nommerait ministre *in extremis*... Vous le voyez donc bien, monsieur l'abbé, demandez-moi quelque chose. Je suis au mieux avec le roi; il est vrai que je suis également au mieux avec la mort : aujourd'hui en faveur, demain je serai forcément disgracié!

M. Emmerie avait la fièvre et parlait avec vivacité, comme un homme qui cherche à enfouir une idée importune sous l'amoncellement des mots. L'abbé Marcellin le regardait avec l'attention persistante d'un juge qui ne se satisfait pas de premiers balbutiements et qui attend un aveu suprême.

XIX

Les deux yeux ouverts de l'abbé Marcellin, inflexibles dans leur douce fermeté, pesaient sur le moribond. M. Emmerie semblait souffrir davantage, depuis que cet honnête homme était là; il regrettait de l'avoir fait venir, et pourtant il avait peur de le voir s'en aller.

— Vous savez sans doute, monsieur l'abbé, dit-il en cherchant à dominer son oppression, pourquoi je suis dans mon lit? Ah! la politique! nous croyons que c'est une science; ce n'est souvent qu'une question d'hygiène. Un ambitieux qui se laisse enrhumer est un sot. Je voulais être ministre et je n'ai pas su me préserver d'un refroidissement. J'étais, il y a six jours, à la grande procession du Vœu de Louis XIII. Tout le monde devait s'y trouver, et moi, avant tout le monde. Il faisait une température du Sénégal; nos églises sont si froides l'été, que je suis passé brusquement de l'Afriqué au Groënland, et que j'ai attrapé une fluxion de poitrine. Il paraît qu'elle s'est compliquée d'autre chose... et malgré les mensonges du docteur, je sens bien que je vais mourir pour ma foi. C'est un dénoûment que je n'avais pas prévu... L'abbé Lemerle m'assure que cela me sera compté là haut; je ferais bien volontiers crédit.

L'abbé Marcellin, si sévère qu'il fût pour M. Emmerie, n'avait pas pu s'attendre à ce persiflage, contraire aux habitudes calmes, réfléchies, précautionneuses de l'académicien. Il fallait qu'il fût bien troublé pour ôter ainsi son masque; il fallait qu'il eût bien peur pour s'efforcer de railler ainsi.

Le prêtre gardait le silence, le malade reprit:

— C'est peut-être une fin ridicule que de mourir d'une mauvaise procession! Cherchez donc la gloire,

écrivez donc des livres, ayez donc de l'ambition, pour être emporté par un rhume de marguillier! Ah! j'en rirais, si je devais en guérir. Mais je connais quelqu'un qui en rira bien, c'est ce diabolique Simon.

L'abbé pensa que peut-être ce nom ainsi amené était une avance, une offre de transition ; il voulut venir en aide.

— M. Simon, dit-il, ne rit pas des devoirs religieux.

— Oh! dites seulement qu'il ne rit pas... A propos, je lui laisserai ma fortune, à ce garçon! Il a de l'intelligence, du savoir ; je ne sais pas si j'aurais fini par l'aimer, mais nous nous entendions. C'est une nature âpre sous son velours. Il lui manque un peu de mépris pour lui-même: il sera charmant, après sa première bassesse. Je veux qu'il arrange son avenir à sa fantaisie : je veux aussi faire quelque chose pour justifier la confiance de Mme de Bruval. Vous lui direz, n'est-ce pas, qu'elle n'ait rien à craindre ; son fils sera moins tenté de la torturer. Il aura mon duvet et un nid trop beau pour lui. Il ne retournera pas au pigeonnier... N'allez pas croire, monsieur l'abbé, que ce soit une faiblesse paternelle qui m'ait fait faire ce testament. Non, j'ai pensé surtout à la baronne; pauvre Antonine! je n'ai pas son portrait ; mais j'ai son fils. Je ne saurais mieux employer ma fortune

qu'à réparer ce qui est réparable. Elle m'avait chargé de lui trouver un enfant. Je fais plus que de le trouver, je l'en débarrasse.

— Monsieur, dit l'abbé Marcellin d'une voix grave et en se levant, je reporterai vos paroles à Mme de Bruval. N'avez-vous rien de plus à me dire?

— Oh! ne partez pas! dit M. Emmerie en dégageant ses mains de la couverture... causons encore...

L'abbé se rassit et resta muet, regardant toujours M. Emmerie du même regard bienveillant et intrépide. Le malade souffrait beaucoup, des rougeurs lui montaient au front : il se retourna pendant quelques minutes et parut disposé à s'assoupir.

M. Marcellin fit un mouvement, M. Emmerie se rejeta brusquement de son côté.

— Ne partez pas! répéta-t-il avec force.

— Alors, mon frère, ayez le courage d'être humble, répondit M. Marcellin d'une voix caressante, et confessez-vous!

— Je vous y prends, monsieur l'abbé! vous aussi, vous voulez me forcer à des indiscrétions! Me confesser! par exemple! il ne me manquerait plus que cela pour achever la fin du marguillier!

— C'est pourtant pour vous confesser que vous m'avez fait venir, reprit avec hardiesse le vicaire en regardant M. Emmerie bien en face.

Le mourant pâlit, une lueur passa devant ses yeux, il abaissa ses paupières, parut se recueillir, se consulter, et dit enfin :

— Je n'ai plus d'intérêt, monsieur l'abbé, à faire des politesses à l'Église. Elle m'enterrera bien sans cela ! à quoi bon me confesser ?

— A quoi bon se mettre en règle avec Dieu ? s'écria le prêtre.

— On ne nous écoute pas, monsieur l'abbé, dit l'académicien avec un sourire, ne parlez pas si fort.

— Monsieur, reprit M. Marcellin en se penchant avec sollicitude sur le lit du malade, vous souffrez d'une fausse honte, vous luttez contre une pensée de repentir et de salut. Ayez le courage de m'ouvrir votre cœur.

— Mon cœur, je l'ai mis en volume, dit-on ; c'est mon cœur qui m'a fait entrer à l'Académie ; s'il faut le même pour entrer au ciel, tant pis pour le ciel ! je vous en avertis.

— Comme vous devez souffrir, pour blasphémer ainsi, dit le prêtre en haussant doucement les épaules.

— Souffrir ? oui, je souffre, mais c'est de me sentir niais, ridicule et poltron, répliqua l'académicien en se soulevant sur son séant. C'est d'être placé dans

cette alternative, ou bien de continuer la comédie que j'ai jouée de mon vivant, à une heure où j'aurais envie d'être sincère, c'est-à-dire de me dégrader encore par des petites hypocrisies ; ou bien de vous montrer l'ignorance et la puérile obscurité d'un esprit qui a tant joué à la dévotion, qui s'est tant habitué aux sentences officielles, au cérémonial de la foi, qu'il n'ose ni consentir à des grimaces qui lui répugnent, ni se passer de ce qui lui semble l'indispensable accompagnement d'une mort de bonne compagnie.

— Comment! monsieur, c'est à ces petits combats qu'une intelligence comme la vôtre peut s'arrêter?

— Il s'agit bien ici de mon intelligence, et que me parlez-vous de petits combats? demain, je ne serai plus un grand homme que sur l'épitaphe de mon tombeau, et, ma foi, si immortel qu'on ait tâché de devenir, on y regarde à la façon de franchir le pas; surtout quand on a si bien mêlé dans la vie le réel au factice, l'ambition à la conscience, qu'on ne trouve plus que le vide dans son cerveau, que la nuit devant ses yeux. Vous croyez peut-être que je voudrais être un béat, et que je serais ravi de mourir confessé, absous et pardonné, dorloté dans votre absolution? Non, ce calme me semblerait humiliant pour un homme comme moi. Ce que j'envie, ce qui

me rendrait heureux et fier, ce serait la certitude absolue dans la négation. Dites-moi donc quelque bonne folie qui m'irrite, parlez-moi d'un mystère qui me révolte, pour que je puisse faire illusion à ce doute absurde qui m'étrangle, et pour que je puisse nier sans mentir, moi qui ai tant menti quand je feignais de croire.

M. Emmerie, en parlant ainsi d'un ton amer, où le rire se mêlait à une sorte de fureur froide, était effrayant à voir. L'abbé, qui s'attristait, lui répondit :

— Un mystère! vous voulez que je vous parle d'un mystère? Vous en touchez un qui est incompréhensible, c'est la mort. Essayez donc de vous en moquer!

— Ah! reprit l'académicien en secouant sa tête inondée de sueur, j'ai vu mourir pendant la Révolution, sur la guillotine et ailleurs, bien des gens qui n'étaient pas membres de la Congrégation et qui mouraient sans se confesser, l'espérance aux yeux, le sourire aux lèvres. Ils invoquaient la patrie, la liberté. D'autres, des savants, se sont endormis en niant l'Évangile avec une douceur et une sérénité admirables. C'est cette mort-là que je veux ; elle est la seule digne d'un homme d'intelligence ; elle vous laisse libre jusque dans le tombeau.

— Pourquoi donc ne la trouvez-vous pas, cette

sérénité? dit l'abbé Marcellin; je vais vous le dire, moi. L'homme qui touche gravement, sérieusement aux problèmes éternels, peut rencontrer le doute sans s'y blesser, s'il ne cherche pas par ignorance, par vanité, par futilité; si sa conscience droite et pure le conduit; s'il nie avec la conviction qu'il mettrait à prier; le sentiment du devoir rempli donne à sa mort la sérénité de la foi. Dieu est derrière tout; il ne s'irrite d'aucune question loyale; voilà pourquoi des faux chrétiens pourraient envier la mort des vrais savants. Apprendre, chercher, sont des actes de désir et d'amour. La conscience est la première Église; arrêtez-vous à ce seuil-là : si vous vous en relevez absous, je réponds du reste. Oui, croire à un drapeau, à une idée, à un principe, c'est se fortifier d'une essence divine, et l'on peut regarder la mort en face. Mais ceux qui ont joué avec tout, qui ont ri de tout, qui ont fait de la piété un costume et du doute une nudité, les hypocrites qui ont nié par orgueil et cru par faiblesse, ceux-là, monsieur, ont peur de mourir, et avec raison. Allons! du courage, mon frère, que je ne sois pas venu pour assister à votre dernière ironie! Cette agitation est un bon symptôme; n'essayez pas de vous rappeler la vie; vous ne l'emportez pas dans la mort. Faites-vous humble et repentant. Le repos viendra.

— Mais, après tout, je puis guérir, reprit M. Emmeric... Je me sens mieux que ce matin... rien ne me force à vous donner déjà cette satisfaction... Plus tard, vous reviendrez, nous en reparlerons.

— Ne me laissez pas sortir, mon frère, dit l'abbé Marcellin en insistant ; que vous guérissiez ou non, peu importe à votre éternité ! quelques jours de plus ou de moins ne changent rien à l'immuable.

— Mon éternité ! reprit M. Emmerie, dont la fièvre augmentait, et en ricanant ; vous voulez parler de mon titre d'académicien ? Ah ! monsieur l'abbé, ne nous y fions pas ; j'en ai bien vu mourir, des immortels !

— Mon frère, remettez-vous ! Ne cherchez pas à vous étourdir par de vaines et sacriléges paroles. Au nom du Dieu vivant, voulez-vous faire un acte de foi ?

— Parbleu ! s'il ne s'agissait que d'un acte, monsieur l'abbé, nous serions d'accord. J'ai été à la procession et j'en meurs ! c'est une preuve, celle-là. Débitez-moi, si vous le voulez, quelques patenôtres, je dirai *amen*, cela suffit.

M. Marcellin fronça le sourcil ; cette résistance désespérée et de mauvaise foi le navrait.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ? demanda-t-il

avec sévérité. Était-ce pour insulter en moi le vieillard et le prêtre? Adieu, monsieur.

Et il fit un mouvement pour se retirer. M. Emmerie sortit à moitié du lit avec un véritable effroi :

— Restez! restez! s'écria-t-il.

— Je reste si vous voulez vous soumettre.

Le mourant laissa retomber sa tête sur son oreiller.

— Oh! vous êtes cruel, murmura-t-il en serrant les dents. Vous voulez me contraindre à me moquer de moi. Est-ce que je puis mentir encore? Et, pour être sincère, est-ce que j'ai une opinion assez ferme? Oh! ce doute, ce doute absurde! dire que je ne sais ni croire, ni nier! Voyons, convertissez-moi : faites-moi prendre au sérieux ce que j'ai bafoué; vous ne pouvez pas me laisser mourir bêtement comme un homme qui n'a jamais réfléchi! Je redoutais ce moment-ci. Ah! que je voudrais être athée!... Mais ce trouble qui vient de l'esprit gâté, du cœur obscurci qui ne trouve pas un argument, voilà le comble de la folie et du mal.

L'abbé vit une larme dans les yeux de l'académicien, il espéra la victoire.

— Mon fils, dit-il avec une voix caressante, ne tremblez pas et ne vous irritez pas contre vous-même. Je sais bien que cette colère est une première

contrition. Ne cherchez pas de formule. Offrez votre cœur simplement. Oubliez ma robe et mon caractère; je ne suis pas un prêtre, je suis votre ami. Eh bien! faites un acte d'amitié.

Les forces de M. Emmerie commençaient à s'épuiser. Son intelligence, qui se raidissait contre la fièvre, se lassait enfin; il regarda le prêtre avec des yeux qui se troublaient, un étouffement lui imposa silence; lorsqu'il put murmurer quelques mots :

— Allez-vous-en, dit-il à l'abbé Marcellin, je veux du repos... j'ai peur de vous... Qu'on m'envoie chercher l'abbé Lemerle, je m'entends mieux avec lui... il me comprend... Partez, partez...

L'abbé ne bougea pas, il prit la main du moribond dans les siennes et attendit un réveil de ses forces. Mais la fatigue de cet entretien parut avoir hâté l'heure de la mort. M. Emmerie tomba dans une sorte d'engourdissement qui pouvait n'être qu'une phase de l'agonie.

L'abbé comprit que sa tâche était interrompue, il courut à la sonnette et l'agita.

— Un médecin! s'écria-t-il, quand on entr'ouvrit la porte.

Presque aussitôt, le médecin, qui attendait avec assez de mauvaise humeur dans le salon la fin de ce tête-à-tête, entra avec Simon; il alla droit au malade, lui tâta le pouls, écouta sa respiration.

— Vous lui avez fait bien du mal, monsieur, dit-il au prêtre.

L'abbé ne répliqua pas et resta immobile.

— Votre ministère n'a plus rien à tenter ici pour le moment, continua aigrement le médecin... S'il retrouve sa connaissance et s'il veut vous revoir, nous vous appellerons.

L'abbé hésita à sortir de la chambre; mais l'accablement du malade était si profond, que tout effort religieux était en ce moment inutile.

— Monsieur, dit-il à Simon, je ne quitte pas cette maison, où je suis entré par la volonté de M. Emmerie; je vais demander à Dieu la grâce de l'entretenir encore; s'il retrouve sa connaissance, vous m'appellerez.

Simon s'inclina avec respect, sans répondre. L'abbé Marcellin alla dans le salon, s'agenouilla dans un coin, prit son livre d'heures et se mit à prier. Plusieurs fois il entendit les sonnettes retentir, on allait et venait; les personnes qui attendaient des nouvelles chuchotaient à voix basse. L'abbé craignit qu'on ne voulût plus le rappeler dans la chambre, ou qu'on ne l'y rappelât que quand il serait trop tard. Au bout d'une grande heure, il se décidait à y rentrer, quand la porte de cette chambre s'ouvrit et quand l'abbé Lemerle en sortit.

— Vous ici! dit l'abbé Marcellin avec surprise.

— M. Emmerie m'a fait demander en toute hâte, je suis accouru, répondit M. Lemerle.

— Mais je ne vous ai pas vu entrer, fit le vieillard.

— J'ai passé par le cabinet.

Un petit silence suivit ces paroles; les deux prêtres se regardaient.

L'abbé Marcellin, dont le cœur était incapable de mêler le moindre levain de rancune ou de dépit à la pensée de son devoir, sourit avec douceur.

— Je me félicite du renfort que vous m'apportez, dit-il à son ennemi; à nous deux, nous triompherons.

Et il fit un pas pour entrer. L'abbé Lemerle lui barra presque le passage.

— Il n'y a plus rien à faire, dit ce dernier avec componction.

— Quoi! vous vous rebutez! demanda M. Marcellin.

— De quoi me rebuterais-je? M. Emmerie a reçu ma parole en chrétien, en fils soumis.

— C'est impossible! s'écria à son oreille le pauvre abbé Marcellin.

— Impossible qu'un homme de cette piété ait couronné sa vie par un acte de foi? Vous doutez de ma parole?

— Mais pourtant...

— Prenez garde au secret de la confession, interrompit M. Lemerle avec un sourire ironique.

— Monsieur, dit l'abbé Marcellin en relevant la tête avec une dignité simple, je suis heureux d'apprendre que votre conscience est satisfaite de votre entretien avec M. Emmerie; la mienne a besoin de ce même bonheur. Permettez-moi d'entrer.

— Mais c'est inutile, monsieur, dit l'abbé Lemerle en le retenant un peu par la manche. M. Emmerie est mort.

— Il est mort! s'écria tout haut M. Marcellin, qui sentit un frisson le glacer des pieds à la tête.

Le saint homme se demandait tout bas avec épouvante ce qui avait pu se passer, et qui des deux, du mourant ou du prêtre, avait cédé.

— Vous ne me refuserez pas au moins la grâce de prier pour le mort, dit-il en cherchant à dominer son émotion.

L'abbé Lemerle s'effaça pour laisser passer son rival. M. Marcellin entra dans la chambre et alla droit au lit. Le visage de M. Emmerie n'était pas changé. Sur ses lèvres, serrées avec force, le sourire dédaigneux avait persisté, mais il semblait qu'il fût plus profond, plus sarcastique que pendant la vie.

— O masque indéchiffrable! se dit le vieillard en

contemplant cette figure, tu ne me diras pas ton secret, Dieu seul le sait.

Et, s'agenouillant devant le cadavre, l'abbé pria du fond du cœur pour le grand hypocrite qu'il n'avait pu amener à la franchise.

Quand il revint dans le salon, M. Marcellin fut étonné de le trouver désert. Les courtisans de la dernière heure étaient partis. Simon s'entretenait des obsèques avec M. Lemerle. Le vieux prêtre sortit de la maison avec un deuil véritable; il pleurait l'homme qu'il avait méprisé.

La baronne de Bruval attendait son retour avec une grande anxiété :

— Eh bien ?... lui dit-elle en l'apercevant et en essayant de déchiffrer sa pâleur.

— Prions pour lui, madame, répondit l'abbé.

Antonine fondit en larmes.

— Je ne rougis pas devant vous, mon père; vous savez si le repentir a laissé place dans mon âme à un autre sentiment; et pourtant il me semble que j'avais gardé tout au fond quelque racine de ce premier et coupable amour. Je n'ai jamais pu le haïr; je respectais malgré moi l'illusion qui me l'avait fait choisir... Que vous a-t-il dit pour mes enfants et pour moi?

M. Marcellin ne raconta que la partie de l'entretien

qui concernait Simon ; il expliqua les intentions de M. Emmerie relativement à sa fortune.

— Il connaît bien Simon, dit la pauvre Antonine. Hélas! faut-il le remercier de ce qu'il a songé à m'épargner la présence de ce malheureux enfant... de mon fils peut-être !

Le lendemain, tous les journaux racontaient les derniers moments de M. Emmerie. Voici l'entrefilet qui parut dans *la Charte catholique :*

« La littérature vient de perdre un de ses chefs les » plus glorieux, la France un de ses plus nobles en» fants, le roi un de ses plus fidèles sujets, et la re» ligion une de ses plus chères conquêtes.

» M. Félix Emmerie, membre de l'Institut, che» valier des ordres, etc., etc., est décédé hier, dans » son domicile, rue Jacob, 46, après une douloureuse » et courte maladie. L'illustre académicien, dont le » zèle pour les intérêts du trône et de l'autel ne con» naissait point d'empêchements, avait voulu, malgré » un commencement d'irritation de poitrine, prendre » part à la procession du Vœu de Louis XIII.

» On sait quelle magnifique journée ajouta aux » splendeurs de cette cérémonie. Mais la température » extraordinaire de ce jour-là devait être funeste à » M. Emmerie, à cause de la brusque transition

» du soleil à la fraîcheur de l'église. Un frisson le
» saisit et il ne quitta le cortége que vaincu par le
» mal.

» Le lendemain, les nombreux amis de M. Emmerie
» apprenaient par les médecins le peu d'espoir qui
» leur restait, et, depuis ce moment, tous les efforts
» tentés pour faire mentir la science furent infruc-
» tueux. M. Emmerie est mort dans la maturité de
» son talent, dans tout l'éclat de sa gloire. Sa Majesté,
» qui l'avait fait venir plusieurs fois pour s'entretenir
» avec lui de diverses combinaisons ministérielles,
» n'a cessé d'envoyer demander de ses nouvelles.
» M. Emmerie, que les derniers représentants de la
» littérature impie et sensuelle du dix-huitième siècle
» s'étaient flattés de compter dans leurs rangs, avait
» formellement désavoué les œuvres un peu légères
» de sa première jeunesse ; il a nommé M. Simon
» de Bruval son exécuteur testamentaire, sous la con-
» dition de retrancher de tous ses livres ce qui ne
» serait pas strictement conforme au dogme et à l'es-
» prit de notre sainte mère l'Église ; il est mort dans
» les sentiments d'une piété exemplaire, bénissant
» Dieu avec humilité de ce qu'il avait bien voulu
» choisir une occasion solennelle comme la procession
» du Vœu de Louis XIII pour le rappeler à lui.
» M. Emmerie a fait, dit-on, des legs considérables à
» diverses fondations pieuses.

» La mort de ce grand homme de bien, de ce roya-
» liste fidèle, de ce fils soumis de l'Église, laisse à
» l'Academie et dans les conseils du roi un vide qui ne
» sera pas comblé, et dans tous les cœurs un deuil
» qui ne s'effacera pas. »

Huit jours après cette mort, personne dans le monde n'y songeait plus. On fit d'ailleurs des obsèques magnifiques. Toutes les palmes de l'Institut ombrageaient le cortége. Une voiture de la cour suivit les voitures de location. Quelques paroles trempées de ces larmes qui menacent toujours et qui ne coulent jamais furent répandues sur sa tombe. Mais le lendemain on s'occupa d'un remplaçant pour le fauteuil et pour le portefeuille.

M. Emmerie, bien et dûment empaqueté dans ses oraisons funèbres, expédié vers le paradis avec les recommandations de l'abbé Lemerle et de toute la Congrégation, arriva-t-il à son adresse? Personne, au fond, ne s'en inquiéta. L'essentiel était fait, puisque les convenances avaient été observées et que cette mort, loin d'être un scandale, était une édification.

Seuls, l'abbé Marcellin et Mme de Bruval s'alarmèrent. Se comprenant et s'unissant dans le même doute, ils allèrent prier tout bas et souvent, dans les églises, pour le salut de cet orgueilleux hypocrite et

de ce faux homme supérieur dont la fin resta pour eux un douloureux mystère.

Antonine ressentit de cette mort un redoublement de honte pour sa faute passée, un redoublement d'ardeur pour le pardon du ciel. Le moment approchait d'ailleurs qui devait dénouer l'énigme de sa vie. La mort de M. Emmerie ne précéda que de quelques mois l'ouverture du testament du colonel Quincy.

XX

Simon et Simone avaient atteint leur vingt et unième année. Le jour de cette date solennelle, Mme de Bruval reçut la visite de Me Germanet. Il venait annoncer à la baronne l'heure et le lieu de la réunion. L'honnête notaire avait une physionomie compatissante ; il semblait embarrassé du rôle que la vengeance posthume de M. Quincy lui avait assigné.

— Ne puis-je me dispenser d'être là, demanda Mme de Bruval, et ne pouvez-vous me communiquer

l'arrêt, sans m'exposer à rougir devant... mes deux enfants ?

— La volonté du testateur est formelle, dit Me Germanet ; toutefois, madame, il est des moyens de vous épargner la première émotion de cette lecture.

— Non, reprit Antonine avec courage, j'aurais tort d'éloigner ce dernier calice ; je l'ai attendu pendant bien longtemps, ce n'est pas pour le redouter aujourd'hui. J'irai, monsieur, je serai ponctuelle ; prévenez Simon et Simone ; car, vous le voyez, je suis seule, abandonnée, et je tremble en pensant que le fils ou la fille qui me sera donné demain ne voudra peut-être pas m'accepter pour mère C'est ma dernière épreuve en ce monde ; je la subirai fermement, courageusement... Me sera-t-il permis de me faire accompagner par M. l'abbé Marcellin ? c'est plus qu'un ami ; il m'a exhortée à la résignation, je veux qu'il soit témoin de son succès.

Me Germanet assura Mme de Bruval que rien ne s'opposait à la présence de l'abbé. Au delà des assistants essentiels, la famille était libre.

Le vieux notaire prit congé de la baronne, en lui rappelant que le rendez-vous était fixé au lendemain, pour deux heures précises dans son cabinet.

Enfin ce grand jour se leva ; la nuit fut une lente insomnie pour Mme de Bruval ; aux premières lueurs,

elle se mit en prières, et elle alla entendre la messe à sa paroisse. Elle ne demandait rien à Dieu, s'en rapportant à sa décision ; elle eût craint d'outrager la nature, en fixant ses espérances sur Simone ou sur Simon. Elle s'interrogea seulement avec anxiété ; elle repassa sa vie dans une heure, faisant appel à tous ses souvenirs, et cherchant à surprendre un indice qui pût la guider, la préparer à la découverte qui l'attendait. Tâche douloureuse et inutile ! Le doute s'augmentait de la peur secrète, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, d'être obligée de repousser Simone pour reconnaître Simon. Mais si elle ne trouva dans la méditation aucun élément de découverte, elle y puisa du moins la force, et quand elle se leva de sa chaise pour quitter l'église, il y avait presque un sourire sur ses lèvres.

Simone était venue prier aussi ; elle vit Mme de Bruval.

— Ma mère, lui dit-elle en lui tendant la main auprès du bénitier, dans quelques heures, je serai peut-être une orpheline ; bénissez-moi, si je ne dois plus vous revoir.

Simone était pâle ; elle n'avait pas quitté ses habits de deuil ; elle habitait toujours avec Sophie Girod, n'ayant pas osé retourner chez la baronne avant l'ouverture du testament, et redoutant toujours d'y rencontrer Simon.

Mme de Bruval regarda la jeune fille avec un sentiment d'amour et de reconnaissance qu'elle semblait vouloir comprimer; elle lui prit les mains, et, l'attirant tout près de son visage, comme pour lui parler dans un baiser :

— Tu me dis adieu, Simone... déjà ?

— Oh! ma mère, vous savez bien que si je ne suis pas votre fille, je ne puis m'exposer à retourner chez vous, à y rencontrer le meurtrier de Valentin !

— Tais-toi, reprit la baronne ; ne maudissons personne dans la maison de Dieu. Hélas! c'est surtout si tu n'es pas ma fille qne j'aurai besoin de te voir, de t'embrasser, de prendre courage.

Simone saisit les deux mains de Mme de Bruval et les baisa avec tendresse.

— Me pardonnerez-vous, dit-elle, de ne pas vous avoir rendue heureuse pendant vingt ans que vous m'avez aimée ?

— Te pardonner, mon enfant ! mais c'est moi qui par mes doutes et mon malheur ai contristé et aigri votre enfance ! Te pardonner ! mais es-tu coupable de mes fautes ? Oh ! je prends Dieu à témoin que je te bénis et que je te proclame ma fille. Il se peut que mon affection soit une méprise de la voix du sang ; elle n'en est pas une de mon cœur.

Simone se jeta dans les bras de la baronne. Quel-

ques instants après, fortifiée par la prière, le cœur affermi, les yeux animés d'une résolution héroïque, elles sortaient ensemble de l'église.

— A bientôt, ma mère, dit Simone en tâchant de sourire.

— A bientôt, ma fille, répondit la baronne, qui sourit tout à fait.

— Surtout pas de faiblesse, reprit la jeune fille avec un accent résolu.

— J'aurai du courage, tu verras!

Et, s'embrassant une dernière fois, elles se séparèrent pour se retrouver bientôt.

A deux heures très-précises, la baronne, accompagnée de l'abbé Marcellin, fut introduite dans le salon de Me Germanet; le notaire terminait quelques affaires et n'était pas là.

— Je suis fière d'être arrivée avant tout le monde, dit la baronne, qui suffoquait un peu.

Le salon était rangé pour la circonstance, les fauteuils étaient mis en cercle. Une table recouverte d'un tapis était au centre. Cette symétrie froide avait sa solennité. Cette pièce ressemblait à un tribunal.

— On attend donc bien du monde? demanda la baronne d'une voix un peu émue.

— Tous les parents de M. de Bruval, sans doute, répondit l'abbé Marcellin.

— Quand je pense que ma vie va se dénouer ici, reprit la baronne en secouant la tête.

— Vous vous trompez, madame, c'est ici qu'elle va commencer.

— Oh! je n'ai pas besoin que vous me rassuriez, monsieur l'abbé. Laissez-moi seulement examiner mon Calvaire ; je n'oublierai jamais ce salon.

Un coup de sonnette retentit.

— Déjà! murmura la baronne, qui tressaillit.

La porte s'ouvrit pour donner passage à une sorte de paysan, cousin germain du colonel Quincy.

— Salut, madame et la compagnie, dit le rustre en éraillant le parquet de ses gros souliers; c'est bien ici qu'a lieu l'ouverture du testament? Enfin, on va donc connaître ses idées, au cousin!

Et après avoir cherché du regard, par un sentiment d'humilité instinctive, quelque siége moins effrayant qu'un des beaux fauteuils de velours du salon, le marchand de bestiaux (car c'était sa profession) se résigna à s'asseoir, plaça son chapeau entre ses deux genoux et se mit à examiner les splendeurs de l'appartement, tout en marmottant :

— Ça n'est jamais exact, les notaires de Paris! ça

fait des embarras! Je ne pourrai pas repartir pour me retrouver demain au marché de Nogent.

Il suffisait d'un regard pour s'apercevoir que ce parent n'était pas venu dans une autre espérance que celle de recevoir sa part de succession. La lecture d'un testament ne pouvait signifier autre chose pour lui que la délivrance d'un legs; il était à cent lieues de croire qu'il ne s'agissait dans la circonstance que d'une énigme de famille. D'autres tintements de la sonnette précédèrent l'entrée de quelques autres parents, tous de la même allure, tous venus du même pays et tous venus dans la même pensée. Les femmes avaient voulu accompagner leurs maris pour voir un peu Paris aux dépens de l'héritage. Ils regardaient la baronne avec un respect mêlé d'envie. Cette belle dame était leur cousine, après tout, ce qui les flattait; mais elle était la veuve du défunt et avait droit à l'héritage, ce qui les chagrinait. Quant à Antonine, elle ne comprenait pas cette convocation universelle.

— Le colonel n'eût voulu pour rien au monde se trouver en face de tous ces gens-là, dit-elle à voix basse à Marcellin; mais il a été content de les envoyer comme témoins de mon humiliation. Ce sont mes juges... mais je les défie bien d'être mes bourreaux, ajouta-t-elle avec un petit sourire de défi.

A peine achevait-elle ces mots, que la porte s'ouvrit et que Simon entra. Il avait si doucement sonné

que son arrivée n'avait pas été annoncée ; il avait si doucement poussé la porte qu'il semblait avoir passé à travers les murailles, et il marchait si doucement qu'on ne l'entendait pas venir. Il était d'une tenue irréprochable, en grand deuil, comme s'il eût voulu, en affectant de regretter M. Emmerie, jeter une dernière injure à la baronne de Bruval et la contraindre à s'avouer sa mère. Sans qu'il fût mis avec luxe, on sentait dans son costume une certaine affectation décente à l'autorité de l'argent ; et le sentiment de cette supériorité, sans rien éclaircir dans son visage, lui donnait plus de décision. Depuis son héritage, il ouvrait davantage les yeux, mais son regard n'y gagnait pas. Sa pâleur était aussi plus habituelle ; il semblait que ses passions secrètes, mieux comprimées ou mieux satisfaites, fissent monter moins souvent des rougeurs fugitives à ses joues. Le diplomate avait gagné, le séminariste avait perdu. Supposez Tartuffe, héritier de M. Orgon, ayant maison à lui et vaisselle plate, et dites si *l'Imposteur* ne relèvera pas la tête d'un cran ; sans compter qu'Elmire l'effarouchera moins et qu'il aura des facilités ailleurs pour tromper sa passion.

Les parents de M. Quincy, en voyant entrer ce monsieur si noir de costume et si blême de visage, furent pris tous de ce respect qu'on refuse aux tempéraments sanguins ; ils crurent que c'était un magistrat et se levèrent en faisant de grands saluts.

Simon vint droit à la baronne et lui baisa la main. Ce geste parut fort étonner les parents de M. Quincy, qui n'avaient jamais rien fait de semblable ; puis, le jeune homme salua M. Marcellin et s'assit à côté de lui.

Quelques instants après, Simone entra à son tour. Elle était pâle aussi, mais sa pâleur n'avait rien de sinistre. Ses yeux, qui ne semblaient pas faits pour la mélancolie, avaient une langueur maladive; elle était en grand deuil comme son frère, mais quel deuil différent! Sa beauté empruntait un éclat nouveau à cette tristesse du costume, à cette douleur du visage. Elle parut surprise de ce nombreux auditoire, et regarda la baronne pour la rassurer et lui promettre un intrépide auxiliaire; mais en même temps elle aperçut Simon et tressaillit. La haine ou plutôt le mépris qui couvait en elle parut vouloir faire explosion. Sa nature violente, que l'amour et la douleur avaient domptée, essaya de se révolter; elle rouvrit les yeux, qu'elle avait fermés, et regarda Simon avec un éclair de provocation et de menace. Celui-ci, qui s'attendait à cet accueil, était superbe d'indifférence et d'ironie; il salua presque avec galanterie et attendit. Mais Simone n'était plus la jeune fille indisciplinée que nous avons rencontrée au début de cette histoire; la tendresse avait exhaussé tous les foyers de son cœur, et son âme ne s'échauffait que pour rayon-

ner. Elle eut honte de lutter avec cet hypocrite; elle eut pitié de la baronne; elle dédaigna ces témoins grossiers, et, répondant à la politesse insolente de Simon par un mouvement dédaigneux des lèvres, elle détourna la tête et alla s'asseoir à côté de Mme de Bruval, qui la baisa au front en lui disant tout bas : — Merci !

Me Germanet fit enfin son entrée. Il salua le cercle, s'inclina plus particulièrement devant Mme de Bruval, alla à la table et y déposa un large pli cacheté : c'était le testament. La chute du papier sur le tapis donna une commotion électrique à l'assistance. Tous les yeux convergèrent vers cette enveloppe. Voilà la fortune! se disaient les parents de M. Quincy. Voilà mon arrêt! se disait la baronne. Simon lui-même était ému. L'abbé Marcellin remua les lèvres, il priait. Antonine, pâle et sentant son cœur battre à coups redoublés, eut peur de mourir au premier mot; elle chercha la main de Simone, et, l'ayant rencontrée, n'osa pas la prendre, tant elle la trouva froide.

Un petit bruit sec, qui n'était pas sans analogie avec le bruit d'un pistolet qu'on arme, troubla le silence. C'était un des grands cachets de l'enveloppe que Me Germanet brisait en le froissant. La baronne abaissa les paupières, comme si de ce papier sinistre allait s'échapper quelque vision, quelqu'un de ces génies que les contes orientaux enferment sous enve-

loppe; les parents de M. Quincy, au contraire, ouvrirent les yeux, écarquillèrent leurs prunelles, comme si le Pactole allait ruisseler en s'élançant de ce pli. Mais le notaire ne retira pas le testament de l'enveloppe, il reposa le paquet sur la table, regarda encore une fois autour de lui, parut faire le compte des assistants et dit :

— Il nous manque quelqu'un!

— Oh! de notre côté, nous y sommes tous, dit le marchand de bestiaux.

La baronne, étonnée, dressa la tête. Quel était ce témoin attendu? Me Germanet ne se tourna pas de son côté, de peur d'avoir à répondre à une question qu'il pressentait; il posa gravement les deux mains sur la table et se mit à tambouriner légèrement.

— Est-ce que c'est un héritier... essentiel? demanda le marchand de bestiaux, qui paraissait être le chef ou du moins le pasteur de la famille.

Me Germanet sourit de cette dénomination d'héritier, mais ne répondit rien. On attendit un quart d'heure, et Dieu sait quelle agonie ce fut pour Mme de Bruval! quel supplice différent pour les parents de M. Quincy! Le grotesque et le terrible étaient en présence; dans ses combinaisons sournoises, le colonel avait été dramaturge habile. Toutes les passions étaient là, contenues, enchaînées, prêtes à éclater; tous les sentiments nobles, odieux ou ridi-

cules, l'amour dans ce qu'il a de plus sacré, l'ambition, la convoitise de l'or, la sottise, la prière et la haine, tous les ressorts de l'humanité étaient là tendus; et, arbitre suprême, providence triviale, dominant ces intérêts divins et terrestres, le notaire, Me Germanet, n'avait que quelques pages à lire pour déchaîner, irriter ou satisfaire toutes ces passions.

Au bout d'un quart d'heure, la sonnette fut violemment agitée. On entendit l'échange de quelques mots dans l'antichambre, la porte s'ouvrit, et une vieille femme ronde, rougeaude et d'une allure délibérée, entra en laissant de profondes révérences sur chacun de ses pas.

— Nous n'attendions plus que vous, madame, dit Me Germanet, en désignant un fauteuil à la nouvelle venue.

Celle-ci se confondit en excuses : elle ne connaissait pas Paris, elle n'y était que depuis une heure; le fiacre s'était trompé de rue et de numéro. Mais le vrai motif de ce retard s'étalait à tous les regards dans une toilette extraordinaire, dans une robe de couleur changeante, dans un bonnet où les nœuds de rubans s'efforçaient d'escalader les barricades de dentelles; dans une chaîne d'or qui aurait pu, au propre, enchaîner quelqu'un; dans un châle qui était un problème de cacophonie. Quant aux mains, elles avaient

des bagues énormes à chaque doigt, et elles s'étalaient en se croisant sur son estomac.

Les parents regardaient cette dame avec le sourire hargneux des cohéritiers. Simone et Simon étaient fort surpris ; quant à Antonine, elle la contemplait en tremblant, cherchant à la reconnaître et interrogeant tout bas ses souvenirs.

L'inconnue, pour aller s'asseoir au fauteuil qui lui était désigné, passa devant Mme de Bruval. Elle ne manqua pas l'occasion d'une flexion profonde des jarrets et baissa un peu la tête. La baronne, dont la mémoire avait enfin trouvé la trace qu'elle cherchait, poussa un petit cri :

— Madame Renaud ! dit-elle en se rejetant en arrière ; car l'horrible scène de la petite maison du faubourg de Troyes lui apparaissait tout à coup.

— Moi-même, madame, pour vous servir, répondit avec un sourire atrocement gracieux la vieille femme, ravie de n'avoir pas assez changé pour n'être pas reconnue... Et les enfants ? ajouta-t-elle en regardant Simone et Simon. Ah ! ils ont tenu tout ce qu'ils promettaient, charmants tous les deux !

— Eh bien, voyons, y sommes-nous enfin ? demanda le marchand de bestiaux.

— Du courage, madame, murmura l'abbé Marcellin à l'oreille de la baronne.

Mme de Bruval fit un effort ; elle écarta un peu son

Mme de Bruval regarda la jeune fille avec un sentiment d'amour et de reconnaissance qu'elle semblait vouloir comprimer : elle lui prit les mains, et, l'attirant tout près de son visage, comme pour lui parler dans un baiser :

— Tu me dis adieu, Simone... déjà ?

— Oh ! ma mère, vous savez bien que si je ne suis pas votre fille, je ne puis m'exposer à retourner chez vous, à y rencontrer le meurtrier de Valentin !

— Tais-toi, reprit la baronne ; ne maudissons personne dans la maison de Dieu. Hélas ! c'est surtout si tu n'es pas ma fille qne j'aurai besoin de te voir, de t'embrasser, de prendre courage.

Simone saisit les deux mains de Mme de Bruval et les baisa avec tendresse.

— Me pardonnerez-vous, dit-elle, de ne pas vous avoir rendue heureuse pendant vingt ans que vous m'avez aimée ?

— Te pardonner, mon enfant ! mais c'est moi qui par mes doutes et mon malheur ai contristé et aigri votre enfance ! Te pardonner ! mais es-tu coupable de mes fautes ? Oh ! je prends Dieu à témoin que je te bénis et que je te proclame ma fille. Il se peut que mon affection soit une méprise de la voix du sang ; elle n'en est pas une de mon cœur.

Simone se jeta dans les bras de la baronne. Quel-

ques instants après, fortifiée par la prière, le cœur affermi, les yeux animés d'une résolution héroïque, elles sortaient ensemble de l'église.

— A bientôt, ma mère, dit Simone en tâchant de sourire.

— A bientôt, ma fille, répondit la baronne, qui sourit tout à fait.

— Surtout pas de faiblesse, reprit la jeune fille avec un accent résolu.

— J'aurai du courage, tu verras !

Et, s'embrassant une dernière fois, elles se séparèrent pour se retrouver bientôt.

A deux heures très-précises, la baronne, accompagnée de l'abbé Marcellin, fut introduite dans le salon de Me Germanet ; le notaire terminait quelques affaires et n'était pas là.

— Je suis fière d'être arrivée avant tout le monde, dit la baronne, qui suffoquait un peu.

Le salon était rangé pour la circonstance, les fauteuils étaient mis en cercle. Une table recouverte d'un tapis était au centre. Cette symétrie froide avait sa solennité. Cette pièce ressemblait à un tribunal.

— On attend donc bien du monde? demanda la baronne d'une voix un peu émue.

— Tous les parents de M. de Bruval, sans doute, répondit l'abbé Marcellin.

— Quand je pense que ma vie va se dénouer ici, reprit la baronne en secouant la tête.

— Vous vous trompez, madame, c'est ici qu'elle va commencer.

— Oh! je n'ai pas besoin que vous me rassuriez, monsieur l'abbé. Laissez-moi seulement examiner mon Calvaire; je n'oublierai jamais ce salon.

Un coup de sonnette retentit.

— Déjà! murmura la baronne, qui tressaillit.

La porte s'ouvrit pour donner passage à une sorte de paysan, cousin germain du colonel Quincy.

— Salut, madame et la compagnie, dit le rustre en éraillant le parquet de ses gros souliers; c'est bien ici qu'a lieu l'ouverture du testament? Enfin, on va donc connaître ses idées, au cousin!

Et après avoir cherché du regard, par un sentiment d'humilité instinctive, quelque siége moins effrayant qu'un des beaux fauteuils de velours du salon, le marchand de bestiaux (car c'était sa profession) se résigna à s'asseoir, plaça son chapeau entre ses deux genoux et se mit à examiner les splendeurs de l'appartement, tout en marmottant :

— Ça n'est jamais exact, les notaires de Paris! ça

fait des embarras! Je ne pourrai pas repartir pour me retrouver demain au marché de Nogent.

Il suffisait d'un regard pour s'apercevoir que ce parent n'était pas venu dans une autre espérance que celle de recevoir sa part de succession. La lecture d'un testament ne pouvait signifier autre chose pour lui que la délivrance d'un legs; il était à cent lieues de croire qu'il ne s'agissait dans la circonstance que d'une énigme de famille. D'autres tintements de la sonnette précédèrent l'entrée de quelques autres parents, tous de la même allure, tous venus du même pays et tous venus dans la même pensée. Les femmes avaient voulu accompagner leurs maris pour voir un peu Paris aux dépens de l'héritage. Ils regardaient la baronne avec un respect mêlé d'envie. Cette belle dame était leur cousine, après tout, ce qui les flattait; mais elle était la veuve du défunt et avait droit à l'héritage, ce qui les chagrinait. Quant à Antonine, elle ne comprenait pas cette convocation universelle.

— Le colonel n'eût voulu pour rien au monde se trouver en face de tous ces gens-là, dit-elle à voix basse à Marcellin; mais il a été content de les envoyer comme témoins de mon humiliation. Ce sont mes juges... mais je les défie bien d'être mes bourreaux, ajouta-t-elle avec un petit sourire de défi.

A peine achevait-elle ces mots, que la porte s'ouvrit et que Simon entra. Il avait si doucement sonné

que son arrivée n'avait pas été annoncée ; il avait si doucement poussé la porte qu'il semblait avoir passé à travers les murailles, et il marchait si doucement qu'on ne l'entendait pas venir. Il était d'une tenue irréprochable, en grand deuil, comme s'il eût voulu, en affectant de regretter M. Emmerie, jeter une dernière injure à la baronne de Bruval et la contraindre à s'avouer sa mère. Sans qu'il fût mis avec luxe, on sentait dans son costume une certaine affectation décente à l'autorité de l'argent ; et le sentiment de cette supériorité, sans rien éclaircir dans son visage, lui donnait plus de décision. Depuis son héritage, il ouvrait davantage les yeux, mais son regard n'y gagnait pas. Sa pâleur était aussi plus habituelle ; il semblait que ses passions secrètes, mieux comprimées ou mieux satisfaites, fissent monter moins souvent des rougeurs fugitives à ses joues. Le diplomate avait gagné, le séminariste avait perdu. Supposez Tartuffe, héritier de M. Orgon, ayant maison à lui et vaisselle plate, et dites si *l'Imposteur* ne relèvera pas la tête d'un cran ; sans compter qu'Elmire l'effarouchera moins et qu'il aura des facilités ailleurs pour tromper sa passion.

Les parents de M. Quincy, en voyant entrer ce monsieur si noir de costume et si blême de visage, furent pris tous de ce respect qu'on refuse aux tempéraments sanguins ; ils crurent que c'était un magistrat et se levèrent en faisant de grands saluts.

Simon vint droit à la baronne et lui baisa la main. Ce geste parut fort étonner les parents de M. Quincy, qui n'avaient jamais rien fait de semblable ; puis, le jeune homme salua M. Marcellin et s'assit à côté de lui.

Quelques instants après, Simone entra à son tour. Elle était pâle aussi, mais sa pâleur n'avait rien de sinistre. Ses yeux, qui ne semblaient pas faits pour la mélancolie, avaient une langueur maladive; elle était en grand deuil comme son frère, mais quel deuil différent! Sa beauté empruntait un éclat nouveau à cette tristesse du costume, à cette douleur du visage. Elle parut surprise de ce nombreux auditoire, et regarda la baronne pour la rassurer et lui promettre un intrépide auxiliaire; mais en même temps elle aperçut Simon et tressaillit. La haine ou plutôt le mépris qui couvait en elle parut vouloir faire explosion. Sa nature violente, que l'amour et la douleur avaient domptée, essaya de se révolter; elle rouvrit les yeux, qu'elle avait fermés, et regarda Simon avec un éclair de provocation et de menace. Celui-ci, qui s'attendait à cet accueil, était superbe d'indifférence et d'ironie; il salua presque avec galanterie et attendit. Mais Simone n'était plus la jeune fille indisciplinée que nous avons rencontrée au début de cette histoire; la tendresse avait exhaussé tous les foyers de son cœur, et son âme ne s'échauffait que pour rayon-

Cette froideur sacrilége lui parut mériter un châtiment public.

— Quoi! s'écria-t-il en se levant et en attirant par un geste énergique Simon qui restait accoudé dans son fauteuil, votre conscience ne vous reproche rien? A genoux, monsieur, devant cette mère dont vous êtes le châtiment! Fils chrétien, à genoux devant cette martyre!

Simon résistait en riant d'un rire qui sifflait à travers ses dents, et murmurait :

— Monsieur l'abbé, pas de scènes de famille ridicules!

— A genoux, monsieur, répéta le vieux prêtre en frappant le parquet et en crispant sa main sur l'épaule de Simon.

Ce dernier comprit qu'une plus longue résistance serait odieuse, il fléchit le genou devant la baronne et lui dit :

— Je ne pensais pas, madame, que M. l'abbé entendît quelque chose aux effets de théâtre ; je voulais réserver pour l'intimité les reconnaissances dramatiques... mais M. Marcellin me croirait ingrat si je refusais plus longtemps.

Et, sans ajouter un mot, Simon prit la main de la baronne et la baisa.

Antonine le regarda avec plus de compassion que de colère.

— Mon fils, lui dit-elle, c'est moi qui devrais tomber à vos genoux et vous demander pardon de n'avoir mérité ni votre confiance ni votre amour; j'ai usé ma vie dans une vaine curiosité; le plus court et le meilleur eût été de me faire aimer. Aidez-moi à tout réparer.

Et la pauvre femme essaya d'attirer la main de Simone pour la confondre dans la sienne avec la main de Simon. Mais la jeune fille s'était détournée avec horreur et elle se dégagea brusquement quand elle comprit l'intention de la baronne.

— Ma fille! murmura celle ci en suppliant.

— Non, non! jamais! répondit Simone avec énergie et en se couvrant le visage; il y a du sang après ses mains.

— Je crois que M. Quincy a, en effet, atteint son but, dit Simon en se levant. Eh bien! monsieur l'abbé, ne direz-vous rien à ma sœur qui refuse de m'embrasser?

L'abbé garda le silence; mais Simon lut dans ses yeux tant de mépris uni à tant de douleur, qu'il rougit et alla s'asseoir. Simone, ne le sentant plus près d'elle, tomba dans les bras de la baronne.

— Oh! lui dit-elle tout bas en l'étouffant de caresses, je vous aimerai bien, ma mère; mais ne me faites pas souvenir qu'il est mon frère.

La baronne ne put que fondre en larmes et retenir sa fille sur son cœur.

Me Germanet penchait la tête sur le testament, qu'il semblait relire avec attention. Quant au marchand de bestiaux et à ses parents, ils ne comprenaient pas trop ce qu'ils avaient à faire devant cette reconnaissance ; les femmes se sentaient un peu touchées, les hommes attendaient qu'on lût les articles essentiels.

— Eh bien! est-ce que c'est fini? demanda l'un d'eux.

Le notaire passa un mouchoir sur ses yeux, toussa et reprit le testament ; mais avant d'en poursuivre la lecture, il regarda la sage-femme, qui ne savait quelle contenance garder et qui faisait tourner ses grosses bagues autour de ses gros doigts.

— Madame Renaud, lui dit-il, ce que je viens de lire est-il l'exacte vérité ?

— Ah! monsieur le notaire, et vous, ma bonne dame, je le jure par le nom de notre Sauveur : aussi vrai que je suis là, tout s'est passé comme l'a écrit le colonel. Ce beau monsieur et cette belle demoiselle sont bien réellement le frère et la sœur. Après l'accouchement, le colonel me donna une jolie petite rente en m'engageant à aller la manger ailleurs, sans laisser d'adresse. Vous savez? nous autres, dans notre état, nous n'aimons pas à être mêlées à des

querelles d'intérieur. On chicane si volontiers les sages-femmes, que, pour éviter tout désagrément, je me suis tenue tranquille dans mon coin, ayant peur que quelque procès ne fût entamé tôt ou tard à l'occasion de cette naissance. Aujourd'hui, j'ai pensé qu'il y avait prescription. D'ailleurs, on n'a rien à me reprocher, n'est-ce pas? J'ai bien soigné madame, et je me flatte de n'avoir pas estropié ces enfants. La feinte du colonel ne me regarde pas, dès lors...

— C'est bien, fit Me Germanet, qui avait recouvré son sang-froid et qui prit un air imposant ; vous jurez devant Dieu, qui vous entend, devant M. l'abbé, qui le représente, devant la famille de M. Quincy, que ces deux enfants sont bien les deux enfants de la baronne.

— Oh! j'en lève les deux mains, dit avec impétuosité Mme Renaud.

XXI

Me Germanet reprit sa lecture :

« Je voulais bien me venger, mais je ne voulais pas
» mettre le public dans la confidence de mes affaires.

» Voilà pourquoi je me suis empressé de reconnaître
» les deux enfants, de les faire inscrire sous mon
» nom. »

— C'est ce que nous verrons! dit le marchand de bestiaux, commençant à craindre de ne point hériter, et en regardant ses parents, pour les ameuter.

— Oui, oui, il faudra voir! ajoutèrent les autres.

Me Germanet continua :

« J'ai tenu à ce que la lecture de ce testament se
» fît en présence de mes parents, afin qu'ils m'ai-
» dassent, comme je n'en doute pas, à consacrer ma
» vengeance. J'ai pensé qu'en leur disant que je
» possédais, à la veille de ma mort, en rentes sur
» l'État et en immeubles, la valeur de deux mil-
» lions, et que si cette fortune était retrouvée, elle
» reviendrait à M. Simon et à Mlle Simone, qui ne
» sont pas mes enfants; j'ai pensé qu'ils ne se tien-
» draient pas facilement pour battus et qu'ils en-
» tameraient quelque procès, d'autant plus scan-
» daleux qu'il serait mauvais. J'ai voulu d'ailleurs
» que la fille noble fût jugée par des paysans; voilà
» pourquoi j'ai dérangé mes très-chers parents, qui
» rempliront tout à fait mes vues en se moquant de

» moi comme je me moque d'eux, mais en ne se
» moquant pas de mes millions.

» Quant à ma fortune, on en trouvera l'état bien
» détaillé dans les pièces jointes à ce testament. Je
» l'ai liquidée et dispersée; mais j'ai eu soin de
» prendre des reçus de toutes mes ventes, et si mes
» héritiers légitimes, c'est-à-dire *mes enfants*, qui
» ne sont pas mes enfants, veulent la réclamer, ils
» auront toutes les facilités possibles. J'ai attendu
» leur majorité pour les rendre maîtres d'agir; je
» les avertis seulement que ce procès, qui donnerait
» lieu à des scandales, ferait probablement mourir
» leur mère de chagrin. »

— Quel scélérat que notre cousin! interrompit le
marchand de bestiaux.

Mme de Bruval n'écoutait plus; elle regardait Simone, qu'elle semblait voir pour la première fois.
Mais Simon ne perdait pas un mot de ces détails, et
gardait cet odieux sourire qui avait si fort indigné le
bon abbé Marcellin.

« En conséquence de ce qui précède, lut Me Ger-
» manet à la dernière page du testament, je donne
» et lègue à Mme Renaud, en toute propriété, le ca-
» pital dont je lui servais la rente; elle peut le ré-
» clamer immédiatement; je ne veux pas la priver

» du plaisir de mettre à la loterie et de placer son
» argent à sa façon. Je laisse les fonds nécessaires
» entre les mains de Me Germanet.

» 2o Je tiens à ce que mes chers parents soient
» exactement remboursés de tous leurs frais de
» voyage ; et, s'ils étaient tentés d'un procès, je ne
» veux point leur refuser ce plaisir, et je mets en
» conséquence à leur disposition l'argent nécessaire
» aux frais de la procédure.

» Je ne lègue rien à Mme de Bruval, qui ne vou-
» drait d'ailleurs rien de moi. Il est vrai qu'en vertu
» de son contrat elle a droit à une reprise de
» 100,000 francs, qu'elle exercera sans doute ; il est
» bien entendu que je rendrai ainsi 100,000 francs
» que je n'ai jamais reçus, les parents de ma femme
» n'ayant rapporté de l'émigration d'autre écu que
» celui de leurs armes.

» Quant à Simon et à Simone, recevant de moi
» une mère et l'assurance qu'ils sont frère et sœur,
» j'espère bien qu'ils n'auront rien de plus à souhai-
» ter. Je leur ai prêté mon nom, qu'ils le gardent,
» qu'ils s'en servent même pour protester contre
» mes arrangements. Je le souhaite, m'étant assuré
» que leur vanité, que leurs instincts violents, sen-
» suels, ne se satisferont pas d'une position médio-
» cre, et sauront ménager à la pauvre baronne des
» chagrins de plus d'une sorte. »

— Il ment, ma mère, dit tout bas Simone à l'oreille de Mme de Bruval.

— Il ne l'a pas connue, répondit la baronne; il n'a vu que Simon.

« Je n'ai rien de plus à ajouter, disait en finissant » ce singulier testament; je trouve mon œuvre com- » plète, et, si l'on peut rire dans le monde où je vais, » je rirai bien le jour où ces dispositions seront con- » nues. »

Me Germanet avait fini.

— Est-ce que c'est tout? demanda le marchand de bestiaux.

— Absolument tout, répondit le notaire.

— C'était bien la peine de nous faire faire cent lieues!

— Il s'est moqué de ses parents, le cousin! dit un autre.

— Mais tout n'est pas fini, reprit le chef des héritiers déshérités.

— Oh non! ajouta le chœur des paysans.

Alors, un murmure grossissant de commentaires, de paroles de dépit, de menaces même, donna satisfaction à la colère de tous. Des allusions dont la délicatesse n'était pas le premier mérite, furent faites à la naissanee des deux enfants. Des mots. d'une

crudité terrible sifflèrent aux oreilles de la baronne, Le notaire s'efforçait vainement de calmer ce brouhaha ; on n'apaise pas une tempête de collatéraux déçus, aussi facilement que Neptune apaisait les flots, et Me Germanet, eût-il pensé à Virgile, y aurait perdu tout son latin. Heureusement qu'il s'avisa d'un moyen plus efficace : il passa dans son étude, tira un sac d'argent de sa caisse, et donna ordre à ses clercs de compter, en les remuant avec affectation, les pièces de cinq francs. Cette musique sonna comme une fanfare. Tous les Champenois se précipitèrent, comme des moutons, vers la porte de l'étude, et Mme de Bruval resta seule avec ses deux enfants et l'abbé Marcellin. Mme Renaud avait disparu.

— Eh bien, monsieur l'abbé, dit la pauvre femme avec un sourire mélancolique, nous nous effrayions à tort.

Simone tomba aux genoux de sa mère :

— Pardon encore une fois, lui dit-elle. Laissez-moi vous admirer, vous supplier, vous adorer. Il me semble que ce nom de « ma mère, » je ne vous l'ai jamais donné, tant il a de charmes nouveaux pour mes oreilles et pour mon cœur : Ma mère! ma mère! ma mère!

— Laisse-moi donc la force d'être heureuse, répondit la baronne en pleurant et en regardant de

côté Simon, comme pour l'exhorter à se laisser émouvoir.

Mais Simon ne paraissait pas disposé aux épanchements.

— Monsieur, lui dit gravement l'abbé, ne ferez-vous pas mentir, à votre tour, le testament du colonel?

— Demandez à Simone ce qu'elle en pense, répliqua Simon, et demandez à ma mère si Dieu n'eût pas été plus indulgent pour elle en ne lui donnant qu'une fille!

— Vous avez tort, mon fils, dit la baronne qui avait entendu, et avec une navrante expression de tendresse, vous avez tort de parler ainsi. Votre place est aussi dans mes bras, comme elle est déjà dans mon cœur.

Simone tressaillit, et craignant que Simon ne fît un pas vers la baronne, elle se leva précipitamment et se recula, pour n'être point heurtée par lui.

Précaution inutile, mais que Simon comprit.

— Vous voyez, monsieur l'abbé, dit-il avec ironie, ma mère doit choisir.

— Simone, reprit Mme de Bruval à demi-voix, ne seras-tu qu'à moitié généreuse? Tu as beaucoup souffert, mon enfant! prends garde de perdre auprès de Dieu le bénéfice de la douleur en te montrant implacable.

— Lui tendre la main! à lui! répondit avec trouble la fière jeune fille, lui pardonner son lâche crime! c'est impossible. Ne peut-il vous aimer comme un fils sans me contraindre à l'aimer comme une sœur?

— Pardonne-lui, répéta la baronne, ou plutôt pardonne-moi les fautes de mon fils; et Mme de Bruval prenait les mains de Simone avec un geste de supplication.

— Eh bien! reprit Simone avec courage, je veux être digne de vous, ma mère. Simon, ajouta-t-elle en regardant son frère, je ne pensais pas avoir la force de te voir en face. Tu as brisé ma vie, tu as fait à mon cœur une blessure qui ne se cicatrisera jamais : tu sais si tu m'as aimée, et je suis sûre, moi, que tu ne m'aimeras jamais. Dieu qui nous juge me verrait faire un mensonge et commettre un sacrilége, si je te disais que j'oublie tout et que je te pardonne; mais tu n'entendras jamais un reproche de ma bouche; jamais un mot amer qui renouvelle nos disputes passées. Tiens, voilà ma main, prends-la sans haine, je te la donne sans arrière-pensée.

Simone, en parlant ainsi, avait une beauté surnaturelle. Elle était bien réellement et bien idéalement la fille de la baronne, et l'auréole de sa mère passait sur son front.

Simon lui-même parut surpris de cet héroïsme; le

mauvais rôle allait lui rester; il sentit qu'une ironie de plus le rendrait ridicule; il s'exécuta de bonne grâce et prenant la main que sa sœur lui tendait :

— Oublions le passé, dit-il; si tu as souffert, j'ai eu aussi, tu le sais, ma torture, et ce n'est pas moi qui ai commencé à être cruel! Ensevelissons tous ces mauvais rêves, j'y consens.

Simone frissonna en sentant la main de Simon toucher la sienne; mais elle fit bonne contenance et regarda la baronne en souriant.

— Oh! je vous bénis, mes enfants, dit Antonine avec un sublime mouvement d'effusion, et en approchant de ses lèvres le frère et la sœur qu'elle entoura de ses deux bras. Cette journée devait être mon supplice, vous en faites ma récompense.

Simon se dégagea doucement de cette étreinte, eut quelques paroles courtoises qui lui servirent de transition vers un adieu, et sortit du salon, laissant Simone et Mme de Bruval dans des épanchements que l'abbé Marcellin savourait du regard et offrait tout bas à Dieu.

Avons-nous besoin d'ajouter que la réconciliation entre Simon et Simone ne se fit jamais. L'héritier de M. Emmerie ne retourna pas habiter rue Taranne; ses rapports avec la baronne se bornèrent à de très-rares visites, pendant la durée desquelles Simone trouvait un prétexte pour s'absenter; puis, ces visites

cessèrent. Antonine ne s'était pas trompée en n'attendant qu'en enfant; jamais elle n'eut la tendresse de deux jumeaux.

Cette étude peut se terminer ici. L'énigme est résolue. D'ailleurs, où donc trouver un dénoûment dans la vie? La mort elle-même n'est pas une fin; c'est un changement de costume. Molière, dans *la Critique de l'École des femmes*, ne sachant par quel incident achever sa comédie, fait annoncer par Galopin *qu'on a servi sur table:* c'est un dénoûment. La nature n'en veut pas d'autres. Mais au rebours de la pièce, c'est en desservant qu'elle conclut; elle ôte le vin des lèvres, tire la nappe et en fait un linceul pour le convive qui va se rasseoir ailleurs.

Le drame intime que nous avons suivi dans toutes ses péripéties a sa fin logique à la lecture du testament. La voix du sang avait été une voix menteuse et impuissante. Les événements qui suivirent ne sont qu'un épilogue.

Simon donna raison aux injurieuses conjectures de M. Quincy : il osa se mettre à la recherche de la fortune du colonel, et entama un procès à la suite duquel les ventes spoliatrices, conclues au lit de mort,

furent annulées; et il entra en possession de l'héritage. Cette conquête ne fut pas obtenue sans de douloureux scandales. Simon dut faire discuter par des avocats la faute de sa mère. Il est bien vrai qu'il la nia; mais on l'affirma devant lui. Les parents de Champagne, de leur côté, ne restèrent pas inactifs et se ruèrent avec acharnement contre les millions. En dépit de leurs fureurs, de leurs aboiements, ils s'y brisèrent les dents. Simon eut tout. Quant à Simone, elle rejeta fièrement cette part d'une fortune atteinte à travers le déshonneur de sa mère; elle fit don aux pauvres de ce qui lui revenait.

Antonine, blessée au cœur par cette dernière infamie de Simon, languit encore quelques années; elle eut bien voulu se retirer, s'ensevelir dans un couvent; mais Simone s'y opposa; et ces deux femmes vécurent ensemble tristes et calmes, portant l'une et l'autre le deuil de leurs amours, et ne craignant plus rien de la vie dont elles avaient épuisé l'amertume.

La mort d'Antonine fut un évanouissement dans le sein de Dieu. L'abbé Marcellin lui ferma les yeux. Simone pleura sa mère, comme elle avait pleuré Valentin. Elle retourna vivre avec Sophie Girod, qui se maria quelques années après.

La jeune Muse perdit ses ailes en signant au contrat. La poésie (heureusement pour elle et sans doute

pour son mari) ne survécut pas au mariage. Elle épousa un employé de ministère, devint une très-belle et très-imposante épouse de fonctionnaire, et ne put jamais assembler deux rimes, quand elle sentit un enfant lui presser le sein. Le bonheur, les succès du monde la consolèrent. Elle n'eut pas la gloire; mais elle eut le crédit et l'importance, ce qui lui sembla meilleur.

Simone souriait de cet envahissement de la belle prose, et résignée au célibat, elle mit tant de charmes dans sa tristesse, elle songea si peu à se venger par le malheur des autres de son bonheur perdu, qu'elle vieillit fille, sans devenir vieille fille. Prenant soin des enfants de Sophie Girod, elle fut leur marraine, leur tante, leur institutrice; elle leur apprit à lire, à penser, à aimer, à prier. Quant à elle, résolue, par une invincible volonté, à ne plus demander à ce monde d'autres amours, gardant au fond d'elle-même le parfum de son premier et dernier sentiment, elle chercha dans la lecture, dans l'étude, dans la méditation, un aliment à l'activité de son esprit. Ce fut elle qui devint poëte. Elle en avait bien le droit, ayant tant pleuré! mais elle n'écrivit jamais une ligne, elle n'eut jamais la faiblesse d'aucun hémistiche. Elle fut poëte, pour rêver le bien, pour aspirer à la contemplation du beau. L'histoire lui parut un sanctuaire où les tendresses refoulées pouvaient s'é-

panouir entre l'humanité et Dieu. Elle ne devint pas dévote; je crois même qu'elle alla beaucoup moins aux églises; mais elle acquit cette piété pratique qui est la hauteur de tous les sacrifices, de tous les dévouements.

Simone n'est pas morte. Elle a pris des années, sans rien leur donner en retour de sa beauté et de sa grâce ; elle a un petit salon où des amis, hors de tout soupçon de galanterie, se réunissent chaque soir ; elle ne se plaint pas, elle ne médit pas, elle ne sourit pas : elle console et elle conseille. Au risque de lui faire tort dans l'esprit de certaines lectrices et de certains lecteurs, mais pour rester fidèle à la vérité, je dois dire que les *tartuferies* de Simon et les intrigues dont elle fut témoin dans le salon de Mme de Brignolles l'ont éloignée de certains prêtres et de certaines opinions. En 1848, elle eut un réveil, un élan, une espérance ; elle crut avec ardeur à un sursaut de l'humanité. Elle ouvrit l'espace à son âme ; et jamais ses beaux yeux ne rayonnèrent de plus de flammes, de plus d'héroïsme. Mais cette fois encore on lui tua son beau Valentin ; et Simon, son frère, fut encore pour quelque chose dans ce meurtre. Simone quitta la France ; elle voyage en ce moment, et dans ses dernières lettres elle ne parle pas encore de son retour.

Simon est toujours dévot, ce qui ne l'empêche

pas d'être trois ou quatre fois millionnaire. Il joua un rôle politique assez considérable sous Louis-Philippe ; il a même été ministre pendant quinze jours. En 1848, il dépouilla une de ses terres pour doter son département d'une multitude d'arbres de la liberté. Il fut républicain pendant huit jours ; ce fut la seule occasion qui lui fut jamais donnée de penser comme sa sœur. En 1849, il redevint légitimiste. Je ne sais pas trop quelle opinion il a aujourd'hui ; il est abonné à *l'Univers*, il le lit même, et on dirait parfois qu'il y écrit. J'ai entendu dire qu'il voulait être de l'Académie française ; quelques petites biographies de saints et de saintes lui suffiront sans doute pour cela. Il a d'ailleurs des infirmités ; il est goutteux, et il vient de faire venir deux caisses de l'*eau de la Salette* pour se frictionner.

Son amour pour Sophie Girod lui est-il resté ? je ne le crois pas. A-t-il recommencé l'épreuve auprès de quelque autre ? j'en doute encore. Le sang de ses veines est refroidi ; c'est un tempérament calmé ; et avec sa fortune les calmants ne lui ont pas manqué. Il a eu des intrigues ; il n'a pas eu de maîtresses. Avec une intelligence peu commune, avec une merveilleuse aptitude pour comprendre les hommes, il touche à tout et ne garde rien ; sa finesse semble lui faire tort ; il croit que la société, vivant d'hypocrisie, n'a besoin que d'hypocrites, il ne sent pas qu'elle

compte surtout sur des dupes, et qu'il lui faut, de temps à autre, des honnêtes gens qu'elle proclame, pour faire croire à sa bonne foi. Simon craint de paraître sot en ne paraissant qu'honnête. Il a peur de la trivialité de la vertu; c'est là sa faiblesse et la cause de son impuissance. Il est vrai qu'il se console en se mettant pieusement à la tête de grandes entreprises; et sa fortune l'empêche de dégringoler jamais jusqu'en bas. Il dit partout qu'il est le fils de M. Emmerie, ce qui ne l'a pas empêché de démontrer en justice qu'il était l'héritier légitime de M. de Quincy. Mais il est bon d'avoir le choix en fait d'origine; cela permet de varier les conséquences, selon l'opinion du moment. Simon ne tient plus de registre de ses sentiments, il n'écrit plus de mémoires intimes; homme respectable, membre influent de quelques coteries, il a l'aplomb que donne la conscience équilibrée ou supprimée. Il soupire quand on parle devant lui des opinions avancées de Mlle de Bruval; il la plaint, mais il n'ose pas la mépriser tout haut; quelques gens pourraient le convaincre d'appliquer la loi du talion.

L'abbé Marcellin est mort en odeur de sainteté; cela ne veut pas dire qu'il ait été canonisé. Bien au contraire, les disgrâces perpétuelles dont il était victime avaient habitué les sacristies à le considérer comme un pauvre homme. Sa candeur passa pour de

la maladresse, sa fermeté pour de l'insensibilité ; Simone et quelques pauvres honteux ont seuls prié pour lui. Mais les gens qu'il ne devait plus troubler de son regard honnête se sont sentis allégés d'un fardeau.

L'abbé Lemerle laissa au contraire, quand il mourut, des regrets unanimes, et une trace lumineuse qui ressemblerait à de la gloire dans le monde profane. A son convoi, où figurèrent des pairs de France et des sommités ecclésiastiques, on remarqua plusieurs communautés de femmes dont il était le pieux fondateur. Nul n'était plus ingénieux à inventer un ordre nouveau, avec un costume qui n'eût pas encore été porté, et sa mémoire restera à jamais bénie dans de saintes maisons, célèbres, indépendamment de leurs vertus, par les excellentes gimblettes qu'on y fabrique et par la spécialité d'un remède traditionnel contre les engelures ou la maladie des yeux. M. l'abbé Lemerle n'avait pas fait de miracles de son vivant; mais on croit s'apercevoir que, depuis sa mort, il a des vertus curatives, et je ne serais pas étonné d'apprendre que *l'Univers* propose sa béatification. Il est apparu, dit-on, dernièrement, à un rédacteur de ce journal, et il lui a annoncé que la récolte du vin serait nulle et que les vers se mettraient dans le fromage, parce que le zèle des abonnés était refroidi. Mais des voltairiens prétendent que cette apparition

n'est qu'une réclame de journaliste. Il faut laisser dire ce qu'on ne peut empêcher.

Je ne sais pas si M. de Nolac est mort ; mais je sais qu'il fut toujours à la poursuite d'une influence. Ses opinions politiques n'ont pas varié, il est resté inébranlablement et successivement l'ami du pouvoir. Après 1830, il vendit au ministère son journal *la Charte catholique;* les légitimistes prétendirent bien que c'était abuser de ses principes, et qu'il avait tiré beaucoup d'argent d'une propriété qui lui avait été donnée pour rien, à condition qu'il la maintiendrait dans la ligne de l'orthodoxie religieuse et politique. Mais M. de Nolac a répondu qu'il fallait être de son temps, à tout prix. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut mêlé à de scandaleux procès : il avait trafiqué des priviléges de théâtre et acheté des voix pour le compte du ministère ; les élcteurs se trouvèrent volés et réclamèrent. Il fut démontré alors par les journaux de l'opposition que M. de Nolac touchait une fort belle subvention du pouvoir et dédaignait de payer l'imprimeur de son journal ; mais cette imputation fut traitée de calomnie en pleine tribune, et le lendemain M. de Nolac était décoré. Sa femme est morte, ce qui lui enlève une grosse partie de son revenu ; et l'amertume de cette pensée l'empêche d'apprécier l'avantage d'être veuf. Mais on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

Pourquoi ne dirions-nous pas, en finissant, un mot de l'ancien gérant de *la Charte catholique*, M. Briet ? il a joué un rôle assez décisif dans ce drame pour être rappelé à la fin de la pièce. Cet homme héroïque resta conséquent avec lui-même. Après 1830, il abandonna sa position littéraire. *La Charte catholique* était devenue un journal tellement religieux, qu'on y insultait tout le monde sans rendre raison à personne. Dès lors, un gérant responsable était inutile. Mais Briet avait consacré pour toujours son épée à la défense de la charte et de la religion ; il ne voulut pas en avoir le démenti, et il fut tué dans une des émeutes du règne de Louis-Philippe. Il était sergent de ville. .

FIN.





